

CA: TB 71

-TSD23



Treasury
Board

Conseil
du Trésor



ÉVOLUTION DE LA POLITIQUE
DU GOUVERNEMENT SUR
LES LANGUES OFFICIELLES


DEVELOPMENT OF THE
GOVERNMENT'S OFFICIAL
LANGUAGES POLICY

OFFICIAL LANGUAGES
BRANCH

OTTAWA, CANADA
K1A 0R5

DIRECTION
DES LANGUES OFFICIELLES

OTTAWA, CANADA
K1A 0R5



Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761120641451>

BILINGUALISM IN THE PUBLIC SERVICE

LE BILINGUISME À LA FONCTION PUBLIQUE

The signs of success

Few government programs have been followed with as close public scrutiny as has the process of bilingualizing the public service. The stakes are high. Success or failure of the program could have profound effects on the future of Canadian national unity.

The object of the bilingualization program — what the Commission is hoping to achieve — is a public service that is representative of the two official language groups in Canada; a public service that welcomes with equal opportunity candidates from each official language group; a public service that can provide its services, where necessary, in each language; and a public service in which employees have an equal chance to work in the language of their choice.

A tall order? When the Commission embarked on its bilingualism program, some people thought so.

Now, however, the signs of success are increasing. Francophones are less inclined to regard the public service of Canada as an anglophone institution. The growing bilingual fact in the public service has produced a bicultural aspect that is already beginning to turn the central administration into one that is more representative of the country it serves. And the Commission feels that its language training efforts and recruitment policies have been instrumental in achieving these results.

This year, the government accepted many of the recommendations of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism as they pertain to the public service. As the Prime Minister stated in the House of Commons on June 23, 1970:

"I am pleased to state that the government is able to accept in principle the broad objectives proposed for the public service by the Royal Commission. The general lines of

Les indices de succès

Rares sont les programmes gouvernementaux qui, comme celui du bilinguisme, ont été observés de si près par le public. L'enjeu est lourd. Le succès ou l'échec du programme pourrait avoir des conséquences profondes sur l'avenir de l'unité nationale du Canada.

L'objet du programme de bilinguisme, ce vers quoi tend la Commission, est une Fonction publique représentative des deux groupes linguistiques officiellement reconnus au Canada; une Fonction publique qui garantit aux candidats appartenant à ces deux groupes des chances égales; une Fonction publique qui pourra, là où cela est nécessaire, offrir ses services dans l'une et l'autre langue; une Fonction publique où les employés pourront choisir leur langue de travail.

Est-ce trop demander? Certains l'ont pensé lorsque ce programme fut amorcé par la Commission.

Aujourd'hui, cependant, les indices de succès se précisent. Les francophones ont moins tendance à considérer la Fonction publique du Canada comme une institution anglophone. Celle-ci, non contente de devenir bilingue, revêt peu à peu un aspect biculturel qui transforme déjà l'administration centrale pour la rendre plus représentative du pays qu'elle sert. La Commission estime que son action en matière de formation linguistique et sa politique de recrutement ont beaucoup contribué à ces résultats.

Cette année, le gouvernement a accepté nombre des recommandations faites par la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme à son égard. Comme le déclarait le Premier ministre, le 23 juin 1970, à la Chambre des communes:

"Je suis heureux d'affirmer que le Gouvernement est en mesure de donner son accord de principe aux grands objectifs proposés par la Commission à l'intention de la Fonction publique. Dans leurs grandes lignes, ces objectifs prévoient que le français doit devenir de

these objectives are that the French language should increasingly become a language of work in the public service, that the atmosphere of the public service should represent the linguistic and cultural reality of Canadian society, and that Canadians whose mother tongue is French should be adequately represented in the public service — both in terms of numbers and in levels of responsibility.”

Expansion and consolidation:

In the light of the measurable success already achieved and of the government's intention to adopt many of the Royal Commission's recommendations, the Commission continued its language training efforts with increased vigour. Expansion of classroom and of student capacity was considerable and more teachers were of course required but at the same time, care was taken to retain the high quality of instruction that the Commission has built up since the beginning of the program.

Although results have been positive, the Commission continues to concentrate on problems associated with language teaching — problems such as motivation, the development of conversational skills in less time, the choice of candidates and others. An important part of the language teaching effort is the research, planning and testing activities that have already placed the Commission in the forefront of the latest developments in language teaching techniques and which hold the promise of improvements almost on a month-by-month basis.

Under certain circumstances, the Treasury Board will re-imburse the tuition paid by public servants who elect to take approved language training courses outside of working hours. It is hoped this will provide more public servants with access to second language training but to date, the Commission remains disappointed with the response to this opportunity.

During the year, a fifteen per cent increase in language school enrolment (up from 6,065 students in 1969 to 6,918 in 1970) has been matched with an expansion and consolidation of the Commission's language teaching facilities.

TABLE I
Enrolment by Starting Levels of
Instruction for the Years 1969 and 1970.
January 1 — December 31.

Year	Language	Levels of Instruction			Total
		1	2	Advanced	
1969	English	94	127	869	1,090
	French	2,819	1,340	816	4,975
	Total	2,913	1,467	1,685	6,065
1970	English	174	281	582	1,037
	French	4,056	1,146	679	5,881
	Total	4,230	1,427	1,261	6,918

TABLE II
Breakdown, by region,
in 1969 and 1970 for the period
January 1 to December 31

Lang.	Region	Year	Levels of Instruction			Total
			1	2	Ad- vanced	
English	Nat. Cap.	1969	15	34	350	399
	Region	1970	68	70	319	457
French	Nat. Cap.	1969	1751	1065	706	3522
	Region	1970	3384	1023	597	5044
English	Outside Nat.	1969	79	93	519	691
	Cap. Region	1970	106	211	263	580
French	Outside Nat.	1969	1068	275	110	1453
	Cap. Region	1970	672	123	82	877
Total English Enrolment		1969	94	127	869	1090
		1970	174	281	582	1037
Total French Enrolment		1969	2819	1340	816	4975
		1970	4056	1146	679	5881

TABLE III
Resources-Physical and Human
January 1 — December 31, 1970

Schools	Average No. of Classrooms	Average No. of Professors
Ottawa	69	151
Hull	18	44
Regional and Extension	34	106
Contractual	6	10
Total	127	311

For example, by the end of 1970:

- 142 classrooms were in operation, up from 112 in 1969;
- two new pavilions at the Commission's Ottawa language centre were opened,

plus en plus une langue de travail au sein de la Fonction publique, que par son ambiance, celle-ci doit représenter la réalité linguistique et culturelle de la société canadienne et que les Canadiens ayant le français pour langue maternelle doivent être représentés comme il convient au sein de la Fonction publique — pour ce qui touche aussi bien le chiffre des effectifs que les niveaux de responsabilité.”

Expansion et regroupement

Encouragée par le succès déjà appréciable de son entreprise et par l'intention du gouvernement d'adopter nombre des recommandations de la Commission royale, la Commission de la Fonction publique a soutenu ses efforts de formation linguistique avec une ardeur redoublée. Les classes et les étudiants s'étant considérablement multipliés, il fallut évidemment trouver plus de professeurs sans négliger pour cela la haute qualité de l'enseignement dispensé depuis la mise en oeuvre du programme.

Bien que les résultats aient été positifs, la Commission se penche toujours sur les problèmes connexes à l'enseignement des langues, tels que la motivation, l'acquisition rapide des rudiments de la conversation, le choix des candidats, etc. Une part importante des activités relatives à l'enseignement des langues réside dans la recherche, la planification et les tests, autant d'éléments qui ont déjà placé la Commission à l'avant-garde des techniques d'enseignement des langues, et qui ont permis de constater des améliorations régulières presque tous les mois.

Dans certains cas, le Conseil du Trésor remboursera les frais de scolarité des fonctionnaires qui choisissent de suivre des cours de langues reconnus, en dehors de leurs heures de travail. On espère que cela permettra à un plus grand nombre d'entre eux d'apprendre la langue officielle qu'ils ne connaissent pas; jusqu'ici, la Commission s'avoue toutefois déçue du peu d'écho fait à cette proposition.

Cette année, l'augmentation de 15 pour cent des inscriptions dans les écoles de langues (passées de 6,065 étudiants en 1969 à 6,918 en 1970) s'est accompagnée d'une expansion et d'un regroupement des installations dont dispose la Commission pour l'enseignement des langues.

Par exemple, à la fin de 1970:

- on disposait de 142 salles de classe, contre 112 en 1969;
- deux nouveaux pavillons furent ouverts au Centre linguistique de la Commission,

TABEAU I
Inscriptions à chaque niveau de cours
pour les années 1969 et 1970
1^{er} janvier — 31 décembre

Année	Langue	Niveau du cours			Total
		1	2	avancé	
1969	anglais	94	127	869	1,090
	français	2,819	1,340	816	4,975
	Total	2,913	1,467	1,685	6,065
1970	anglais	174	281	582	1,037
	français	4,056	1,146	679	5,881
	Total	4,230	1,427	1,261	6,918

TABEAU II
Répartition par région,
en 1969 et en 1970, pour la période du
1^{er} janvier au 31 décembre

Langue	Région	Année	Niveau du cours			Total
			1	2	avancé	
Anglais	Région de la capitale nationale	1969	15	34	350	399
		1970	68	70	319	457
Français	Région de la capitale nationale	1969	1751	1065	706	3522
		1970	3384	1023	597	5044
Anglais	Hors de la région de la capitale nationale	1969	79	93	519	691
		1970	106	211	263	580
Français	Hors de la région de la capitale nationale	1969	1068	275	110	1453
		1970	672	123	82	877
Total des inscriptions — anglais		1969	94	127	869	1090
		1970	174	281	582	1037
Total des inscriptions — français		1969	2819	1340	816	4975
		1970	4056	1146	679	5881

TABEAU III
Ressources-installations et personnel
1^{er} janvier — 31 décembre 1970

Écoles	Nombre habituel de salles de classe	Nombre habituel de professeurs
Ottawa	69	151
Hull	18	44
Région et alentours	34	106
Sous-contrats spéciaux	6	10
Total	127	311

making this the largest, most consolidated teaching centre, with a total of four pavilions and 72 classrooms;

- another Ottawa school, Nepean and Bank, was reorganized to permit accelerated learning classes to be conducted;
- three classes in programmed learning were begun, in an effort to develop an effective method of individual instruction;
- two language schools in Montreal were consolidated;
- progress was made in more effective course scheduling, permitting students to enrol at times that are more suitable to them and at levels which more closely correspond to their own level of knowledge.

Since 1964, the Language Bureau's programs were made available to more than 22,000 employees of departments and agencies. Originally, these employees followed slow-paced courses but, since 1968, intensive courses of two or three weeks duration, or even longer, have been introduced.

Of this total, 30 per cent have since withdrawn from language training while 2,000 employees have successfully reached the end of level 3. Currently, more than 14,000 students are on the Bureau's "active lists" and the majority of them should reach desired levels of proficiency within the next few years, provided of course they spend the required number of hours in the classroom and devote the necessary individual effort.

It is obvious that expansion is necessary in the wake of increased enrolment. But at the same time, consolidation has enabled the Commission to offer a much more flexible program that every year is more adequately meeting the needs of public servants and their departments.

As the Commission's language training program advances, experiments continue with new methods and concepts of instruction. To keep teachers in tune with these developments, and to help them become more effective, the Language Bureau periodically organizes teacher seminars. Here, fruitful exchange with curriculum specialists provide instructors with a greater awareness of the language program, its administration and with

activities related to language training. The encounters also help the teacher evaluate his or her own effectiveness in the classroom.

Learning from life

In a typical classroom, language students practise conversation, increase their vocabulary and correct grammar, then go over what they have learned in language laboratories. And while this experience has been shown to be the best method of learning a new language, the classroom situation remains, at best, an artificial one.

To help students put flesh on the bones of their new-found skills, the Commission has developed a number of away-from-the-classroom activities, designed to reduce the artificiality of the classroom and put the language learning experience on a more realistic basis.

According to their level of knowledge, language students may now find themselves attending conferences on a variety of subjects. Often, teachers will arrange tours or visits. After lessons, students may participate in round-table discussions. Outside classroom hours, public servants are encouraged to attend films, seminars or the theatre to breathe life into their growing knowledge of the second language.

Increasingly, these activities are being moulded to meet the needs of the public servant. One group may feel extra practice in letter or report writing is necessary, another may want work experience in a different milieu. In Quebec, for example, a teacher may concentrate on making students aware of regional accents or expressions. All of these "extra" activities, in addition to the regular, structured language classes, help re-enforce the student's basic skills and help develop that all-important component of successful language learning — self confidence.

Research and development

When the Commission's language training program began in 1964, many of the materials, methods and programs were borrowed from institutions who had had many years' experience in language training. Since then, the Commission has gradually pioneered its own unique program that more closely relates to the Canadian context and to

à Ottawa, qui passait ainsi au premier rang des centres de formation par sa taille et son degré de centralisation. Il compte maintenant quatre pavillons et 72 salles de classe;

- la réouverture d'une autre école d'Ottawa, à l'angle des rues Nepean et Bank, a permis d'organiser des cours accélérés;
- cherchant à élaborer une méthode efficace d'enseignement personnalisé, on a lancé trois cours d'enseignement programmé;
- à Montréal, deux écoles de langues ont été regroupées;
- on réussit à mieux agencer le calendrier des cours, ce qui permet aux étudiants de s'inscrire à l'époque qui leur convient le mieux et à des niveaux qui correspondent plus précisément à l'état de leurs connaissances.

Depuis 1964, plus de 22,000 employés des ministères et organismes de l'État ont participé aux programmes du Bureau des langues. À l'origine, les cours se donnaient au ralenti, mais, en 1968, des cours intensifs de deux ou trois semaines, et même plus, ont été mis sur pied.

Au total, 30 p. 100 de tous ces employés ont depuis lors abandonné l'étude de leur langue seconde, mais 2,000 ont parachevé le niveau 3. Plus de 14,000 étudiants sont actuellement inscrits aux cours, et la majorité d'entre eux devraient atteindre, d'ici quelques années, le niveau de connaissance souhaité, à condition toutefois qu'ils y consacrent les heures prévues et fournissent l'effort personnel nécessaire.

Il est évident que le nombre accru d'inscriptions commande l'expansion. Mais en même temps, la Commission a pu, grâce à son initiative de regroupement, offrir un programme beaucoup plus souple qui, tous les ans, répond mieux aux besoins des fonctionnaires et de leurs ministères.

Pendant que se poursuit le programme de formation linguistique de la Commission, d'autres méthodes et concepts d'instructions sont expérimentés. Afin de tenir les professeurs au courant de ces progrès et pour les aider dans leur tâche, le Bureau des langues organise des séminaires périodiques à leur intention. C'est là l'occasion de fructueux échanges avec des spécialistes de programmes d'études qui peuvent renseigner les enseignants sur le programme linguistique, son administration et les problèmes que comporte

l'étude des langues. Ces rencontres permettent aussi au professeur d'apprécier son rôle dans la classe.

Une langue vivante, au plein sens du terme

Dans une classe typique, les étudiants en langue s'exercent à la conversation, enrichissent leur vocabulaire et apprennent la grammaire, puis révisent ce qu'ils ont appris au laboratoire. Or, si cela a toujours été considéré comme la meilleure méthode pour apprendre une nouvelle langue, la formule de classes n'en reste pas moins artificielle.

Afin d'aider les étudiants à donner corps aux rudiments qu'ils viennent d'apprendre, la Commission a prévu un certain nombre d'activités parascolaires qui devraient permettre d'atténuer le caractère artificiel de la classe et de faire de l'apprentissage d'une langue, une expérience plus réaliste.

Les étudiants ont maintenant la possibilité d'assister à des conférences traitant de sujets très divers et appropriés au niveau de leurs connaissances. Les professeurs organisent souvent des excursions ou des visites. Après les cours, les étudiants peuvent prendre part à des tables rondes. On leur conseille d'assister, en dehors des heures de classe, à des films, des séminaires ou des pièces de théâtre afin d'étayer d'un contexte vivant ce qui leur est enseigné.

Grâce à ces différentes activités, on espère répondre mieux aux besoins du fonctionnaire. Certains peuvent en effet vouloir insister sur la correspondance ou la rédaction de rapports, d'autres préférer acquérir une expérience professionnelle dans un milieu différent. À Québec, par exemple, un professeur choisira peut-être de se pencher plus particulièrement sur les accents ou expressions de la région. Toutes ces activités parascolaires, ajoutées aux cours ordinaires et structurés, permettent à l'étudiant de consolider les bases acquises et, en prenant confiance en lui, de s'assurer la clé de la réussite dans l'apprentissage d'une langue.

Recherches et améliorations

Lorsqu'en 1964, la Commission faisait démarrer son programme de formation linguistique, une grande partie de l'équipement, des méthodes et des programmes fut empruntée à des institutions rompues depuis longtemps à l'enseignement des langues. La Commission a ensuite posé les jalons de son propre programme, mieux adapté au contexte canadien et au fonctionnaire canadien. Les

the Canadian public servant. So successful has this progress become that several language training institutions have expressed interest in the Commission's developments – including those whose programs we originally leaned heavily on.

Research and development continue, however. During 1970, for example, a major objective was to establish a base for a modified beginning (level one) course in French. The new course is based on a graduated scale of language knowledge which progresses from the simple to the more complex and is developed using extensive data on lexicography and morphology. Experimental lessons using this graduated scale have already begun.

In addition, the Language Bureau made a study of the syntax of 10,000 selected sentences in spoken French. The data from this study will help in the revision of courses or in measuring progress.

In any large group of students, there are always some who do not respond adequately to regular teaching techniques. In an effort to solve this problem, and to make language courses more adaptable to individual needs, the bureau has devised two approaches at the elementary level. The first is a group method, similar to the regular classroom situation, but with the learning needs of the particular group taken into account. The second is an individual, or programmed learning course, in which the student progresses at his or her own speed.

Success in learning a language is affected by the psychology of the student as well. These new programs are designed to avoid frustration and build confidence, concentrating on developing a conversational capacity that students can use in either business or social milieux as quickly as possible, even though the beginnings appear modest. The student, by measuring his or her day-to-day progress on its own merit, instead of comparing it to the progress rate of others, can more easily channel would-be frustration into constructive energy.

English curriculum development

At the higher levels of proficiency, language learning undergoes a change of emphasis. Skills acquired during earlier

sessions are refined, the concentration is on a greater range of language styles and the emphasis shifts from everyday, spoken language to one that is more appropriate for understanding discussion and report.

During 1970, the bureau studied changes in the English course at levels three and four in an effort to have them conform more closely to these goals. Research on the type of language used in government reports and in spoken English was carried out and, as trends became apparent, findings were implemented into new classroom programs currently under development.

In other areas of English curriculum development:

- revisions to the language learning progression at the end of level two were being prepared after classroom trials pointed to the need for modification. Trials of level one and two materials, in use for a year, are continuing with favorable results;
- at the third level, a revised language progression was established and refined according to research results. By the end of the year, reworked material for the level three course was being developed for the classroom;
- level four materials, introduced in 1969, have shown good results in trials this year, but material at this level will be reworked in the light of current research. The revisions are aimed at preparing students for management, administrative or professional situations in French. Early trials here are promising.

Tests

Examinations, as every high school student knows, are a necessary evil. But the Language Bureau uses tests, not only to judge the progress of the student, but also as a way to determine the efficacy of courses and as a way to pinpoint the level of instruction most appropriate for a student.

Test development is a continuing process as the Commission searches for more accurate measuring devices. During 1970, for example, a new French language test went into use, based more closely on the Canadian context and designed to help place students in homogeneous classes where all are at approximately

progrès réalisés sont tellement spectaculaires que plusieurs écoles de langues se sont déclarées intéressées par les initiatives de la Commission, y compris celles dont nous avons largement utilisé les programmes il y a quelques années.

Les recherches et améliorations se poursuivent cependant. En 1970, par exemple, un de nos principaux objectifs fut la mise en place d'un cours modifié d'initiation (niveau un) au français. Le nouveau cours repose sur une échelle de connaissances qui va du simple au plus complexe, et est établie à partir de données générales sur la lexicographie et la morphologie. Des cours expérimentaux utilisant cette échelle ont déjà débuté.

De plus, le Bureau des langues a étudié la syntaxe de 10,000 phrases françaises du langage courant. Les renseignements ainsi obtenus aideront à repenser les cours ou à mesurer les progrès.

Dans tout groupe important d'étudiants, il y en a toujours qui ne répondent pas comme prévu aux techniques normales d'enseignement. Pour essayer de résoudre ce problème, et pour mieux adapter les cours de langues aux besoins de chacun, le Bureau a adopté deux formules au niveau élémentaire. La première est une méthode de groupe, similaire à la pratique courante des classes, mais qui tient compte des besoins propres à chaque groupe. La seconde est un cours personnalisé ou programmé qui permet à l'étudiant d'avancer à son rythme propre.

Le succès, dans l'étude d'une langue, dépend aussi de l'attitude psychologique de l'étudiant. Ces nouveaux programmes ont été conçus pour éviter les déceptions et donner confiance aux étudiants en insistant sur le côté conversation qu'ils devront pouvoir utiliser très vite aussi bien au travail que dans leurs loisirs, même si les débuts peuvent sembler modestes. L'étudiant, en mesurant ses progrès dans l'absolu et non par rapport à celui des autres, réussira plus facilement à transformer toute éventuelle déception en un regain d'énergie.

Amélioration des programmes d'anglais

Lorsque l'on commence à acquérir une certaine maîtrise de la langue, l'orientation de l'étude est modifiée. Il faut approfondir les connaissances acquises lors de sessions antérieures, se concentrer sur un éventail plus large de styles, et insister non plus sur le langage courant et parlé, mais sur la compréhension des discussions ou des rapports.

En 1970, le Bureau a étudié certaines modifications à apporter au cours d'anglais aux niveaux 3 et 4 pour qu'ils répondent plus précisément à ces objectifs. Des recherches comparatives sur l'anglais utilisé dans les rapports du gouvernement et sur celui du langage courant ont fourni les éléments qui, comme on l'a vu, ont permis de remanier les programmes d'études que l'on connaît aujourd'hui.

Dans d'autres domaines touchant l'amélioration des programmes d'anglais:

- les essais faits en classe ont révélé la nécessité d'une révision de la gradation adoptée jusqu'alors dans les programmes de cours à la fin du niveau deux. Les essais portant sur le matériel utilisé depuis un an aux niveaux un et deux ont montré qu'il était toujours valable;
- au troisième niveau, les recherches entreprises ont permis d'adopter une gradation plus judicieuse. À la fin de l'année, étaient introduites les modifications apportées au matériel utilisé au niveau trois;
- le matériel utilisé depuis 1969 au niveau quatre n'a pas fait l'objet de remaniement à la suite des essais de cette année, mais il sera modifié à la lumière des recherches actuellement en cours. Ces révisions visent à préparer les étudiants à exercer des fonctions de directeur, d'administrateur ou de spécialiste où ils utiliseront l'anglais comme langue de travail. Les premiers essais sont encourageants.

Tests

Les examens, comme chacun sait, sont un mal nécessaire. Mais le Bureau des langues se sert de tests non seulement pour contrôler les progrès de l'étudiant, mais aussi pour déterminer l'efficacité des cours et pour définir le niveau de cours le mieux approprié à chaque étudiant.

La multiplication des tests est un phénomène constant, car la Commission recherche toujours des méthodes d'évaluation plus précises. En 1970, par exemple, un nouveau test fut adopté pour les cours de français; celui-ci, plus étroitement rattaché au contexte canadien, a été conçu pour essayer de placer les étudiants dans des classes plus homogènes où ils auront tous à peu près le même niveau de connaissances. De plus, de nouveaux tests de contrôle ont été mis sur pied cette année pour les niveaux 2 et 3, et un autre fut élaboré pour le niveau quatre.

the same level of knowledge. In addition, new achievement tests for levels 2 and 3 were completed during the year and a new level four test was being devised.

Research was also carried out on an interesting control test which will serve to identify those aspects of language learning which are causing the most difficulty. Six categories are being measured – the acquisition of knowledge, comprehension, application, analysis, synthesis and evaluation – and the tests can be applied in such a way as to isolate one or more categories at a time. The value of such a test is obvious, for if a particular learning problem can be accurately identified, it will be that much easier to correct it.

In another area, tests are being developed to measure the ability to write – an ability important for a growing number of public servants. An English writing production test has been prepared, requiring the student to write his or her answers to questions. It emphasizes spelling, punctuation, orthography, etc. – the elements that form the heart of the written language. The tests, prepared for beginning, intermediate and advanced levels, measure the ability to use the conventions of writing, to control structure and form, to compose effective sentences and to write concisely, correctly and coherently. The competence displayed in writing sentences is usually an indication of the ability to compose paragraphs, letters, reports and other forms of connected writing.

Planning and evaluation

While the Language Bureau conducts its day-to-day task of helping to bilingualize the Canadian public service, a group of people continue to probe the operation of the bureau, evaluating current programs, suggesting changes or revisions and taking a long look at the future of the language training program.

This year, the planning and evaluation division undertook several important projects. One involved an evaluation of how effectively students of different backgrounds and aptitudes can learn under different teaching methods. Here, the problems of low achievers were studied, their source of difficulty identified and remedial action suggested.

Several pilot studies of a programmed (individual) instruction method were carried out with the aim of increased flexibility and a shortening of the training span for these students. In addition, a comparative evaluation of third level French programs under different settings has helped assess the quality and relevance of courses at this level. On the basis of these studies, several modifications to existing programs and different approaches to the development of new ones have been recommended.

Among other tasks related to planning and evaluation were:

- a study to evaluate the total performance of the Language Bureau, including both language teaching and the various support services;
- coordination of the construction and renovation plans for the Ottawa language centre, and the transfer of other units to this centre;
- a study of different language laboratory models leading to recommendations that promise considerable cost savings.
- an assessment of non-government and commercial language training techniques;
- the establishment of criteria to determine what constitutes operational bilingualism in the public service;
- a study of the problem of retention between language training sessions.

Links with the outside

The Commission does not operate its language training program in a vacuum. To disregard the benefit of mutual exchange with other institutions involved in language teaching would be to abandon a major source of ideas for developing and improving the Commission's own program.

This year, the Commission began discussions with several universities on subjects related to teaching and research. Consultations and teacher exchange have taken place with specialists in Canada, United States and Europe.

In June, 1970, a cooperative project between the Language Bureau and le Centre de recherche et d'étude pour la diffusion du français was launched. Within this agreement, close contact will be maintained to speed mutual information in the fields of research in

Des recherches ont également porté sur un test de contrôle intéressant qui servira à déterminer quels aspects de l'apprentissage d'une langue posent le plus de problèmes. Six secteurs sont mesurables, à savoir, l'acquisition des connaissances, la compréhension, l'application, l'analyse, la synthèse et l'évaluation, et les tests peuvent être employés de façon à isoler un ou plusieurs secteurs au choix. L'utilité d'un test semblable est évidente, car si l'on parvient à détecter de façon précise un problème d'apprentissage particulier, il sera d'autant plus facile à corriger.

Dans un autre domaine, on élabore des tests en vue de mesurer les qualités de rédaction, qualités importantes pour un nombre croissant de fonctionnaires. On a préparé un test de rédaction anglaise des documents pour lequel on demande à l'étudiant de rédiger ses réponses à certaines questions. Ce test insiste sur l'orthographe, la ponctuation, etc., éléments essentiels de la langue écrite. Ces tests, qui existent aux niveaux élémentaire, intermédiaire et avancé, mesurent la façon dont l'étudiant observe certaines règles de rédaction, maîtrise la structure et le style de ses phrases, compose des phrases claires, concises, correctes et cohérentes. Le fait d'être capable de composer des phrases prouve en général que l'on est en mesure de rédiger un paragraphe, une lettre, un rapport et d'autres documents similaires.

Planification et évaluation

Tandis que le Bureau des langues accomplit sa tâche quotidienne qui consiste à favoriser l'implantation du bilinguisme dans la Fonction publique du Canada, un groupe de personnes continue à examiner l'activité de ce Bureau, à apprécier ses programmes actuels, à suggérer des modifications ou des révisions, et à envisager l'avenir du programme de formation linguistique.

Cette année, la Division de la planification et de l'évaluation a entrepris plusieurs travaux importants. L'un portait sur la rapidité avec laquelle des étudiants, dont les antécédents et les aptitudes diffèrent, peuvent apprendre une langue en suivant diverses méthodes d'enseignement. On a notamment étudié les problèmes de ceux qui réussissent moins bien, et l'on a essayé de définir d'où venait la difficulté et comment on pouvait y remédier. Plusieurs études pilotes sur une méthode d'enseignement (individuel) programmé ont été menées en vue d'accroître la souplesse des programmes de formation et d'en raccourcir la durée. De plus, une étude comparative des programmes de français, niveau trois, suivis

dans des cadres différents, a permis d'évaluer la qualité et le bien-fondé de ces cours. A partir de ces études, plusieurs modifications visant les programmes existants ont été proposées et des recommandations ont été formulées quant à l'emploi de différentes méthodes pour en élaborer de nouveaux.

Parmi les autres travaux de planification et d'évaluation, mentionnons:

- une étude visant à évaluer l'efficacité globale du Bureau des langues, considérant à la fois l'enseignement des langues et les divers services de soutien;
- la coordination des plans de construction et de rénovation du Centre linguistique d'Ottawa, et le regroupement d'autres unités dans ce Centre;
- une étude de différents types de laboratoires de langues qui a mené à des recommandations extrêmement intéressantes du point de vue financier;
- une revue des techniques d'enseignement des langues utilisées dans les établissements extérieurs au gouvernement et les écoles privées;
- l'adoption de critères permettant de déterminer ce qui constitue le bilinguisme effectif de la Fonction publique;
- une étude du problème de rétention entre deux sessions de formation linguistique.

Liens avec l'extérieur

La Commission n'administre pas son programme de formation linguistique en vase clos. Négliger ce qu'apportent les échanges avec d'autres écoles de langues équivaldrait à faire fi d'une mine d'idées pouvant servir à l'expansion et à l'amélioration du propre programme de la Commission.

Cette année, la Commission a entrepris des discussions avec plusieurs universités sur des sujets touchant l'enseignement et la recherche. Les consultations et l'échange de professeurs ont été faits au niveau de spécialistes venant du Canada, des États-Unis et d'Europe.

En juin 1970, le Bureau des langues a inauguré une formule de collaboration avec le Centre de recherche et d'étude pour la diffusion du français. Dans le cadre de cet accord, un contact étroit sera maintenu en vue d'accélérer les échanges d'information dans les domaines de recherche de la linguistique appliquée, dans l'élaboration de programmes et de tests, dans les techniques audio-visuelles, dans la formation des spécialistes, et dans d'autres domaines connexes.

applied linguistics, in the development of programs and tests, in audio-visual techniques, in the training of specialists, and in other related areas.

Bicultural development

For five years now, selected public servants have been given the chance to live, work and study in the cultural environment of the other official language through a special bicultural development program which the Commission administers. This year, 18 senior anglophones and seven senior francophones and their families participated in the program at Quebec City and Toronto respectively.

The Commission, in devising a language and study program for these public servants, draws heavily on the cooperation of Laval University, York University and surrounding school boards. Once the "students" have developed sufficient facility in the other language, it becomes possible to increase the accent on work related to their professional development and administrative experience.

Laval University has already organized several visits in various Quebec regions to help augment the efficiency of the program and York University is preparing a series of outings in several Ontario industrial centres for the francophone participants.

Les progrès du biculturalisme

Depuis cinq ans, grâce au programme spécial de biculturalisme qu'administre la Commission, certains fonctionnaires peuvent vivre, travailler, et étudier dans le milieu culturel qui leur était jusque-là étranger. Cette année, 18 fonctionnaires supérieurs anglophones et 7 francophones, et leurs familles, ont respectivement pris part au programme à Québec et à Toronto.

Pour ce programme d'étude linguistique, la Commission s'appuie fortement sur la collaboration de l'université Laval, de l'université

York et des conseils scolaires environnants. Lorsque les "étudiants" ont acquis une certaine aisance dans l'autre langue, il devient possible de mettre davantage l'accent sur le travail connexe à leur perfectionnement professionnel et à leur expérience en administration.

L'université Laval a déjà organisé plusieurs visites dans diverses régions du Québec afin d'augmenter l'efficacité du programme, et l'université York prépare une série d'excursions dans divers centres industriels de l'Ontario pour les participants francophones.

CAI TB71
-73 D23

PUBLIC SERVICE

STATEMENT OF POLICY RESPECTING
BILINGUALISM

COMMONS DEBATES

April 6, 1966

HOUSE OF COMMONS

Wednesday April 6, 1966

The house met at 2.30 p.m.

BUSINESS OF THE HOUSE

EASTER ADJOURNMENT

Hon. G. J. McIlraith (Minister of Public Works) moved:

That when this house adjourns on Wednesday, April 6, 1966, it shall stand adjourned until Tuesday, April 19, 1966, at 2.30 o'clock p.m., provided always that if it appears to the satisfaction of Mr. Speaker, after consultation with Her Majesty's government, that the public interest requires that the house shall meet at an earlier time during the adjournment, Mr. Speaker may give notice that he is so satisfied, and thereupon the house shall meet at the time stated in such notice, and shall transact its business as if it had been duly adjourned to that time, and

That in the event of Mr. Speaker being unable to act owing to illness or other cause, the Deputy Speaker shall act in his stead for the purpose of this order.

Motion agreed to.

SHIPBUILDING

TABLING OF CORRESPONDENCE RESPECTING FUTURE SUBSIDIES

Right Hon. L. B. Pearson (Prime Minister): Mr. Speaker, I should like to table a telegram dated February 22 from the premier of British Columbia to me and my reply dated April 5, concerning future shipbuilding subsidies for vessels built for provincial account, together with a letter dated March 25 from the five federal Liberal members from British Columbia and my reply to them of April 5, 1966.

PUBLIC SERVICE

* STATEMENT OF POLICY RESPECTING BILINGUALISM

Right Hon. L. B. Pearson (Prime Minister): Mr. Speaker, I should like also at this time to make a statement on the government's policy on bilingualism in the public service. I hope the house will agree that the importance of this subject justifies the fact that the statement is a little longer than would normally be acceptable.

It is the objective of the government to make the public service of maximum benefit to the people of Canada by attracting to it

the most competent and qualified Canadians available in all parts of Canada. To this end, and having regard to the character of our country, the government for several years has been taking practical steps to encourage bilingualism in the federal public service as part of its fundamental objective of promoting and strengthening national unity on the basis of the equality of rights and opportunities for both English speaking and French speaking Canadians.

In a diverse federal state such as Canada it is important that all citizens should have a fair and equal opportunity to participate in the national administration and to identify themselves with, and feel at home in, their own national capital. The government hopes and expects that, within a reasonable period of years, a state of affairs in the public service will be reached whereby

(a) it will be normal practice for oral or written communications within the service to be made in either official language at the option of the person making them, in the knowledge that they will be understood by those directly concerned;

(b) communications with the public will normally be in either official language having regard to the person being served;

(c) the linguistic and cultural values of both English speaking and French speaking Canadians will be reflected through civil service recruitment and training; and

(d) a climate will be created in which public servants from both language groups will work together toward common goals, using their own language and applying their respective cultural values, but each fully understanding and appreciating those of the other.

● (2:40 p.m.)

In developing measures to assist those now in the public service more effectively to achieve a reasonable proficiency in both official languages and to improve the recruitment of civil servants with this proficiency, the government has been guided by the following principles:

(a) The achievement of bilingualism is in itself a desirable objective for any Canadian citizen. Where the need for bilingualism clearly exists in practice, above all in the

Bilingualism in Public Service

national capital, it should be recognized as an element of merit in selection for civil service positions.

(b) In conformity with the merit system, which must remain unimpaired, the requirement for bilingualism should relate to positions, and not only to individuals.

(c) Bilingualism must be introduced gradually over a period of years in a manner which will not lead to injustice or misunderstanding. The various measures should be integrated into a well defined, long term program.

(d) It must therefore be a requirement of any program that, in areas where a need for bilingualism exists, civil servants and prospective recruits must be provided with adequate time and opportunity to adapt themselves to new conditions in the service in a way that will increase their own possibilities for a successful and satisfying career.

(e) For similar reasons of equity, the careers of civil servants who are not bilingual and who have devoted many years of their lives to the service of their country must not be prejudiced in any way by measures to develop bilingualism.

(f) The government will consult from time to time with civil service associations concerning its policy on bilingualism in order to obtain their point of view, and to provide them with all reasonable assurances and remove any possible misunderstandings in regard to measures being proposed.

On the basis of the above objectives of policy and principles of action the government has approved the following measures:

I. In respect of civil service positions requiring prior university training

1. (a) Beginning in 1967, reasonable proficiency in the two official languages or willingness to acquire it within a prescribed period of time through appropriate training at public expense will be an element of merit in the selection of university graduates recruited for administrative trainee positions where the need for bilingualism exists, as is already being done in the case of candidates for foreign service positions.

(b) In those centres where a need exists for reasonable proficiency in both languages, procedures will progressively be established for the filling of executive and administrative positions, so that by about 1970 in the case of appointments from outside the service and by about 1975 in the case of promotions from within, bilingual proficiency or willingness to acquire it will normally be a requirement for

[Mr. Pearson.]

the positions in such centres; that is, where a need exists for reasonable proficiency in both languages.

(c) These procedures will not cover at this time the technical, professional and scientific positions in the civil service, the armed forces or federal crown agencies as these categories present special problems. The appropriate departmental and agency authorities are therefore being asked to submit a long term program of effective action in their respective areas of responsibility which takes these special problems and particular difficulties into account.

2. A special pool of positions will be established in the national capital to be used to facilitate the recruitment and to accelerate the development of candidates of high potential who are proficient in both languages.

II. In respect of senior executive officers

A special program for improving bilingualism among senior executive officers serving in the national capital will be undertaken. It is envisaged that each year some 20 English speaking civil servants from the most senior categories, plus their families, will spend a 12 month period in a mainly French speaking city, while some 10 French speaking civil servants and their families will spend a similar period in a mainly English speaking city, to study the other official language and gain an understanding of the cultural values of the group they are visiting.

In respect of bilingual clerical and secretarial positions, it has been agreed in principle that a higher rate of pay will be paid in future in respect of clerical and secretarial positions in which there is the requirement for a knowledge of both languages and where both are used in the performance of duties, providing the incumbents of such positions meet standards of competence established by the Civil Service Commission.

The present program of language training will be strengthened and expanded to make the most effective contribution to the development of proficiency in both languages in the public service in those centres where the need for such proficiency exists.

The federal government will undertake discussions with the Ontario and Quebec governments concerning the early establishment of a secondary school in the Ottawa area in which the language of instruction will be French, in order to meet the requirements of those who wish to provide their children with

Bilingualism in Public Service

secondary education in French, and concerning other joint measures that would directly or indirectly contribute to the improvement of the bicultural character of the civil service in the national capital.

A special secretariat on bilingualism is being established within the privy council office under my direction. Working in close consultation and co-operation with the Civil Service Commission, the Treasury Board and all deputy ministers and heads of agencies, it will be responsible for ensuring the co-ordinated and progressive implementation of the government's policy and program regarding bilingualism in the public service.

In conclusion, Mr. Speaker, I should like to express the sincere hope that on the eve of our centennial, all Canadians will share my deep conviction that the policy and program of the government on bilingualism in the public service will be to make a very important, indeed an essential, contribution to the promotion of national unity and to a great and stronger Canada.

Right Hon. J. G. Diefenbaker (Leader of the Opposition): Mr. Speaker, I say at once that any action to promote the objective set out in the concluding paragraph of the Prime Minister's speech will, I know, receive the fullest support from this group. Our record during the period we were in office was one of continuing steps forward toward the assurance of full partnership of those of English and French origin in building Canada, without in any way diminishing the rights of those millions from other racial origins.

During our period of office we, for the first time in Canada's history, made the House of Commons bilingual in fact. When I first entered the House of Commons anyone speaking in the French language received even less attention than those of us who spoke in English. Indeed, when a person spoke in the French language the house emptied because so many of the members were unable to follow what was being said. We brought in simultaneous interpretation.

• (2:50 p.m.)

During our period of office we brought about the opportunity for those of French language to have a larger share in high positions of government, something they had not had before. We made provision for the appointment of ambassadors of French language and French origin so that in all parts of the world the character of this country would be made clear.

I mention these things as evidence of our attitude. Indeed, it was under our administration that for the first time there was any recognition of French speaking countries in Africa for assistance from Canada, to the end that in a spirit of co-operation we would thereby epitomize something of the relationship which we have under our constitution. In addition, it was under our administration that Her Majesty's representative in Canada, the Governor General, for the first time since Vaudreuil became a Canadian of French origin. I mention these things merely for the purpose of assuring that the record is clear and not subject to the kind of misinterpretation which it sometimes suffers.

The constitutional rights provided for under the British North America Act, in the opinion of the Conservative party, are inviolable, and cannot be changed except by unanimity. We took the stand in 1946 when Right Hon. Louis St. Laurent was Prime Minister of Canada. When he as a constitutional lawyer expressed the view that the rights of language and education enshrined in sections 91 and 92 could be altered by a simple majority of parliament we said no, that could not be done.

Mr. Pickersgill: He never said any such thing.

Mr. Diefenbaker: That was our stand. That was our attitude, and that attitude still prevails. Indeed, I can do no better than quote Sir John A. Macdonald when, within a year from his death, he expressed what has been the viewpoint of the Conservative party throughout the years. These were his words:

I have no accord with the desire expressed in some quarters that, by any mode whatever, there should be an attempt made to oppress the one language or to render it inferior to the other. I believe that would be impossible if it were tried, and it would be foolish and wicked if it were possible.

That, Mr. Speaker, has represented our view. Now, at a time when the report of the B and B commission, which has been spoken of in such fulsome terms by members of the government, has not yet been presented, we come to deal, not through parliament but through governmental action, with a major element in the whole field of bilingualism. Under section 133 of the British North America Act use of the English and French languages on an equal basis was recognized in parliament, in the Quebec legislature, in federal courts and in the courts of Quebec. There is also authorization for the publication of federal legislation and legislation in

Le gouvernement fédéral se propose d'en-
tamer des discussions avec les gouvernements
de l'Ontario et du Québec au sujet de la créa-

tion, dans un avenir rapproché, d'une école
secondaire de langue française dans la région
d'Ottawa afin de répondre aux besoins de
ceux qui désirent donner une éducation se-
condaire en français à leurs enfants, et au
sujet d'autres mesures conjointes susceptibles
de contribuer directement ou indirectement
à l'accroissement du caractère bicultural de
la fonction publique dans la Capitale natio-

nale.

Un secrétariat spécial du bilinguisme sera
établi sous ma direction au sein du Bureau
du Conseil privé. Ce secrétariat, qui agira en
liaison et en collaboration étroite avec la
Commission du service civil, le Conseil du
Trésor et tous les sous-ministres et dirigeants
d'organismes, sera chargé d'assurer la mise
en œuvre, d'une façon coordonnée et profes-
sive, de la politique et du programme du
gouvernement au sujet du bilinguisme dans la
fonction publique.

En conclusion, monsieur l'Orateur, je vou-
drais exprimer l'espoir sincère qu'à la veille
de notre Centenaire, tous les Canadiens par-
tageront ma conviction profonde que la poli-
tique et le programme du gouvernement au
sujet du bilinguisme dans la fonction publique
contribueront d'une façon très importante,
voire essentielle, à favoriser l'unité nationale
et l'avènement d'un Canada qui soit de plus
en plus grand et fort.

Le très hon. J. G. Diefenbaker (chef de l'opposition): Je tiens à dire, monsieur l'Orateur, que toute mesure favorisant l'objectif énoncé à la fin de la déclaration du premier ministre ralliera, j'en suis sûr, le plein appui des membres de notre groupe qui se sont efforcés constamment, pendant qu'ils étaient au pouvoir, d'établir une entière égalité entre les Canadiens d'origine française et ceux d'ori-
gine anglaise dans le développement du pays, sans porter atteinte en rien aux droits de millions de personnes d'autres origines ra-

ciales, pour faire progresser le Canada. Pendant notre mandat, pour la première fois dans l'histoire de notre pays, nous avons rendu la Chambre des communes effective-ment bilingue. À mes débuts à la Chambre des communes, quiconque s'exprimait en fran-
çais retenait encore moins l'attention que ceux d'entre nous qui parlaient en anglais. À vrai dire, lorsque quelqu'un prenait la parole en français, la Chambre se vidait, car un grand nombre de députés étaient incapables de suivre le débat. Nous avons introduit l'interprétation.

Pendant que nous étions au pouvoir, nous avons établi que les Canadiens de langue française devaient pouvoir occuper une plus forte proportion des postes élevés au sein du gouvernement, ce qu'ils n'avaient jamais ob-

tenu auparavant. Nous avons pris les disposi-
tions nécessaires à la nomination d'ambassa-
deurs de langue et d'origine françaises afin que le caractère du pays soit mis en relief dans toutes les parties du monde.

Je le mentionne pour illustrer quelle était notre attitude. En fait, c'est notre gouver-
nement qui, la première fois, a accordé une reconnaissance à ces pays francophones d'A-
frique sous forme d'aide du Canada pour que soient symbolisés, dans un esprit de bonne
entente, les rapports que notre constitution a établis. En outre, c'est sous notre gouverne-
ment que, pour la première fois depuis Van-
drevill, le représentant de Sa Majesté au
Canada, le gouverneur général, a été choisi
parmi les Canadiens d'origine française. Je
rappelle ces faits simplement pour faire le
point et prévenir de nouveaux malentendus.

Les droits constitutionnels prévus par l'Acte
de l'Amérique du Nord britannique, selon
le parti conservateur, sont inviolables, et ne
sauraient être changés sans l'unanimité. C'est
l'attitude que nous avons adoptée en 1946
quand le très honorable Louis St-Laurent
était premier ministre du Canada. Lorsque
à titre d'avocat en droit constitutionnel il a
exprimé l'avis que les droits en matière de
langue et d'éducation, consacrés par les arti-
cles 91 et 92, pouvaient être modifiés par
simple majorité parlementaire, nous avons dit
non, qu'on ne pouvait le faire.

L'hon. M. Pickersgill: Il n'a jamais dit rien
de pareil.

Le très hon. M. Diefenbaker: Voilà la posi-
tion que nous avons adoptée, notre attitude,
et cette attitude demeure la même. Au fait,
je ne puis faire mieux que de citer Sir John
A. Macdonald qui, un an avant sa mort, déci-
dait le point de vue du parti conservateur au
cours des années. Voici ses paroles:

Je ne partage pas l'avis exprimé dans certains
milieux, selon lequel on devrait tenter par tous
les moyens d'asseoir une langue ou de la rendre
inférieure à l'autre. À mon avis, ce serait impos-
sible même si on l'essayait, et ce serait insensé
et méchant, même si c'était possible.

Voilà monsieur l'Orateur, notre point de
vue. Or, bien que le rapport de la Commission
dont les membres du gouvernement ont changé
les langues n'ait pas encore été présenté,
le gouvernement et non pas le Parlement
prend des mesures pour traiter d'un élément
de première importance dans tout le domaine
du bilinguisme. Aux termes de l'article 133
de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique

le cas surtout dans la Capitale nationale, il devrait compter parmi les éléments d'appréciation dans le choix des candidats qui aspirent aux postes de la fonction publique.

b) Conformément au régime des nominations faites au mérite, lequel doit être satisfaisant, les conditions relatives au bilinguisme doivent être décrites en fonction des postes à remplir, et non seulement en fonction des personnes.

c) Le bilinguisme doit s'appliquer graduellement sur une période de plusieurs années et d'une façon qui ne cause aucune injustice ni inégalité. Les diverses mesures requises devraient être intégrées dans un programme à longue portée et bien défini.

d) Tout programme doit donc prévoir que, dans les régions où le bilinguisme répond à un besoin, le temps suffisant et les moyens nécessaires doivent être mis à la disposition des fonctionnaires et des aspirants afin de leur permettre de s'adapter aux nouvelles exigences du service et, de la sorte, d'accroître leurs chances de poursuivre une carrière heureuse et satisfaisante.

e) Stimulant des mêmes considérations d'équité, les mesures de l'ordre à favoriser le bilinguisme ne doivent en aucune façon porter préjudice à la carrière des fonctionnaires qui ne sont pas bilingues et qui ont consacré plusieurs années de leur vie au service de leur pays.

f) Le gouvernement consultera de temps en temps les associations de fonctionnaires au sujet de sa politique sur le bilinguisme, afin de connaître leur point de vue et de leur fournir toutes les garanties raisonnables et envisager tous les maintenus possibles relativement aux mesures qui seraient proposées.

A la lumière de ces objectifs et principes d'action, le gouvernement a approuvé les mesures suivantes:

I. Postes du service civil exigeant une formation universitaire préalable

1. a) A compter de 1967, une compétence raisonnable dans les deux langues officielles ou la volonté de l'acquérir dans un délai déterminé en suivant des cours de formation appropriés aux frais de l'Etat constitueront un élément d'appréciation dans le choix des diplômés d'université recrutés pour occuper, à titre de stagiaires, des postes d'administrateurs dans les endroits où le bilinguisme répond à un besoin, tel que cela se fait déjà pour les candidats briguant des postes du service extérieur.

b) Dans les centres où une compétence raisonnable dans les deux langues officielles sera consolidée et élargi en vue de lui permettre d'apporter la contribution la plus efficace au développement d'une compétence dans les deux langues ayant cours au sein de la fonction publique dans les centres où une telle compétence répond à un besoin.

[Le très hon. M. Pearson.]

II. Fonctionnaires de haute direction

Il sera établi un programme spécial destiné à accroître le bilinguisme chez les fonctionnaires de haute direction qui exercent leurs fonctions dans la Capitale nationale. Il est prévu que chaque année quelque vingt fonctionnaires de leurs familles passeront une période de douze mois dans une ville où l'on parle principalement le français, alors que quelque dix fonctionnaires de langue française et les membres de leurs familles passeront une période d'égalité dans une ville où l'on parle principalement le français, pour permettre aux uns et aux autres d'acquiescer la deuxième langue officielle et d'acquiescer une meilleure compréhension des postes satisfaisants aux normes de compétence établies par la Commission du service civil.

Le programme de formation linguistique sera consolidé et élargi en vue de lui permettre d'apporter la contribution la plus efficace au développement d'une compétence dans les deux langues ayant cours au sein de la fonction publique dans les centres où une telle compétence répond à un besoin.

Il a été convenu en principe qu'un taux de salaire plus élevé serait accordé à l'avantage à ceux qui remplissent des fonctions d'employés de bureau et de secrétaires qui demandent une connaissance des deux langues et leur utilisation dans l'exécution de telles fonctions, à condition que les titulaires de ces postes satisfassent aux normes de compétence établies par la Commission du service civil.

CHAMBRE DES COMMUNES

Le mercredi 6 avril 1966

La séance est ouverte à deux heures et

demie.

LES TRAVAUX DE LA CHAMBRE

CONGÉ DE PAQUES

L'hon. G. J. McIlraith (ministre des Tra-

vaux publics) propose:

Que, lors de l'ajournement de cette Chambre le

mercredi 6 avril 1966, elle demeure ajournée jus-

qu'au mardi 19 avril 1966, à 2h. 30 de l'après-midi;

toutefois, si, après consultation avec le gouverne-

ment de Sa Majesté, M. l'Orateur est convaincu que

l'intérêt public exige la réunion de la Chambre

avant l'expiration de la période prévue d'ajour-

nement, il peut au moyen d'un avis faire connaître

son sentiment à cet égard et, dès lors, la Chambre

doit se réunir à la date et à l'heure indiquées dans

cet avis pour vaquer à ses affaires comme si ces

délibérations avaient été régulièrement ajournées

à cette date, et

Que, au cas où M. l'Orateur deviendrait incapa-

ble d'agir par suite de maladie ou pour quelque

autre motif, l'Orateur adjoint agisse à sa place aux

(La motion est adoptée.)

LA CONSTRUCTION NAVALE

DÉPÔT DE CORRESPONDANCE RELATIVE AUX

PROCHAINES SUBVENTIONS

Le très hon. L. B. Pearson (premier mi-

nistre): Monsieur l'Orateur, j'aimerais dépo-

ser un télégramme que le premier ministre

de la Colombie-Britannique m'adressait le

22 février et ma réponse datée du 5 avril au

sujet des prochaines subventions à la cons-

truction navale pour le compte de la province,

ainsi que la lettre que cinq députés libéraux

de la Colombie-Britannique m'adressaient,

accompagnée de ma réponse du 5 avril 1966.

* LA FONCTION PUBLIQUE

DÉCLARATION DE PRINCIPES SUR LE

BILINGUISME

Le très hon. L. B. Pearson (premier

ministre): Monsieur l'Orateur, j'aimerais aussi

faire une déclaration sur la politique du bilin-

guisme dans la fonction publique. La Cham-

bre en conviendra, j'espère, le sujet est d'une

importance telle qu'il justifie une déclaration

un peu plus longue que le veut l'usage.

L'objectif que poursuit le gouvernement est

de mettre la fonction publique en mesure de

rendre les meilleurs services possibles à la

population du Canada, en y intéressant les

Canadiens les plus compétents et les mieux

formés qui soient disponibles dans toutes les

parties du Canada. A cette fin et eu égard

au caractère particulier de notre pays, le

gouvernement prend depuis plusieurs années

des mesures d'ordre pratique en vue d'encou-

rager le bilinguisme dans la fonction publique

fédérale, dans le cadre de l'objectif fonda-

mental qu'il s'est fixé de favoriser et de ren-

forcer l'unité nationale sur la base de

l'égalité des droits et des chances pour les

Canadiens, qu'ils soient d'expression anglaise

ou d'expression française.

Dans un État fédéral diversifié comme le

Canada, il est important que tous les citoyens

jouissent d'occasions équitables et égales de

participer à l'administration nationale et de

pouvoir s'identifier à leur propre capitale na-

tionale, s'y sentant chez eux. Le gouverne-

ment espère et compte que, dans une période

de temps raisonnable, un état de choses se

sera établi au sein de la fonction publique

en vertu duquel:

(a) il sera de pratique courante que les

communications orales ou écrites à l'intérieur

de la fonction publique se fassent dans l'une

ou l'autre langue officielle au choix de l'au-

teur, celui-ci ayant devant lui la certitude

d'être compris par ceux à qui il s'adressera;

(b) les communications avec le public se

feront normalement dans l'une ou l'autre

langue officielle eu égard au client;

(c) la fonction publique reflètera, dans le re-

crutement et la formation de ses membres,

les valeurs linguistiques et culturelles des

Canadiens aussi bien de langue anglaise que

de langue française; et

(d) un climat se créera dans lequel les fonc-

tionnaires des deux groupes linguistiques

pourront travailler ensemble vers des buts

communs, en utilisant leur propre langue et

en s'inspirant de leurs valeurs culturelles res-

pectives, tout en appréciant à leur pleine

valleur et en respectant celles des autres.

• (2.40 p.m.)

Dans l'élaboration de mesures destinées à

aider d'une façon plus efficace les membres

actuels de la fonction publique à acquérir une

compétence raisonnable dans les deux langues

officielles et à améliorer le recrutement de

fonctionnaires possédant déjà une telle com-

pétence, le gouvernement s'est inspiré des

principes suivants:

(a) La réalisation du bilinguisme est en soi

un objectif souhaitable pour tout citoyen ca-

nadien. Lorsque le bilinguisme répond à un

besoin évident dans la pratique, comme c'est

DEBATS DES COMMUNES
le 6 avril 1966

DECLARATION DE PRINCIPES SUR LE
BILINGUISME

LA FONCTION PUBLIQUE

LES LANGUES OFFICIELLES

DISPOSITIONS CONCERNANT LE STATUT
ET L'USAGE-NOMINATION D'UN
COMMISSAIRE, ETC.

DEBATS DES COMMUNES
LE 17 OCTOBRE 1968

CENTRE D'INFORMATION ET DE DOCUMENTATION
DIRECTION DES LANGUES OFFICIELLES
CONSEIL DU TRESOR
OTTAWA - KIA OR5 -CANADA.

LES LANGUES OFFICIELLES

DISPOSITIONS CONCERNANT LE STATUT
ET L'USAGE—NOMINATION D'UN
COMMISSAIRE, ETC.

Le très hon. P.-E. Trudeau (premier ministre) propose que la Chambre se forme en comité pour l'étude du projet de résolution suivant:

La Chambre décide qu'il est opportun de présenter une mesure qui porte sur le statut officiel de l'anglais et du français comme langues officielles du Canada à toutes fins du Parlement et du gouvernement du Canada et sur l'usage de ces langues dans l'administration des affaires du Parlement et du gouvernement du Canada et d'un certain nombre de leurs institutions, qui prévoit, pour ce qui est de l'application et de la mise en œuvre de cette mesure, la nomination d'un commissaire des langues officielles et des autres fonctionnaires, employés et conseillers nécessaires au bon fonctionnement du Bureau du commissaire, qui autorise le paiement de la rémunération et des dépenses du Commissaire et de ses autres personnes et qui statue en outre sur d'autres questions qui y sont connexes ou rattachées.

(La motion est adoptée et la Chambre se forme en comité, sous la présidence de M. Faulkner.)

[Français]

M. Trudeau: Monsieur le président, plusieurs des projets de loi soumis à la Chambre se restreignent à un problème particulier, à une seule profession ou à une région donnée. La mesure relative aux langues officielles dont nous sommes saisis procède, au contraire, de la nature même de notre pays dans son ensemble et témoigne de l'option délibérée que nous faisons pour l'avenir.

Le Canada possède un territoire immense et difficile à connaître. Même entrepris dans des conditions modernes, le voyage de Saint-Jean à Vancouver, ou de Windsor à Inuvik, est un voyage long et coûteux. Les grandes différences géographiques, historiques et économiques qui existent au sein de notre pays ont produit une riche diversité de tempéraments, d'opinions et de cultures.

Cela est facile à dire, monsieur le président, et on l'a répété des centaines de fois dans des discours patriotiques. Toutefois, sans l'expérience directe que n'ont pu acquérir la plupart des Canadiens, il est difficile d'apprécier cette réalité dans toute son ampleur.

L'exemple le plus important de cette diversité est sans doute l'existence des deux principaux groupes linguistiques. Ces deux groupes sont tous deux assez importants et assez riches en ressources matérielles et intellectuelles pour résister aux forces de l'assimilation. Dans le passé, nos institutions publiques n'ont pas reflété de façon adéquate cette réalité, quoique celle-ci soit à la base même de notre pays.

[Traduction]

Monsieur le président, nous avons hérité la plus grande partie de nos pensées et traditions politiques des principaux pays de l'Europe occidentale qui, pour la plupart, sont passablement homogènes de langue et de culture. Pour des raisons d'ordre pratique, nombre de pays d'Europe occidentale ont souscrit au principe: un État, une langue. Sauf de rares exceptions sans importance, une telle situation a souvent semblé normale à leurs descendants du Canada. Même à l'heure actuelle, il arrive qu'un homme d'État européen donne, quant à l'avenir de notre pays, des conseils fondés sur le nationalisme traditionnel du vieux continent.

Pour le monde contemporain, ce sont les États homogènes d'Europe occidentale qui sont l'exception. La grande majorité des États d'Europe de l'Est, d'Asie et d'Afrique renferment, au sein d'une unité politique, toute une variété de langues, de religions et de cultures. Dans beaucoup d'entre eux, cette diversité se manifeste par un régime fédéral de gouvernement et deux langues officielles ou plus. Autrefois, des États multiculturels ont souvent résulté de la conquête ou du colonialisme. Dans le monde moderne, ils sont souvent fondés sur la réalisation consciente des faits historiques, géographiques et économiques.

Tel est le cas du Canada, pays qui jouit d'une prospérité et d'une stabilité politique supérieures à la majorité des pays, où nous faisons nos choix méthodiquement et démocratiquement. Dans toutes les parties du pays, au sein des deux groupes linguistiques, il y a ceux qui réclament l'uniformité. Ce sera plus simple et moins cher, disent-ils. Dans le cas de la minorité française, l'isolement est perçut comme étant nécessaire à la survivance. Nous ne devons jamais sous-estimer la force ou la durabilité de ces appels aux sentiments humains profonds. Il est certain que ces arguments se fondent sur la peur, sur une conception étroite de la nature humaine, et sur une évaluation défaitiste de notre habileté à modifier notre société et ses institutions pour répondre aux demandes de ses citoyens. Ceux qui défendent la séparation, sous quelque forme que ce soit, sont prisonniers des injustices passées, aveugles aux possibilités de l'avenir.

Nous autres à la Chambre, qui avons choisi de siéger au Parlement fédéral, nous avons rejeté cette façon de voir notre pays. Nous croyons en deux langues officielles et en une société pluraliste, non seulement comme une nécessité politique mais comme un enrichissement. Nous voulons vivre dans un pays où les Canadiens français peuvent choisir de vivre parmi les Canadiens anglais et où les Cana-

diens anglais peuvent choisir de vivre parmi les Canadiens français sans renoncer à leur héritage culturel.

Ceux d'entre nous qui ont une certaine expérience des difficultés et des possibilités de ce choix en connaissent le risque. Mais nous sommes convaincus que nous devons, en tant que pays et en tant qu'individus, le courir. Le Canada français peut survivre non en se repliant sur lui-même mais en réclamant au dehors sa part entière de chaque aspect de la vie canadienne. Le Canada anglais doit s'efforcer de le comprendre, et j'estime qu'il s'y applique toujours davantage. Le Canada anglais ne devrait pas, bien entendu, tenter d'absorber le Canada français. Tous les Canadiens devraient tirer le plus possible des avantages qu'il y a à vivre dans un pays qui a appris à parler deux des langues les plus répandues dans le monde.

• (4.10 p.m.)

Un tel pays pourra utiliser pleinement les talents et l'énergie de tous ses citoyens. Un tel pays sera plus intéressant, plus stimulant et, de nombreuses façons, plus riche que jamais. Un tel pays sera mieux en mesure de jouer un rôle utile dans le monde, aujourd'hui et demain.

Comment pouvons-nous répondre à ces aspirations? Nous croyons que ce projet de loi constitue un pas dans la bonne voie. Ce n'est pas le premier, la Chambre le sait, et pour le placer dans son contexte, je rappellerai certaines autres mesures prises depuis l'établissement de la Commission royale sous la direction de MM. Dunton et Laurendeau en 1963.

Un programme de formation linguistique destiné aux fonctionnaires fédéraux a été institué en 1964 et a été fort élargi depuis en vue de lui permettre de favoriser le développement d'une compétence dans les deux langues là où une telle compétence répond à un besoin. Le gouvernement reconnaît que ses objectifs dans ce domaine ne peuvent être atteints du jour au lendemain, et que leur réalisation ne doit porter aucun préjudice à la carrière des fonctionnaires unilingues qui ont consacré de nombreuses années de leur vie à la fonction publique. Quoi qu'il en soit, de grands progrès ont été réalisés.

Les fonctionnaires disposent maintenant d'environ cinq mille heures de cours par jour. Je suis heureux de voir que certains députés ont suivi ces cours.

Comme il s'agit d'un programme qui, autant que je sache, n'a pas son pareil dans le monde, tant par son ampleur que par sa portée, l'essor rapide qu'il a pris a donné lieu momentanément à de graves problèmes d'administration. Le nombre des aspirants ayant de loin dépassé la capacité du système, priorité a été donnée à la formation des fonction-

naires exécutifs et administratifs. Le gouvernement a l'intention d'accroître l'envergure de ce programme au cours des quatre prochaines années, de façon qu'il réponde aux objectifs annoncés par M. Pearson, dont je parlerai tout à l'heure. Pour cela, il faudra porter le nombre des salles de cours de 76 à 133 et le nombre des professeurs de 175 à 339.

La compétence dans une langue seconde ne s'obtient pas sans peine, mais bon nombre de fonctionnaires supérieurs ont acquis, en trois ans et demi, assez de compétence pour qu'anglophones et francophones participant à des conférences et à des comités puissent y parler leur langue maternelle avec la certitude d'être compris. Nous sommes convaincus, sur la foi de cette expérience, que le programme de formation linguistique au sein de la fonction publique atteindra les objectifs fixés.

[Français]

Le 6 avril 1966, M. Pearson annonçait officiellement à la Chambre l'établissement d'une politique sur le bilinguisme au sein de la Fonction publique, et je cite les paroles qu'il prononçait à cette occasion:

Le gouvernement espère et compte que, dans une période de temps raisonnable, un état de choses se sera établi au sein de la fonction publique, en vertu duquel:

a) il sera de pratique courante que les communications orales ou écrites à l'intérieur de la fonction publique se fassent dans l'une ou l'autre langue officielle au choix de l'auteur,...

b) les communications avec le public se feront normalement dans l'une ou l'autre langue officielle eu égard au client;

Il avait annoncé à l'époque, afin de favoriser ces projets, un certain nombre de mesures, et j'aimerais mentionner le progrès réalisé quant à trois d'entre elles.

Premièrement, depuis 1966, un taux de salaire plus élevé a été accordé à ceux qui remplissent des fonctions d'employés de bureau et de secrétaires qui demandent une connaissance des deux langues officielles et leur utilisation dans l'exécution de telles fonctions.

Deuxièmement, un programme spécial destiné à accroître le bilinguisme au sein des cadres supérieurs a aussi commencé en 1966. En vertu de ce programme, chaque année, une vingtaine de fonctionnaires de langue anglaise, ainsi que les membres de leur famille, passent un an dans la ville de Québec, alors qu'une dizaine de fonctionnaires de langue française et les membres de leur famille passent un an à Toronto.

Troisièmement, à compter de 1967, une compétence raisonnable dans les deux langues officielles ou la volonté de l'acquérir en suivant des cours de formation appropriés, aux frais de l'État, constituent un élément d'appréciation dans le choix des diplômés d'uni-

(Le très Hon. M. Trudeau.)

versité recrutés pour occuper, à titre de stagiaires, des postes d'administrateurs dans les endroits où le bilinguisme correspond à un besoin.

A la fin de 1967, la Commission Laurendeau-Dunton publiait le premier tome de son rapport qui renferme de nombreuses recommandations importantes sur les droits linguistiques. Le rapport affirme, et je cite:

Nous adoptons comme principe directeur la reconnaissance par la loi et dans la pratique des deux langues officielles, même là où l'une des deux est parlée par une minorité, dès que, numériquement, celle-ci paraît viable.

Lors de la conférence sur la Constitution tenue en février dernier, le gouvernement fédéral a annoncé qu'il acceptait les objectifs fixés par la Commission royale, qu'il prendrait des dispositions pour mettre en œuvre les propositions applicables au gouvernement fédéral et qu'il espérait que les provinces donneraient suite à celles qui exigent une initiative provinciale. Nous avons également déclaré:

Le gouvernement du Canada sera disposé à aider à la mise à exécution de ces propositions s'il est prié de le faire. Nous collaborerons volontiers avec les gouvernements provinciaux en vue de mettre au point des méthodes qui permettraient de rendre notre assistance très efficace.

Au cours de la réunion de février, monsieur le président, la conférence constitutionnelle s'est mise d'accord sur les lignes de conduite suivantes, en matière de droits linguistiques:

Premièrement, les Canadiens francophones n'habitant pas le Québec doivent jouir des mêmes droits que les anglophones du Québec.

Deuxièmement, les gouvernements devraient intervenir aussi rapidement que possible, en adaptant leur action à la situation qui prévaut dans chaque province et sans préjudice des droits actuellement reconnus par la loi ou l'usage.

Troisièmement, la conférence a établi un comité spécial chargé d'étudier le rapport de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme et autres questions relatives aux droits linguistiques et à la reconnaissance pratique de ces droits. Ce comité est chargé également de déterminer des modalités d'application, y compris la nature du concours fédéral envisagé et la forme et les techniques de l'amendement constitutionnel.

Cette conférence, monsieur le président, en plus d'avoir élaboré les trois lignes de conduite que je viens de mentionner, a aussi créé un comité permanent de fonctionnaires qui s'est réuni en mai, en juillet et en septembre, et qui se réunira de nouveau le mois prochain. Plus tard, pour donner suite autant que possible à ces recommandations et aux mesu-

res qui ont été étudiées par les fonctionnaires, il y aura une nouvelle réunion des premiers ministres, c'est-à-dire qu'il y aura, du 16 au 18 décembre prochain, une conférence fédérale-provinciale sur les problèmes constitutionnels.

[Traduction]

La présente résolution résume le bill sur les langues officielles, qui prévoit l'application des recommandations de la Commission royale qui relèvent de la compétence du Parlement. Comme l'indique la résolution, le bill comprend des mesures qui portent sur le statut de l'anglais et du français comme langues officielles du Canada pour toutes les fins du Parlement et du gouvernement du Canada, et il prévoit aussi la nomination d'un commissaire des langues officielles dont le rôle sera d'assurer la reconnaissance du statut des deux langues officielles. Il définit pour la première fois les droits linguistiques des citoyens dans leurs relations avec le Parlement, avec le gouvernement fédéral et avec les institutions fédérales, et les devoirs de ces institutions envers le citoyen en matière de langue.

Il n'est pas question que cette loi réponde à tous les besoins du Canada en matière de français, d'anglais, ou de toute autre langue. Je tiens à souligner certains des domaines que cette loi ne régira pas. Elle n'apportera bien entendu aucun amendement à la constitution. J'ai dit bien des fois qu'un tel amendement serait à mon avis nécessaire pour garantir les droits linguistiques fondamentaux de tous nos concitoyens, et c'est l'un des sujets qu'étudie la Conférence permanente sur la constitution. Cette loi ne modifiera pas non plus la juridiction des provinces sur l'administration de la justice ni sur aucun des domaines qui leur sont actuellement dévolus, et elle ne pourrait d'ailleurs le faire. Elle contiendra certes une disposition habilitante relative à la procédure au criminel, mais les tribunaux auront la faculté de l'appliquer comme ils l'entendront. La loi ne touchera pas aux services administratifs de l'État—question importante qui, je le répète, a évolué de bien des façons. D'autres lois et déclarations de principes traitent de problèmes comme le fonctionnement interne du gouvernement. Ils règlent en outre les communications entre fonctionnaires et régissent d'autres secteurs où le bilinguisme influe sur l'emploi.

o (4.20 p.m.)

Les rédacteurs de la loi savaient fort bien que nos ressources humaines et matérielles nous imposent de réelles limites; ils ont prévu les périodes de transition que les circonstances imposeront. Le projet de loi n'exige pas que tous les documents de l'État soient préparés dans les deux langues dans les cas particu-

liers où leur préparation en une seule langue ne viole pas le principe de l'égalité du statut des deux langues officielles.

Enfin, à l'égard des autres langues que l'anglais et le français, le projet de loi n'amoin-drait aucun des droits dont les Canadiens jouissent actuellement de par la loi ou par l'usage. C'est ainsi, par exemple, qu'un défendeur au criminel qui ne parle ni le français ni l'anglais conservera le droit de témoigner dans sa propre langue et de recourir aux services d'un interprète officiel.

[Français]

Quand la chambre sera saisie de ce projet de loi, je me propose de m'arrêter plus longuement à ses objectifs et à ses principales dispositions. Je n'en dirai pas davantage maintenant, sauf pour recommander le projet de loi à l'attention soutenue des honorables députés et du grand public.

Je crois que les députés et la population de toutes les parties du Canada reconnaîtront que ce projet de loi est d'une importance capitale pour le Canada que nous sommes à bâtir.

[Traduction]

L'hon. M. Stanfield: Monsieur le président, je tiens, en tant que chef de la loyale opposition de Sa Majesté, à exprimer l'adhésion de mes collègues et la mienne à ce projet de résolution proposant à la Chambre d'accepter, cela va de soi pour nous, la présentation d'un projet de loi faisant de l'anglais et du français les langues officielles du Parlement et du gouvernement. On nous demandera aussi d'accepter la nomination d'un commissaire des langues officielles qui, je suppose, devra surveiller l'application de cette loi.

Comme cette mesure vise à donner une consécration et une sanction législatives à ce qui est déjà une réalité, du moins dans l'Est du pays, nous tenons à examiner les pouvoirs et fonctions qui seront dévolus à ce commissaire. J'exprime en passant l'espoir que cette initiative n'ouvre pas la voie à la création d'une nouvelle bureaucratie tentaculaire et onéreuse. Nous examinerons avec largeur de vues les dispositions du bill qui mettront en œuvre cet aspect du projet de résolution.

Il y a cependant deux autres facteurs pertinents que je tiens à préciser avant d'aller plus loin. Tout d'abord j'espère que le gouvernement est fermement déterminé, et nous attendons, comme il se doit, une déclaration à ce sujet en temps utile, à garantir qu'aucune disposition de ce bill ou de toute autre mesure similaire n'encouragera ou ne tolérera la création de nouvelles inégalités au Canada.

[Le très hon. M. Trudeau.]

Nous voulons que, par souci de justice et d'efficacité, le gouvernement du Canada soit en mesure d'assurer des services pratiques dans les deux langues officielles. Nous admettons aussi, je l'espère, qu'il serait injuste de compromettre la carrière de milliers d'individus qui se sont engagés dans la fonction publique. Pour ce qui est du recrutement de nouveaux employés, on doit reconnaître qu'on ne saurait préserver la compétence et l'efficacité de la fonction publique en écartant des Canadiens unilingues ou en posant des obstacles à leur avancement.

Sur ce plan, j'espère que le gouvernement est conscient des difficultés que connaissent les Canadiens de la plupart des régions anglophones à acquérir une connaissance pratique de la langue française, vu que les occasions de ce faire sont très restreintes. Le premier ministre a souligné les efforts accomplis au sein des services gouvernementaux. Je dois dire, à l'intention des fonctionnaires, des politiciens et de ceux qui désirent apprendre le français, que le personnel du bureau fédéral des langues est serviable, utile et patient. J'en sais quelque chose.

Le premier ministre a souligné que, pour la majorité d'entre nous, l'apprentissage d'une deuxième langue est long et difficile. Ce projet de résolution s'inspire sans nul doute d'une politique dont le souci est la justice et l'efficacité administrative. On doit toutefois l'appliquer avec équité et réalisme.

Cette résolution, qui précède ce qu'on appelle le projet de loi sur les langues officielles, n'est qu'un aspect d'un problème beaucoup plus vaste: celui de l'unité nationale et des accords constitutionnels qui seront élaborés pour l'avenir de notre pays. Dans le cadre de l'évolution constitutionnelle du Canada et des problèmes qui nous restent à résoudre, on peut difficilement tenir cette résolution pour une étape vraiment significative et décisive. Je le répète, c'est un aspect très secondaire du problème d'ensemble et c'est le plus facile à résoudre du point de vue du gouvernement. Il suffit, en effet, de rédiger et de présenter une résolution et un projet de loi. C'est l'un des quelques aspects du problème d'ensemble qui réclame simplement une action unilatérale de la part du gouvernement canadien et du Parlement fédéral.

Par conséquent, du point de vue législatif, c'est une question relativement simple, qui ne prouve pas la capacité du gouvernement de servir la cause de l'unité nationale. Nous saurons si le gouvernement actuel peut servir la cause de l'unité nationale, quand nous verrons dans quelle mesure il réussira, par sa propre autorité et sa propre initiative, à obte-

Official Languages

Finally, in relation to languages other than English or French, the bill does not diminish any rights which Canadians may enjoy by law or custom. It does not, for example, affect the rights of non-French or non-English speaking defendants in criminal proceedings to testify in their own languages and to obtain court interpreters.

[Translation]

When this bill is placed before the house, I propose to discuss its objectives and its main provisions in greater detail. I shall say no more about it at this time except to commend it to the earnest attention of honourable members and also of the general public of Canada.

I believe that there will be widespread agreement among members and their constituents in all parts of Canada that this bill is of the greatest importance in promoting national unity.

[English]

Mr. Stanfield: Mr. Chairman, as leader of Her Majesty's Loyal Opposition I wish to say that I and my colleagues will vote in favour of this resolution which asks the house to agree, and we do agree, to the presentation of a bill which would officially designate English and French as the official languages of this parliament and of the government. We will also be asked to agree to the appointment of a commissioner of official languages who presumably will be asked to oversee the administration of this act.

Inasmuch as this measure would give further legislative effect, legislative authority, to something that is already a fact in the eastern part of the country at least, we will want to examine the authority that it is proposed to give this commissioner, and his duties. In passing I may say that I hope we are not laying the cornerstone for another expensive exercise in empire building. We will examine with an open mind the provisions made in the bill to implement this aspect of the resolution.

But there are two other, related observations that I think I should make very clear at this time. First, I trust there is a strong determination on the part of the government, and I think we are entitled to have some declaration to this effect at the appropriate time, that nothing in this bill or in any other similar measure will encourage or permit the creation of any new inequalities in Canada. We are agreed that for reasons of justice and maximum efficiency the government of

[Mr. Trudeau.]

Canada must be able to operate effectively in both official languages. I hope we are also agreed that it would be unjust to penalize thousands of individuals who have followed careers in the public service, and that in respect of future recruitments it would be detrimental to the maintenance of a talented and effective public service to cut off untitled Canadians from a career in the public service or restrict their opportunities for promotions.

In this connection I hope the government is well aware of the difficulties encountered by Canadians in most parts of English speaking Canada in learning to use the French language effectively, since very limited opportunities are available to do so. The Prime Minister referred to the efforts being made within the government service. I may say, with respect to officials and politicians as well as others who wish to learn French, that the federal language bureau is very co-operative, helpful and patient. That was my experience.

As the Prime Minister has indicated, the acquisition of a second language is a long, difficult process for most of us. Certainly this resolution is based on a policy that is founded on justice and directed toward effective administration. But it must be administered with equity and realism.

This resolution, preceding what has been called an official languages bill, is part of much larger question of national unity and of constitutional agreements that will be devised for the future of our country. Within the framework of Canada's constitutional evolution and of the problems we still have to resolve, this resolution can hardly be regarded as a very significant or decisive step. As I have said, it is quite a small part of the overall question, and from the point of view of the government it is the easiest part. All that is required is the drafting and presentation of a resolution and a bill in this house. It is one of the few aspects of the over-all question that requires only unilateral action by the federal government and the federal parliament.

From the legislative point of view, therefore, it is a simple matter relatively and not test at all of the capacity of the government to further the cause of national unity. The real test of the capacity of this government to further the cause of national unity will be found in the extent to which the government succeeds, by its own leadership and initiative, in achieving a consensus with the provinces

(Official Languages)

At the end of 1967 the Laurendeau-Dunton commission issued the first volume of its report which made a number of important recommendations on language rights. The report stated:

We take as a guiding principle the recognition of both official languages, in law and in practice, wherever the minority is numerous enough to be viable as a group.

At the constitutional conference held in February of this year, the federal government announced that it accepted the objectives set by the royal commission, that it would take steps to implement the proposals applicable to the federal government, and that it hoped the provinces would implement those requiring provincial action. We also stated:

The government of Canada will be prepared to help in the implementation of these proposals if we are asked to do so. We will be glad to join the provincial governments in devising the methods by which our assistance could be made most effective.

During the February meeting, Mr. Chalmers, the constitutional conference reached the following consensus on language rights:

Firstly, French-speaking Canadians outside of Quebec should have the same rights as English-speaking Canadians in Quebec.

Secondly, each government should take the necessary actions in this field as speedily as possible, in ways most appropriate to its jurisdiction and without diminishing existing rights recognized by law or usage.

Thirdly, the conference established a special committee to examine the report of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism and other matters relating to language rights and their effective provision in practice, and to consult on methods of implementation, including the nature of possible federal assistance, and on the form and the method of constitutional amendment.

In addition to reaching a consensus on the three points I have just mentioned, Mr. Chalmers, that conference also established a continuing committee of officials which met in May, July and September and will meet again next month. Later, to implement as much as possible those recommendations and the measures studied by the officials, there will be another meeting of Prime Minister and premiers, that is to say there will be on December 16 to 18 next a federal-provincial conference on constitutional matters.

[English]

Today's resolution describes the official languages bill which will provide for the

29180-841

not violate the principle of equality of status. cases where production in one language does to be produced in both languages in certain does not require every government document of adaptation, where necessary. The bill and equipment. There are provisions for per- ignored the practical limitations of manpower

● (4:20 p.m.)

In drafting this particular bill we have not the question of bilingualism is a factor in employment.

operations of the government. They also deal with matters having to do with communication between the government and an employee and deal with other areas where which deal with such matters as internal other statutes and there are policy statements which has evolved in many ways. There are important matter, as I have said, and one internal operations of the government—an internal operation. It does not regulate the but discretion is left to the courts over its relating to proceedings in criminal matters, so. It does contain an enabling provision within provincial jurisdiction, nor can it do so. The bill does not affect any other matter the administration of justice, nor can it do so. does not affect provincial jurisdiction over continuing conference on the constitution. It this is one of the subjects which is before the dammental language rights of our citizens, and amendment is necessary to guarantee the fun- tion. I have often stated my belief that such bill does not, of course, amend the constitu- the areas to which it does not apply. The respect of French and English or other lan- respect of French and English or other lan- respect of French and English or other lan- respect of French and English or other lan- respect of French and English or other lan-

Official Languages

Those of us who have some experience of the difficulties and opportunities of this course are conscious of the risk. But we are convinced that, as a country and as individuals, we must take it. French Canada can survive not by turning in on itself but by reaching out to claim its full share of every aspect of Canadian life. English Canada ought to attempt to understand this, and I believe it is doing so to an increasing degree. English Canada should not of course, attempt to absorb French Canada. All Canadians should capitalize on the advantages of living in a country which has learned to speak in two great world languages.

• (4:10 p.m.)

Such a country will be able to make full use of the skills and energy of all its citizens.

Such a country will be more interesting, more stimulating and, in many ways, richer than it has ever been. Such a country will be much better equipped to play a useful role in the world of today and tomorrow.

How can we realize these aspirations? We believe that this bill is one step in that direction. It is not the first step, as this house knows, and to place it in context I will mention some other steps which have been taken since the appointment of the royal commission under Mr. Dunton and Mr. Laurendeau in 1963.

A program of language training for federal public servants was started in 1964 and has since been greatly expanded to develop proficiency in both languages in those centres where it is required. The government recognizes that its objectives in this field can only be accomplished progressively and that their fulfilment must not involve any prejudice to the careers of civil servants who are not bilingual and who have devoted many years of their lives to the public service. Nevertheless substantial progress has been made. About 5,000 hours of language training per day are now available for public servants. I am happy to note that a number of members of this house have been taking advantage of these facilities.

Because we are engaged in a project that, as far as we know, is unique in the world in both size and scope, the rapid growth of this program resulted for a period in serious problems of administration. As the demand for training has far exceeded the capacity of the system, priority has been given to training executive and administrative officers. The government intends to expand the language

[Mr. Trudeau.]

where the need for bilingualism exists. Under this program each year some twenty families spend a year in Quebec City while some ten French-speaking civil servants and their families spend a year in Toronto. Thirdly, in 1967 reasonable proficiency in the two official languages, or willingness to acquire it through appropriate training at public expense, became an element of merit in the selection of university graduates recruited for administrative trainee positions where the need for bilingualism exists.

used.

Firstly, a salary differential has been paid since 1966 to those holding secretarial, stenographic and typist positions in which both languages are required and where both are

At that time he announced a number of measures to promote these objectives. I should like to mention the progress to date on three of them.

measures to promote these objectives. I

being served".

(b) communications with the public will normally be in either language having regard to the person

them.

language at the option of the person making

normal practice for oral or written communications within the service to be made in either official

service will be reached whereby: (a) it will be

able period of years a state of affairs in the public

The government "expects that within a reason-

stated then:

On April 6, 1966, Mr. Pearson made a poli-

cy announcement, in this house on bilin-

gualism in the public service of Canada. He

reached.

the service language training program will be

this experience that the objectives of the pub-

understood. We have every assurance from

another tongue, confident that they will be

in conferences and committees to use their

both English and French speaking participants

acquired by many senior officials to permit

years enough such competence has been

second language, but in three and a half

There is no easy way to competence in a

teachers from 175 to 339.

increase in the number of classrooms from 76

will refer in a moment. This will require an

lives announced by Mr. Pearson, to which I

years on a scale sufficient to meet the objec-

training resources further over the next four

OFFICIAL LANGUAGES

PROVISIONS RESPECTING STATUS AND USE -
APPOINTMENT OF COMMISSIONER, ETC.

Right Hon. P. E. Trudeau (Prime Minister)

moved that the house go into committee to consider the following resolution:

That it is expedient to introduce a measure respecting the status of the English and French languages as the official languages of Canada for all purposes of the parliament and government of Canada and respecting the use of those languages in the administration of the affairs of the parliament and government of Canada and the several institutions thereof; to provide, in connection with the administration and operation of the said measure, for the appointment of a commissioner of official languages and such other officers, employees and advisers as are necessary for the proper conduct of the work of the office of the commissioner, and for the payment of the remuneration and expenses of the commissioner and such other persons; and to provide further for other related or incidental matters.

Motion agreed to and the house went into committee, Mr. Faulkner in the chair.

[Translation]

Mr. Trudeau: Mr. Chairman, many of the

bills which are placed before the house are concerned with a specific problem, or a single occupation, or one region of the country. The measure now before us, concerning the official languages, is a reflection of the nature of this country as a whole, and of a conscious choice we are making about our future.

Canada is an immense country, but it is not an easy country to know. Even under modern conditions, it is a long and expensive trip from St. John's to Vancouver, or from Windsor to Inuvik. The great differences of geography, history and economics within our country have produced a rich diversity of temperament, viewpoint and culture.

This is easy to state, Mr. Chairman, and it has been repeated in hundreds of patriotic speeches; but without the direct experience which has not been available to most Canadians, it is difficult to appreciate it fully.

The most important example of this diversity is undoubtedly the existence of the two major language groups, both of which are strong enough in numbers and in material and intellectual resources to resist the forces of assimilation. In the past this underlying reality of our country has not been adequately reflected in many of our public institutions.

[English]

Much of our political theory and tradition, Mr. Chairman, has been inherited from the

Official Languages

major countries of western Europe. It so happens that the majority of these countries are collectively homogeneous in language and culture. It has been practical for many of them to operate on the principle of one state, one language. For Canadian descendants of west Europeans this has often appeared to be the normal situation, subject to a few unimportant exceptions. Even today, it is not unknown for a European statesman to offer advice on the future of this country based on such old world ideas.

Looked at from a contemporary world viewpoint, it is the apparently homogeneous states of western Europe which are the exception. Many eastern European, Asian and African states contain within a single political unit a great variety of languages, religions and cultures. In many of them this diversity is reflected in a federal system of government and in two or more official languages. In the past, multi-cultural states have often resulted from conquest or colonialism. In the modern world, many are based on a conscious appreciation of the facts of history, geography and economics.

This latter case is the case of Canada, a country blessed with more prosperity and political stability than most other countries, and where we are making our choices methodically and democratically. In all parts of the country, within both language groups, there are those who call for uniformity. It will be simpler and cheaper, they argue. In the case of the French minority, isolation is prescribed as necessary for survival. We must never underestimate the strength or the durability of these appeals to profound human emotions. But surely these arguments are based on fear, on a narrow view of human nature, and on a defeatist appraisal of our capacity to adapt our society and its institutions to the demands of its citizens. Those who argue for separation, in whatever form, are prisoners of past injustice, blind to the possibilities of the future.

We in this house, we have chosen to sit in the federal parliament, have rejected this view of our country. We believe in two official languages and in a pluralist society, not merely as a political necessity but as an enrichment. We want to live in a country in which French Canadians can choose to live among English Canadians and English Canadians can choose to live among French Canadians without abandoning their cultural heritage.

INFORMATION AND DOCUMENTATION CENTER
OFFICIAL LANGUAGES BRANCH
TREASURY BOARD
OTTAWA - KIA OR5 - CANADA.

OFFICIAL LANGUAGES
PROVISIONS RESPECTING STATUS AND USE-
APPOINTMENT OF COMMISSIONER, ETC.
COMMONS DEBATES
OCTOBER 17, 1968

CAI 7871
-73 023

CA) TB 71
- 73023



Statement
By the
Prime Minister
in the
House of Commons
June 23, 1970

Book III of
The Royal
Commission Report
On Bilingualism and
Biculturalism



Statement
By the
Prime Minister
in the
House of Commons
June 23, 1970

Book III of
The Royal
Commission Report
On Bilingualism and
Biculturalism

THE FOLLOWING PAGES ARE AN EXTRACT FROM HANSARD JUNE 23, 1970

[Translation]

BILINGUALISM AND BICULTURALISM

CONCLUSIONS OF GOVERNMENT WITH RESPECT TO VOLUME III OF COMMISSION'S REPORT

Right Hon. P. E. Trudeau (Prime Minister): Mr. Speaker, with the permission of the House I should like to make a statement about the conclusions which the government has reached with respect to the recommendations of Volume III of the report of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism. As hon. members will be aware, this volume deals with "The Work World", including the public service and armed forces as well as the private sector.

I am pleased to state that the government is able to accept in principle the broad objectives proposed for the public service by the Royal Commission. The general lines of these objectives are that the French language should increasingly become a language of work in the public service, that the atmosphere of the public service should represent the linguistic and cultural reality of Canadian society, and that Canadians whose mother tongue is French should be adequately represented in the public service—both in terms of numbers and in levels of responsibility.

The fifty-seven recommendations which Volume III of the report sets forth have been the subject of detailed study by a committee of senior officials and have been given careful consideration by ministers. The suggestions put forward by the Commission involve far-reaching changes in some instances, and they have been given the close attention which they deserve.

[English]

I wish to table, with the consent of the House, a detailed document which outlines the existing management objectives in this field and comments on the recommendations made by the commission. I have two copies in both official languages, Mr. Speaker.

[Translation]

Mr. Speaker: Is it the pleasure of the House to have this document tabled?

Some hon. Members: Agreed.

Mr. Speaker: Agreed.

[English]

Mr. Trudeau: The fundamental consideration to which I am sure all Canadians fully subscribe is one of equality of opportunity in the words of the commission's report, "a real equality of opportunity, ensuring that the fact

of speaking English or French would be neither a help nor a handicap to a person seeking entry into the institutions affecting our individual and collective life."

In the Federal Public Service, equal opportunity is closely related to the merit principle which cannot be said to be fully operative unless it extends to qualified francophones with little or no knowledge of English a recognition equal to that which it accords anglophones whose knowledge of French is similarly limited. I emphasize, Mr. Speaker, that we in no sense propose to limit the merit principle, but rather to fulfil it.

At this point I might put it to the House that, this general principle having been stated, if we want to get on faster I could table the rest of my statement which has been distributed to the leaders of the parties.

Some hon. Members: Read on.

Mr. Trudeau: If there is some desire to go through the whole reading of it, members know how well I enjoy reading and I know how much they enjoy listening to me.

Mr. Baldwin: You need the practice.

Mr. Trudeau: As the hon. member for Peace River (Mr. Baldwin) says, I need the practice. I am not quite sure if that practice could ever improve my performance. However, I am perfectly happy to take the time of the House to read on as suggested by the Conservative party.

[Translation]

The recommendations of the Commission can be considered under five main headings:

First, general principles. The first group of recommendations deals with the general principles of Public Service organization and management. It includes three recommendations (Nos. 1, 2 and 5) concerning the establishment of French-language units, and two more (Nos. 3 and 4) dealing with the appointment of francophones to the most senior positions in the public service.

There has, I think, been a great deal of misunderstanding about the notion of French-language units. I stated some time ago that we could not accept the creation of ghettos in which French-Canadian public servants would be divided off from their English-Canadian colleagues. Of course, this was not the Commissioners' intention.

Their comments make it clear that they had in mind units in which the main language of work would be French, but which could include both anglophone and franco-

phone public servants. In our opinion, what the Royal Commission hoped to see accomplished was simply an extension of measures which it had already recommended to make the Public Service a bilingual institution. Viewed in that way, French-language units could have several advantages: for example, they would permit the recruitment and participation of unilingual francophones on a more equal footing with unilingual anglophones. By the same token, this procedure would open the way to a greater reliance on a manpower source that has not until now been adequately used, that is, those well-qualified francophone candidates whose knowledge of English is limited. It is a pool of talent from which the federal Public Service has been largely cut off. At the same time, the French language units would provide a milieu in which anglophone public servants who have invested great effort in acquiring second language skills would have the opportunity of becoming fluent in the French language, just as many of their francophone colleagues are now fluent in the English language. Such units would operate in favour of a greater degree of individual bilingualism at senior levels of the Public Service. They should also make it easier for French to take its place with English as a language of work in the federal administration.

• (2:20 p.m.)

[English]

The upshot of this, in the government's view, is that French language units should be considered as a means to an end, a useful tool in helping to advance toward a bilingual public service. Indeed, a number of francophone units, or units which come close to what the commissioners had in mind, are already in operation in the Federal Public Service in Quebec, in the Armed Forces and in some departments in Ottawa where they appear to work effectively and without difficulty.

It is clear that the consequence of establishing such units cannot be judged in the abstract. The government therefore believes that in an initial period they should be set up on an experimental basis which would permit a better informed decision to be taken at a later date as to whether the system can be viable in the long term. The application of the use of French would be established progressively in these French language units so that during a preliminary period, as an aid to anglophone participants in such units, the choice of language for written work would be optional.

On the understanding, then, that the units should not be considered an end in themselves, and that we should have an open and experimental attitude toward their potential advantages and disadvantages, we are prepared to go ahead over the next year or so with pilot projects in a number of departments designed to test this idea more fully.

We are also inclined to believe, Mr. Speaker, that there has been some misunderstanding concerning the Royal Commission's recommendations on the appointment of francophones to the Public Service and government task forces. I should make it clear that the government has no difficulty whatever in accepting recommendation No. 4 to the effect that federal planning and advisory bodies, task forces and similar groups should include "effectively balanced participation by Anglophones and Francophones". This is already government policy and has been for some time. Nor do we find it difficult to agree that such balanced participation should also be an important consideration in the appointment of senior officials. I must emphasize, however, that we do not accept that this in any way represents a modification of the merit principle. The first requirement will always be to search for the public servant who best merits the job. We see no inconsistency in ensuring the maintenance of this principle and at the same time respecting the need for full participation in the Federal Public Service by members of both the Anglophone and Francophone communities.

[Translation]

Second, the language policy. The next group of recommendations (Nos. 6 to 15 and No. 21) deals in some detail with language policy in the public service, in relation to recruitment, training and the work situation. In large measure these recommendations are straightforward in nature and can be accepted without difficulty; in fact a number of them have been reflected in government policy for some time. Although we recognize that a great deal remains to be done in this area, I am pleased to say that considerable progress has already been made toward realizing the objectives which are set by these recommendations.

Third, the public service organization. The next series of recommendations includes a number of suggestions regarding recruitment, promotion, and conditions of employment (recommendations 16 to 20), as well as suggestions with respect to organizational changes relating to the implementation of the recommendations put forward in Volume III, recommendations 22 to 24.

In general these recommendations are acceptable to the government, but I would like to draw the attention of the House to three in particular.

With regard to Recommendation 17, the government is of course prepared to recruit qualified persons abroad, whether in English-speaking countries or French-speaking countries, but only after it has been demonstrated that Canadian sources have been examined and that no qualified Canadians are available. This requirement is included in the Public Service Employment Act, and the government sees no reason to propose that it be altered.

The government has given careful consideration to the Commission's recommendation 22 that a new Public Service Authority be established. A number of developments have taken place in this field since the Commissioners carried out their study, and these have had a considerable bearing on our analysis of this proposal. In particular, a new service was established in the Secretary of State Department in 1969, whose responsibility it is to co-ordinate the implementation of the government's official languages policy. In order to avoid waste and duplication, we consider it more rational to maintain and reinforce this organization rather than to establish a new bureau with responsibilities in the same field. We are convinced that by proceeding in this way we will reduce administrative delays and speed up progress towards bilingualism in the public service.

[English]

Fourth, the armed forces. The next group of recommendations, numbers 25 to 41, relates to the Canadian Armed Forces. They have been the subject of detailed study in consultation with the military authorities, and I am happy to be able to say that, on the whole, the Armed Forces are already working in the directions indicated by these recommendations. Nevertheless, although they are acceptable to the government it would be misleading to suggest that the measures recommended in this field by the commissioners can be accomplished overnight or without difficulty. Changes of this magnitude require considerable effort and can only be introduced gradually if standards of efficiency and morale are to be maintained.

Fifth, the private sector. On the whole, the recommendations in this section are not addressed to the federal government. I might say, however, that we understand the reasons which led the commissioners to make a number of recommendations concerning the private sector, for a bilingual Canada cannot

be achieved if efforts are restricted to governmental activities alone. We recognize, moreover, that the situation in the past has not been satisfactory and we believe Canadians will agree that changes are needed. Indeed, certain private firms and institutions have already shown what it is possible to accomplish with good will and a determined effort. Those responsible are to be commended, in my view, for having acted on their own initiative and I hope that increasing numbers of private institutions will see the need for further steps in this direction. For its part the government will be pleased to do whatever it can to encourage and assist them.

• (2:30 p.m.)

The proposals which the commissioners have put forward to establish task forces involving government, business, labour and universities seem to us to be reasonable. Although they are not addressed to the federal government as such, I can assure the provincial authorities that we will be pleased to play a part in this process if that is their wish. Moreover, insofar as recommendation 42 is addressed to the federal government, we are certainly prepared to ensure that the French language is used in our operations in all appropriate circumstances. We also have no hesitation in accepting two of the recommendations in this series, numbers 56 and 57, which are directly addressed to the federal government.

In conclusion, Mr. Speaker, may I say that we must recognize in all honesty that the effort to move toward a bilingual country is one to which Canadians have come very late in the day. As a result, we do not expect that the goal will be reached overnight; nor do we expect it will be easy to accomplish. We believe, however, and we think that this view is confirmed by discussions with provincial governments, groups and individuals across the country, that there is a new attitude toward bilingualism in Canada and a willingness to work towards its realization. We consider that the recommendations contained in Book III should be seen in this light, as a part of an ongoing effort which cannot be imposed on a people, but which will grow out of a sense of co-operation, mutual respect and understanding. Mr. Speaker, it is my profound hope that all Canadians will wish to join in making these ideals a reality. That is all I have to read at this time, Mr. Speaker.

FEDERAL GOVERNMENT POLICIES ON THE DEVELOPMENT OF BILINGUALISM

**Document tabled in the House of Commons
on JUNE 23, 1970 by the Prime Minister**

The purpose of this paper is to present a survey of principal government policies relating to the development of bilingualism in the Public Service and to provide a summary of Government decisions on the recommendations appearing in Volume III of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism.

The paper outlines in Part A the previously existing policies which have served to guide the Government in this field for some time and which remain valid, although modified in some instances by the approval given to the Royal Commission recommendations.

The document provides in Part B an indication of the Government's decision in each case on the recommendations of Volume 3A and 3B of the Royal Commission Report, along with supplementary information.

— PART A —

POLICY OBJECTIVES IN THE FEDERAL SPHERE

The management objectives which have been operative for departments and agencies of the Federal Government for some time may be summarized as follows:—

1) to ensure that the English and French languages possess and enjoy equality of status and equal rights and privileges as to their use in all the institutions of the Parliament and Government of Canada;

2) to ensure that the Government and its agencies provide bilingual services to the public in the National Capital Region and in federal bilingual districts, and elsewhere where there is a significant demand insofar as it is feasible to do so;

3) to ensure that all written communications intended for the public at large are available in both official languages and that communications addressed to individuals corresponding with Government departments and agencies are prepared in the official language of the correspondent;

4) to ensure that as a general rule, in the case of internal communications, the originator has the option of using either official language;

5) to ensure that all internal communications of general interest or for general circulation within Government departments and agencies are prepared in both official languages;

6) to ensure that the linguistic and cultural values of both English-speaking and French-speaking Canadians will be reflected in Federal Government institutions;

7) to assist employees to acquire the second language skills necessary to permit Government objectives to be met;

8) to develop government-wide measures to aid the retention of second language skills acquired through language training.

COORDINATION OF DEVELOPMENT OF BILINGUALISM

The Government had previously decided that the administration of the Official Languages Act would be entrusted to the Secretary of State and that his Department would assist departments and institutions and coordinate their efforts with a view to rapid and effective implementation of the Act throughout the federal administration. The Secretary of State's Department is also responsible for promoting and coordinating the bilingualism development program in general. There are certain procedures in the bilingualism development program in the federal sphere which have the approval of the Government and which remain in force. These are that all departments should:

(a) prepare directives to employees stressing the importance of providing service to the public in either official language and indicating how this can best be achieved;

(b) intensify efforts to prepare standard forms and documents for internal communications on a bilingual basis;

(c) prepare directives covering language use within departments, and increasingly encourage the use of both languages for purposes of internal communication and departmental business;

(d) develop further measures for the reinforcement and retention of acquired language skills;

(e) maintain a close liaison with the Department of the Secretary of State in implementing these and other measures relating to bilingualism.

— PART B —

RECOMMENDATIONS OF THE ROYAL COMMISSION ON BILINGUALISM AND BICULTURALISM

Book III of the report of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism contains 57 recommendations of which 24 are concerned with the federal administration in general, 17 with the Canadian Forces, and 16 with the private sector. These recommendations can be classified according to subject matter under eight main headings. The decisions of the Government on these recommendations and related explanatory comments are included below in accordance with these categories.

I — General Principles of Organization and Management (1-5)

1. *We recommend* that the federal government adopt the French-language unit as a basic organizational and management principle, and that it therefore provide for the creation and development, in all federal departments, Crown corporations, and other agencies, of organizational units in which French would be the language of work; these units would be established in a variety of locations and would be of different sizes and functions. (766)

2. *We recommend* a) that in each federal department, Crown corporation, and other agency there be established French-language units (regional, headquarters, and/or cluster types) which correspond to existing units in their functions and organizational arrangements; b) that service units be reorganized into Anglophone and Francophone sections or in other appropriate ways to provide the normal range of services in both English and French; and c) that, within the larger regional French-language units, provision be made where necessary for the establishment of English-language units organized on the same pattern as the French-language units. (787)

3. *We recommend* that the appointments to the posts of deputy minister, associate deputy minister, assistant deputy minister, and equivalent positions in Crown corporations and other federal agencies be administered so as

to ensure effectively balanced participation of Anglophones and Francophones at these levels. (789)

4. *We recommend* that on all federal planning and advisory bodies, including task forces, there be effectively balanced participation by Anglophones and Francophones. (792)

5. *We recommend* a) the use of French in written and oral communications from the French-language units to other units in the Public Service; and b) the use of either language in the written and oral communications originating from within the Public Service and addressed to the French-language units. (795)

This first group of recommendations deals with the general principles of Public Service organization and management. It includes three recommendations (numbers 1, 2 and 5) concerning the establishment of French-language units, and two more (numbers 3 and 4) dealing with the appointment of Francophones to the most senior positions in the Public Service.

The Government accepts in principle the objectives proposed for the Public Service by the Laurendeau-Dunton Commission, namely that French should become a language of work; that the atmosphere of the Public Service should represent the linguistic and cultural reality of Canadian society; that Canadians whose mother tongue is French should be adequately represented in the Public Service, both in numbers and in responsibilities.

In considering the first three recommendations, the Government resolved that before deciding whether to adopt the French-language unit as a basic organizational and management concept, it would establish a representative number of such units on an experimental basis for the purpose of evaluating the concept. For this purpose there will be a preliminary study in the various departments, in consultation with the Department of the Secretary of State, to determine in which departments experimental French-language units should be set up. The study will include a survey to determine the extent to which French-language units or units approximating them already exist, and to what degree they are in conformity with the general concept proposed by the Commission.

On the basis of this preliminary study, French-language units will be established in a representative group of departments on an experimental basis. One year to eighteen

months after the French-language units have been in operation, the departments in which such units have been established will be asked to inform the Government, through the Secretary of State, of their observations with respect to the advantages and disadvantages resulting from the existence of French-language units. In the light of these observations, the Government will decide on a further course of action.

The Government accepts *recommendation 4* to the effect that federal planning and advisory bodies, task forces and similar groups should include "effectively balanced participation by Anglophones and Francophones". This has been government policy for some time. It also agrees that such balanced participation should be an important consideration in the appointment of senior officials. This does not in any way represent a modification of the merit principle. There is no inconsistency in ensuring the maintenance of this principle and at the same time respecting the need for full participation in the federal Public Service by members of both the Anglophone and Francophone communities.

II — Status of French as Language of Communication (6-8)

6. *We recommend* a) that within two years all notices, directives, forms, and other formal written information and instructions (except manuals) used within federal departments, Crown corporations, and other agencies be made available in both languages and that, effective immediately, new documents of this kind be issued simultaneously in French and English; b) that within five years all manuals now in use be translated into French and that, beginning immediately, all new manuals be issued simultaneously in both languages; and c) that the order of priority for the translation of such documents be determined in accordance with the needs of the French-language units. (800)

7. *We recommend* the immediate amendment of the Public Service Employment Act and its Regulations, of collective bargaining agreements between the federal administration and its employees, and of similar laws, regulations, and agreements affecting the Crown corporations and other federal agencies, to require that communications in the general

area of employee-employer relations take place in either English or French, according to the choice of the employee. (802)

8. *We recommend* that all positions throughout the federal departments, Crown corporations, and other agencies be classified as to language requirements, and that these requirements be specifically taken into account in the determination of remuneration. (807)

Recommendations 6 and 7 are approved by the Government. Important progress has been made in the translation of internal documents of the Government and this process is continuing. It appears likely that the time limits mentioned in Sections A and B of recommendation 6 will be met. The Official Languages Act is not specifically applicable to employer-employee relations within the Public Service and on a future occasion the Government will propose an appropriate amendment to the Public Service Employment Act.

The Government is able to accept the first part of recommendation 8 to the effect that positions be classified according to their linguistic requirements. This process is under way. Since the classification of posts takes into account the requirements of bilingualism, the Government does not intend to provide financial incentives for the use of language skills other than in respect of the bonus paid to secretaries and stenographers who use the two official languages.

III — Language Instruction for Public Servants (9-12)

9. *We recommend* that the Language Training Directorate adapt the teaching of French and English to the needs of the French-language and English-language units. (809)

10. *We recommend* that language training for federal public servants increasingly emphasize receptive knowledge. (810)

11. *We recommend* that the Language Training Directorate accelerate, at all levels of instruction, the development of courses using vocabulary appropriate to the work of Canadian public servants. (812)

12. *We recommend* a) that the Public Service Commission's Language Training Directorate establish, as a matter of priority, courses to improve the French used by the federal administration; and b) that these

courses be made available primarily to those Francophones and fully bilingual Anglophones who have assumed or intend to assume positions within a French-language unit, or positions which require regular communications with Francophones. (813)

The Government has been able to accept these four recommendations with the qualification that the importance attached to a passive knowledge of a language under recommendation 10 be subject to the feasibility of distinguishing in practice between courses suited to the development of passive versus active knowledge of a language.

The Government has accepted in principle recommendation 12 for courses intended to improve the quality of French used in the federal administration. Such courses would have the added benefit of developing and standardizing administrative terminology in the French language.

IV — Problems of Translation and of Improvement of Bilingualism (13-16)

13. *We recommend* that immediate and urgent attention be given to the preparation of a bilingual glossary of terminology appropriate to work in the Public Service. (814)

14. *We recommend* a) that the practice, current in many federal government departments, of translating as a matter of routine all letters and documents written in French cease immediately; b) that the federal government increase its support of translation courses at universities and c) that the programme of financial aid for students of translation be accelerated and expanded. (815)

15. *We recommend* that the practice of original drafting in French be encouraged and that there be an end to the federal administration's current practice of originating almost all texts in English and subsequently translating them into French. (817)

16. *We recommend* that specific discussions among university, federal, and provincial representatives be initiated for the purpose of expanding programmes for teaching and research in public administration. (821)

The Government has been able to accept these four recommendations. A considerable amount of work has already been carried forward in these fields. The Translation Bureau

works constantly on vocabulary problems and its terminology centre has issued some 140 bilingual bulletins dealing with terminology questions. Support has been given to the University of Montreal for the advancement of its project for creation of a terminology bank using computer facilities, and cooperation has been established with l'Office de la Langue française of the province of Quebec.

Progress has similarly been made toward achievement of the objectives outlined in recommendation 14. Since 1968 the regulations of the Translation Bureau have specified that departments should discontinue the submission to the Bureau of requests for translation based solely on the inability of an employee to read or to prepare texts in French or English. The Secretary of State's Department has given financial assistance to courses in translation at the University of Montreal since 1968, and at the University of Ottawa since 1969.

Students have received financial support from the Secretary of State's Department to permit them to take university training in translation. An increasing number of students will receive such support, with the number in the 1970/71 education year expected to be 148.

In respect of recommendation 15, the Government policy on bilingualism as announced by Prime Minister Pearson in 1966 has made for an increased use of French in the preparation of official documents.

Concerning recommendation 16, the Public Service Commission has already undertaken discussions with certain universities for the purpose of developing further the programs of instruction and research in public administration.

V — Recruitment and Training of Francophone Public Servants (17-21)

17. *We recommend* that the federal government's recent efforts to recruit qualified people from France and other French-speaking countries be both intensified and expanded. (823)

18. *We recommend* that the actual process of recruiting for federal departments, Crown corporations, and other agencies involve more direct contact between senior public servants and placement officers, faculty,

and students in French-language universities. (825)

19. *We recommend* a) that the process of testing and selecting candidates for federal departments, Crown corporations, and other agencies take into account the differing linguistic and cultural attributes of Francophone and Anglophone applicants; and b) that interviews and examinations related to recruiting, evaluation, and promotion of Francophones be conducted in French by public servants fluent in French, unless the candidate or employee opts for English. (826)

20. *We recommend* a) that the practices of staff rotation in the Public Service be extended to include the movement of personnel with the requisite language skills from one language environment to the other; and b) that all Public Service training and development programmes provide for the same opportunities in French as in English. (829)

21. *We recommend* that a system of educational allowances be introduced to help defray the costs of elementary and secondary education for the children of Francophone or Anglophone public servants who accept posts in places within Canada where adequate educational facilities in their own language are not available. (830)

These five recommendations are in general acceptable to the Government. The action proposed in recommendation 17 is in conformity with provisions included in the Public Service Employment Act and the Government sees no reason to propose that they be changed. Recruitment of persons abroad will be carried out only after it is clear that qualified Canadians are not available. In respect of recommendation 18, the Public Service Commission has for several years made efforts to establish close connections with universities. Further action will be taken in this direction. The proposals included in recommendation 19 are largely in force under the existing procedures of the Public Service Commission. The Commission proposes to indicate that each examination or interview will take place in the official language preferred by the candidate. Approval in principle is given to recommendation 20. Increasingly the acquisition of language skills will be an element in the programs of training and development of executive category personnel and these programs should

include planned transfers from one linguistic milieu to another. A question of principle is involved in recommendation 21 with the proposal by the Commission that public servants be provided with allowances to permit them to educate their children when they are posted to areas where schooling is not available in their official language. The Government is prepared to accept this recommendation and to provide for such allowances wherever they may be required outside the National Capital region and other areas where education is already available in both languages.

VI — Administrative Organization to Facilitate Bilingualism (22-24)

22. *We recommend* the creation of a Public Service Language Authority. This new body will be responsible for: a) planning, implementing, and maintaining institutional bilingualism; b) acting as a guide for the government as a whole and giving encouragement to the individual components of the Public Service, including departments, Crown corporations, and other agencies; c) co-ordinating, aiding, and overseeing the activities of departmental language bureaux; d) defining general translation policy; and e) undertaking continuing research into the programme of institutional bilingualism and evaluating the results of the programme. (835)

23. *We recommend* that within each federal department, Crown corporation, or other agency, a language bureau, reporting directly to the deputy minister or his equivalent, be created and given the responsibility for planning, implementing, and maintaining a system of institutional bilingualism and for performing within the department the functions assigned to the Public Service Language Authority. (839)

24. *We recommend* that the jurisdiction of the Commissioner of Official Languages be interpreted as including the language rights of public servants. (842)

The Government is in agreement with the Commission on the extent of the work to be done in the development of bilingualism and on the importance of having a competent staff for the purpose. It believes, however, that the staff for this purpose can play a more effective role if placed within a department rather than incorporated in a separate Public Service lan-

guage authority. A new service was established in the Department of the Secretary of State in 1969, with the responsibility of coordinating and promoting the implementation of the Government's official languages policy. The Government considers it more rational at this stage to maintain and reinforce this organization rather than to establish a new bureau.

The mandate of this department in the field of bilingualism in the Public Service, in addition to the obligations outlined in recommendation 22, and the commitments assigned to it by Government decisions, will continue to include general responsibility for the development, coordination and implementation of bilingualism policies. Due recognition will be given to the statutory obligations of other agencies, particularly the Treasury Board and the Public Service Commission. To carry out these tasks, the Department of the Secretary of State will be accorded necessary supplementary resources of personnel and funds. Measures will be taken to ensure that in all departments and Government organizations the policies are fully understood. The Government considers that each department and agency should be responsible for the progress of bilingualism within its own organization and that for this purpose each department and agency should designate an officer at a senior level to be responsible for the implementation of bilingualism policies. A senior committee of the Under-Secretary of State, the Clerk of the Privy Council, the Secretary of the Treasury Board, and the Chairman of the Public Service Commission, will have the responsibility of advising the Department of the Secretary of State on the implementation of certain more complex aspects of the bilingualism policies within the federal administration.

The suggestion in recommendation 23, that a language bureau be established within each federal department, Crown corporation, or agency, is not rejected. However, in most departments a bilingualism adviser is already functioning. The Government wishes to leave to each department the responsibility of determining, in cooperation with the Treasury Board and the Department of the Secretary of State, the requirements for implementation of bilingualism and the administrative structures needed for this purpose.

With respect to recommendation 24, the Government wishes to ensure that the rights of public servants are protected. A distinction needs to be made between the public servant as an ordinary citizen and as an employee of the Government. As a citizen he has access to the Commissioner of Official Languages in the same degree as any other citizen. As an employee, he is entitled to make use of existing grievance procedures under the relevant Acts of Parliament relating to the Public Service when he considers himself to be unfairly treated.

VII — Bilingualism in the Armed Forces (25-41)

25. *We recommend* that the National Defence Act be amended so as to recognize officially the equality of the two languages, and to establish a system of procedures which would guarantee the application of the ensuing language rights. (974)

26. *We recommend* a) that the Queen's Regulations for the Canadian Forces, Canadian Forces Administrative Orders, Canadian Forces Supplementary Orders, notices, directives, forms, and other documents of this nature be drafted jointly and issued simultaneously in both official languages; and b) that the practice of originating almost all documents in English and subsequently translating them into French cease at once. (976)

27. *We recommend* that the "English-French — French-English Military Dictionary" be the official source for military and organizational terms and expressions used in the Canadian Forces and that it be continuously revised by a permanent team of experts. (977)

28. *We recommend* that in all disciplinary procedures, both verbal and written, an individual have the right to choose which of the official languages will be used; and that he have a right to formulate his personal complaints and grievances in the official language of his choice; and that a system of appeal be established in respect of these rights. (978)

29. *We recommend* that the Department of National Defence provide for French- and English-language instruction of dependent children: a) by keeping up-to-date personnel records of the language or languages of instruction in which individual service members

want their children to study and by giving full consideration to these preferences in the case of each new posting; b) by cooperating with provincial authorities in the organization of French- or English-language schools or classes wherever the proportion of personnel seeking such instruction justifies it; and c) by paying — without any form of language test — all financial costs incurred by parents in sending their children away from home to study in French or English when such schooling is not available or cannot be organized on or near a military base. (980)

30. *We recommend* that in the formulation of regulations, rules, and conventions governing social, cultural, leisure, commercial, and financial activities, the Department of National Defence and the Canadian Forces recognize officially and in practice the linguistic and cultural equality of the two language groups. (981)

31. *We recommend* that the Department of National Defence and the Canadian Forces take all necessary measures to ensure that in their relations with the public they fully respect the linguistic and cultural duality of the Canadian population, both within the country and abroad. (982)

32. *We recommend* a) that a French-language sector be created within Mobile Command; b) that French be the military language of work within this sector; c) that the sector include land and air units, as well as bases and other functional components; and d) that the French-language units and bases be situated in French-speaking areas of the country. (988)

33. *We recommend* a) that each base and unit within Mobile Command be designated as either a French-language or an English-language base or unit; b) that the bases and units of one language group communicate in their own language with bases and units of the other language group and with the rest of the Canadian Forces; and c) that communications from superior formations be sent in the language of the base or unit which is to receive them. (990)

34. *We recommend* a) that bilingual positions within Mobile Command be formally designated; b) that the level of bilingual proficiency be set for each of these positions; c) that such positions, including those requir-

ing full bilingual proficiency be filled according to set criteria of proficiency; and d) that personnel be trained or retrained in order to attain the required level of bilingual proficiency. (993)

35. *We recommend* that all personnel who wish to serve in the French-language sector receive, where necessary, professional training in French before being posted to that sector. (994)

36. *We recommend* a) that, where necessary to staff the different positions in the French-language sector of Mobile Command, qualified personnel who can exercise their duties in French be rapidly promoted; and b) that the authorized rank and promotion quotas be adjusted so as to make this possible. (995)

37. *We recommend* the progressive establishment of French-language units at Canadian Forces Headquarters and in commands other than Mobile Command. (996)

38. *We recommend* that Training and Mobile Command make available to the French-language sector instructors qualified to teach in the French language, as well as French-language manuals, texts, and teaching aids; and that, when required, they call upon French-language technical and technological institutions and universities in Canada and abroad. (1000)

39. *We recommend* that recruits and previously trained personnel who intend to join the French-language sector not be required to take English courses unless and until their professional development so requires. (1001)

40. *We recommend* that the existing Royal Military College at Kingston continue to be an English-language institution, and that the Collège militaire royal de Saint-Jean become a French-language, degree-granting institution with analogous curricula; and that there be a strong emphasis on the teaching of French at the Royal Military College at Kingston and on the teaching of English at the Collège militaire royal de Saint-Jean in order to develop bilingual proficiency among future officers. (1003)

41. *We recommend* that a Canadian Forces language bureau be established as a fifth branch at Canadian Forces Headquarters, and that it be made responsible for the planning, implementation, and co-ordination of the organizational measures needed to guarantee

the realization of our recommendations within the Canadian Forces. (1004)

These 17 recommendations are generally acceptable to the Government. On the whole, the Armed Forces are already working in the directions indicated by these recommendations. Further progress is expected, but changes of the magnitude proposed will require time and effort. They will need to be implemented in a manner and at a pace that will not interfere with standards of efficiency and morale.

Recommendation 25, relating to language rights of members of the Armed Forces, has been carefully examined. The Government believes that those concerned are able to exercise their language rights, and that in cases where these rights appear to be in doubt they have recourse to the existing procedures for complaints and grievances within the Armed Forces administration.

Recommendations 26 and 27 are accepted. An expansion of the translation services will be arranged to make possible the realization of recommendation 26. The implementation of the proposal for a military dictionary mentioned in recommendation 27 is well on the way to completion. The first edition of the military dictionary was distributed in April 1969 and a revised edition will be made available at the beginning of 1971.

The Government accepts recommendation 28. Military personnel already have the right of formulating their complaints and grievances in the official language of their choice in respect of the military court procedures which come under the Official Languages Act. Further action will be taken to ensure that in disciplinary procedures not related to the military courts, each person appearing before a superior officer will be able to be heard in the official language of his choice. For this purpose, in certain cases, it will be necessary to provide interpretation facilities.

The proposal relating to education facilities for children of military personnel (Rec. 29) is accepted. In a certain number of schools of the Department of National Defence, members of the Canadian Armed Forces already can choose the language of education of their children. It will be necessary in the implementation of this recommendation that the personnel records of the Armed Forces indicate the language of instruction of the children of

military personnel and that this factor be taken into account in arranging postings. Some military bases have already concluded agreements with local school boards to help ensure that the children will be able to receive education in the official language of their choice.

Recommendation 30 is accepted. The Department of National Defence has already made an effort to establish bilingual procedures in commercial establishments providing service to the Armed Forces. It proposes to enlarge this bilingualism policy to include other areas of activity to the extent that these come within its jurisdiction.

Recommendation 31 is accepted. This policy has been the subject of directives and is in the process of being carried out.

Recommendations 32, 33, 34, 35 and 37 concerning French-language units and the language of communication between those units and others, are accepted. Their implementation will require the achievement of a greater degree of bilingualism in the Armed Forces. The creation of francophone sectors is already accepted policy and such units exist already within Mobile Command. Similarly, recommendation 36 is accepted. The rank structure and long-standing promotion policy of the Armed Forces mean that any new criteria for promotion will require careful study. Language capabilities will however be given appropriate weight along with other skills in determining capacity for advancement.

Recommendations 38, 39 and 40 which are concerned with training arrangements are accepted. Some progress has already been made in the directions indicated by these recommendations.

The proposal contained in recommendation 41 does not appear to be required. It does not seem necessary to establish a fifth branch at Canadian Forces Headquarters. It is proposed that the unit responsible for the implementation of bilingualism be given increased importance.

VIII — The Private Sector (42-57)

42. *We recommend* that in the private sector in Quebec, government and industry adopt the objective that French become the principal language of work at all levels, and that in pursuit of this objective the following

principles be accepted: a) that French be the principal language of work in the major work institutions of the province; b) that, consequently, the majority of work units in such firms that until now have used English as the principal language of work in middle and upper levels become French-language units; and that such firms designate all management and senior positions as posts that require bilingual incumbents; c) that the majority of smaller or specialized firms should use French as their language of work, but that there should be a place for firms where the language of work is English, as there should be a place anywhere in Canada for such firms where the language of work is French; and d) that the main language of work in activities related to operations outside the province remain the choice of the enterprise. (1306)

43. *We recommend* that in the private sector throughout Canada, the Canadian head offices of firms with extensive markets or facilities inside Quebec develop appropriate bilingual capacities, including French-language units and bilingual senior executives. (1307)

44. *We recommend* that the government of Quebec establish a task force to consist of representatives of government, industry, the universities, and the major labour unions with the following general terms of reference: a) to launch discussions with the major companies in the province concerning the current state of bilingualism and biculturalism in their organizations and the means of developing institutional bilingualism more fully; b) to design an overall plan for establishing French as the principal language of work in Quebec and to set a timetable for this process; c) to initiate discussions with the federal government and with the governments of New Brunswick and Ontario, to discover areas of potential co-operation in implementing the plan; and d) to make recommendations to the provincial government for the achievement of the goal and for the establishment of permanent machinery of co-ordination. (1310)

45. *We recommend* that the government of New Brunswick establish a task force charged with suggesting steps to be taken in education, in the provincial public service, and in the private sector so that French can become a language of work like English, bearing in

mind the economic and social conditions in the province. (1316)

46. *We recommend* that the government of Ontario establish a task force charged with preparing a program of action with the objective of ensuring the progressive introduction of French as a language of work in enterprises in bilingual districts, on the basis of a co-operative and concerted effort by government and industry. (1322)

47. *We recommend* that the firms at issue in recommendations 42 and 43 make an explicit policy commitment to establish institutional bilingualism in their operations; and that they immediately designate certain units within their head offices and their operations in Quebec, and in bilingual districts, as future French-language units and designate those executive and senior positions that in the near future will require bilingual incumbents. (1323)

48. *We recommend* that, immediately after designating French-language units in their organizations, the firms also designate a substantial number of professional, technical, and managerial positions as French-language posts. (1331)

49. *We recommend* that the firms make every effort to interest francophone students in business careers, by providing full information on career opportunities to the appropriate officials in French-language educational institutions and by sending recruiting teams to these institutions both within and outside Quebec. (1333)

50. *We recommend* that the firms make their internal training programmes fully available in the French language for their Francophone employees. (1336)

51. *We recommend* that, where internal training programmes are presently unavailable in French, the firms consult with French-language institutions of higher education in Canada and elsewhere about the possibilities of providing the needed programmes. (1337)

52. *We recommend* that the firms seek to equalize the opportunities for job transfers for their Francophone employees, while at the same time taking steps to minimize the difficulties that these transfers entail. (1341)

53. *We recommend* that all material relevant to the promotion process and the preparation for it be made fully available in French. (1343)

54. *We recommend* that all Francophone candidates have the option of expressing themselves in their own language in all oral and written examinations and interviews, and that the examiners take into account the difficulties that the candidate may have had to face during his previous work experience as a result of the obligation to work in a second language. (1344)

55. *We recommend* that where firms designate positions as bilingual posts they take steps to ensure that the required level of competence in French and English is clearly defined and that they use this factor as a criterion in promotions to these positions. (1345)

56. *We recommend* that all information relevant to federal government contracts and other services to private enterprise, including technical specifications and documents, be made available simultaneously in French and English, and that in all official relations among federal government personnel, business firms, and unions, appropriate action be taken to ensure that the French language is fully used in the appropriate circumstances. (1355)

57. *We recommend* that, as a matter of policy, the federal agencies concerned make available to private firms all the data arising from developments in translation services, bilingual lexicons, and language training that may be of assistance to the firms in their transformation process. (1356)

In general, recommendations 42 to 57 dealing with the private sector are not addressed to the federal government. These recommendations are considered to be of great importance, however, since it is not through government activities alone that a bilingual Canada can be achieved. Some private organizations have already made important advances towards the development of bilingualism in their operations. The Government will be willing to do all it can to encourage and support the efforts of the private sector.

Proposals have been made that task forces involving government, business, labor, and universities be established. The federal government will be pleased to play a part in this undertaking. Insofar as recommendation 42 is addressed to the federal government, it will ensure that the French language is used in all appropriate circumstances. Recommendations 56 and 57 which are directly addressed to the

federal government are accepted. Necessary measures will be taken in accordance with recommendation 56 to ensure that the French language is used in appropriate circumstances by the federal government in its relations with private enterprise. As to recommendation 57, a substantial amount of information relating to translation and language training is already available to the public. The Government will make certain that all possible cooperation in these fields is offered by the federal government to private organizations and other institutions.

soit utilisé dans toutes les circonstances appropriées. Les recommandations 56 et 57 sont directement adressées au gouvernement fédéral qui les accepte. Les mesures nécessaires seront prises conformément à la recommandation 56 pour que, dans ses rapports avec l'entreprise privée, le gouvernement fédéral utilise le français dans les circonstances appropriées. Quant à la recommandation 57, il faut souligner qu'une somme considérable de renseignements sur la traduction et sur l'enseignement des langues est déjà accessible au grand public. Le Gouvernement veillera à ce que, dans toute la mesure possible, la collaboration du gouvernement fédéral soit offerte dans ces domaines aux organismes du secteur privé et autres institutions.

54. *Nous recommandons* que soit accordée à tous les candidats francophones la faculté de s'exprimer dans leur langue aux examens oraux et écrits et aux interviews, et que les examinateurs prennent en considération les difficultés auxquelles le candidat a dû faire face dans son travail antérieur par l'obligation de s'exprimer dans une langue seconde. (1344)

55. *Nous recommandons* que les entreprises ayant désigné certains postes comme bilingues définissent clairement le degré requis de connaissance du français et de l'anglais et qu'elles en fassent une condition d'accès à ces postes. (1345)

56. *Nous recommandons* que soit pré-sentée simultanément en français et en anglais toute information se rapportant aux contrats du gouvernement fédéral et aux autres services rendus aux entreprises privées, y compris les devis et les documents techniques, et que dans toutes les relations officielles entre le personnel du gouvernement fédéral, les entreprises et les syndicats, des mesures suffisantes soient prises pour que le français soit pleinement utilisé dans les circonstances appropriées. (1355)

57. *Nous recommandons* que les organismes fédéraux en cause mettent d'office à la disposition des entreprises privées toutes les données découlant des changements apportés aux services de traduction, aux vocabulaires bilingues et à l'enseignement des langues qui pourraient être utiles à ces entreprises au cours de leur processus de transformation. (1356)

En général, les recommandations 42 à 57 ayant trait au secteur privé ne s'adressent pas au gouvernement fédéral. À ses yeux, toutefois, ces recommandations ont une grande importance, car le Canada ne deviendra pas un pays bilingue du seul fait de l'action des pouvoirs publics. Certains organismes du secteur privé ont déjà accompli d'importants progrès en vue de donner un caractère bilingue à leur activité. Le Gouvernement sera disposé à appuyer les efforts du secteur privé.

Des propositions ont été formulées en vue de la création de groupes d'étude impliquant les pouvoirs publics, les entreprises, les syndicats et les universités. Le gouvernement fédéral jouera volontiers son rôle dans cette action. Dans la mesure où la recommandation 42 s'applique dans son cas, le gouvernement fédéral veillera à ce que le français

quent, la majorité des secteurs de travail de ces entreprises qui à ce jour ont utilisé l'anglais comme principale langue de travail aux échelons moyen et supérieur deviennent des unités francophones; que ces entreprises désignent tous les postes supérieurs et de direction comme devant être pourvus par des titulaires bilingues; c) que la majorité des petites entreprises ou des entreprises spécialisées utilisent le français comme langue de travail, mais qu'il y ait place pour certaines d'entre elles utilisant l'anglais, de même qu'il y aurait place, partout ailleurs au Canada, pour des entreprises analogues utilisant le français comme langue de travail; et d) que la principale langue de travail dans les activités intéressant les opérations extérieures à la province soit laissée au choix de l'entreprise. (1306)

43. *Nous recommandons* que, dans le secteur privé, partout au Canada, les sièges sociaux des entreprises ayant des marchés considérables et des installations au Québec se dotent des moyens propres à l'implantation du bilinguisme, notamment d'unités francophones et de cadres supérieurs bilingues. (1307)

44. *Nous recommandons* que le gouvernement du Québec crée un groupe d'étude qui comprenne des représentants du gouvernement, du patronat, des universités, des principaux syndicats ouvriers et qui ait pour mandat général: a) d'engager des entretiens avec les principales entreprises dans la province sur la situation du bilinguisme et du biculturalisme dans leurs établissements et sur les moyens qui permettraient d'implanter plus largement le bilinguisme institutionnel; b) d'élaborer un plan d'ensemble visant à établir le français comme principale langue de travail au Québec et d'arrêter le calendrier de cette transformation; c) d'entamer des entretiens avec le gouvernement fédéral et avec les gouvernements du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario en vue de découvrir les domaines où il serait possible de collaborer à la mise en oeuvre de ce plan; et d) de faire des recommandations au gouvernement provincial en vue de la réalisation de l'objectif et de la création d'un organisme permanent de coordination. (1310)

45. *Nous recommandons* que le gouvernement du Nouveau-Brunswick crée un groupe d'étude chargé de proposer les mesures à prendre dans l'enseignement, la fonction publique et les entreprises, pour que le français devienne langue de travail au même titre que l'anglais, compte tenu des conditions sociales

et économiques de la province. (1316)

46. *Nous recommandons* que le gouvernement de l'Ontario crée un groupe d'étude chargé d'élaborer un plan d'action ayant pour objet d'assurer l'adoption progressive du français comme langue de travail par les entreprises établies dans les districts bilingues, grâce à la collaboration et à un effort concerté du gouvernement et de l'entreprise privée. (1322)

47. *Nous recommandons* que les entreprises auxquelles s'adressent les recommandations nos 42 et 43 s'engagent formellement à établir le bilinguisme institutionnel dans leurs établissements; qu'elles désignent immédiatement certains secteurs de leur siège social et de leurs établissements situés au Québec ou dans les districts bilingues comme devant devenir des unités francophones, et qu'elles désignent les postes supérieurs et de direction qui devront être occupés dans un proche avenir par des titulaires bilingues. (1323)

48. *Nous recommandons* qu'aussitôt après avoir désigné les unités francophones de leur organisation, les entreprises désignent aussi comme francophones un nombre considérable d'emplois de spécialistes, de techniciens et de cadres. (1331)

49. *Nous recommandons* que les entreprises s'efforcent d'intéresser les jeunes francophones aux carrières commerciales, en fournissant des renseignements complets sur les postes à pourvoir aux dirigeants des établissements scolaires de langue française, et en envoyant des recruteurs dans ces établissements, au Québec et dans les autres provinces. (1333)

50. *Nous recommandons* que les entreprises offrent leurs programmes internes de formation en français à l'intention de leurs employés francophones. (1336)

51. *Nous recommandons* que, là où les cours de formation ne sont pas actuellement offerts en français, les entreprises confèrent avec les établissements francophones d'enseignement supérieur du Canada et de l'étranger sur la possibilité de dispenser la formation nécessaire. (1337)

52. *Nous recommandons* que les entreprises s'emploient à assurer aux francophones les mêmes possibilités de mutations qu'aux anglophones, tout en prenant des mesures pour réduire au minimum les difficultés que ces mutations peuvent occasionner. (1341)

53. *Nous recommandons* que toute la documentation ayant trait aux promotions et à la préparation qu'elles comportent soit offerte

se faire instruire dans la langue officielle de leur choix.

La recommandation 30 est acceptée. Le ministère de la Défense nationale a déjà pris des mesures en vue d'instaurer l'usage du bilinguisme dans les établissements commerciaux qui dispensent des services aux Forces canadiennes. Il se propose d'étendre cette politique de bilinguisme à d'autres champs d'activité, dans la mesure où ceux-ci relèvent de sa compétence.

La recommandation 31 est acceptée. Cette politique a déjà fait l'objet de directives, et elle est en voie de se réaliser.

Les recommandations 32, 33, 34, 35 et 37, touchant la création d'unités francophones et la langue de communication entre ces unités et celles de l'autre secteur, sont acceptées. Leur mise en oeuvre nécessitera un niveau plus élevé de bilinguisme au sein des Forces canadiennes. La création de secteurs francophones est une politique acceptée et la Force mobile compte déjà un certain nombre de ces unités. La recommandation 36 est également acceptée. En raison de la structure des grades et de la politique d'avancement traditionnelle des Forces armées, tout nouveau critère relatif à l'avancement devra être examiné attentivement. Néanmoins, il y aura lieu d'accorder aux connaissances linguistiques, de même qu'aux autres qualités, l'importance voulue en vue de déterminer les possibilités d'avancement.

Les recommandations 38, 39 et 40, concernant divers aspects de la formation, sont acceptées. Certains progrès ont déjà été réalisés dans le sens indiqué par ces recommandations.

La proposition que renferme la recommandation 41 ne paraît pas justifiable. Il ne semble pas qu'il soit nécessaire de créer un cinquième service au Grand quartier général des Forces canadiennes. Nous proposons qu'on accorde une plus grande importance à l'unité chargée de la mise en oeuvre du bilinguisme.

VIII — Le secteur privé (42 à 57)

42. *Nous recommandons* que, pour le secteur privé au Québec, les pouvoirs publics et l'entreprise privée se donnent pour objectif que le français devienne la principale langue de travail à tous les échelons, et qu'en vue de cet objectif on adhère aux principes suivants: a) que le français soit la principale langue de travail dans les grandes entreprises établies dans la province; b) que, par consé-

mandations généralement acceptables. Dans l'ensemble, les Forces armées oeuvrent déjà dans le sens de ces recommandations. Le processus se poursuivra, mais des changements aussi importants que ceux qui sont proposés exigent beaucoup de temps et d'efforts. Ils devront donc être apportés d'une manière et à un rythme qui ne nuisent ni à l'efficacité ni au moral.

La recommandation 25, concernant les droits linguistiques des militaires, a fait l'objet d'un examen attentif. Le Gouvernement estime que les intérêts sont en mesure d'exercer leurs droits linguistiques et que dans les cas où ces droits semblent être mis en doute, ils peuvent recourir aux mécanismes de plaintes et de doléances dont dispose l'administration des Forces canadiennes.

Les recommandations 26 et 27 sont acceptées. Des mesures seront prises en vue de l'expansion des services de traduction afin que la recommandation 26 puisse être mise en application. La mise en oeuvre de la proposition de la recommandation 27 relativement au dictionnaire militaire sera bientôt achevée. La première édition du dictionnaire a été distribuée en avril 1969 et une version révisée sera disponible dès le début de 1971.

Le Gouvernement accepte la recommandation 28. Les militaires ont déjà le droit de formuler leurs plaintes et doléances dans la langue officielle de leur choix à l'occasion de procédures relevant de tribunaux militaires qui sont soumis aux dispositions de la Loi sur les langues officielles. Des mesures seront prises en vue d'assurer que, dans le cas de procédures disciplinaires qui ne relèvent pas des tribunaux militaires, chaque personne comparissant devant un officier supérieur ait le droit de se faire entendre dans la langue officielle de son choix. À cette fin, il sera nécessaire de fournir à l'occasion des services d'interprétation.

La proposition touchant l'instruction des enfants des militaires (recommandation 29) est acceptée. Dans certaines écoles du ministère de la Défense nationale, les membres des Forces canadiennes peuvent choisir la langue d'instruction de leurs enfants. En vue de la mise en application de cette recommandation, il faudra que les dossiers du personnel des Forces canadiennes indiquent la langue d'instruction des enfants des militaires et qu'il en soit tenu compte à l'occasion des mutations. Certaines bases militaires ont déjà passé des accords avec les conseils scolaires de la région dans le but d'assurer que les enfants puissent

29. *Nous recommandons* que le ministère de la Défense nationale pourvoie à l'instruction en français et en anglais des enfants à la charge des militaires; a) en tenant à jour des dossiers indiquant la ou les langues dans lesquelles les militaires souhaitent faire instruire leurs enfants et en accordant la plus grande attention à leur choix à l'occasion de chaque mutation; b) en collaborant avec les autorités provinciales à la création d'écoles ou de classes françaises ou anglaises, lorsque la proportion de militaires qui désirent cet enseignement le justifiera; c) en assumant, sans test sur la langue choisie, la charge des frais occasionnés aux parents par l'envoi des enfants en pension pour leurs études en anglais ou en français, quand cet enseignement n'existe pas ou ne peut être organisé dans la base ou à proximité.

30. *Nous recommandons* que le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes reconnaissent en droit et en fait l'égalité des deux groupes linguistiques en matière de langue et de culture lorsqu'ils établissent les règlements, statuts et conventions relatifs aux activités de caractère social, culturel, récréatif, commercial et financier. (1981)

31. *Nous recommandons* que le ministère de la Défense nationale et les Forces canadiennes prennent toutes les mesures propres à assurer, dans leurs rapports avec le public, le respect intégral de la dualité culturelle et linguistique de la population canadienne, tant au Canada qu'à l'étranger. (1982)

32. *Nous recommandons*: a) que l'on crée un secteur francophone au sein de la Force mobile; b) que le français soit la langue militaire de travail de ce secteur; c) que ce secteur comprenne des unités terrestres et aériennes, ainsi que des bases et autres éléments fonctionnels; d) que les unités et les bases soient situées dans les régions francophones du pays.

33. *Nous recommandons*: a) que chacune des bases et unités de la Force mobile soit désignée comme francophone ou anglophone; b) que les bases et unités d'un secteur communiquent dans leur propre langue avec les bases et unités de l'autre secteur, comme avec le reste des Forces canadiennes; c) que les échelons supérieurs communiquent avec ces bases et unités dans la langue de ces dernières.

34. *Nous recommandons*: a) que les postes bilingues de la Force mobile soient exclusivement désignés; b) que le degré de bilinguisme soit défini pour chacun de ces postes;

c) que ces postes, y compris ceux qui nécessitent le bilinguisme complet, soient pourvus selon les critères d'aptitude établis; d) que le personnel soit formé ou recyclé de manière à atteindre le degré requis de bilinguisme. (1993)

35. *Nous recommandons* que tout militaire qui désire servir dans le secteur francophone possède ou reçoive, avant d'y être affecté, une formation professionnelle en français. (1994).

36. *Nous recommandons*: a) que lorsqu'il sera nécessaire de pourvoir aux différents postes du secteur francophone de la Force mobile, le personnel qualifié capable d'exercer ses fonctions en français soit rapidement promu; b) que, pour ce faire, on continge les grades et l'avancement en conséquence. (1995)

37. *Nous recommandons* l'établissement progressif d'unités francophones au Grand quartier général des Forces canadiennes et dans les commandements autres que celui de la Force mobile. (1996)

38. *Nous recommandons* que les commandements de l'instruction militaire et de la Force mobile disposent d'instructeurs formés en français, de tous les manuels, textes et instruments pédagogiques nécessaires en langue française, et qu'ils fassent appel, au besoin, aux établissements techniques, technologiques et universitaires francophones du Canada et de l'étranger. (1000)

39. *Nous recommandons* que les recrues ainsi que les militaires déjà formés qui se proposent de servir dans le secteur francophone, ne soient astreints aux cours d'anglais que si leur avancement professionnel l'exige. (1001)

40. *Nous recommandons*: a) que l'actuel Collège militaire royal de Kingston demeure un établissement de langue anglaise et que le Collège militaire royal de Saint-Jean devienne un établissement francophone menant au baccalauréat selon un programme analogue à celui de Kingston; b) que l'on insiste fortement sur l'enseignement du français à Kingston et sur l'enseignement de l'anglais à Saint-Jean, de manière à développer le bilinguisme chez les futurs officiers. (1003)

41. *Nous recommandons* qu'un service linguistique des Forces canadiennes soit institué sous la forme d'un cinquième service du Grand quartier général des Forces canadiennes et qu'il soit chargé de l'élaboration, de la mise en œuvre et de la coordination des réformes de structures indispensables à la réalisation de nos recommandations dans les Forces canadiennes. (1004)

Le Gouvernement trouve ces 17 recommandations.

l'oeuvre. Le Gouvernement tient à laisser à chaque ministère le soin de déterminer, de concert avec le Conseil du Trésor et le Secrétaire d'Etat, les conditions requises pour la mise en oeuvre du bilinguisme, ainsi que les structures administratives requises à cette fin. Quant à la recommandation 24, le Gouvernement tient à assurer la protection des droits des fonctionnaires. Il est nécessaire de distinguer deux aspects chez le fonctionnaire, car il est à la fois simple citoyen et employé du Gouvernement. En sa qualité de citoyen, le fonctionnaire a accès au même titre que tout autre citoyen aux services du Commissaire des langues officielles. En tant qu'employé, il a le droit, lorsqu'il s'estime lésé, de recourir au mode de règlement des griefs prévu par les lois du Parlement qui ont trait à la Fonction publique.

VII — Le bilinguisme au sein des Forces armées canadiennes (25 à 41)

25. *Nous recommandons* que la Loi sur la défense nationale soit modifiée de manière que soit officiellement reconnue l'égalité des deux langues et que soient créés des mécanismes propres à garantir l'exercice des droits qui en découleront. (974)

26. *Nous recommandons*: a) que les Ordonnances et règlements royaux applicables aux Forces canadiennes, les Ordonnances administratives des Forces canadiennes, les autres textes de même nature soient publiés simultanément dans les deux langues officielles; b) qu'on mette fin dès maintenant à l'usage actuel des Forces canadiennes selon lequel ces documents sont presque toujours rédigés en anglais puis traduits. (976)

27. *Nous recommandons* que le dictionnaire militaire anglais-français et français-anglais soit la source officielle des termes et expressions militaires et administratifs utilisés dans les Forces canadiennes et qu'il soit tenu à jour par une équipe permanente de spécialistes. (977)

28. *Nous recommandons* qu'à l'occasion de toutes les procédures disciplinaires, verbales comme écrites, l'intéressé ait le choix de la langue officielle utilisée; qu'il ait le droit de formuler ses plaintes et doléances dans la langue officielle de son choix; qu'un régime d'appel soit prévu en ce qui concerne ces droits. (978)

Le Gouvernement est d'accord avec la Commission pour reconnaître l'ampleur de la tâche à accomplir en faveur de l'expansion du bilinguisme, et l'importance qu'il y a à disposer à cette fin d'un personnel compétent. Il est d'avis, cependant, que ce personnel pourra remplir un rôle plus efficace s'il est placé au sein d'un ministère au lieu d'être rattaché à un office distinct des langues de la fonction publique. Un nouveau service a été créé au sein du Secréariat d'Etat en 1969, en vue de coordonner et de favoriser la mise en oeuvre de la politique du Gouvernement sur les langues officielles. De l'avis du Gouvernement, il est plus logique à ce moment-ci de conserver et de consolider ce service que d'en créer un nouveau.

Le mandat confié au Secréariat d'Etat dans le domaine du bilinguisme dans la fonction publique, auquel viennent s'ajouter les obligations énoncées dans la recommandation 22 et les responsabilités qui lui ont été confiées par décision du Gouvernement, continuera de comprendre la responsabilité générale de l'élaboration, de la coordination et de la mise en oeuvre des politiques de bilinguisme. Il sera dûment tenu compte des obligations statutaires des autres organismes, notamment du Conseil du Trésor et de la Commission de la Fonction publique. Pour permettre au Secréariat d'Etat d'accomplir ces tâches, les ressources humaines et financières supplémentaires dont il a besoin lui seront fournies. Des mesures seront prises en vue d'assurer que, dans tous les ministères et organismes du Gouvernement, les politiques sont comprises dans toute leur étendue. De l'avis du Gouvernement, il appartient à chaque ministère et organisme de veiller à la progression du bilinguisme sur le plan interne et de désigner à cette fin un cadre supérieur chargé de la mise en oeuvre, au sein de l'organisation, des politiques de bilinguisme. Un comité de hauts fonctionnaires, composé du sous-secrétaire d'Etat, du greffier du Conseil privé, du secrétaire du Conseil du Trésor et du président de la Commission de la Fonction publique aura pour tâche de conseiller le Secréariat d'Etat quant à la mise en oeuvre au sein de l'administration fédérale des aspects les plus complexes des politiques de bilinguisme.

La proposition que renferme la recommandation 23, de créer un service linguistique au sein de chaque ministère, société de la Couronne ou autre organisme fédéral n'est pas rejetée. Toutefois, dans la plupart des ministères, un conseiller en bilinguisme est déjà à

autres pays francophones soient intensifiés et

accrus. (823)

18. *Nous recommandons* que le recrute-

ment pour les ministères, les sociétés de la

Couronne et autres organismes fédéraux com-

porte des contacts plus directs entre fonction-

naires supérieurs d'une part et agents de place-

ment, professeurs et étudiants des universités

francophones d'autre part. (825)

19. *Nous recommandons*: a) que dans

l'examen et la sélection des candidats pour les

ministères, les sociétés de la Couronne et au-

tres organismes fédéraux, on tienne compte

des particularités linguistiques et culturelles

des postulants francophones et anglophones;

et b) que les interviews et les examens relatifs

au recrutement, à la notation et à la promotion

des francophones soient confiés à des fonc-

tionnaires possédant bien le français, et qu'ils

aient lieu en français, sauf si le candidat ou

l'employé opte pour l'anglais. (826)

20. *Nous recommandons*: a) que la

pratique du roulement du personnel dans la

fonction publique soit modifiée de façon à

comprendre les déplacements d'un milieu lin-

guistique à l'autre pour ceux qui possèdent les

connaissances requises en matière de langue;

et b) que la formation dispensée par la fonc-

tion publique offre les mêmes possibilités en

français qu'en anglais. (829)

21. *Nous recommandons* un régime d'in-

demnités couvrant les frais des études élé-

mentaires et secondaires des enfants, dans le

cas de fonctionnaires francophones ou anglo-

phones qui acceptent d'être affectés à une

région du Canada dépourvue de moyens d'en-

seignement appropriés en leur langue. (830)

En général, ces cinq recommandations

sont des recommandations acceptables par le

Gouvernement. La mesure proposée dans la

recommandation 17 est conforme aux disposi-

tions que comprend la Loi sur l'emploi dans la

fonction publique, et le Gouvernement ne voit

aucune raison de proposer que ces dispositions

soient modifiées. On aura recours au recrute-

ment ailleurs qu'au Canada seulement dans les

cas où, de toute évidence, aucun Canadien

qualifié n'est disponible. Pour ce qui est de la

recommandation 18, la Commission de la

Fonction publique s'emploie depuis plusieurs

années à nouer des relations étroites avec les

universités et elle continuera de s'y employer.

Les propositions comprises dans la recomman-

dation 19 se trouvent déjà en application dans

une large mesure, grâce aux méthodes et pra-

tiques que suit la Commission de la Fonction

publique. La Commission d'enquête propose

qu'on précise que chaque examen ou inter-

view sera tenu dans la langue officielle choisie

par le candidat. La recommandation 20 est

approuvée en principe. De plus en plus l'ac-

quisition des connaissances linguistiques con-

stituera un des éléments des programmes de

formation et de perfectionnement du personnel

de direction et ces programmes devront com-

prendre des déplacements planifiés d'un milieu

linguistique à l'autre. La recommandation 21

soulève une question de principe car la Com-

mission y propose que les fonctionnaires re-

çoivent des indemnités couvrant les frais des

études de leurs enfants dans les cas où ils

reçoivent une affectation dans des régions dé-

pourvues de moyens d'enseignement appro-

priés dans la langue officielle qui est la leur.

Le Gouvernement est disposé à accepter cette

recommandation, ainsi qu'à accorder de telles

indemnités, partout où elles pourront être re-

quises à l'extérieur de la région de la Capitale

nationale et des autres régions où l'enseigne-

ment est déjà dispensé dans les deux langues.

VI — Dispositif administratif en vue de faciliter le bilinguisme (22 à 24)

22. *Nous recommandons* la création d'un

Office des langues de la fonction publique.

Ce nouvel organisme sera chargé des tâches

suivantes: a) concevoir, mettre en oeuvre et

maintenir le bilinguisme institutionnel; b) jouer

le rôle d'un guide du gouvernement dans son

ensemble, et d'un animateur auprès de chacun

des éléments de la fonction publique: minis-

tères, sociétés de la Couronne et autres orga-

nismes fédéraux; c) coordonner, faciliter et

contrôler l'activité des services linguistiques

des ministères; d) définir la place et le rôle de

la traduction; e) assurer en permanence la re-

cherche sur le programme du bilinguisme ins-

titutionnel et apprécier les résultats de ce

programme. (835)

23. *Nous recommandons* qu'au sein de

chaque ministère, société de la Couronne ou

autre organisme fédéral, un service linguis-

tique, relevant directement du sous-ministre

ou du titulaire d'une poste équivalente, soit créé

et chargé de concevoir, mettre en oeuvre et

maintenir un régime de bilinguisme institution-

nel, et de remplir, au sein du ministère, les

fonctions attribuées à l'Office des langues de

la fonction publique. (839)

24. *Nous recommandons* que les attribu-

tions du Commissaire des langues officielles

soient interprétées comme embrassant les

droits linguistiques des fonctionnaires. (842)

12. *Nous recommandons*: a) que la Direction de l'enseignement des langues de la Commission de la Fonction publique institue en priorité des cours visant à améliorer le français utilisé dans l'administration fédérale; b) que ces cours soient d'abord offerts aux francophones ainsi qu'aux anglophones entièrement bilingues qui sont ou seront affectés à une unité francophone, ou à tout autre poste où l'on traite régulièrement avec des francophones. (813)

Le Gouvernement a été en mesure d'accepter ces quatre recommandations, sous réserve, cependant, de pouvoir distinguer dans la pratique, en ce qui concerne l'importance accordée par la Recommandation 10 à la connaissance passive d'une langue, entre les cours propres à donner une connaissance passive, par opposition à une connaissance active d'une langue.

Le Gouvernement a donné son accord de principe à la Recommandation 12 à propos des cours destinés à améliorer la qualité du français utilisé dans l'administration fédérale. Ces cours auraient l'avantage complémentaire de permettre la mise au point et la normalisation de la terminologie française utilisée dans l'administration.

IV — Problèmes de traduction et problèmes d'amélioration du bilinguisme (Recommandations 13, 14, 15 et 16)

13. *Nous recommandons* qu'on établisse dans les plus brefs délais un vocabulaire bilingue propre à faciliter le travail dans la Fonction publique. (814)

14. *Nous recommandons*: a) que prenne fin immédiatement l'usage, courant dans nombre de ministères fédéraux, de traduire d'office lettres et documents rédigés en français; b) que le gouvernement fédéral prenne des mesures pour encourager le développement des cours de traduction dans les universités; c) que le gouvernement élargisse et accélère son programme d'aide financière aux étudiants en traduction. (815)

15. *Nous recommandons* que la pratique de la rédaction en français soit favorisée et qu'on mette fin à l'usage actuel de l'administration fédérale selon lequel les textes sont presque toujours rédigés en anglais, puis traduits. (817)

16. *Nous recommandons* que les représentants des universités et des gouvernements fédéral et provinciaux entament des pourpar-

lers en vue de donner de l'expansion aux programmes d'enseignement et de recherche en administration publique. (821)

Le Gouvernement a été en mesure d'accepter ces quatre recommandations. Des progrès considérables ont déjà été accomplis dans ces domaines. Le Bureau des traductions se penche constamment sur des problèmes de vocabulaire et son centre de terminologie a publié dans les deux langues quelque 140 bulletins terminologiques. Une aide a été accordée à l'Université de Montréal pour lui permettre de pousser plus loin son projet de création d'une banque de mots grâce aux moyens offerts par l'informatique, et un mécanisme de collaboration avec l'Office de la Langue française de la province de Québec a été créé.

De même, certains progrès ont été accomplis en vue de la réalisation des objectifs énoncés dans la recommandation 14. Depuis 1968, les règlements du Bureau des traductions précisent que les ministères doivent cesser de soumettre au Bureau des demandes de traduction fondées uniquement sur l'incapacité d'un employé de lire ou de rédiger des textes en français ou en anglais. Le Secrétariat d'État a consenti depuis 1968 à l'Université de Montréal et depuis 1969, à l'Université d'Ottawa, une aide financière relative aux cours de traduction.

Des étudiants ont reçu du Secrétariat d'État une aide financière qui leur a permis de recevoir une formation universitaire en traduction. De plus en plus d'étudiants bénéficieront de cette aide et l'on prévoit que leur nombre atteindra 148 au cours de l'année universitaire 1970-1971.

Quant à la recommandation 15, la politique du Gouvernement sur le bilinguisme, annoncée en 1966 par le premier ministre d'alors, M. Pearson, a permis au français d'être de plus en plus utilisé pour la rédaction des documents officiels.

Pour ce qui est de la recommandation 16, la Commission de la Fonction publique a déjà entamé des pourparlers avec certaines universités en vue de donner un plus grand essor à leurs programmes d'enseignement et de recherche en administration publique.

V — Recrutement et formation de fonctionnaires francophones (17 à 21)

17. *Nous recommandons* que les efforts récents du gouvernement fédéral pour recruter du personnel qualifié en France et dans les

Cette étude préliminaire étant prise comme point de départ, des unités francophones seront établies, à titre d'essai, dans un groupe représentatif de ministères. De 12 à 18 mois après l'entrée en activité de ces unités, les ministères au sein desquels elles auront été établies devront faire tenir leurs observations au Gouvernement, par le truchement du Secrétaire d'Etat, quant aux avantages et aux désavantages résultant de l'existence d'unités francophones. A la lumière de ces observations, il appartiendra au Gouvernement de se prononcer sur la ligne de conduite à suivre. Le Gouvernement accepte la *Recommandation 4*, à savoir que les organismes de planification et de consultation, les groupes d'étude et autres groupes de même nature du gouvernement fédéral "assurent l'équilibre des rôles entre anglophones et francophones". Le Gouvernement pratique cette politique depuis longtemps déjà. En outre, il estime que cet équilibre des rôles devrait également constituer un facteur important lorsqu'il s'agit de la nomination de hauts fonctionnaires. Cette ligne de conduite ne correspond nullement à une modification du régime du mérite. Il ne nous apparaît pas incompatible de veiller au maintien de ce principe tout en respectant la nécessité d'assurer aux éléments des deux collectivités, tant francophone qu'anglophone, une participation entière au sein de la Fonction publique fédérale.

II — Statut du français comme langue de communication (6, 7 et 8)

6. *Nous recommandons*: a) que dans un délai ne dépassant pas deux ans, les avis, les directives, les formulaires et toute information ou instruction officielle écrite (les manuels exceptés) en usage dans les ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, soient diffusés dans les deux langues, et que des maintenant tous les nouveaux documents de cette nature le soient simultanément en anglais et en français; b) que dans un délai maximal de cinq ans, tous les manuels en usage soient traduits en français et que dès maintenant tout nouveau manuel soit publié simultanément en anglais et en français; c) que pour la traduction de ces documents, l'ordre de priorité soit déterminé selon les besoins des unités francophones. (800)

7. *Nous recommandons* qu'on modifie immédiatement la Loi sur l'emploi dans la Fonction publique et ses Règlements, ainsi que les conventions collectives entre l'administration fédérale et ses employés, et qu'on modifie

9. *Nous recommandons* que la Direction de l'enseignement des langues adapte l'enseignement de l'anglais et du français aux besoins du système des unités de langue française et de langue anglaise. (809)

10. *Nous recommandons* que dans l'enseignement des langues aux fonctionnaires fédéraux, on accorde une importance accrue à la connaissance passive. (810)

11. *Nous recommandons* que la Direction de l'enseignement des langues adapte l'enseignement des langues aux fonctionnaires fédéraux, en tenant compte des besoins des unités de langue française et de langue anglaise. (812)

III — Cours de langues à l'intention des fonctionnaires (9, 10, 11 et 12)

Le Gouvernement est en mesure d'accepter la première partie de la Recommandation 8, proposant que les postes soient classés selon leurs exigences linguistiques. Ce processus est en voie d'application. Étant donné que le classement des postes tient compte des exigences en matière de bilinguisme, le Gouvernement ne compte pas encourager par une aide financière l'utilisation des connaissances linguistiques, à l'exception des primes versées aux secrétaires et aux sténographes qui utilisent les deux langues officielles.

Le Gouvernement approuve les Recommandations 6 et 7. Des progrès considérables ont été accomplis dans la traduction des documents internes du Gouvernement, et cela continue. Il apparaît probable qu'on pourra satisfaire aux délais dont il est question aux paragraphes a) et b) de la Recommandation 6. La Loi sur les langues officielles n'est pas à proprement parler applicable aux relations entre employeur et employés au sein de la Fonction publique et, en temps opportun, le Gouvernement proposera que la Loi sur l'emploi dans la Fonction publique soit modifiée dans le sens voulu.

8. *Nous recommandons* que tous les postes des ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux soient classés suivant leurs exigences linguistiques, et qu'on tienne compte de celles-ci en établissant les rémunérations qui s'y rattachent. (807)

de l'employé. (802)

s'effectuent en anglais ou en français au choix employés et employeur, les communications sorte que, dans le domaine des relations entre Couronne et autres organismes fédéraux, de même ordre intéressant les sociétés de la également les lois, règlements et conventions

la compétence linguistique;
e) maintenant une liaison étroite avec le Secréariat d'Etat au sujet de la mise en application de ces mesures et autres initiatives se rapportant au bilinguisme.

— PARTIE B —

RECOMMANDATIONS DE LA COMMISSION ROYALE D'ENQUÊTE SUR LE BILINGUISME ET LE BICULTURALISME

Le Tome III du Rapport de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme contient 57 recommandations, dont 24 intéressent l'Administration fédérale en général, 17 les Forces canadiennes et 16, le secteur privé. D'après le sujet qu'elles traitent, ces recommandations peuvent être groupées sous huit grandes rubriques. Les décisions du Gouvernement touchant ces recommandations et les observations qui s'y rattachent, figurent ci-dessous à la suite des recommandations correspondantes.

I — Principes généraux d'organisation et de gestion (1 à 5)

1. *Nous recommandons* que le gouvernement fédéral adopte l'unité francophone comme un principe fondamental d'organisation et de gestion, et qu'en conséquence il procède, dans chacun des ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, à la création et au développement d'unités administratives où le français soit langue de travail; ces unités seraient établies en divers lieux, et varieraient par leur importance et leurs fonctions. (766)
2. *Nous recommandons*: a) que, dans chacun des ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, on établisse des unités francophones (section régionale, section centrale, cellule de travail) qui correspondent, par leurs fonctions et leurs structures, aux unités administratives qui existent déjà; b) que leurs services auxiliaires soient réorganisés en sections anglophones et francophones, ou d'une autre manière appropriée, de façon à assurer la gamme normale des fonctions en anglais et en français; c) que, au sein des grandes sections régionales de langue française, on prévoie la création, au besoin, d'unités anglophones organisées sur le modèle des unités francophones. (787)
3. *Nous recommandons* que les nomi-

nations aux postes de sous-ministre, sous-ministre associé, sous-ministre adjoint et aux équivalents dans les sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, soient effectives de façon à assurer, à ce niveau, l'équilibre des rôles entre francophones et anglophones. (789)- 4. *Nous recommandons* que tous les organismes fédéraux de planification et de consultation, y compris les groupes d'étude, assurent l'équilibre des rôles entre anglophones et francophones. (792)
- 5. *Nous recommandons*: a) l'emploi du français pour les communications orales et écrites émanant des unités francophones et destinées aux autres organes de la Fonction publique fédérale; b) l'emploi de l'une ou l'autre langue dans les communications orales ou écrites émanant de l'intérieur de la Fonction publique et destinées aux unités francophones. (795)

Ce premier groupe de recommandations traite de principes généraux sur l'organisation et la gestion de la Fonction publique. On y trouve trois recommandations (les numéros 1, 2 et 5) concernant la création d'unités francophones et deux (les numéros 3 et 4) qui traitent de la nomination de francophones aux postes les plus élevés de la Fonction publique. Le Gouvernement donne son accord de principe aux objectifs proposés par la Commission Laurendeau-Dunton pour la Fonction publique, savoir que le français doit y devenir une langue de travail; que l'atmosphère de la Fonction publique doit refléter la réalité canadienne en matière linguistique et culturelle; que les Canadiens de langue française doivent être représentés adéquatement dans la Fonction publique, tant du point de vue du nombre que des attributions qui leur sont confiées. A l'examen des trois premières recommandations, le Gouvernement a décidé, avant d'adopter l'unité francophone comme principe fondamental d'organisation et de gestion, d'établir un nombre représentatif de ces unités, à titre d'essai, afin de juger de la valeur de ce principe. A cette fin, il conviendra de procéder à une étude préliminaire dans les divers ministères, de concert avec le Secréariat d'Etat, pour déterminer dans quels ministères des unités francophones devraient être établies à titre d'essai. Cette étude comportera une enquête destinée à établir le nombre d'unités qui existent déjà, unités francophones ou unités qui s'en rapprochent, et à déterminer dans quelle mesure elles sont conformes au principe général énoncé par la Commission.

Dépôt de document par le Premier Ministre,
le 23 juin 1970

Le présent document a pour objet de présenter un relevé des principales politiques du Gouvernement dans la Fonction publique, ainsi qu'un résumé des décisions qu'il a prises à l'égard des recommandations qui figurent au Tome III du Rapport de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme.

A la Partie A, le document énonce les politiques adoptées précédemment qui, depuis un certain temps, ont servi à guider l'action du Gouvernement dans ce domaine et qui continuent de rester en vigueur bien que certaines d'entre elles aient dû être modifiées par suite de l'approbation donnée aux recommandations de la Commission d'enquête.

A la Partie B, en plus de certains renseignements complémentaires, le document indique quelle a été la décision du Gouvernement à l'égard de chacune des recommandations formulées par la Commission d'enquête dans le Tome 3A et 3B de son Rapport.

— PARTIE A —

OBJETIFS DES POLITIQUES DANS LA SPHÈRE FÉDÉRALE

Les objectifs effectivement recherchés depuis un certain temps par la haute direction des ministères et organismes du gouvernement fédéral, peuvent se résumer comme suit:

1) veiller à ce que les langues française et anglaise aient un statut, des droits et des privilèges égaux quant à leur emploi dans toutes les institutions du Parlement et du Gouvernement du Canada;

2) veiller à ce que le Gouvernement et ses organismes fournissent au public des services dans les deux langues dans la région de la Capitale nationale et dans les districts bilingues fédéraux, de même que partout ailleurs où il existe une demande suffisante que le Gouvernement et ses organismes sont en mesure de satisfaire;

3) veiller à ce que toutes les communications écrites destinées à être portées à la connaissance du public soient faites dans les deux langues officielles et que les communications adressées à des particuliers soient rédigées dans la langue du correspondant;

4) veiller à ce que, d'une manière générale, dans les communications sur le plan in-

terne, la personne prenant l'initiative de la communication ait la faculté d'employer l'une ou l'autre des deux langues officielles;

5) veiller à ce que toutes les communications internes qui présentent un intérêt général ou doivent être diffusées au sein des ministères et organismes du Gouvernement soient rédigées dans les deux langues officielles;

6) veiller à ce que les valeurs linguistiques et culturelles des Canadiens francophones et anglophones se reflètent dans les institutions du gouvernement fédéral;

7) aider les employés à acquérir dans la seconde langue la compétence linguistique nécessaire pour permettre la réalisation des objectifs du Gouvernement;

8) prendre, dans l'ensemble du Gouvernement, des mesures pour aider les fonctionnaires à conserver les connaissances acquises par des cours dans la seconde langue.

COORDINATION DE L'EXPANSION DU BILINGUISME

Le Gouvernement avait précédemment décidé de confier l'application de la Loi sur les langues officielles au Secrétaire d'Etat dont le ministère aiderait les ministères et institutions et coordonnerait leurs efforts en vue d'une application rapide et efficace de la Loi partout dans l'Administration fédérale. Le ministère dirigé par le Secrétaire d'Etat est également chargé d'encourager et de coordonner la mise en oeuvre générale du programme d'expansion du bilinguisme. Certaines règles et pratiques liées à la mise en oeuvre du programme d'expansion du bilinguisme, ont été approuvées par le Gouvernement et elles demeurent en vigueur. Ce sont celles qui exigent que tous les ministères et organismes: a) préparent à l'intention des membres de leur personnel des directives qui soulignent l'importance qu'il y a à desservir le public dans l'une ou l'autre langue officielle et qui indiquent la meilleure façon de procéder pour atteindre cet objectif;

b) intensifient leurs efforts en vue de donner une facture bilingue aux formulaires administratifs usuels et aux autres documents qui servent aux communications internes;

c) préparent des directives visant l'emploi des langues au sein des ministères et favorisent de plus en plus l'emploi des deux langues dans les communications et la conduite des affaires internes;

d) mettent au point d'autres mesures pour le maintien et la consolidation de l'acquis de

Canada un pays bilingue si les efforts se limitent aux seules activités gouvernementales. En outre, nous reconnaissons que par le passé la situation n'a pas été satisfaisante et nous croyons que les Canadiens conviendront de la nécessité d'effectuer des changements. De fait, certaines sociétés et institutions privées ont déjà montré ce qu'il est possible d'accomplir avec de la bonne volonté et de la détermination. Les responsables méritent d'être félicités, à mon avis, d'avoir agi de leur propre initiative, et j'espère qu'un nombre grandissant d'institutions privées comprendront la nécessité de prendre de nouvelles mesures dans ce sens. Pour sa part, le gouvernement sera heureux de les encourager et de les aider dans toute la mesure du possible.

• (2.30 p.m.)

Les propositions avancées par les commissaires en vue de l'établissement de groupes d'étude conjuguant les efforts du gouvernement, du monde des affaires et du travail et des milieux universitaires, nous paraissent raisonnables. Bien qu'elles ne s'adressent pas, à proprement parler, au gouvernement fédéral, je puis assurer les autorités provinciales que nous serons heureux de contribuer à cet effort, si elles le désirent. En outre, dans la mesure où la recommandation 42 s'adresse au gouvernement fédéral, nous sommes tout à fait disposés à prendre les mesures nécessaires pour que le français soit utilisé dans les circonstances appropriées au sein de nos diverses activités. Nous acceptons aussi sans réserve deux des recommandations de cette partie (n^{os} 56 et 57), qui intéressent directement le gouvernement fédéral.

Pour conclure, monsieur l'Orateur, j'aime-rais ajouter qu'en toute honnêteté, nous devons reconnaître que les Canadiens ont mis du temps à épouser la cause du bilinguisme au Canada. Aussi, nous ne nous attendons pas à réaliser cet objectif du jour au lendemain, ni à trouver la tâche facile. Nous croyons, toutefois, qu'il s'est créé une nouvelle attitude à l'égard du bilinguisme au Canada, ainsi qu'un désir de travailler en vue de réaliser cet objectif. Les discussions que nous avons eues avec les gouvernements provinciaux et avec divers groupes et individus à travers tout le Canada, nous confirment dans cette opinion. Nous estimons que les recommandations du Livre III devraient être vues sous ce jour, soit comme partie intégrante d'un effort continu qu'on ne peut imposer à une population, mais qui naîtra d'un sentiment de coopération, de respect mutuel et de compréhension. Monsieur l'Orateur, j'espère vivement que tous les Canadiens se donneront la main pour traduire ces aspirations dans la réalité. Ma déclaration s'arrête là, monsieur l'Orateur.

du Tome III.

De façon générale, le gouvernement est d'accord avec ces recommandations, mais j'aimerais appeler l'attention de la Chambre sur trois d'entre elles en particulier.

Considérons d'abord la recommandation n^o 17. Le gouvernement est disposé à recruter du personnel qualifié à l'étranger, tant dans les pays francophones que dans les pays anglophones, mais seulement lorsqu'il aura été démontré que les ressources canadiennes ont été examinées, et qu'il n'y a pas de personnel canadien disponible. Cette disposition se trouve dans la loi sur l'emploi dans la Fonction publique, et le gouvernement ne voit aucune raison de proposer qu'elle soit modifiée.

Le gouvernement a examiné attentivement la recommandation n^o 22, voulant qu'une nouvelle Commission des langues de la Fonction publique soit créée. Il s'est produit divers changements dans ce domaine depuis que les commissaires ont terminé leur étude, change-ments qui ont beaucoup influé sur notre examen de cette proposition. Par exemple, un nouveau service a été créé au sein du secrétariat d'État en 1969, en vue de coordonner la mise en œuvre de la politique du gouvernement sur les langues officielles. Afin d'éviter le gaspillage et le double emploi, nous croyons qu'il est plus raisonnable de conserver et de renforcer le présent organisme, que d'établir un nouveau bureau ayant des fonctions semblables dans le même domaine. Nous sommes persuadés qu'en agissant ainsi, nous réduirons les retards administratifs et accélérerons le processus du bilinguisme dans la Fonction publique.

[Traduction]

Quatrièmement, les forces armées. Les recommandations suivantes, de 25 à 41, intéressent les Forces armées canadiennes. Elles ont fait l'objet d'une étude approfondie, de concert avec les autorités militaires, et je suis heureux de pouvoir dire que dans l'ensemble les Forces armées œuvrent déjà dans le sens de ces recommandations. Néanmoins, bien que le gouvernement trouve acceptables les recommandations formulées par les commissaires dans ce domaine, il serait faux de laisser entendre qu'elles peuvent être mises en application du jour au lendemain ou sans difficulté. Des changements de cette envergure exigent un effort considérable et doivent être apportés graduellement si l'on veut maintenir l'efficacité et le moral.

Cinquièmement, le secteur privé. Dans l'ensemble, les recommandations de cette partie ne s'adressent pas au gouvernement fédéral. Mais je dois dire que nous comprenons les raisons qui ont poussé les commissaires à formuler diverses recommandations à l'endroit du secteur privé, car on ne saurait faire du

de leur caractère expérimental et de garder un esprit ouvert quant à leurs avantages et inconvénients éventuels, nous sommes disposés, au cours des douze prochains mois environ, à instituer des projets-pilotes dans certains ministères expressément désignés pour mettre cette idée plus complètement à l'essai. Nous inclinons également à croire, monsieur l'Orateur, qu'il y a eu un certain malentendu au sujet des recommandations formulées par la Commission d'enquête à propos de la nomination de francophones au sein de la fonction publique et des groupes d'étude du gouvernement. Je dois bien faire ressortir que le gouvernement n'éprouve aucune difficulté à accepter la recommandation 4, à savoir que les organismes de planification et de consultation, les groupes d'étude et autres corps de même nature du gouvernement fédéral assurent l'équilibre des rôles entre anglophones et francophones. Le gouvernement pratique cette politique depuis longtemps déjà. Nous ne trouvons pas difficile, non plus, d'admettre que cet équilibre des rôles doit également constituer un facteur important lorsqu'il s'agit de la nomination des hauts fonctionnaires. Je dois bien préciser, cependant, que cette ligne de conduite ne correspond nullement à une modification du régime du mérite. Le premier impératif consistera toujours à rechercher le fonctionnaire qui possède les titres les plus importants pour le poste à remplir. Il ne nous apparaît nullement incompatible de veiller au maintien de ce principe tout en respectant la nécessité d'assurer à des éléments des deux collectivités, tant francophone qu'anglophone, une participation pleine et entière au sein de la fonction publique fédérale.

[*Francçais*]

Deuxièmement, politique linguistique: Le groupe suivant des recommandations (les nos 6 à 15 et le no 21) traite en détail de la politique linguistique dans la Fonction publique, par rapport au recrutement, à la formation et au milieu du travail. Dans une large mesure, ces recommandations sont, par nature, claires et précises, et peuvent donc être acceptées sans peine; en fait, la politique du gouvernement reflète déjà un certain nombre d'entre elles depuis longtemps. Tout en reconnaissant qu'il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine, je suis heureux d'affirmer que des progrès considérables ont déjà été accomplis en vue de réaliser les objectifs proposés par ces recommandations.

Troisièmement, organisation de la Fonction publique: Les recommandations suivantes comportent diverses propositions touchant le recrutement, l'avancement et les conditions d'emploi (recommandations nos 16 à 20), de même que des suggestions relatives aux changements organisationnels découplant de la mise en application des recommandations nos 22 à 24

porter de nombreux avantages. Mentionnons, à titre d'exemple, qu'elles permettraient le recrutement et la participation plus efficace de francophones unilingues sur un pied d'égalité avec des anglophones unilingues. Ce moyen d'action entraînerait, de plus, l'accès plus facile à une source d'approvisionnement en main-d'œuvre à laquelle on n'a pas eu recours très efficacement jusqu'à présent. Je veux parler du grand nombre de candidats francophones bien qualifiés qui ont une connaissance limitée de l'anglais. Il s'agit d'une réserve d'aspirants de qualité qui a été en quelque sorte tenue à l'écart de la Fonction publique fédérale. Parallèlement, les unités de langue française constitueraient un milieu où les fonctionnaires anglophones qui ont consacré beaucoup de temps et d'efforts à l'acquisition d'une seconde langue, auraient l'occasion de se perfectionner au point de parler couramment le français, tout comme un grand nombre de leurs collègues francophones parlent couramment l'anglais. Ces unités favoriseraient une plus grande mesure de bilinguisme individuel aux échelons supérieurs de la Fonction publique. Elles devraient également aider le français à devenir, à l'instar de l'anglais, une langue de travail au sein de l'administration fédérale.

• (2.20 p.m.)

[*Traduction*]

Ces considérations ont amené le gouvernement à exprimer l'avis que les unités de langue française doivent être envisagées comme un moyen de parvenir à une fin, comme un instrument utile pour aider à parvenir graduellement à une fonction publique bilingue. En fait, un certain nombre d'unités très transphones ou, si l'on veut, d'unités très voisines de l'idée que s'en faisaient les commissions, sont déjà en activité au sein de la fonction publique fédérale dans le Québec, dans les forces armées et dans certains ministères à Ottawa, où elles semblent bien fonctionner, sans difficulté d'aucune espèce.

Il est clair que les conséquences liées à la création de ces unités ne sauraient être estimées dans l'abstrait. Le gouvernement, par conséquent, est d'avis que, pour commencer, elles devraient être constituées à titre expérimental afin de lui permettre de prendre ultérieurement une décision plus éclairée quant au caractère durable de l'entreprise pour l'avenir. Dans ces unités de langue française, l'usage pratique du français serait établi progressivement de sorte que, durant la période d'initiation, afin d'aider les participants anglophones, la langue des communications écrites serait laissée à leur choix.

A condition, donc, de ne pas considérer ces unités comme une fin en soi, de se souvenir qu'elles seraient laissées à leur choix.

[Le très hon. M. Trudeau.]

[Français]

LE BILINGUISME ET LE

BICULTURALISME

CONCLUSIONS DU GOUVERNEMENT RELATIVES AU TOME III DU RAPPORT DE LA COMMISSION

Le très hon. P. E. Trudeau (premier ministre): Monsieur le président, avec la permission de la Chambre, je tiens à faire une déclaration sur les conclusions adoptées par le gouvernement à propos du Tome III du rapport de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Comme les honorables députés le savent maintenant, ce tome a pour thème «Le monde du travail», ce qui comprend la Fonction publique, les forces armées, de même que le secteur privé.

Je suis heureux d'affirmer que le gouvernement est en mesure de donner son accord de principe aux grands objectifs proposés par la Commission à l'intention de la Fonction publique. Dans leurs grandes lignes, ces objectifs prévoient que le français doit devenir de plus en plus une langue de travail au sein de la Fonction publique, que par son ambiance, celle-ci doit représenter la réalité linguistique et culturelle de la société canadienne, et que les Canadiens ayant le français pour langue maternelle doivent être représentés comme il convient au sein de la Fonction publique — pour ce qui touche aussi bien le chiffre des effectifs que les niveaux de responsabilité.

Un comité de hauts fonctionnaires a étudié en détail les 57 recommandations énoncées dans le Tome III de ce rapport, et des ministres en ont fait un examen approfondi. Les propositions formulées par la Commission entraînent, dans certains cas, des changements d'une grande portée, et elles ont reçu toute l'attention qu'elles méritent.

[Traduction]

Avec l'agrément de la Chambre, je tiens à déposer un document circonstancié qui énonce les objectifs actuels de la haute direction dans ce domaine, et renferme certaines observations relatives aux recommandations formulées par la Commission. J'en ai deux exemples placés dans les deux langues officielles, monsieur l'Orateur.

[Français]

M. l'Orateur: La Chambre consent-elle au dépôt de ce document?

Des voix: D'accord.

M. l'Orateur: D'accord.

[Traduction]

Le très hon. M. Trudeau: Essentiellement, la considération à laquelle tous les Canadiens — j'en ai la certitude — souscrivent sans réserve est celle de l'égalité des chances soit, dans les termes mêmes du rapport «une égalité des chances réelles en vertu de laquelle le fait de parler français ou anglais n'est source, pour l'individu, ni d'avantages ni de désavantages dans sa recherche d'un accès aux institutions bilingues. Vues dans cette optique, les unités de langue française pourraient com-

Dans la fonction publique fédérale, l'égalité des chances est étroitement liée au régime du mérite qui ne saurait produire tout son effet s'il n'accorde pas aux francophones compétents ne sachant pratiquement pas l'anglais, une reconnaissance égale à celle qu'il accorde aux anglophones dont la connaissance du français est elle aussi peu étendue. J'insiste, monsieur l'Orateur, pour dire que nous n'avons nullement l'intention de restreindre le régime du mérite, mais bien que nous entendons le réaliser pleinement. Le principe général ayant été énoncé, afin de gagner du temps, je pourrais déposer le reste de ma déclaration laquelle, d'ailleurs, a déjà été remise aux chefs de partis.

Des voix: Continuez votre lecture.

Le très hon. M. Trudeau: Si l'on veut en entendre la lecture complète, les députés savent très bien que j'aime à lire et je sais comme ils prennent plaisir à m'entendre.

M. Baldwin: Il faut vous exercer.

Le très hon. M. Trudeau: Comme le dit le député de Peace River (M. Baldwin), j'ai besoin d'entraînement. Je ne suis pas tout à fait convaincu que cela puisse jamais améliorer mon rendement. Cependant, je veux bien prendre le temps de la Chambre pour poursuivre ma lecture, comme le propose le parti conservateur.

[Français]

Les recommandations de la Commission peuvent être examinées sous cinq rubriques principales: Premièrement, principes généraux; Le premier groupe de recommandations traite des principes généraux liés à l'organisation et à la gestion de la Fonction publique. On y trouve trois recommandations (les n^{os} 1, 2 et 5) à propos de la création d'unités de langue française, et deux recommandations (les n^{os} 3 et 4) à propos de la nomination de francophones aux échelons supérieurs de la Fonction publique. L'idée des unités francophones a donné lieu, je pense, à bien des malentendus. J'ai affirmé, il y a quelque temps, que nous ne saurions accepter la constitution de «ghettos» où les fonctionnaires de langue française se tiendraient à l'écart de leurs collègues de langue anglaise. De fait, je ne crois pas que observations font bien voir qu'ils songaient à des unités où la langue de travail serait le français, mais qui comprendraient à la fois des fonctionnaires de langue française et des fonctionnaires de langue anglaise.

A notre avis, l'espoir de la Commission royale d'enquête était tout simplement de voir se réaliser un élargissement des mesures qu'elle avait recommandées dans le passé, en vue de faire de la Fonction publique une institution bilingue. Vues dans cette optique, les unités de langue française pourraient com-

Déclaration du
Premier ministre
à la Chambre
des communes
le 23 juin 1970
Livres III du Rapport
de la
Commission royale
d'enquête
sur le bilinguisme
et le biculturalisme



Mr. Chairman,

I am grateful for this opportunity to make an introductory statement before we begin our discussion.

The Government welcomes this chance for a full discussion of the policies which it has been developing since 1966 with respect to the two official languages within the Public Service. It is a broad subject, involving every department and agency of government. It falls to me as Minister responsible for the organization of, and for personnel management in the Public Service as a whole, to state the Government's policy for bilingualism in the Public Service. The Secretary of State, too, by reason of his responsibility for the development of bilingual policies in the country as a whole, including both public and private sectors, will be available if members of the Committee wish to invite him to a subsequent meeting. And the Chairman of the Public Service Commission, responsible for appointments and promotions in the Public Service, and for language training, will, I understand, be present to speak to this aspect of the application of bilingualism policies in the Public Service.

It is my purpose to set out the official languages policy as it applies to the Public Service, and some of the major management objectives which flow from it. Most of these objectives have been announced earlier, but they have not been brought together in one statement. I am therefore asking the Secretary of the Treasury Board to circulate today to all deputy heads of departments and heads of agencies a letter setting down the principal management objectives in this field.

With your permission, I should like to table a copy of this circular letter. It will be useful at this time to review a few of the main objectives, and the requirements for manpower development and personnel planning which are related to them.

The basic goals of the government in relation to the Public Service remain those set forth by Mr. Pearson in 1966. At that time he said: "In a diverse federal state such as Canada it is important that all citizens should have a fair and equal opportunity to participate in the national administration and to identify themselves with, and feel at home in, their own national capital. The Government hopes and expects that, within a reasonable period of years, a state of affairs in the Public Service will be reached whereby (a) it will be normal practice for oral or written communications within the Service to be made in either official language at the option of the person making them, in the knowledge that they will be understood by those directly concerned; (b) communications with the public will normally be in either official language having regard to the person being served; (c) the linguistic and cultural values of both English-speaking and French-speaking Canadians will be reflected through civil service recruitment and training; and (d) a climate will be created in which public servants from both

language groups will work together toward common goals, using their own language and applying their respective cultural values, but each fully understanding and appreciating those of the other."

In accordance with this policy, it is a basic goal of the Government to assure equality of opportunity in the Public Service for both French-speaking and English-speaking Canadians. The result will be to achieve a more fully representative Public Service than has been the case in the past, and to ensure, much more rapidly than heretofore, adequate participation by francophones as well as anglophones, both in terms of numbers and in terms of levels within the Service.

What we are trying to do might be expressed in other words by saying that we wish to give greater attention to the overall character of the Public Service. Throughout the history of Confederation, a considerable effort has been made to devise ways and means of taking into account one of the principal facts of Canadian life, namely, the existence of two major linguistic communities. Some effort has been made in this direction in the Public Service, but it has become increasingly clear that more far-reaching measures must be undertaken if we are to develop the kind of Public Service to which Mr. Pearson referred. As a management objective, this will have obvious implications for the identification of the language requirements of positions, for our language training program, and for recruitment programs.

First, it will be necessary greatly to accelerate the progressive identification of senior positions as requiring a proficiency in both languages. Only in this way will it be possible for the subordinates of Deputy Ministers and Assistant Deputy Ministers to work in the language of their choice. To achieve this end it will be necessary, obviously, to accelerate the French-language training of anglophones in these senior positions, as well as the recruitment to vacancies in these echelons of qualified francophones.

Parallel with these actions in respect of the most senior positions in the Public Service, it will be possible similarly to accelerate the progressive identification of more junior positions as requiring a proficiency in both languages or a proficiency in either language. This, again, will make possible greater recruitment opportunities for francophones, and will make necessary the provision of greater opportunities for French-language training for anglophones. It is in this way that we will move towards our goal of a representative Public Service.

Let me speak now of the targets we ought to set for ourselves in respect of bilingualism in the Public Service. Members will be aware that sometime ago the Public Service Commission

proposed tentative targets for 1975 such that in the National Capital Region and in bilingual districts the percentages of bilingual employees (whether anglophone or francophone) by category, will be:

Executive Category	60%
Administrative and Foreign Service Category	50%
Administrative Support Category	35%
Scientific and Professional Category	15%
Technical Category	15%
Operational Category	15%

I wish to make it clear that the Government accepts these targets and establishes them as Government policy in the Public Service generally in the National Capital Region and in bilingual districts. It also intends to take appropriate measures to ensure that management in the Public Service achieves these targets. Any changes in these targets would, of course, be discussed with the staff associations. I would draw Members' attention to the last paragraph of the circular I referred to earlier, where we request departments and agencies to develop and to submit to the Treasury Board their plans for realizing these objectives within the context of their general manpower plan. "In particular, in view of the fact that Objective 10", having to do with targets, "applies to the Service generally in the National Capital Region and in bilingual districts, departments and agencies are requested to indicate the extent to which that objective can be expected to be realized within their organization".

I might note in respect of the highest echelons of the Public Service that it may be necessary to exceed these targets. The need for bilingual proficiency at the executive level has been recognized since 1966. In the light of experience as the program has been implemented, we have come to believe that the goal must eventually be to ensure that all officials in these very senior grades have a sufficient command of both official languages to permit communication in either language. As Prime Minister Pearson said in 1966 "it will be normal practice for oral or written communications within the Service to be made in either official language at the option of the person making them, in the knowledge that they will be understood by those directly concerned." If this were not done, we would be perpetuating a system whereby public servants throughout Government are obliged to work in the language of their supervisors rather than their own. This cannot be regarded as just or in accordance with the basic policy. The timing which should attach to further

measures in this direction will form part of the manpower studies and management guidelines to which I have referred earlier.

This brings me to my second point. If we are to progress along these lines, we must recognize, as I have implied, that further changes will be needed in the language training system. In quantitative terms, considerable success has been achieved. We need to ask ourselves, however, whether we are acting quickly enough and effectively enough with respect to the key senior personnel that I have just mentioned. On the whole, we believe that we are not, and that further measures will be required. Officials have been directed to draw up plans for accelerated training at this level and for determining the levels of second-language skills which should be expected at various levels in the Service.

Finally, and perhaps most important, we must look frankly at the problem of recruiting francophones. The fact of the matter is that the Public Service has not been and is not representative so far as participation by francophones is concerned. Statistics show that, with the possible exception of recruitment at the entry level, the participation of francophones in Government is still less than satisfactory and is not progressing at an adequate rate. For example, only 15% of employees in the Executive Category are francophones, and the percentage of francophones appointed to that Category since April, 1966, has remained at this level. Let me repeat that this situation can be remedied only by the adoption of a manpower development plan which will result in the accelerated training in French of anglophones in supervisory positions and, in parallel, the accelerated recruitment of francophones to the Public Service and development of those already in it. I cannot stress too strongly the need for a carefully elaborated management plan in this field, for without such a plan we will simply perpetuate the status quo. Officials of my Department are working on this aspect of the problem and I expect that they will be able to work out with departments the formulation of manpower development programs in this area.

In developing such plans, it will be particularly important, if we are to attain a more representative Public Service, to try to ensure greater equality of linguistic opportunity in the Service. It is not realistic to expect to attract more francophones to the Public Service if we continue to impose on French-speaking Canadians conditions with respect to knowledge of the second language which we do not require of English-speaking entrants. We could expect in these circumstances that many francophones would continue to be blocked from entrance competitions. On the other hand, if we apply the same conditions to prospective francophone entrants as we do to anglophone entrants, we would open the way to greater utilization of a manpower resource that has been inadequately drawn upon, that is, well-qualified francophone candidates whose knowledge of English is limited.

This is one of the reasons why the Government, recognizing that in most areas the Public Service has functioned on the basis of units working entirely in English, intends to establish a number of French-language units on an experimental basis.

We recognize that these management goals raise concerns in the minds of Members of Parliament, of the public at large, and members of the Public Service, in respect of the merit system and of guarantees to unilingual public servants. It is important that there be no misunderstanding about the Government's view on the question of merit in relation to recruitment, and on guarantees which have been offered to unilingual public servants of long service.

With respect to the question of merit, I want to make it plain, as the Prime Minister did in his statement of June 23rd, 1970 that, and I quote, "the first requirement will always be to search for the public servant who best merits the job. We see no inconsistency in ensuring the maintenance of this principle and at the same time respecting the need for full participation in the federal Public Service by members of both the anglophone and francophone communities".

The problem, as I said a moment ago, is really one of progressively increasing the number of positions where bilingualism or work in either language is called for - that is to say, moving progressively from a situation where only proficiency in English is a requirement to one where bilingualism may be a requirement, and to one where either French or English may be used in an increasing number of positions. It is in this way that we will increase the opportunities for qualified francophones and thus at one and the same time preserve the merit principle and achieve the goal of a more representative Public Service. This does imply more active recruitment of francophones. If we simply wait for candidates to come to the job, we can expect that the system will work in favour of the status quo and that we will continue to have a Public Service that is not representative in its composition as between our two linguistic communities. This is especially true if we insist on a requirement for bilingualism among prospective francophone entrants which we do not require of anglophones. This is not a question of setting up artificial quotas. Active recruitment will turn up qualified candidates from both language groups. To think otherwise, we believe, would be to suggest that merit is the prerogative of one linguistic community in this country.

Having spoken about increased language requirements, it is important now to underline the Government's position in respect of the guarantees which have been given to unilingual public servants of long service. These guarantees were stated first by Mr. Pearson in 1966 and again by the present Prime Minister in 1968. The Government intends to stand by them.

Let me state very clearly, to begin with, that the Public Service has and will continue to have rewarding opportunities within it for people who are not bilingual. There will be positions in Ottawa and in most parts of the country, of a wide variety and a wide range of seniority, for people who are unilingual - - whether French-speaking or English-speaking. The Government fully recognizes that most Canadians will not be bilingual, and that they have an important role to play in the Public Service if they have the desire and the qualifications to serve. If we pursue the policies I have set out today, particularly if we ensure proper structuring and balance at the most senior levels, the Service will increasingly be able to permit unilinguals, both English-speaking and French-speaking, to work in the official language of their choice. As a result, the program will in no way work to the exclusion of qualified unilingual people and attractive careers will not be closed to them.

Let us also be clear that job security is not threatened in any way. There will be no demotions and there will be no dismissals - - nor will there be hidden pressures in this direction - - on the grounds of lack of bilingual capacity.

Furthermore, alarmist rumours about ill-considered, premature implementation of bilingualism should be put to rest once and for all. Mr. Pearson made it entirely clear in 1966, and this Government has no intention of going back on his statement, that "bilingualism must be introduced gradually over a period of years in a manner which will not lead to injustice or misunderstanding". Thus, both in scope and in timing, the program is moderate and realistic.

This same realism and moderation must be applied throughout. Mr. Pearson gave clear guarantees in 1966 to long-service employees and these will be maintained. He also recognized that bilingualism should be an element of merit in the Service where the need for it existed in practice and he specifically stated that it "should relate to positions, and not only to individuals". It was clear then, as in fact it had been for many years prior to 1966, that certain positions or groups of positions had to be identified as bilingual and as a result that they could not be open to unilingual public servants on the same basis as bilingual ones, as if there were no official languages policy and no areas of the Public Service where it would be reasonable to require a capacity in the two languages. Merit is the basis of appointment and promotion and, if the general needs of the Public Service require bilingual capacity, it becomes a component of merit in relation to the positions concerned. In other words, "merit" for a particular position may include bilingual capacity or it may not.

These are facts which reflect the realities of Canadian life. But they are not facts which need be harmful to career

development. The Government is increasingly providing opportunities for language training to enable public servants to acquire language skills, and I am happy and proud to be able to say that public servants are increasingly taking advantage of them. This means that, should it become necessary to declare a position bilingual in future, it will not be closed to the incumbent even if he is unilingual. He will be given the opportunity to acquire, at public expense, a knowledge of his second official language sufficient to meet the requirements of the position, or will be offered, with no loss of salary, a transfer to a unilingual position for which he is qualified.

As a result of this policy, language requirements, as we can foresee them, will not seriously interfere with promotion opportunities, particularly not for persons of long service. In a gradually expanding Public Service, with a relatively high turnover, career opportunities will remain as attractive, or more attractive, than they are today. Careful programming of bilingualism, expanded opportunities for language training, and the interest and good will of public servants leave us in no doubt of our ability to maintain the Government's assurances to public servants and to move toward a bilingual and representative Service.

Treasury Board
Ottawa



CANADA

SECRETARY OF THE TREASURY BOARD
LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL DU TRÉSOR

Circular No.: 1971-21

Our File No.: 7628-1

OTTAWA 4, March 9, 1971.

To: Deputy Heads of Departments
and Heads of Agencies

Subject: Management Objectives
for Bilingualism

This circular summarizes those management objectives which are considered to be relevant to the implementation of the Government's policies for the development of bilingualism within the Public Service. It is intended to guide departments and agencies in the development of programs to achieve this goal. The objectives are as follows:

1. To ensure that the English and French languages possess and enjoy equality of status and equal rights and privileges as to their use in all the institutions of the Parliament and Government of Canada.
2. To ensure that the linguistic and cultural values of both English-speaking and French-speaking Canadians will be reflected in federal government institutions, and that due account will also be taken of the values of the cultural groups making up Canadian society.
3. To ensure that both French-speaking and English-speaking Canadians are adequately represented in departments and agencies of the Public Service - both in terms of numbers and of levels of responsibility.
4. To ensure that the French language increasingly takes its place, along with English, as a language of work in the federal Public Service.
5. To ensure that the government and its agencies provide bilingual services to, and communicate as necessary in both languages with, the public in the National Capital Region, in federal bilingual districts and elsewhere where there is sufficient demand insofar as it is feasible to do so, as well as in dealing with the travelling public.
6. To ensure that all written communications intended for the public at large are made available in both official languages, and that communications addressed to individuals corresponding with government departments and agencies are prepared in the official language of the correspondent. "Communications intended for the public at large" means communications of a general rather than a specialized nature, directed towards a broad cross-section of the Canadian public.

7. To ensure that, as a general rule, in the case of internal communications, the originator has the option of using either of the official languages.
8. To ensure that all internal communications of general interest to public servants, or for general circulation within government departments and agencies are prepared in both official languages.
9. To assist employees in the acquisition of the second language skills necessary to enable government objectives to be met, and to provide the facilities necessary to assist employees in the retention and reinforcement of such acquired skills.
10. To increase the number of bilingual persons on strength, so that, by 1975, among personnel in the National Capital Region and personnel serving the public of bilingual districts, the percentages of bilingual employees by category will be:

Executive	60%
Administrative and Foreign Service	50%
Administrative Support	35%
Scientific and Professional	15%
Technical	15%
Operational	15%

11. To ensure that departments and agencies of the federal government provide personnel services to their English-speaking and French-speaking employees in their own language.

Departments and agencies should give priority to the planning and implementing of activities to achieve these bilingualism objectives. In particular, in view of the fact that Objective No. 10 applies to the service generally in the National Capital Region and in bilingual districts, departments and agencies are requested to indicate the extent to which that objective can be expected to be realized within their organization. They are requested to develop and to submit to the Treasury Board their plans for realizing these objectives within the context of their general manpower plan and to indicate the extent to which additional resources would be required.



A. W. Johnson

7. Assurer en règle générale à l'auteur d'une communication interne le choix de l'usage de l'une ou l'autre des langues officielles.

8. Assurer l'établissement dans les deux langues officielles de toutes les communications internes d'intérêt général pour les fonctionnaires ou de diffusion générale dans les ministères et départements et organismes du gouvernement.

9. Aider les employés à acquérir les connaissances de langue seconde qui sont nécessaires pour permettre la réalisation des objectifs gouvernementaux et fournir les moyens nécessaires pour permettre aux employés de conserver ces connaissances acquises et de les développer.

10. Augmenter le nombre des personnes bilingues en fonction de façon que, pour 1975, les effectifs bilingues de la région de la Capitale nationale et des districts bilingues correspondent aux pourcentages inscrits en regard des catégories énumérées ci-dessous:

Direction	60 p. 100
Administration et service extérieure	50 p. 100
Soutien administratif	35 p. 100
Scientifique et professionnelle	15 p. 100
Technique	15 p. 100
Exploitation	15 p. 100

11. Assurer dans la langue des employés de langue anglaise et de langue française les services au personnel que donnent les ministères et les départements et organismes du gouvernement fédéral.

Les ministères et les départements et organismes doivent considérer comme prioritaire la planification et la mise en oeuvre des activités destinées à réaliser ces objectifs de bilinguisme. En raison du fait que l'objectif no 10 s'applique à l'ensemble du service dans la région de la Capitale nationale et dans les districts bilingues, les ministères et les départements et organismes sont priés, en particulier, d'indiquer la mesure dans laquelle on s'attend de voir cet objectif se réaliser au sein de leur service. Ils sont priés d'élaborer et de présenter au Conseil du Trésor leurs plans conçus pour la réalisation de ces objectifs dans le cadre de leur plan général de main-d'oeuvre et d'indiquer l'étendue de leur besoin en ressources supplémentaires.



A. W. Johnson



SECRETARY OF THE TREASURY BOARD
LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL DU TRÉSOR

Circulaire n° : 1971-21

Notre dossier : 7628-1

OTTAWA 4, le 9 mars 1971.

Aux : Sous-chefs de ministère et
chefs de département et
organisme

Objet : Objectifs de direction

concernant le bilinguisme

La présente circulaire résume les objectifs de direction que l'on estime pertinents à la mise en oeuvre des politiques officielles pour l'expansion du bilinguisme dans la Fonction publique. Elle a pour objet de guider les ministères et les départements et organismes dans l'élaboration des programmes conçus à cette fin. Voici les objectifs :

1. Assurer aux langues anglaise et française l'égalité de statut, de droit et de privilège quant à leur usage dans l'ensemble des institutions parlementaires et gouvernementales du Canada.
2. Assurer dans les institutions du gouvernement fédéral la présence des valeurs linguistiques et culturelles des Canadiens de langue anglaise et de langue française et le rôle qui revient aux valeurs des groupes culturels qui constituent la société canadienne.

3. Assurer une représentation suffisante des Canadiens de langue française et de langue anglaise dans les ministères et les départements et organismes de la Fonction publique, tant du point de vue du nombre que de celui des niveaux de responsabilité.
4. Assurer l'occupation progressive de la place qui revient au français, aux côtés de l'anglais, comme langue de travail dans la Fonction publique fédérale.
5. Faire en sorte que le gouvernement et ses organismes assurent au public de la région de la Capitale nationale, des districts fédéraux bilingues et dans les autres localités où il existe une demande suffisante et des possibilités de la satisfaction, ainsi qu'au public voyageur, des services bilingues et, lorsqu'il y a lieu, des communications dans les deux langues.
6. Assurer la disponibilité dans les deux langues officielles de toute communication écrite destinée au grand public et l'établissement dans la langue officielle du correspondant des communications adressées aux particuliers qui communiquent avec les ministères ou les départements et organismes gouvernementaux. (Par "communication destinée au grand public", on entend les communications d'un caractère général plutôt que spécialisé qui s'adressent à de larges éléments représentatifs du public canadien.)

Aux termes de cette politique, les exigences linguistiques envisagées dans notre perspective ne mettront pas d'obstacles sérieux aux occasions d'avancement, surtout dans le cas des fonctionnaires anciens. Dans une Fonction publique en expansion progressive et caractérisée par des mouvements de personnel relativement élevés, les possibilités de carrière demeureront aussi intéressantes qu'elles le sont aujourd'hui, sinon davantage. Une programmation soignée des mesures du bilinguisme, des occasions plus nombreuses de formation en langue, tout autant que l'intérêt et la bonne volonté des fonctionnaires, nous libèrent de tout doute sur notre capacité de maintenir les assurances que le Gouvernement a données aux fonctionnaires et d'avancer vers la réalisation d'une Administration bilingue et représentative.

De plus, les rumeurs inquiétantes qui sont lancées au sujet de la mise en oeuvre mal étudiée et prématurée du bilinguisme devraient être enterrées une fois pour toutes. En 1966, M. Pearson l'a déclaré sans équivoques et le Gouvernement actuel n'a pas l'intention de revenir sur sa déclaration selon laquelle "le bilinguisme doit s'appliquer graduellement sur une période de plusieurs années et d'une façon qui ne cause aucune injustice ni malentendu. Les diverses mesures requises devraient être intégrées dans un programme à longue portée et bien défini". Tant du point de vue de son étendue que de celui du moment choisi pour son application, le programme est modéré et réaliste.

De même réalisme et cette même modération doivent être appliqués partout. M. Pearson a donné des garanties non équivoques en 1966 aux employés anciens et ces garanties vont être maintenues. Il a aussi reconnu que le bilinguisme doit constituer un besoin en pratique et il a déclaré précisément qu'il "doit être défini en fonction des postes à remplir, et non seulement en fonction des personnes". Il était évident à ce moment-là, que comme cela l'a été durant de nombreuses années avant 1966, que certains emplois ou certains groupes d'emplois devaient être reconnus comme bilingues et que, conséquemment, ils ne pouvaient être ouverts aux fonctionnaires unilingues dans les conditions où ils sont ouverts aux fonctionnaires bilingues, tout comme s'il n'existait ni de politique des langues officielles ni de secteurs de la fonction publique où il serait raisonnable d'exiger une connaissance des deux langues. Le mérite constitue le fondement des nominations et des promotions et, si les besoins généraux de la fonction publique exigent une capacité de bilinguisme, ce fait est un élément du mérite par rapport aux emplois en question. En d'autres termes, le "mérite", dans le cas d'un emploi particulier, peut comprendre ou non une capacité de bilinguisme.

Voilà des faits qui correspondent à des réalités de la vie canadienne. Mais il ne s'agit pas de faits qui doivent exercer des effets défavorables sur le déroulement des carrières. Le Gouvernement offre des occasions de plus en plus nombreuses aux fonctionnaires de se donner une formation linguistique qui leur permette d'acquérir des connaissances de langue. Je suis heureux et fier de pouvoir dire que les fonctionnaires en tirent de plus en plus parti. Cela veut dire que s'il est nécessaire de déclarer un emploi bilingue dans l'avenir, le titulaire n'en sera pas exclu, même s'il est unilingue. Il lui sera offert l'occasion d'acquérir aux frais de l'Etat, une connaissance de la langue officielle seconde qui lui sera suffisante pour satisfaire aux besoins de l'emploi, ou il lui sera offert une mutation, sans réduction de salaire, dans un emploi unilingue pour lequel il est qualifié.

principe du mérite et réaliserons l'objectif d'une fonction publique plus représentative. Cela suppose évidemment un recrutement plus actif de francophones. Si nous attendons simplement que les candidats se présentent pour prendre un emploi, nous pouvons nous attendre que le système fonctionnera en faveur de la situation présente et que nous continuerons d'avoir une fonction publique dont la composition n'est pas représentative du point de vue des deux communautés linguistiques. Cela est particulièrement vrai si nous imposons une condition de bilinguisme aux futurs débutants francophones que nous n'imposons pas aux anglophones. Il ne s'agit pas de fixer des contingents artificiels. Un recrutement actif va permettre de découvrir des candidats qualifiés dans les deux groupes linguistiques. Penser autrement, croyons-nous, équivaldrait à dire que le mérite est la prérogative d'une seule communauté linguistique dans notre pays.

Après avoir parlé des besoins accrus sur le plan de la langue, il importe de bien marquer la position du Gouvernement sur la question des garanties qui ont été données aux fonctionnaires unilingues anciens. Ces garanties ont été énoncées en premier lieu par M. Pearson en 1966 et de nouveau, par l'actuel premier ministre en 1968. Le Gouvernement a l'intention d'en assurer le maintien.

Tout d'abord, permettez-moi de dire sans ambiguïté que la fonction publique offre et continuera d'offrir des possibilités aux personnes qui ne sont pas bilingues. A Ottawa et dans la plupart des régions du Canada, il y aura des emplois de nature fort diversifiée pour les gens de tout degré d'ancienneté qui sont unilingues, qu'ils soient de langue française ou de langue anglaise. Le Gouvernement comprend très bien que la plupart des Canadiens ne seront pas bilingues et qu'ils ont un rôle important à jouer dans la fonction publique s'ils ont le désir d'y entrer et s'ils possèdent les qualifications voulues. Si nous persistons dans l'exécution des politiques que j'ai énoncées aujourd'hui et si, d'une façon particulière, nous assurons la réalisation des structures et de l'équilibre convenables aux niveaux les plus élevés, l'Administration sera de plus en plus en mesure de permettre aux unilingues, tant de langue anglaise que de langue française, de travailler dans la langue officielle de leur choix. De cette façon, le programme n'aura aucunement pour résultat d'exclure les personnes unilingues qualifiées et les carrières intéressantes ne leur seront pas interdites.

Disons aussi clairement que la sécurité d'emploi n'est menacée d'aucune façon. Il n'y aura ni rétrogradiations ni renvois, pas plus qu'il n'y aura de pressions occultes exercées dans ce sens pour des motifs d'absence de capacité bilingue.

si nous continuons à imposer aux Canadiens de langue française des conditions de connaissance de la langue seconde que nous n'imposons pas aux personnes de langue anglaise qui entrent au service. Dans ces circonstances, nous pourrions nous attendre qu'un grand nombre de francophones continueraient d'être bloqués aux concours d'entrée. D'autre part, si nous devons appliquer aux futurs débutants francophones les mêmes conditions que nous appliquons aux futurs débutants anglophones, nous allons ouvrir la voie à une utilisation plus grande d'une source de main-d'œuvre à laquelle on a eu insuffisamment recours, soit celle des candidats francophones bien qualifiés dont la connaissance de la langue anglaise est limitée.

Voilà une des raisons pour laquelle le Gouvernement, reconnaissant que, dans la plupart des domaines, la fonction publique s'est toujours fondée sur des unités travaillant entièrement en anglais, a l'intention d'établir un certain nombre d'unités de langue française sur une base expérimentale.

Nous reconnaissons que ces objectifs de direction font surgir des inquiétudes dans l'esprit des députés, du grand public en général et des membres de la fonction publique au sujet du système du mérite et des garanties données aux fonctionnaires unilingues. Il est important qu'il n'existe pas de malentendus au sujet des vues du gouvernement sur la question du mérite dans ses rapports avec le recrutement et la question des garanties qui ont été offertes aux fonctionnaires unilingues de longue date.

Au sujet de la question du mérite, je veux m'exprimer d'une façon claire, comme le Premier ministre l'a fait dans sa déclaration du 23 juin 1970, où il dit que "le premier impératif consistera toujours à rechercher le fonctionnaire qui possède les titres les plus importants pour le poste à remplir. Il ne nous apparaît nullement incompatible de veiller au maintien de ce principe tout en respectant la nécessité d'assurer à des éléments des deux collectivités, tant francophone qu'anglophone, une participation pleine et entière au sein de la Fonction publique fédérale".

Le problème, comme je l'ai déclaré il y a un instant, consiste en réalité à augmenter progressivement le nombre d'emplois où, soit le bilinguisme, soit le travail dans l'une ou l'autre langue est une condition, - ce qui veut dire qu'on s'éloignerait progressivement de la situation où la seule connaissance de l'anglais est une exigence, pour aller vers une situation où le bilinguisme peut être une exigence et passer ensuite à une situation où, soit le français, soit l'anglais peut être utilisé dans un nombre grandissant d'emplois. Voilà comment nous augmentons les chances offertes aux francophones qualifiés et ainsi, en même temps, nous maintiendrons sans le

Je passe maintenant au second point. Si nous devons faire des progrès dans ce sens, nous devons reconnaître, comme je l'ai laissé entendre, qu'il faudra apporter d'autres modifications au système de formation linguistique. Du point de vue quantitatif, des succès considérables ont été obtenus. Cependant nous devons nous demander si nous travaillons à une cadence assez rapide et d'une façon assez efficace en ce qui concerne le personnel-clé de l'échelon supérieur dont j'ai parlé il y a un instant. Dans l'ensemble, nous croyons devoir répondre par non et que de nouvelles mesures sont nécessaires. Les hauts fonctionnaires ont été priés par directives d'établir des plans pour une formation accélérée à ce niveau et de déterminer les niveaux de connaissance d'une langue seconde que l'on doit s'attendre de voir aux divers échelons de la fonction publique.

En dernier lieu, et c'est peut-être le point le plus important, nous devons envisager franchement le problème du recrutement des francophones. Il faut bien se rendre compte que la fonction publique n'était pas et n'est pas représentative quant à la participation des francophones. Les statistiques démontrent que, avec une exception possible dans le recrutement des candidats au niveau de début, la participation des francophones dans l'Administration est encore moins que satisfaisante et que son taux de progression n'est pas suffisant. Par exemple, seulement 15 p. 100 des employés de la catégorie de la direction sont francophones et le pourcentage des francophones nommés dans cette catégorie depuis le mois d'avril 1966 est demeuré à ce niveau. Permettez-moi de répéter que cette situation peut être redressée seulement par l'adoption de plans de développement de la main-d'œuvre qui aura pour résultat de donner une formation accélérée en français aux anglophones occupant des emplois de surveillance et, par conséquent, d'assurer le recrutement accéléré de francophones pour l'Administration et le perfectionnement de ceux qui s'y trouvent déjà. Je ne saurais souligner trop fortement le besoin d'un plan de gestion soigneusement établi dans ce domaine parce que, en l'absence d'un tel plan, nous n'allons simplement que perpétuer la situation existante. Les hauts fonctionnaires de mon ministère étudient cet aspect du problème et je m'attends qu'ils seront en mesure de formuler en collaboration avec les ministères des programmes de développement de la main-d'œuvre dans ce domaine.

Lorsqu'il s'agira d'élaborer de tels plans, il sera d'une importance particulière, si nous devons avoir une Administration publique plus représentative, d'essayer d'assurer une plus grande chance d'égalité des langues dans l'Administration. Il serait peu réaliste de s'attendre à attirer des francophones en plus grand nombre dans la fonction publique

Catégorie technique 15 p. 100

Catégorie de l'exploitation 15 p. 100

Je veux dire d'une façon claire que le gouvernement accepte ces buts et qu'il les établit à titre de politique gouvernementale s'appliquant à l'ensemble de la Fonction publique tant dans la Capitale nationale que dans les districts bilingues. Il a aussi l'intention de prendre les mesures appropriées pour s'assurer que la direction dans la Fonction publique atteigne ces buts. Toute modification apportée à ces buts fera naturellement l'objet de conversations avec les associations de personnel. A ce propos, je voudrais attirer l'attention des membres sur le dernier paragraphe de la circulaire dont j'ai déjà parlé, où nous prions les ministères et les départements et organismes d'élaborer et de présenter au Conseil du Trésor leurs plans conçus pour la réalisation de ces objectifs dans le cadre de leur plan général de main-d'oeuvre. "En raison du fait que l'objectif 10", qui traite des buts, "s'applique à l'ensemble du service dans la région de la Capitale nationale et dans les districts bilingues, les ministères et les départements et organismes sont priés, en particulier, d'indiquer la mesure dans laquelle on s'attend de voir cet objectif se réaliser au sein de leur service".

Au sujet des échelons les plus élevés dans la Fonction publique, je voudrais faire remarquer qu'il peut être nécessaire de dépasser ces buts. Le besoin de capacité bilingue au niveau de la direction est reconnu depuis 1966. A la lumière de l'expérience acquise, au fur et à mesure de la mise en oeuvre du programme, nous en sommes venus à penser que l'objectif doit, en fin de compte, assurer que l'ensemble des fonctionnaires titulaires des grades les plus élevés ait une maîtrise suffisante des deux langues officielles pour leur permettre de communiquer dans l'une ou l'autre de ces langues. Comme l'a déclaré le premier ministre Pearson en 1966, "il sera de pratique courante que les communications orales ou écrites à l'intérieur de la Fonction publique se fassent dans l'une ou l'autre langue officielle au choix de l'auteur, celui-ci ayant d'oresnavant la certitude d'être compris par ceux à qui il s'adressera". Si cela ne se fait pas, nous perpétuerions un système selon lequel les fonctionnaires, dans l'ensemble de l'Administration, sont obligés de travailler dans la langue de leur surveillant plutôt que dans la leur. Cet état de choses ne peut pas être tenu pour juste ou conforme à la politique de base. Le moment a choisis pour mettre de nouvelles mesures en vigueur dans ce sens feront partie des études de main-d'oeuvre et des lignes directrices de direction auxquelles je me suis reporté ci-haut.

plus pénétrante doivent être prises si nous voulons réaliser ce type de Fonction publique dont M. Pearson a parlé. A titre d'objectif de direction, ces mesures auront des répercussions évidentes du triple point de vue de la reconnaissance des besoins linguistiques se rattachant aux emplois, de nos programmes de formation en langue et de nos programmes de recrutement.

Tout d'abord, il faudra accélérer considérablement la désignation progressive des emplois de l'échelon supérieur qui exigent une connaissance des deux langues. C'est seulement de cette façon qu'il sera possible aux personnels subalternes des sous-ministres et des sous-ministres adjoints de travailler dans la langue de leur choix. Afin de réaliser cet objectif, il sera évidemment nécessaire d'accélérer la formation en langue française des anglophones occupant ces emplois de l'échelon supérieur et le recrutement de francophones qualifiés pour remplir les postes vacants à cet échelon.

Parallèlement à la prise de ces mesures concernant les emplois de l'échelon supérieur le plus élevé de la Fonction publique, il sera aussi possible d'accélérer la désignation progressive des emplois de l'échelon moins élevé qui exigent une connaissance des deux langues ou une connaissance de l'une ou l'autre de ces langues. Encore une fois, les possibilités de recrutement de francophones seront plus grandes, ce qui créera la nécessité d'offrir des occasions plus nombreuses aux anglophones de se donner une formation en langue française. C'est de cette façon que nous progresserons vers notre objectif d'une Fonction publique représentative.

Permettez-moi de parler maintenant des buts que nous devrions nous fixer concernant le bilinguisme dans la Fonction publique. Les membres se rappelleront que la Commission de la Fonction publique a proposé il y a quelque temps des buts provisoires pour 1975 selon lesquels, dans la région de la Capitale nationale et dans les districts bilingues, les pourcentages d'employés bilingues (anglophones ou francophones) par catégorie seront les suivants :

Catégorie de la direction 60 p. 100

Catégorie administrative et du service extérieur 50 p. 100

Catégorie du soutien administratif 35 p. 100

Catégorie scientifique et professionnelle 15 p. 100

Les objectifs de base du gouvernement en ce qui concerne la Fonction publique restent ceux qu'a énoncés M. Pearson en 1966. A ce moment-là, il a déclaré: "Dans un Etat fédéral diversifié comme le Canada, il est important que tous les citoyens jouissent d'occasions équitables et égales de participer à l'administration nationale et de pouvoir s'identifier à leur propre capitale nationale, s'y

sentant chez eux. Le gouvernement espère et compte que, dans une période de temps raisonnable, un état de choses se sera établi au sein de la Fonction publique en vertu duquel: a) il sera de pratique courante que les communautés orales ou écrites à l'intérieur de la Fonction publique se fassent dans l'une ou l'autre langue officielle au choix de l'auteur, celui-ci ayant dorénavant la certitude d'être compris par ceux à qui il s'adressera; b) les communications avec le public se feront normalement dans l'une ou l'autre langue officielle eu égard au client; c) la Fonction publique reflètera, dans le recrutement et la formation de ses membres, les valeurs linguistiques et culturelles des Canadiens aussi bien de langue anglaise que de langue française: et d) un climat se créera dans lequel les fonctionnaires des deux groupes linguistiques pourront travailler ensemble vers des buts communs, en utilisant leur propre langue et en s'inspirant de leurs valeurs culturelles respectives, tout en appréciant à leur pleine valeur et en respectant celles des autres."

Par suite de cette politique, le gouvernement se donne pour objectif fondamental d'assurer l'égalité des chances dans la Fonction publique aussi bien aux Canadiens de langue française qu'aux Canadiens de langue anglaise. Cela aura pour résultat de rendre la Fonction publique plus intégralement représentative qu'elle ne l'a été dans le passé et de permettre aux francophones et aux anglophones d'arriver, à un rythme beaucoup plus rapide qu'auparavant, à participer de façon plus adéquate, tant du point de vue du nombre que de celui des niveaux à l'intérieur de la Fonction publique.

Ce que nous nous efforçons de réaliser pourrait s'exprimer d'une autre façon en disant que nous désirons nous intéresser davantage au caractère d'ensemble de la Fonction publique. Tout au long de l'histoire de la Confédération, des efforts considérables ont été faits pour trouver les moyens de prendre en ligne de compte l'un des faits principaux de la vie canadienne: l'existence de deux communautés linguistiques majeures. Certains efforts ont été faits dans ce sens dans la Fonction publique mais il est apparu de plus en plus évident que des mesures de portée

Monsieur le Président,

Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de faire un exposé introductif aux discussions qui vont suivre.

Le gouvernement se félicite de l'occasion qui se présente d'engager une discussion sur tous les aspects des politiques qu'il a élaborées depuis 1966 au sujet de la situation des deux langues officielles dans la Fonction publique. Il s'agit d'un sujet très vaste qui implique tous les ministères et organismes du gouvernement. Il m'incombe, en ma qualité de ministre responsable de l'organisation et de la gestion du personnel de la Fonction publique dans son ensemble, d'énoncer la politique du gouvernement concernant le bilinguisme dans la Fonction publique. Le Secrétaire d'Etat, en raison de ses attributions se rattachant à l'élaboration des politiques du bilinguisme applicables à l'ensemble du territoire, tant dans le secteur public que dans le secteur privé, sera aussi à votre disposition si les membres du Comité désirent l'inviter à assister à une réunion ultérieure. Et le président de la Commission de la Fonction publique, dont les attributions consistent à prononcer les nominations et les promotions dans la Fonction publique et à s'occuper de la formation linguistique, sera présent, me dit-on, pour vous renseigner sur cet aspect de l'application des politiques du bilinguisme dans la Fonction publique.

Je vais énoncer la politique des langues officielles dans son application à la Fonction publique et toucher à certains des objectifs de direction majeurs qui en découlent. La plupart de ces objectifs ont déjà été rendus publics mais ils n'ont pas été rassemblés dans une même déclaration. Je prie donc le secrétaire du Conseil du Trésor de communiquer, aujourd'hui même, à tous les sous-chefs de ministère et à tous les chefs de département et d'organisme une lettre énonçant les principaux objectifs de direction dans ce domaine.

Avec votre permission, je voudrais déposer un exemplaire de cette lettre circulaire. Elle sera utile des maintenant pour revoir quelques-uns des objectifs principaux et les besoins de perfectionnement de la main-d'oeuvre et de planification du personnel qui s'y rattachent.



OBJETIFS DE DIRECTION
CONCERNANT LE BILINGUISME
DANS LA FONCTION PUBLIQUE

Texte de la déclaration faite par
l'honorable C.M. Drury,
Président du Conseil du Trésor,
devant le Comité des prévisions
budgétaires en général de la
Chambre des communes

Le mardi, 9 mars 1971

CA1 TB 71

-73 023

"PROFIL DU FONCTIONNAIRE DE DEMAIN"

Discours prononcé par John J. Carson
Président, Commission de la Fonction publique

devant

l'Association des administrateurs de personnel
de la Fonction publique - région canadienne

le 1er juin 1972

Quand on est venu m'inviter à traiter le sujet du profil du fonctionnaire de demain, je me suis souvenu d'un titre quelque peu semblable que j'avais utilisé pour un discours que j'ai fait à la réunion annuelle de l'Institut d'administration publique en 1967. J'ai pensé qu'il me suffirait de rajeunir ce dernier. Cependant, quand j'ai commencé à relire ce que j'avais dit il y a cinq ans, je me suis rendu compte que mon texte datait étrangement. Les quelques problèmes qui paraissaient être les mêmes, étaient devenus plus complexes.

Cela me rappelle un de mes amis qui retourna à son alma mater pour une réunion de classe. Après avoir parcouru rapidement des copies d'examen actuelles avec un de ses anciens professeurs, il s'est dit surpris de constater qu'un bon nombre de questions étaient les mêmes que celles auxquelles il avait eu à répondre il y a des années. "J'aurais pensé", dit-il, "qu'elles auraient été différentes". "Non", répondit le professeur, "les questions ne changent guère. Ce sont les réponses qui changent".

A Héraclite, qui discourtait sur la situation du monde il y a deux mille ans, on fait dire - encore aujourd'hui - qu'il n'y a rien de permanent, sauf le changement. Je ne suis donc pas d'accord avec mon ami le professeur, ce ne sont pas seulement les réponses qui changent aujourd'hui, les questions changent aussi et les questions et les réponses contribuent beaucoup, les unes comme les autres, à façonner le profil du fonctionnaire et de la Fonction publique de demain.

Ce n'est que récemment, par exemple, que les employés et la direction ont commencé à mettre en doute la nécessité d'heures de travail uniformes pour toutes les entreprises sans exception. Quelqu'un quelque part a soulevé la question -- et la réponse venant des milieux ouvriers où l'idée de périodes de travail mobiles a été appliquée, semble favorable. Certains semblent priser l'idée d'avoir un jeu de deux heures à l'arrivée et au départ, le nombre ordinaire d'heures de travail étant effectuées entre les deux. Pourquoi pas?

De nouveau, quelqu'un quelque part a soulevé la question de savoir si cette institution qu'est la semaine de travail de cinq jours était absolument indispensable. De même, dans un grand nombre de cas où l'idée d'une semaine de travail plus courte a été tentée, on a constaté que l'on n'avait pas objection à une journée de travail de dix heures, à la condition que le temps soit rendu sous forme de fins de semaine plus longues.

C'est un cliché que de dire que nous vivons dans un monde qui change rapidement -- nous en sommes tous conscients. Le problème est de ne pas se laisser dépasser par le changement, ou mieux encore, de le prévoir et de le devancer... et cela s'applique davantage encore aux considérations de personne qu'aux ordinateurs et autres formes d'automatisation qui font l'objet de beaucoup de planification prévisionnelle. Le désir que nous voyons se manifester de tous côtés de voir l'individu affirmer son individualité -- son identité humaine -- signifie qu'il y a rupture d'avec les normes établies et les concepts vieillis.

Nous avons toujours besoin de réponses aux problèmes -- mais nous avons aussi besoin de nouvelles questions, besoin d'envisager sous un angle nouveau des situations que nous tenons peut-être pour acquises. Un des principaux reproches que la jeune génération adresse au soi-disant ordre établi est, sauf erreur, qu'elle se sent dépersonnalisée dans un grand nombre des institutions actuelles. Je ne veux pas ici faire concurrence à de prestigieux avant-gardistes comme Marshall McLuhan ou Alvin Toffler, mais je pense que le monde de demain ne sera pas autant que celui d'aujourd'hui un monde de compromis. Ce sera un monde où nous voudrions en plus grand nombre garder intacte notre personnalité, parce que la véritable menace dont l'individu a à craindre, est cette tendance apparemment inexorable à la dépersonnalisation -- à la fois au sein de la bureaucratie et parmi les citoyens au service desquels nous oeuvrons.

Cela est aussi vrai pour les collectivités que pour les individus - et - cela peut devenir conflictuel. La collectivité tout en cherchant à affirmer son identité peut parfois constituer une menace pour l'identité de l'individu. Je pense qu'en quelque sorte un des grands défis qui se posent à nous dans l'exercice de nos fonctions d'administrateurs de personnel, est de voir, à ce que les conflits de cette nature reçoivent une solution. Plus que tout les autres, nous devrions trouver moyen de sauvegarder la liberté et l'initiative individuelles au sein de nos bureaucraties de plus en plus systématisées et collectivisées.

La chose la plus dépersonnalisante qu'il soit possible de faire, est de transformer les gens en statistiques - aussi éviterais-je les statistiques de mon mieux. Par conséquent, peut-être me sera-t-il impossible de dessiner le nouveau profil du fonctionnaire moyen. Je devrai aussi dire, entre parenthèses, que je suis certain qu'il n'y a rien de tel qu'un fonctionnaire moyen.

Le changement le plus radical qui s'est produit dans le profil du fonctionnaire fédéral au Canada est survenu, évidemment, il y a plus de cinquante ans, lorsque le règlement a été modifié de telle sorte que l'obtention d'un emploi dans le fonctionnarisme ne dépendait plus de qui vous connaissiez, mais de ce que vous connaissiez. Le principe du mérite, instauré à cette époque-là, nous a été bénéfique - mais son application depuis 1918 ne nous a pas nécessairement donné une fonction publique qui soit pleinement représentative. Hors de la province de Québec, le nombre des fonctionnaires dont la langue maternelle est le français, est bien loin de correspondre à leur représentation dans la population en général.

D'après le recensement de 1971, 27 p. 100 de la population du Canada ont le français pour langue maternelle, alors que seulement 18 p. 100 de la fonction publique fédérale sont francophones.

Nous avons encore du travail à faire et ce n'est pas le processus normal de recrutement qui nous permettra de réaliser une Fonction publique qui soit la vraie image de la nation. L'an dernier, comme vous pourrez le constater en parcourant notre rapport annuel, déposé au Parlement hier, seulement 8 p. 100 des 66,000 nominations effectuées à la Fonction publique ou au sein de celle-ci exigeaient le français comme condition linguistique essentielle et seulement 9 p. 100 des nominations exigeaient le bilinguisme.

Que ceux qui s'inquiètent de l'avenir du château fort anglo-saxon dans la Fonction publique, n'aient rien à craindre si tel doit être le rythme de progrès. Pour ma part, je pense que nous devrions progresser plus rapidement dans la réalisation d'un fonctionnarisme plus bilingue et plus biculturel. Heureusement qu'il y a d'autres Canadiens, tant anglophones que francophones, qui continuent de croire à l'objectif que nous nous efforçons d'atteindre. Le nombre d'étudiants inscrits aux cours de formation linguistique pour 1972-73 est très encourageant. Au moins dix mille fonctionnaires fédéraux ont manifesté l'intention de faire un effort personnel au cours de la prochaine année.

Une très large section de la population est également sous-représentée dans la Fonction publique fédérale - c'est-à-dire les femmes. Les femmes, d'une façon générale, ont été limitées aux genres de travail considérés (par les hommes) comme leur convenant -- l'enseignement, les soins infirmiers, la dactylographie, le classement des dossiers et l'art de faire le café.

Je reviendrai plus loin au problème féminin. Je veux tout d'abord signaler que depuis beaucoup trop longtemps la Fonction publique se comporte comme si elle ignorait, à toutes fins utiles, l'avantage qu'il y aurait de recourir aux services des Canadiens qui ont été les premiers habitants du pays -- les indigènes ou les autochtones. Nous avons établi tout un ministère pour voir à leurs besoins mais nous n'avons jamais précisé dans nos normes de sélection concernant les postes de ce ministère, que la connaissance ou l'appréciation des cultures indigènes pourrait constituer une aptitude avantageuse.

Tous ces groupes soulèvent maintenant de nouvelles questions - exigent que les situations et les gens soient considérés dans de nouvelles perspectives - des efforts totalement renouvelés en vue de susciter un plus grand dynamisme dans la Fonction publique.

Un profil actuel d'un groupe de fonctionnaires fédéraux -- le PE ou Groupe Administration du personnel - dans lequel se retrouvent la plupart d'entre vous -- traduit certains changements qui se produisent déjà et indique les points qui doivent faire l'objet de nouveaux changements.

Les niveaux d'âge que l'on trouve dans le groupe, sont abaissés -- parce que la plupart des nouvelles recrues entrent aux niveaux un à trois et la plupart de ces nouvelles recrues sont dans la vingtaine ou la trentaine.

Le niveau éducationnel de ces recrues est en même temps relevé. Parmi ceux qui se sont joints à nous au cours des deux dernières années, six sur dix détenaient un grade universitaire.

Approximativement, deux sur dix sont soit francophones soit bilingues. Plus de quatre sur dix s'inscrivent à des cours de formation linguistique.

Jusque là -- excellent. Le groupe du personnel tend à se rejeunir, est plus instruit, est disposé à devenir bilingue, s'il ne possède déjà cette aptitude.

Mais après, les choses se gâtent. Nous constatons qu'il a été question jusqu'ici presque uniquement d'hommes. En juin dernier, le groupe PE ne comptait qu'une femme sur dix et même s'il est difficile de se représenter une fraction de femme, ce chiffre représente une diminution fractionnaire par rapport aux années précédentes. Et, conformément à ce qui s'est produit par le passé, c'est aux plus bas niveaux d'emploi qu'on retrouvait le plus grand nombre de femmes. D'une façon générale, plus le niveau est élevé, plus la proportion de femmes est faible.

Cependant, chez les femmes PE, six sur dix ont des grades universitaires et vingt pour cent ont des grades supérieurs - c'est un peu mieux que leurs homologues du sexe masculin.

Passons maintenant en revue les programmes et les méthodes, déjà adoptées qui peuvent influencer sur le nouveau profil.

D'abord, l'amélioration du sort des femmes dans la Fonction publique. Il y a plus d'un an, la Commission de la Fonction publique mettait sur pied son office de l'égalité des occasions d'emploi pour les femmes. Cette initiative s'inspirait non seulement du rapport de la Commission royale d'enquête sur la condition de la femme, mais aussi de ce qui a fini par être appelé le Rapport Archibald, ou "Le sexe dans la Fonction publique". De toute évidence, pour corriger la situation de discrimination révélée dans ces deux rapports, il fallait recourir à des mesures rigoureuses. Il serait assurément nécessaire de modifier les attitudes préconçues -- et pas seulement celles des hommes. Les femmes elles-mêmes, a-t-on constaté, avaient à choisir de sortir de leur ghetto et de s'efforcer d'atteindre les plus hauts niveaux d'emploi qu'elles étaient aptes à occuper. Nous avons été jusqu'à donner des cours aux conseillers en orientation des écoles secondaires sur les préjugés créés -- parfois pour la vie -- d'abord par l'acceptation de la part des parents de l'idée que seuls certains genres de travail conviennent aux femmes et, ensuite, par l'acceptation tacite de cette idée par l'orienteur.

Nous avons conduit une campagne d'information dans les ministères de l'Etat, afin qu'un plus grand nombre de femmes fonctionnaires de talent s'inscrivent aux cours de formation en administration, tels que le Programme d'affectation des cadres. A l'autre extrémité de l'échelle, nous avons mis en marche, en février dernier, une série de cours de formation de trois et de quatre semaines, destinés expressément aux secrétaires et au groupe des commis en écriture dans lequel se retrouvent un si grand nombre de femmes, pour aider celles qui veulent sortir du rang de commis.

Mais les préjugés ont la vie dure -- quel que soit leur genre. Récemment, le cabinet fédéral a décidé de nous aider, enjoignant les ministères de prendre sans délai les mesures nécessaires pour attribuer à un plus grand nombre de femmes des postes de gestion.

Il est donc raisonnable de présumer que le profil du fonctionnaire présentera à l'avenir un plus grand nombre de traits féminins que par le passé. Ce n'est pas trop tôt. Je pourrais ajouter, à ce moment-ci, que la Commission étudie aussi, avec le Conseil du Trésor, la possibilité de retenir les femmes ayant une formation professionnelle dans des emplois à temps partiel -- en attendant que leurs charges de famille leur permettent de reprendre un emploi permanent à plein temps -- et bien entendu, il y aura le coup de pouce supplémentaire des garderies -- ce qui, je l'espère, deviendra quelque chose de normal dans la situation du travail d'ici très peu d'années.

Pour ceux que la statistique intéresse -- et il y a beaucoup de statistiques dans notre rapport annuel -- je dois avouer que sur les 55,000 femmes que compte la Fonction publique fédérale, 80 p. 100 sont toujours dans la catégorie du soutien administratif. Quatre ont été promues au rang de sous-chefs (ce qui marque une grande amélioration par rapport à la situation qui prévalait il y a quelques années, alors qu'il n'y avait qu'une seule femme au niveau de sous-chef -- mon ancienne collègue, Ruth Addison).

Il est aussi intéressant de noter qu'en 1967, seulement 2.3 p. 100 des femmes se trouvaient aux paliers de traitement de \$12,000 et plus, alors qu'en 1972, il y en avait 9.3 p. 100.

Il y a, bien sûr, place pour le progrès.

La politique du bilinguisme constitue une autre initiative en voie de réalisation dans la capitale nationale et les districts bilingues, qui modifiera le profil. C'est même un fait accompli. Je voudrais ici citer un passage d'un discours que j'ai fait il y a quelques mois à l'Institut fédéral d'administration.

"La bonne volonté est la clé du succès. Dans le cas qui nous occupe, nous comptons et nous devons compter sur les efforts des administrateurs de la Fonction publique de tous les ministères et, ce qui est plus important, sur les efforts et la compréhension de chacun des milliers de fonctionnaires qui travaillent dans la capitale nationale et ailleurs. Le fait même que nous puissions constater d'importants progrès indique que nous avons été épaulés par la grande majorité des intéressés. J'ai confiance en ceux avec qui nous avons travaillé jusqu'ici et je ne doute pas que nous puissions continuer à compter sur leur coopération et leur bonne volonté dans ce grand effort commun."

C'est la fin de la citation -- et je n'ai aucune raison d'y changer un mot. Je compte sur l'appui des administrateurs de personnel de la Fonction publique fédérale à ce sujet.

Il est tout simplement impossible de pouvoir prétendre constituer une Fonction publique représentative - consciente des besoins de toutes les parties du Canada, si nous demeurons une bureaucratie d'hommes blancs, d'âge moyen, parlant anglais.

A partir d'ici, je vais remplacer l'expression Fonction publique par le mot bureaucratie, parce qu'environ 75 p. 100 des fonctionnaires dans tout le Canada - fédéraux, provinciaux ou municipaux - exercent des fonctions identiques à celles du secteur privé, tâches qui ne sont pas, par conséquent, propres au gouvernement. Leur profil se modifiera avec celui des employés de General Motors.

Je veux plutôt ramener l'attention sur cette fraction de la Fonction publique spécifique du gouvernement.

Les membres plus ou moins intelligents, plus ou moins motivés, plus ou moins dédiés de ce groupe que la société considère comme sa bureaucratie - c'est-à-dire les planificateurs, les conseillers et les administrateurs des programmes du gouvernement: voilà ceux qui doivent se faire encore davantage les porte-parole des besoins de cette société qu'ils sont appelés à servir, besoins auxquels ils doivent aussi répondre en prenant les mesures qui s'imposent.

C'est au sein de ce groupe que les changements de profil prennent tout leur sens. J'ai déjà parlé des problèmes particuliers et du besoin de mesures spéciales dans le cas des femmes, des Canadiens d'expression française et de nos populations autochtones. Permettez-moi de brûler les étapes et de prendre pour acquis que les efforts que nous entreprenons à l'égard de ces groupes, porteront fruit - que la bureaucratie deviendra plus représentative et plus consciente des secteurs traditionnellement désavantagés de notre société.

Si vous me concédez ce bond en avant, je voudrais faire porter mes dernières observations sur le problème de notre démographie disloquée et sur ce que seront ses conséquences, selon moi, sur la bureaucratie et du point de vue du profil nouveau.

Pour une multitude de raisons, qui comprennent le faible taux de natalité des années de marasme économique et le retard apporté à la formation des foyers nouveaux à la seconde guerre mondiale, nous sommes confrontés par une répartition des niveaux d'âge qui n'est pas normale. Environ, deux millions de jeunes Canadiens feront leur entrée à epu près en même temps sur le marché du travail -- un marché du travail planifié et géré par une génération de bureaucrates d'âge moyen (dans les secteurs public et privé), qui ont grandi à une époque où les chimères de Horatio Alger n'étaient pas encore sérieusement mises en doute.

Or, camarades administrateurs de personnel de la Fonction publique, nous entreprenons une nouvelle partie de balle! Si cela ne vous a pas encore touchés ou n'a pas touché votre organisation - permettez-moi de vous suggérer de sortir sans tarder votre tête du sable avant de vous faire botter au derrière.

Ou j'interprète mal les signes avant-coureurs ou nous avons à faire face à une série totalement nouvelle de demandes sur la façon dont le travail est structuré et exécuté. L'accent portera de plus en plus sur la convenance, l'intégrité, la souplesse et la liberté.

Je sais que cela paraît cliché ou maternel à un grand nombre d'entre vous, mais telle sera la nouvelle éthique dans le monde du travail -- et je suggère qu'on commence à en tenir compte. Je souligne de nouveau que je parle de l'administrateur et du jeune fonctionnaire de profession libérale qui débute dans la carrière. J'abandonne à mes amis des syndicats de prévoir les besoins et le profil nouveau de leurs futurs membres.

Or, comment faisons-nous face aux besoins et au profil nouveaux du jeune bureaucrate en herbe?

Ma première suggestion est que nous commençons à nous occuper de la convenance du travail. Si je m'en remets à ce que j'entends dire par nos stagiaires en administration et par nos employés, aspirants-cadres, qui viennent à Ottawa l'été, je me demande parfois si nos gestionnaires d'âge moyen n'ont pas oublié combien il est enivrant, emballant, d'accomplir un travail qui en vaut la peine, et combien il est lourd de tuer le temps.

Subventionner l'enseignement supérieur est probablement un acte méritoire mais ne nous faisons pas illusion en pensant que le bureaucrate de demain pourra s'acheter avec un chèque de paie et non avec un travail significatif. On ne fait ainsi que créer des cyniques et des opportunistes -- et nous en avons assez de ces gens dans tout notre fonctionnarisme.

Ma deuxième suggestion est de commencer à nous préoccuper d'intégrité dans la répartition du travail d'une façon qui est significative pour notre jeune recrue. Loin de moi de suggérer que les fonctionnaires s'approprient jamais intentionnellement les fonds publics - ni davantage qu'ils mentent délibérément. Cependant, dans la mesure où nous induisons en erreur ou dissimulons, embrouillons les questions et faisons perdre le temps ou les heures-hommes de nos subordonnés, nous ternissons inévitablement notre réputation d'intégrité -- et de la sorte rebutons les plus consciencieux de nos étudiants.

Nous n'avons qu'à nous blâmer nous-mêmes si ce sont les bousilleurs corruptibles qui restent.

Ma troisième suggestion est que nous commencions à nous intéresser au besoin de souplesse et de liberté dans notre façon d'aborder la société nouvelle. La plupart d'entre nous avons accepté à contre coeur certaines de ses manifestations les plus superficielles, comme la façon de porter les cheveux et de se vêtir, mais je ne suis pas certain que nous ayons saisi les aspects les plus fondamentaux de la souplesse et de la liberté. Je parle du style de vie personnelle et du rejet de l'autoritarisme -- sans exclure le droit de différer d'avis quant aux questions de politique.

La plus grande partie de ma génération a accédé au fonctionnarisme à une époque différente, alors que les traditions d'anonymat et d'effacement étaient encore en honneur. Aux yeux d'une nouvelle génération de futurs bureaucrates élevée dans le cadre de la démocratie de participation, notre silence de spartiate ou notre timidité se présente sous les traits d'une abdication de liberté.

Evidemment, ce ne sera pas tâche facile d'apprendre à nos jeunes collègues à faire la distinction entre liberté et licence. Cependant nous n'y réussirons que si nous-mêmes nous prenons des attitudes plus souples et plus accueillantes.

Cela m'amène à ma quatrième suggestion, qui concerne le besoin de nous employer davantage à libérer les communications entre les divers niveaux de notre organisation. C'est une suggestion joliment rebattue, mais que nous ne semblons pas capables de faire passer des lèvres à la réalité. Donc, mes chers amis administrateurs de personnel de la Fonction publique, le temps nous échappe -- du moins aux niveaux de compétence plus étendue et plus complexe.

Si j'interprète correctement les résultats du questionnaire distribué récemment à nos jeunes administrateurs de personnel de la Fonction publique fédérale, je ne puis qu'avouer mon embarras et ma confusion.

Je suis le plus important employeur particulier de la Fonction publique fédérale, je fais plus de discours, j'assiste à plus de conférences, je parle à plus de jeunes que tout autre sous-chef que je connais, cependant il est évident que je ne communique pas - ou ce dont parlent les gens de ma génération ne signifie plus rien pour la bureaucratie de demain.

J'en arrive ainsi à ma cinquième et dernière suggestion.

Il y a un an, le Parlement du Canada a adopté une mesure législative visant à encourager les fonctionnaires à prendre leur retraite dès l'âge de 55 ans sans réduction actuarielle.

Cette mesure m'est apparue comme très progressiste. Elle semble reconnaître le dynamisme de notre nouvelle société, au moins de trois importantes façons:

- (1) en libérant ceux qui se sont acquittés de lourdes charges administratives non pour assumer une charge physiquement moins lourde mais pour jouer un rôle qui peut être également absorbant dans des domaines comme l'enseignement, l'aide internationale, celui de conseil, l'entreprise privée;
- (2) en dégageant les rangs de la gestion pour hâter l'avancement des plus jeunes qui pourraient être mieux armés pour répondre aux horribles exigences physiques, intellectuelles et psychiques de la gestion de la Fonction publique entre les années 1970 et 1980;
- (3) en déclenchant une révolution sociale sous forme d'une plus grande mobilité professionnelle et d'une préoccupation moindre quant à la stabilité, la situation et la sécurité socio-économiques. En un mot, en relevant le défi anti-matérialiste de la génération hippie avec une possibilité de rechange également idéaliste mais un peu plus réaliste.

J'ai été franchement déçu de l'accueil qu'a fait à cet-e loi mon groupe d'âge qui semble la considérer comme une menace plutôt qu'une occasion de prendre le large et de "faire ce que l'on rêve de faire".

Peut-être faut-il quand on vieillit une plus longue période de gestation pour permettre aux bonnes idées de germer -- mais cela me convainc davantage que nous devons en quelque sorte persuader ma génération d'abandonner les rênes du pouvoir sur leurs "confortables prie-Dieu" pour aller courir des risques nouveaux dans des circonstances nouvelles. Je ne pense pas qu'il suffise aux organisations de se complaire dans l'inviolabilité de l'ancienneté ou dans le culte des ancêtres au niveau de la gestion, alors que leur survivance dépend d'un degré plus élevé de souplesse, d'élasticité, d'imagination et d'innovation, inconnu jusqu'ici dans la Fonction publique.

Et voilà. Je n'ai pas réussi à vous tracer avec précision le profil de notre futur bureaucrate, mais j'espère que j'ai réussi à partager avec vous quelques uns de ses traits caractéristiques comme je les vois en train de se préciser.

J'ai commencé par vous citer un dicton vieux de 2,400 ans: "Il n'y a rien de permanent, sauf le changement!" Pour rajeunir un peu ma citation, en voici une plus récente qui nous vient de Bruce Barton de Madison Avenue:

"Quand vous avez fini de changer, vous êtes fini"!

Bonne chance et bon courage!

aid, consulting, or private entrepreneurship;

(2) freeing up the management ranks for earlier advancement of younger people who might better be able to cope with the horrendous physical, intellectual and psychic demands of managing the public service in the 1970's and '80's;

(3) starting a social revolution in terms of greater career mobility, and less preoccupation with socio-economic stability, status, and security. In short, answering the anti-materialism challenge of the hippie generation with an equally idealistic but somewhat more realistic alternative.

I have been frankly disappointed at the lack of response from my own age group who seem to regard this as a threat rather than an opportunity to go off and "do their own thing".

Well, maybe it takes a longer gestation period for good ideas to take hold when one is older -- but this merely reinforces my conviction that we must somehow persuade my generation to abandon the reins of power in their "comfortable pews" and to go out and take fresh risks in new circumstances. I just don't think that it is going to be good enough for organizations to indulge themselves in the sanctity of seniority or ancestor-worship at the managerial level when their continued existence depends on a greater degree of flexibility, resiliency, imagination and innovation, than our public services have even known.

Well, there it is. I haven't been able to draw you a precise profile of our future bureaucrat but I hope I have at least succeeded in sharing with you some of his or her characteristics, as I see them emerging.

I began by quoting a 2400-year old comment, that there is nothing permanent except change. To bring my quotations up to date a bit, here's a more recent one from Madison Avenue's Bruce Barton:

"When you're through changing, you're through";

Bonne chance et bon courage!

(1) freeing those who have carried heavy managerial burdens to undertake a lesser physical load but to enter upon a potentially equally fulfilling role in the fields of education, international

I personally viewed this as a most progressive piece of legislation. It seemed to recognize the dynamics of our changing society in at least three important ways:

A year ago, the Parliament of Canada enacted legislation which was designed to encourage retirement down to as low an age as 55, without actuarial reduction.

Which brings me to my fifth and final suggestion.

I am the largest, single employer of young personnel administrators in the federal service, I make more speeches, attend more conferences, talk to more young people than any other deputy head I know, yet obviously, I am not communicating - or the things that people of my generation are talking about are no longer relevant to the bureaucracy of tomorrow.

If I interpret correctly the results of the questionnaire recently sent out to young federal personnel administrators, I can only confess embarrassment and bewilderment.

This brings me to my fourth suggestion, which is the need to work much harder at freeing up communications between the various levels of our organizations. This is a very much worked-over suggestion, but one which we don't seem to be able to convert from "lip service" to reality. Well, fellow public personnel administrators, time is running out on us -- at least in the larger and more complicated jurisdictions.

Obviously, we have a long way to go in helping our young colleagues to sort out the difference between freedom and license. But we will not be successful in doing so unless we develop more flexible and open attitudes ourselves.

Most of my generation came to the public service in a different era, when the traditions of anonymity and obscurity were still revered. To a new generation of potential bureaucrats raised on participatory democracy, our spartan silence and/or timidity seems like an abdication of freedom.

My third suggestion is that we start concerning ourselves about the need for flexibility and freedom in our approach to this changing society. Most of us have grudgingly accepted some of its more superficial manifestations such as hair and clothing styles, but I'm not sure we embraced the more fundamental aspects of flexibility and freedom. I refer to personal life styles and the rejection of authoritarianism - including the right to dissent on policy issues.

We have only ourselves to blame if it is the corruptible slob who stay on.

For a variety of reasons, including the low birth rate of the depression years, and the delayed family formation occasioned by World War II, we are faced with an age-distribution pattern that is badly out of kilter. We will have approximately 2,000,000 young Canadians coming on to the labour market at approximately the same time -- and on to a labor market that is planned and managed by a generation of middle-aged bureaucrats (both public and private) who grew up in an era when the unreality of Horatio Alger was still not seriously challenged.

Well, fellow public personnel administrators, we are moving into a new ball game! If it has not yet affected you or your organization -- let me suggest that you start pulling your head out of the sand before you get your rear-end kicked.

As I read the signs, we are going to be faced with a totally new set of demands in terms of the way in which work is structured and performed. Increasingly, the emphasis is going to be relevance, integrity, flexibility and freedom.

I know these sound like clichés or motherhood concepts to many of you, but this is going to be the new morality in the world of work -- and I suggest we start to take it on board. Let me emphasize once more that I am now talking about the embryonic administrator and/or young professional. I will leave it to my trade union friends to forecast the needs and changing profile of their future membership.

Well, how do we cope with the changing needs and profile of the budding young bureaucrat.

My first suggestion is to start caring about the relevance of work. Based on what I hear from our administrative trainees and from the career-oriented summer employees who come to Ottawa, I sometimes wonder whether our middle-aged managers haven't forgotten what a thrill it is to do meaningful work and what a colossal drag it is to fill in time.

Subsidizing higher education is probably a worthwhile endeavour but let's not delude ourselves with thinking that tomorrow's potential bureaucrat can be brought off with a pay cheque in lieu of meaningful work. This only creates cynics and/or time servers -- and all our public services have enough of these.

My second suggestion is to start caring about integrity in the work setting in a way that is meaningful to our young recruits. I'm not suggesting for a minute that public servants ever intentionally steal from the public though -- nor that they deliberately lie. However, to the extent that we mislead or conceal, obfuscate issues, waste the time and/or manhours of our subordinates, we inevitably tarnish our reputation for integrity -- and thereby, turn off the more earnest of our students.

"Goodwill is the key to success. In our particular case, we are relying and depending on the efforts of public administrators in all departments and more important, on the individual efforts and understanding of thousands of public servants both in the National Capital and elsewhere. The very fact that we are able to record significant gains indicates that we have enjoyed the backing of the vast majority of those involved. I have faith in the people we have worked with in the past, and harbour no doubt that co-operation and goodwill will continue throughout the duration of this endeavour".

That's the end of the quote -- and I have no reason to change a word of it. I hope that our federal personnel administrators support me in this view.

There is just no way that we can pretend to be a representative public service -- responsive to the needs of all parts of Canada if we remain a white, male, middle-aged English-speaking bureaucracy.

And from here on, I am going to substitute the word bureaucracy for public service, because roughly 75% of the public servants across Canada -- whether federal, provincial, or municipal -- are engaged in tasks that are identical to those performed in the private sector and are, therefore, not unique to government. Their profile will change with that of the employees of General Motors. Instead, I want to concentrate on that portion of the public service that is unique to government.

The reasonably -- if not, highly intelligent; the reasonably -- if not, highly-motivated; the reasonably -- if not, highly concerned; members of what society thinks of, as its bureaucracy -- the planners, the advisors and the managers of government programs. This is the group that must become more representative of, and more responsive to the needs of the society it serves and plans for.

It is within this group that the changing profile becomes significant. I have mentioned already the special problems and the need for special measures in respect of women, French-speaking Canadians and our native peoples. Let me take a quantum leap and assume that the efforts we are undertaking in respect of these groups are going to work out -- that the bureaucracy will become more representative and more responsive to the traditionally disadvantaged sectors of our society.

If you will concede me this quantum leap, I would like to address my remaining remarks to the problem of our disjointed demography and what I think are its implications for the bureaucracy and for its changing profile.

The bilingualism policy is another move underway in the National Capital and in bilingual districts, which will change the profile, and in fact has already done so. And here, I would like to quote from a talk I gave a few months ago to the Federal Institute of Management.

Obviously, there is still room for improvement.

It is also encouraging to note that whereas in 1967, only 2.3% of those earning \$12,000 or more were women, in 1972, 9.3% of those earning over \$12,000 are women.

For those who are interested in statistics -- and there are plenty in our Annual Report -- I should confess that out of the 55,000 women in the federal public service, 80% are still in the administrative support category. Four have joined the ranks of deputy heads (which is a great improvement over the situation a few years ago when there was only one -- my former colleague Ruth Addison).

So it is reasonable to assume that the profile of the public servant, in the future, will have more feminine contours than it has had in the past... and about time. I might add, here, that the Commission also is looking into the possibilities with the Treasury Board, of making it possible to retain professionally trained women on a part-time basis -- until their family responsibilities permit them to return on a full-time career basis -- and of course, there will be the supplementary thrust of day-care centres -- which I expect will become a common place in the work situation within a very few years.

But prejudice dies hard -- no matter what kind it is. Recently, the federal cabinet took a hand in helping us and directed government departments to take immediate steps to move more women into middle and senior management positions.

We have been carrying on an educational campaign among government departments, trying to get more of the talented women already in the public service enrolled in management training courses, such as the Career Assignment Program. At the other end of the scale, we started, last February, a series of three and four week training courses specifically for secretaries and for the clerical group in which so many women find themselves, to help those who want to, to break out of the clerical ranks.

Obviously, it would be necessary to effect a change in built-in attitudes -- and not just those of men. Women themselves, we discovered, had to decide whether they wanted to break out of their ghetto and try for the higher level jobs for which they were qualified. We went as far as to lecture high-school guidance counselors on the fixed patterns that were created -- often for life -- first by acceptance on the part of a girl's parents of the idea that only certain types of work were appropriate for females and secondly by the guidance counselor's tacit acceptance of the same premise.

first -- the indigenous or Native Peoples. We set up a whole department to administer to their needs but we never specified in our selection standards for positions in that department, that it might be a useful qualification if one had an understanding or appreciation of the Native cultures. And the young, whether male or female, French or English speaking we have viewed as merely the people we bring in to train in already well-established ways of doing things.

All of these groups are now raising new questions - demanding new ways of looking at situations and at people - requiring totally new efforts to generate a greater dynamism in the public service.

An existing profile of a group of federal public servants -- the PE or Personnel Administration Group -- in which most of you here find yourselves -- indicates some of the changes already taking place and where further change is required.

The age brackets one finds in the group are going down -- because most of those recruited enter at the one to three levels and most of these new recruits are in their twenties and thirties.

At the same time, the educational level of those recruited is rising. Of those joining us in the last two-year period, six out of ten were university graduates.

Approximately two out of ten are either French-speaking or bilingual. More than four out of ten are enrolled in language training. So far -- excellent. The personnel group tends to be younger, better educated, and willing to become bilingual if they do not already have that facility.

But, then we fall down badly. It turns out that we're talking almost exclusively about men. As of last June, only one out of ten of the PE group was a woman and while it is difficult to picture a fraction of a woman, the figure represents a fractional drop from four years earlier. And, true to what has been the case in the past, the women were concentrated in the lower job levels. Generally speaking, the higher the level, the smaller the proportion of women. However, among the female PE's, six out of ten had university degrees and twenty percent had post-graduate degrees - a slightly better standard than their male counterparts.

Let's review some of the policies and practices already adopted which may influence this changing profile.

First, a better break for women in the public service. More than a year ago, the Public Service Commission set up its office of equal employment opportunities for women. This action stemmed not only from the Report of the Royal Commission on the Status of Women, but also from what has come to be called the Archibald Report, or "Sex in the Public Service". It was very evident that if the discriminatory situation exposed in both reports were to be corrected, some drastic action would be required.

bureaucracy and among the citizens that we serve.

This is true as much for collectivities as it is for

individuals - and this can produce conflicts. While the collectivity

is trying to firm up its identity it can sometimes threaten the

individuals' identity. In some ways, I think this is one of the

greatest challenges we face as personnel administrators - to make sure

that such conflicts are resolved. We, of all people, should be finding

ways to safeguard individual freedom and initiative within our increasing-

ly systemized and collectivized bureaucracies.

Converting people to statistics is the most depersonalizing

thing one can do - so I'll try to avoid statistics as much as I can.

Consequently, I may not be able to draw the changing profile of an

average public servant. And, I should add parenthetically that I'm sure

there is no such thing as an average public servant.

The single most radical change in the profile of the Canadian

federal public servant occurred, of course, more than fifty years ago,

when the rules were changed so that getting a job in the service no

longer depended on who you knew, but on what you knew. The merit system

introduced at that time has served us well -- but its application through

the years since 1918 did not necessarily provide us with a fully

representative public service. Outside of the Province of Quebec, the

number of public servants whose mother tongue is French is far out of line

with their representation in the population at large.

The 1971 census shows that 27% of the population of Canada

has French as its mother tongue while only 18% of the federal public

service is French speaking.

We still have some work ahead of us and it is not through

normal recruiting procedures that we will succeed in achieving a represent-

ative public service. Last year, as you will see in our Annual Report

which was tabled in Parliament yesterday, only 8% of the 66,000 appoint-

ments made to, or within the Public Service, required French as the

essential language, 80% required English as the essential language and

only 9% of the appointments required bilingualism.

Those who are afraid for the survival of the Anglo-Saxon "chateau

fort" in the federal public service can rest easily if that is to be

the rate of progress. I, for one, feel we must progress faster in trying

to achieve a more bilingual and bicultural public service. Fortunately,

there are others, both English- and French-speaking Canadians, who still

believe in what we are trying to achieve. The number of students enrolled

in language training for 1972-73 is very encouraging. At least, 10,000

federal public servants have indicated a willingness to make a personal

effort during the coming year.

The federal public service is equally unrepresentative of another

very large section of the population - namely women. Women have, by and

large, been restricted to those types of jobs thought (by men) to be

suitable for women -- teaching, nursing, typing, filing and making coffee.

I will come back to the problem of women later. But I first want to

acknowledge that for too many years, the public service managed to

effectively ignore the potential usefulness of the Canadians who were here

is the apparently inexorable move to depersonalization -- both within the identity intact because what seems to be really threatening to individuals is today. It will be a world where more of us will want to keep our I think tomorrow's world won't be as much a world of compromises as ours as prestigious "avant-gardistes" as Marshall McLuhan or Alvin Toffler but ized in many of today's institutions. I don't want to compete here with establishments I understand them correctly, is that they feel depersonalized One of the chief complaints of our young people with regard to the so-called questions, new ways of looking at situations we perhaps take for granted.

We always need answers to problems -- but we also need new

identity -- means a breaking away from set patterns and old concepts. burgeoning desires we see on every side for individuality -- their human forms of automation for which we do a great deal of pre-planning. The applies even more to considerations of people than to computers and other change, or better still, to plan for it and keep ahead of it... and this rapid change -- we all know it. The chief problem is to keep up with It is a cliché to say that we are living in a society undergoing

as they get the time back in the form of longer weekends. has been found that people have no objection to a ten-hour day, as long in a great many cases, where the idea of a shorter week has been tried, it the long-established five-day work week was absolutely essential. And, Again, someone, somewhere, raised the question as to whether

the usual number of working hours sandwiched in between, et Pourquoi Pas? idea of having a two-hour leeway on arrival and departure times, with into effect, appears to be favorable. Some individuals seem to like the answer from the work force where the idea of "sliding time" has been put and every enterprise. Someone, somewhere raised the question -- and the have begun to question the need for standardized working hours for each It is only recently, for example, that employees and managers

and of the public service. answers have much to do with the future profile of the public servant these days. The questions also are changing and both the questions and my friend's professor, it is not only the answers that are changing there is nothing permanent except change. So I would take issue with world 2,400 years ago, is on the record -- still -- as having said that Heraticus, who was philosophizing about the state of the

change". professor, "the questions change very little. It's the answers that And he said: "I thought they would be different". "No" said the many of the questions were the same as those he had faced years ago. papers with one of his former professors, he expressed surprise that water for a class reunion. After glancing over some current examination I am reminded of a friend of mine who went back to his alma

some of the problems seem to be the same, they have gained in complexity. five years ago, I realized it was badly out of date. Because, even if would be required. However, when I started reading what I had said Administration, back in 1967. I thought a little updating is all that for a speech at the Annual Meeting of the Institute of Public of the public servant, I recalled a somewhat similar title I had used When I was first asked to talk about the changing profile

"THE CHANGING PROFILE OF THE PUBLIC SERVANT"

Address to the Public Personnel

Association - Canadian Region

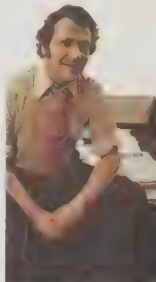
JUNE 1, 1972

By : John J. Carson, Chairman, Public Service Commission

The charming lady on the cover of this pamphlet is pointing out that you have the right to use and be served in the official language of your choice in all of Canada's federal agencies

HOW IT ALL BEGAN

The Official Languages Act came into force in September 1969 backed by all political parties. It proclaims that English and French, as Canada's two official languages, enjoy equal status, rights and privileges in every institution of the Federal Government and Parliament (not in provincial, municipal or — except indirectly in rare cases — private agencies)



Keith Spicer
Commissioner of Official Languages

WHAT IT MEANS

This means that, within practical limits, you may address any of these federal agencies orally or in writing in either English or French; and you may expect to be answered in the official language of your choice. You can also expect documents or publications printed by these agencies for their public to appear in both languages



The Commissioner and the Office Directors: Marcel Blais, Lloyd Stanford and Director-General Jean-Marie Morin.

In short, this "institutional bilingualism" assured by the Official Languages Act, even though it does open new

challenges and opportunities to some federal employees, does not compel private citizens to be bilingual. It's up to the Government to deal with the public in both languages

YOU HAVE A FRIEND

Parliament has provided an ally — a language ombudsman — to back up your rights: the Commissioner of Official Languages. Appointed by both House of Commons and Senate for a 7-year term, he has the duty to investigate your complaints. And if he thinks a federal agency has ignored your language rights, he can and will make recommendations on your behalf. He reports each year directly to the two Houses of Parliament, in complete independence from the Government



A Special Studies project group

In addition to his ombudsman role, the Commissioner offers federal agencies "preventive medicine" through a Special Studies Service. This "linguistic Auditor-General" role benefits private citizens by helping agencies anticipate the needs of their public and employees

WHAT ABOUT THE RIGHTS OF FEDERAL EMPLOYEES?

The Commissioner can protect these rights in two areas First by upholding, in federal agencies, the principle of the

equality of English and French as languages of work. Second by ensuring, after existing appeal procedures are exhausted, that hiring and promotion for jobs requiring the public take due account of the Official Languages Act. This can help guarantee the fairness of those competitions open only to bilingual candidates, as well as of those requiring only one language.

AND THE RIGHTS OF "THIRD" LANGUAGES?

The Official Languages Act does not ensure official status to languages other than English and French. But it does contain a safeguard clause to prevent the Act from being used to harm rights such languages may enjoy. The Commissioner, to this extent, is charged with respecting the dignity of all languages spoken in Canada

TO ASSERT YOUR RIGHTS

Write or call the Commissioner. If your complaint is valid, he will gladly support you. If you don't have a case, he'll explain why. Very often, if the problem is outside his jurisdiction, he can help you find the right door to knock on



Complaints Service personnel.

To point out a problem, you don't have to give your name. But if you do include your name and address, you are guaranteed a personal reply. And you are assured by law that the Commissioner's investigations are conducted in private

JUST WRITE:

Commissioner of Official Languages
Ottawa
Ontario
K1A 0T8

Or call the Commissioner's Office collect in Ottawa at (613) 996-6368. Just say, "I have a problem (or complaint), will you accept the charges?" We will



NOW YOU'RE TALKING



COMMISSIONER OF OFFICIAL
LANGUAGES, OTTAWA

VOUS AVEZ LA PAROLE

COMMISSAIRE AUX LANGUES OFFICIELLES, OTTAWA.

Regardez la première page : ce visage engageant, ce doigt tendu vers vous, à quoi vous invitent-ils ? A prendre conscience de votre droit de vous exprimer et d'être servi dans la langue officielle de votre choix dans toutes les institutions fédérales

UN PEU D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Adoptée avec l'appui de tous les partis politiques, entrée en vigueur en septembre 1969, la Loi sur les langues officielles proclame que le français et l'anglais ont un statut, des droits et des privilèges égaux dans toutes les institutions du Parlement et du Gouvernement du Canada. [Elle ne s'applique pas toutefois aux institutions provinciales ou municipales, ni, sauf indirectement dans de rares cas, au secteur privé.]

Le Commissaire aux langues officielles, Keith Spicer



PORTÉE DE LA LOI

Sous certaines réserves d'ordre pratique, la Loi vous permet d'employer, oralement ou par écrit, le français ou l'anglais pour communiquer avec n'importe quel organisme fédéral; vous pouvez compter, en retour, sur une réponse formulée dans la langue officielle de votre choix. En outre, tout organisme fédéral doit tenir à la



Le Commissaire et les directeurs du Bureau: Marcel Blais, Lloyd Stanford et le directeur-général, Jean-Marie Morin

disposition de son public des documents et des publications rédigés dans les deux langues.

S'il est vrai qu'il offre à certains fonctionnaires fédéraux des perspectives nouvelles, ce « bilinguisme des institutions » garanti par la Loi sur les langues officielles, n'en oblige pas pour autant les particuliers à être bilingues. C'est au seul gouvernement qu'il incombe de servir le public dans les deux langues

UN AMI TOUJOURS DISPONIBLE

Pour appuyer vos droits, le Parlement a mis à votre disposition un allié, un « protecteur des langues ». C'est le Commissaire aux langues officielles. Mandaté pour sept ans par le Parlement, à qui il présente un rapport annuel en toute indépendance du gouvernement, il lui incombe de donner suite à vos plaintes. S'il estime qu'un organisme fédéral a négligé vos droits linguistiques, il usera du pouvoir qui lui est imparti de formuler toutes recommandations utiles



Une équipe de travail des études spéciales.

À ce rôle de protecteur des langues, le Commissaire ajoute celui de « vérificateur aux comptes en matière linguistique ». Il s'agit d'une sorte de « médecine préventive » pratiquée par son Service des études spéciales au profit des organismes fédéraux, qui sont ainsi mieux en mesure de prévoir les besoins de leurs administrés et de leurs fonctionnaires

LES DROITS DES FONCTIONNAIRES FÉDÉRAUX

Ces droits, le Commissaire a le pouvoir de les protéger de

deux façons : d'une part, en soutenant le principe de l'égalité du français et de l'anglais comme langues de travail dans les organismes fédéraux; d'autre part, en veillant, une fois épuisées les procédures d'appel en vigueur, à ce qu'il soit dûment tenu compte de la Loi sur les langues officielles dans le recrutement et l'avancement de personnes appelées à servir le public. Ainsi le Commissaire peut aider à assurer l'équité à la fois dans les concours auxquels sont admis les seuls candidats bilingues, et dans ceux qui n'exigent qu'une seule langue

ET LES DROITS DES AUTRES LANGUES?

La Loi sur les langues officielles ne garantit aucun statut officiel aux langues autres que le français et l'anglais. On y trouve toutefois une clause de sauvegarde dont l'objet est d'empêcher le recours à la Loi d'une manière susceptible de porter atteinte aux droits que peuvent posséder ces langues. Dans ces limites, le Commissaire doit respecter la dignité de toutes les langues parlées au Canada

COMMENT FAIRE VALOIR VOS DROITS

Écrivez ou téléphonez au Commissaire. Si votre plainte est fondée, il vous prêtera son appui. Sinon, il vous fournira des explications pertinentes. Bien souvent, si le problème n'est pas de son ressort, il pourra vous indiquer à quelle porte frapper.



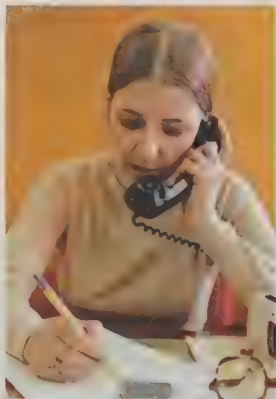
Le personnel du Service des plaintes

Pour signaler un problème, il est mieux de garder l'anonymat. Mais si vous donnez votre nom et votre adresse, vous recevrez une réponse personnelle. De plus la Loi vous garantit le caractère confidentiel des enquêtes menées par le Commissaire

VOICI SON ADRESSE:

Commissaire aux langues officielles
Ottawa
(Ontario)
K1A 0T8

Si vous préférez téléphoner, composez le numéro (613) 996-6368. Dites seulement que vous avez un problème ou une plainte. Nous assumerons les frais de l'appel



CA1 TB 71
-73 D23

Résumé of the
FIRST VOLUME
of the Final Report of
The Royal Commission
on
BILINGUALISM
and
BICULTURALISM



The basic summary was prepared by the Commission to assist the information media. To this certain supplementary material from the FIRST VOLUME has been added for the purpose of more general use.

CANADIAN ASSOCIATION FOR ADULT
EDUCATION — CORBETT HOUSE
21 SULTAN STREET, TORONTO 5, ONTARIO

in co-operation with

THE CITIZENSHIP BRANCH
DEPARTMENT OF THE SECRETARY OF STATE

BOOK I

THE OFFICIAL LANGUAGES

The Preface lists other Books of the Report which the Commission intends to publish.

("Book" here means a part of the Report and not necessarily a volume).

- • The work world, both private and public sectors, and the socio-economic status of Canadians of different ethnic origins;
- • Education, in its relationship with the official languages and different cultures;
- • the federal capital;
- • Parliament, the Cabinet and the Supreme Court;
- • Voluntary associations;
- • The other ethnic groups and their contribution to Canada's cultural enrichment;
- • The arts and letters;
- • The mass media.

A final Book will bring together the general conclusions of the Report.



TABLE OF CONTENTS

MAIN FEATURES OF BOOK I	2
RESUME OF VOLUME 1	3
Preface	3
General Introduction	3
Book I	5
Recommendations	15

The numbered paragraphs are drawn from the text of the Report.

MAIN FEATURES OF BOOK I

In its first Book the Commission recommends a new status for the official languages. It does not propose merely to paper over an unsatisfactory situation, but, rather, to present a new concept of an officially bilingual country in which the two official languages will have new rights and better guarantees. (§212)

This new status is based on the principle of equality which the Commission regards as the mainspring of its terms of reference. It should respect Canadian reality in all its breadth and diversity. (§250)

Language reforms at the federal, provincial, and local levels will all be necessary, since only co-ordinated and simultaneous action in all three fields can make measures in each fully effective. (§262) Such action may take place wherever a fairly sizable official-language minority lives, thanks to the "bilingual district," the corner-stone of the system.

This new status for the official languages is explained in the first paragraph of a proposed new version of section 133 of the B.N.A. Act, reading:

English and French are the two official languages of Canada. (§418)

In the field of education this would mean, according to a proposed addition to section 93 of the B.N.A. Act:

that every province shall establish and maintain elementary and secondary schools in which English is the sole or main language of instruction, and elementary and secondary schools in which French is the sole or main language of instruction, in bilingual districts and other appropriate areas under conditions to be determined by provincial law . . . (§414)

For the various levels of government, the chief consequences that the Commission draws from the principle of the equality of the two languages are presented in the form of Recommendations.

At the federal level, the Commission recommends that English and French be formally declared the official languages of the Parliament of Canada, of the federal courts, of the federal government, and of the federal administration. (§270)

The keystone of this recommendation should be a federal **Official Languages Act**. (§429) To ensure the implementation of this law, the Commission proposes the appointment of a **Commissioner of Official Languages**, to be charged with ensuring respect for the status of French and English in Canada. (§ 434-435)

At the provincial level, it is necessary to make a certain number of distinctions, based on the differences in demography.

1. It recommends, first,

that the provinces of New Brunswick and Ontario themselves declare that they recognize English and French as official languages and that they accept the language régime that such recognition entails. (§293)

This language régime is defined in general terms. (§305-323)

This is only a first step. The Commission recommends further that a status of official bilingualism for New Brunswick and Ontario be incorporated in section 133 of the B.N.A. Act, which now refers only to the province of Quebec. (§418)

2. For the future, the Commission recommends:

that any province whose official-language minority reaches or exceeds 10 per cent declare that it recognizes French and English as official languages and that it accepts the language régime that such recognition entails. (§303)

Here again, the Commission suggests that the essence of this recommendation be inscribed in section 133 and, further, that the section should acknowledge the right of any province to declare itself officially bilingual if it so wishes. (§418)

3. Finally, for the immediate future, the Commission recommends:

that the provinces other than Quebec, New Brunswick, and Ontario declare that both English and French may be used in the debates in their

legislatures and that these provinces provide appropriate services in French for their French-speaking minorities. (§324)

This recommendation is reiterated in subsections 2 and 4 of the proposed new version of article 133, as well as in article 93A.

At the local level, the Commission recommends: that bilingual districts be established throughout Canada and that negotiations between the federal and the provincial government concerned define the exact limits of each bilingual district. (§341)

Defining the bilingual district at length, the Commission observes that it is neither a new jurisdiction nor, properly speaking, a new administrative structure. Rather, is designed to draw together the elements relating to language among those services run by existing jurisdictions — federal, provincial, and local (§335) — in those regions where the official-language minority is large enough to justify it. (§331)

Particular attention is given to **large urban and metropolitan areas**. (§360 and 402)

Everything said about the bilingual districts applies **a fortiori** to the federal capital. (§371) This topic will be examined at length in a future Book of the Report.

These are the main Recommendations contained in Book I of the Report. A résumé of the volume follows.

RESUME OF VOLUME I

The first Volume comprises three distinct parts — a short Preface, the General Introduction to the whole Report, and Book I of the Report, entitled **The Official Languages**.

The Preface cites briefly the Commission's main phases of activity: public and private hearings, study of briefs, and the implementation of a vast research programme.

The provisional conclusion of the **Preliminary Report** (February 1965) was that "Canada, without being fully conscious of the fact, is passing through the greatest crisis in its history." The Commission believes that the information gathered during the course of its work has confirmed the validity of this preliminary conclusion.

GENERAL INTRODUCTION TO THE FINAL REPORT

A number of key words are drawn from the Commission's terms of reference (Appendix I); since these terms have various meanings, the Commission had to make plain which it was using. The analyses and recommendations made throughout the Report must be read in the light of the Commission's interpretation of its terms of reference.

The Commission insists, first, that the mention of two "peoples who founded Confederation" should not **under any circumstances** mean that two races or two peoples will be favoured at the expense of other ethnic groups. On the contrary, the term "founding races" or "peuples qui ont fondé la Confédération" refers to the indisputable role played by Canadians of French and British origin in 1867 and even before, when confederation was not an issue. The Commission believes that ideas of language and culture are truly central to its terms of reference and therefore accords them more emphasis than the notions "race," "people," or even "ethnic groups." Thus the Commission does not feel that the notion of ethnic difference, relating to either the group or the origin, should be in any way considered the organizing principle of Canadian society. The Commission deals with people of non-French, non-British origin in two ways:

- a) to the extent that they are integrated into English- or French-speaking society, all that is said of Anglophones or Francophones applies to them; and
- b) to the extent that they remain attached to their original language and culture, they belong to other ethnic groups, whose existence is definitely beneficial to the country. (§15)

The Commission will devote a future Book to this matter.

The Commission accords much more importance to the fact of language than to ethnic origin: consequently it speaks of linguistic and cultural rather than of ethnic groups.

BILINGUALISM (§25 to 35)

The bilingualism which concerns the Commission is that of the two languages mentioned in article 133 of the B.N.A. Act — English and French. The Commission makes a **fundamental distinction between individual bilingualism and institutional bilingualism**, emphasising that institutional bilingualism is its main preoccupation. Thus, for the Commission, "the existing state of bilingualism" in Canada is not so much a question of the number of bilingual individuals as of the position of each of the two languages in everyday life, and the opportunities actually offered to each of them.

To go further, a bilingual country or province is not a country or province where all the inhabitants must necessarily speak two languages; rather, it is a country or province in which the principal public and private institutions must provide services in two languages to citizens, the vast majority of whom may very well be unilingual in either of the two languages.

The Commission is fully aware of the importance of bilingualism in individuals. But the individual's first language must have first place; it is more vital, more immediate, and more of the essence than any problems concerning a second language. The consequences of this are far reaching, particularly in education.

BICULTURALISM (§35 to 62)

Linguistic duality in Canada is founded on the co-existence of two principal cultures; the French and English languages are their essential means of expression as well as their most obvious manifestations. In the sense used here, "culture" is a universal style of being, thinking, and feeling; it is the sum of customs and habits as well as shared experience; at root it is the dynamism of a group united by a specific language. Thus, just as bilingualism should not imply the mixture of two languages, cultural duality in Canada should not suggest a blending of two cultures.

In the Commission's view "biculturalism" covers two main realities: the state of each of the two cultures; and the coexistence and collaboration of these cultures, or the set of conditions which will enable individuals to co-operate effectively.

In Canada these two cultures are embodied in two distinct societies. Since its terms of reference indicate an inquiry into the "existing state of . . . biculturalism," the Commission seeks to establish whether both cultures possess the distinct institutions they need, whether they are properly represented within the principal common institutions, and whether persons who participate in each of them have the opportunity to conserve and to express their own culture.

"Equal Partnership" or "Le principe d'égalité" (§62 to 93)

The languages and cultures of this country can be thought of in many different ways. However, the terms of reference clearly state the problem in terms of equality: they postulate an "equal partnership between the two founding races" of Confederation ("le principe d'égalité entre les deux peuples qui l'ont fondée").

This equality is that of **English-speaking and French-speaking Canadians as such, whatever their ethnic origin may be**. Individual equality means essentially that everybody has the same access to the various benefits of a society without being hindered by his cultural identity. Thus a person who engages in some activity or associates with some institution must be able to find a setting which will permit him to develop, to express himself, and to be creative in accordance with his own culture. Equality presupposes that this requirement can be satisfied just as well in one group as in the other. It does not mean absolute equality of the members of both groups; but rather a **real equality of opportunity**, ensuring that the fact of speaking English or French would be neither a help nor a handicap for an individual's participation in the principal institutions.

It will not be possible for this equality to be implemented everywhere, since demographic factors vary too much between one part of the country and another. The Commission does not imagine the notion of equality to mean that the two linguistic groups will enjoy the same services everywhere — which would, in practice, be absurd; but it recognizes that, wherever similar conditions are found, the same services should be made available.

Like the language which expresses it, a culture cannot be fully lived except within its own society. That is to say, individual equality can exist completely only where each society has the means of progressing in its culture and of manifesting it, especially in economic life. Therefore, equality presupposes a considerable expansion, particularly in Quebec, of opportunities open to French-speaking Canadians in both the public and private sectors of the economy.

Finally, the collective aspect of equality has another dimension for the Commission: the political dimension. This is the possibility for each of the two communities to choose its own institutions or, at least, to have the opportunity to participate fully in making political decisions within a framework shared with the other community. It is a question of the degree of **self-determination** which one society can exercise in relation to another, the power of decision of each group and its freedom to act, not only in its cultural life but in all aspects of its collective life. Since the principle of equality applies to two linguistic and cultural communities, one much larger than the other, it automatically implies the acceptance of the concept of a minority both in the country as a whole and in each of its regions. Further, it suggests the development of existing situations which provide the possibility of establishing a certain equilibrium between the two communities. The Commission sees the concentration of more than 4,000,000 Francophones in a single province as the only factor which gives some reality, at the outset, to the concept of equal partnership.

Since its inception, the Commission has considered the principle of equality as its mainspring. But it is up to Canadians, particularly through the political parties and the various governments, to decide whether or not they accept the principle of equality. The Commission's task is, first of all, to ascertain the degree to which equality exists; but it is above all to propose an organized plan, a model in accordance with which the Canadian Confederation might develop from the starting-point of equal partnership.

EXTERNAL FACTORS (§93 to 104)

Finally, the General Introduction deals with the external factors which have a significant influence on linguistic and cultural affairs in Canada — the ecumenical movement, our immediate proximity with the United States, and the present technological revolution. The Commission decided that any solution to the problems of association between English-speaking and French-speaking communities in Canada should take into account the phenomenon of rapid change, which imposes continual modification and adaptation on the institutions of each society.

BOOK I OF THE REPORT: The Official Languages

The first Book of the Report is devoted to the status of English and French in Canada. It has two parts, entitled "Bilingualism in Canada: Its Foundations" and "Towards a Régime of Linguistic Equality."

PART I — BILINGUALISM IN CANADA: Its Foundations

Part I has three chapters: "Bilingualism of Individuals and States," "Composition of the Population: The Two Main Language Groups," and "Language Rights in Canada: The Legal Foundations."

CHAPTER I — Bilingualism of Individuals and States (§1 to 47)

This chapter deals with the complex nature of individual bilingualism and the great number and variety of bilingual states. It points out that bilingual states were not founded to develop bilingualism among individuals and that, within bilingual states, two or more unilingual centres are usually found, each clustered around one of the principal language groups.

The Commission took particular notice of those bilingual states which place the national languages on an equal footing by law. Whether or not their

linguistic or cultural groups are balanced in numbers, the governments of such states generally attempt to perform all their functions in each official language. The Commission observes that, whenever a bilingual state preserves the integrity of its language groups, the tensions that might arise are neutralized to the extent that each group has a sense of cultural security. Thus, to guarantee survival and equality for the minority language may become one of the duties of the majority. But the minority also has certain duties, mainly to participate with the majority in the national or federal government of the country.

This chapter finally establishes that, because of the worldwide prestige and influence of English and French, the isolation and the minority situation of the French-speaking community in North America, and the deep roots of the French language in Quebec and Canada, Canada is a bilingual state of a unique kind.

Characteristics of bilingual states

32. Bilingual states were most often developed to maintain or preserve the cultures and languages of their surviving national groups. In bilingual states there are usually two or more unilingual nuclei — that is, two or more groups of persons who habitually live and work in one language, resorting to the other language only to communicate with fellow citizens of that language. These unilingual nuclei form the great mass of the population of bilingual states; they are the centres around which each of the major language groups tends to cluster.

33. The bilingual state is not intended as an instrument for the propagation of individual bilingualism. For if everyone in a bilingual state becomes completely bilingual, one of the languages is rendered superfluous, since everyone will be able to communicate in the other language. In all such cases, the dominant language usually grows more dominant and the other gradually disappears, sometimes in a matter of generations. This has been the fate of many minority languages, such as those of the immigrant minorities of the New World.

Bilingual institutions

34. The bilingual state is characterized by a wide variety of bilingual institutions, designed to guarantee that citizens are not disadvantaged because they belong to a minority linguistic group. Such institutions may include the legislature, the courts, the civil service, and the schools; but these institutions can have many different forms in different bilingual countries.

Relative equality

38. The second, smaller category gives official status to two or more national languages on a basis approaching equality. Whether or not the respective cultural groups are balanced numerically, these countries have tried to provide for the exercise of public functions in each of the official languages, either in certain regions or throughout the country. Thus Belgium has made French and Dutch equally official languages, Finland has done so for Finnish and Swedish, and Czechoslovakia for Czech and Slovak, Switzerland has three official languages — German, French and Italian — while a fourth language, Romanche, has been accorded the status of a national but not an official language. Yugoslavia has three official languages — Serbo-Croatian, Slovenian, and Macedonian — but also grants special regional status to nine others.

46. Seen in the Canadian context, French is the language of a minority, but of a much more important minority than when viewed from a continental standpoint. In a continent without national boundaries French would be no more than the language of one minority among many; in Canada the French-speaking minority was co-founder of Confederation, within which its language has acquired certain formal rights and has, since 1867, shown undeniable vigour, expanding with a country which in a hundred years has taken the proportions of a continent. The French language is at once an essential mark of the Canadian identity and the foremost point of distinction between this country and the United States.

CHAPTER II — COMPOSITION OF THE POPULATION:

The Two Main Language Groups (§48 to 114)

Continuing the examination of the actual conditions for bilingualism in Canada, the Commission considers two vital questions: What are the ethnic

origins of the various components of the country's population? To what extent do they keep their original languages, and what choices do they make about the two official languages?

This chapter also identifies by means of maps the regions of Canada where minorities of the official languages are concentrated and explores briefly the linguistic resources — so far as official languages are concerned — of the country.

Despite the constant increase in numbers of Canadians of other ethnic origins as a result of immigration, linguistic duality remains the basic characteristic and foundation of the Canadian community. The integration of Canadians of non-British and non-French origin into the two linguistic groups gives each a pluralistic character, even if assimilation to English is much stronger and more marked than assimilation to French.

The other groups on the increase

60. In both absolute figures and percentages, the part of the population neither British nor French in origin has continued to increase. While the total Canadian population more than quadrupled between 1881 and 1961, the number of people of other extractions multiplied tenfold. During the decade before the 1961 census, their numbers increased by 1,700,000, while people of British origin increased by 1,300,000 and those of French origin by 1,200,000. The percentage of those of other origins increased from 11 in 1881 to 26 in 1961. If immigration and emigration continue in the patterns that have prevailed in Canada since World War I, it is possible that the total number of people of other ethnic origins could in the not-distant future surpass both the number of those of French origin and those of British origin.

Immigrants opt for English

62. The first thing to note is the increasing homogeneity of the Canadian population according to mother tongue in spite of increasing heterogeneity according to ethnic origin. The situation can be roughly summarized: those of British origin generally speak English; 9 out of 10 people of French origin retain French as their mother tongue; those of other origins tend progressively to adopt English, except in Quebec where the situation is more complex. In fact, about one out of six Canadians no longer speaks the language of his forbears. Of those who changed languages, 93 per cent are English-speaking today. The tendency towards English is so strong that 25 per cent of those who now claim it as their mother tongue — 2,775,000 people — can be considered "immigrants to English" or, as it is popularly called, "Anglicized".

The western provinces

77. In the four western provinces, the proportion of people of English mother tongue increases from 63 to 81 per cent as we approach the Pacific coast, while that of the French mother tongue group decreases, from 7 to 2 per cent. There are, in fact, more people of German and Ukrainian mother tongue than of French in Manitoba, Saskatchewan and Alberta. In British Columbia there are more people of German and Scandinavian mother tongue than of French.

79. Persons of French mother tongue in Prince Edward Island and Saskatchewan were fewer in 1961 than in 1951, but this did not change the general picture since 95 per cent of Canadians of French mother tongue live in Quebec, Ontario and New Brunswick. Although they are not the largest minority in the four western provinces, they remain the only minority present in appreciable numbers in every province of Canada.

87. Nevertheless, a close look at regions within provinces rather than at the provinces themselves shows us that communities of French origin resist assimilation much better than the provincial average would indicate. Some regions of Manitoba and Nova Scotia provide typical examples, but the phenomenon is not peculiar to these provinces.

Minorities of French mother tongue

90. First, there are regions deriving considerable importance from their extent or the number of persons of French mother tongue living there: northern and eastern New Brunswick, the Ontario counties along the Ottawa and St. Lawrence Rivers from Pembroke to Cornwall, and northeastern Ontario. As Maps 2 and 3 show, all these regions are contiguous with Quebec. Next in order of numerical significance come Digby and Yarmouth counties in southwestern Nova Scotia, Inverness and Richmond counties on Cape Breton Island, N.S., Essex and Kent counties in southern Ontario and, in Manitoba, census divisions 1, 6 and 20 in the southwest of the province.

Most bilingual persons are of French mother tongue

112. In view of this, it is easy to see that it is mainly people of French mother tongue who are bilingual in Canada. About 30 per cent of persons whose mother tongue is French also know English, but of those whose mother tongue is other than French, less than 5 per cent also know French. The first group, consisting of only 28 per cent of Canadians, provides 70 per cent of the bilingual persons while the second group, consisting of 72 per cent of the population, provides only 30 per cent of bilingual persons.

CHAPTER III — LANGUAGE RIGHTS IN CANADA:

The Legal Foundations (§115 to 210)

This chapter traces the evolution of linguistic rights in Canada. Through section 133 of the B.N.A. Act of 1867, French was definitely recognized in the country's Constitution as an official language equal to English in certain respects. However, this section, entrenched against any amendment by the Canadian Parliament, has a very limited realm of application and its aim is not to guarantee full linguistic rights for Canadian English-speaking or French-speaking minorities.

The language rights exercised in Canada are generally based on custom, practical considerations, political expediency, or result from the exercise of incidental jurisdiction. While the Commission does not underrate the role of custom or of incidental legislation, there is no doubt that Parliament and the provincial legislatures are free to make such laws about language as seem good to them, subject to the limitations of section 133 of the B.N.A. Act.

In order to reveal more clearly the state of language rights in Canada, this chapter then examines the legal status of minorities in every province so far as English-language and French-language education is concerned. The Commission affirms the wholly inadequate way in which present laws give effect to the concept of a country based on an equal partnership between two linguistic communities. There does not exist in Canada a fully developed linguistic régime expressing the bicultural character of the country as a whole and based on well-defined and fully accepted legal rights.

155. Section 133 of the B.N.A. Act, as we have seen, is entrenched against amendment by the Parliament of Canada, and is the only linguistic guarantee in the B.N.A. Act. Yet even a superficial analysis of the terms of section 133 makes it evident that its scope is very limited. True, it is quite comprehensive so far as either federal or Quebec legislation is concerned: either language can be used in the debates and both must be used in the records and journals as well as in the publication of all statutes. If legislation is considered in its traditional sense, and if we disregard the omission of any reference to the language of enactment of statutes, as distinguished from the language of publication, this might seem to be fairly unambiguous and satisfactory. But when the Fathers of Confederation drafted the Quebec and London Resolutions and when the United Kingdom Parliament enacted section 133, they hardly anticipated a vast forest of subordinate or delegated legislation.

Administrative Law

156. The growth of administrative law in the present century has been enormous. While at one time legislative activity was limited to parliamentary statutes and to the occasional executive ordinance, today it encompasses a vast array of regulations, rules, orders, by-laws, ordinances, orders-in-council, and proclamations which affect the rights and obligations of all citizens. Yet the

wording of section 133 of the B.N.A. Act can hardly be said to embrace any of them within its ambit. Constitutionally speaking, neither federal nor Quebec administrative law is required to be bilingual and in fact a substantial proportion of it is unilingual.

Admittedly most federal subordinate legislation and important Quebec regulations are published in both languages, but this is done for practical reasons or because of custom rather than because of any constitutional requirement.

157. The second broad area to which section 133 applies is that of the court proceedings. In "any Court of Canada . . . and in . . . any of the Courts of Quebec" it is provided that either French or English may be used for "any Pleading or Process." What is meant by "Court of Canada" and "all or any of the Courts of Quebec" is by no means certain. On the one hand, it is evident that the Supreme Court, the Exchequer Court, and Courts Martial are "Courts of Canada". But the position of other courts — the Senate Divorce Commissioner or provincial courts to which Parliament has attributed federal jurisdictions such as in the field of criminal law, bankruptcy or citizenship — is far from clear.

Quasi-judicial bodies

158. Another uncertainty is the position of the rising number of quasi-judicial boards and commissions exercising many of the functions previously reserved to ordinary courts of law. At the federal level we counted at least 13 important boards and commissions exercising such quasi-judicial jurisdiction. Equally active quasi-judicial tribunals were identified in Quebec. Quantitatively, this subordinate or delegated type of justice may be as vital today, if not more so, as that administered in the traditional courts. But constitutional language guarantees do not purport to apply to them.

The civil service

159. Also because the Constitution very properly states only the minimum linguistic requirements, it is entirely silent as to the language to be used in the actual conduct of government and administration. It does not provide for the linguistic composition of the civil service or guarantee the language rights of citizens in their various contacts with the state. It makes no provision for the protection of language rights in municipal government. In short, the Constitution does not ensure that the public affairs of any given jurisdiction (federal, provincial or local) must be conducted in either language. It is not even clear from the B.N.A. Act who has jurisdiction over languages.

Language of drafting

163. Section 133 of the B.N.A. Act requires all acts of Parliament to be printed and published in both English and French. Parliament has observed faithfully this requirement but its compliance has been essentially literal. All officials interviewed confirmed that the universal rule for all federal statutes is that they are drafted in English only, in the Department of Justice, by an officer working with officials of the various departments involved in their preparation. The drafts are then submitted to the Legislation Committee in the Department of Justice, whose deliberations are also entirely in English. Any changes it may suggest will be in English only and relate to the English draft. It is only after completion and approval of the final text in the English language that the French version is prepared by the Law Translation Branch of the Translation Bureau. Usually the explanation given is that "statutes can only be drafted in one language" and that this language has to be English because the majority of officials who must be consulted are also English-speaking.

Translation

164. Legal translation in Canada is handicapped by its own peculiar difficulties. Traditional legal expressions found in one language, where they have a clearly defined meaning, sometimes have no equivalent in the other language. The problem is further compounded in Canada by the existence of two systems of law — the civil law and the common law — which sometimes use the same word to denote different legal institutions or, conversely, employ different terms to describe essentially identical notions. In addition, the translation of federal statutes also suffers from the fact that the Translation Bureau does not employ

specialists. The original English version, on the other hand, is drafted either by, or with the help of, experts in the particular subject of legislation. The translators cannot rely upon any such assistance. Furthermore, the Bureau finds it difficult to recruit competent personnel. The result is that the French version of federal statutes is frequently a poor translation of the English text.

173. Section 133 of the B.N.A. Act allows the use of either of the two languages by any person in any pleading or process in all federal courts (Supreme Court of Canada, Exchequer Court and so on) and in all the courts of the province of Quebec (Superior Court, Court of Appeal, and so on). However, bilingual justice presents a multitude of difficulties. The problem may not be too severe in Quebec where most lawyers and judges, at least in the districts where the English minority is concentrated, have an adequate knowledge of both languages. But difficulties can arise within federal administrative tribunals, the members of which are only occasionally appointed from the Quebec Bar, and in the federal courts outside Quebec to which section 133 applies. Here, obviously, knowledge of French cannot be taken for granted. Furthermore, because most court proceedings have to be recorded, either by stenography or by some mechanical means, the problems arising from the scarcity of linguistically competent court stenographers are apparent.

Interpretation

174. The right to be able to testify in one's own language and the equally important right to understand fully the proceedings conducted in a language other than one's own are nullified if competent interpreters are not readily available when needed.

Interpretation in practice

177. An informal survey among members of the judiciaries and bars of all provinces and territories confirmed that in actual practice the Canadian system of interpretation is weak, improvised, and likely to lead to miscarriages of justice. The situation is not satisfactory even in Quebec although there it is alleviated by the widespread bilingualism of bench and bar.

Trial by jury

179. In Canada there is no constitutional guarantee of trial by jury composed either entirely or partly of members of one's own language group. The narrow wording of section 133 of the B.N.A. Act certainly would have to be stretched almost unreasonably to interpret it as guaranteeing the right to a jury of one's own language. At present, the Criminal Code provides for mixed criminal juries only in Quebec and Manitoba. In Quebec, it is also possible to demand the right to be tried by a jury consisting entirely of citizens speaking either English or French, as the case may be. Quebec's Code of Procedure guarantees similar rights in civil cases. But no other jurisdiction allows for anything but English-speaking juries.

Separate Schools

206. The B.N.A. Act, section 93, assigned control of education to the provinces but nevertheless protected denominational rights as they existed by law at the time of Confederation, and any infringement on the educational rights of religious minorities could be redressed by the Dominion Parliament. This did not guarantee the English and French languages as languages of instruction in the school system, however, and it was only in the province of Quebec that these separate legal rights for Roman Catholics, who were predominantly Francophones, and for Protestants, who were predominantly Anglophones, at the same time protected *de facto* but not *de jure* English and French languages of instruction. In no other province at the time of Confederation did this coincidence of language and religion enable the maternal language of the pupils in separate schools to have an equivalent protection. In Ontario, for instance, the denominational guarantee did not make the French language secure as the language of instruction in separate schools because of the number of English-speaking Roman Catholics in that province.

207. Except in British Columbia and Prince Edward Island, where there are no denominational schools, the provinces which have been created or which have joined the union since Confederation have recognized in varying degrees

the principle of separate publicly supported schools, based on religion. These rights can be found in the original constitution of Manitoba, 1870, until their abolition by provincial law in 1890; in the constitutions of Saskatchewan and Alberta on their creation, 1905; in the terms of admission of Newfoundland in 1949; and in various federal laws applicable in the Northwest Territories and the Yukon. The emphasis in every instance, however, has been on confessionality rather than on language, and when the Privy Council decided in 1917 that the separate schools were based on denominational and not linguistic differences, the confessional school ceased in the law of the Constitution to provide any clear guarantee for the use of a particular language.

PART II: TOWARDS A REGIME OF LINGUISTIC EQUALITY

The second part of Book I is devoted to the future of the official languages in Canada. In general, the Commission believes that, from this moment on, formal rights ought to replace mere toleration or accommodation, and that official bilingualism should be substituted for *de facto* bilingualism of a more or less precarious type. It therefore discusses the steps that public bodies should take to guarantee equal status for English and French.

There are four chapters in Part II: "The Territorial Principle and the Personality Principle," "Governments and Language Régimes," "Education," and "The Necessary Legislation."

CHAPTER IV — THE TERRITORIAL PRINCIPLE AND THE PERSONALITY PRINCIPLE (§216 to 258)

This chapter examines the experience of four countries whose language situations are analogous to those of Canada: Finland, Belgium, Switzerland and South Africa. These countries have given their minorities a régime truly based on equality of linguistic rights. They follow the principles of territoriality and/or personality but each applies them according to its own circumstances. The Commission points out the factors that differentiate these countries from Canada, particularly with regard to legislation about language, proportions of bilingual individuals, and the stability of linguistic frontiers. Despite the inspiration Canada may draw from these countries, it is necessary to work out an original formula which corresponds to our own situation and needs.

The Commission then defines the linguistic reality which must be kept in mind when planning a new status for the official languages in Canada. It points out the proportions of the population for whom English or French is the usual language and, on the other hand, the fact that there are areas of the country where one of the two official languages is spoken to the virtual exclusion of the other; there are also vast regions inhabited by English-speaking or French-speaking minorities — some large, others small; some concentrated, others scattered.

The Commission rejects any system which would lead to an official French unilingualism in Quebec and an English unilingualism in the other provinces. It takes as its guiding principle **the recognition of both official languages, in law and in practice, wherever the minority is numerous enough to be viable as a group.** Seeking the maximum of equality and the minimum of practical inconvenience, the application of this principle will assure respect in practice of the rights of official-language minorities.

Definition of Territorial Principle and Personality Principle

The principle of territoriality limits to specified regions the individual's right to public services in his own language. The personality principle means that service is to be given in the individual's language no matter where he lives.

In all provinces

256. Questions will come up in all provinces of Canada, for every one of them, without exception, has a minority speaking one of the official languages. Every province demonstrates the linguistic complexity of Canada: from Newfoundland and British Columbia where the French-speaking minorities are less than 2 per cent of the population, to New Brunswick where the minority is 35 per cent, and Quebec where the minority of English mother tongue is 13 per cent. There are about 700,000 Canadians in Quebec whose mother tongue is English and some 850,000 scattered throughout the rest of the country whose mother tongue is French.

257. For the former it is a matter of obtaining clear and lasting confirmation of rights enjoyed and exercised for two centuries, but which a segment of Quebec opinion is now challenging. According to the definition stated above, Quebec is officially bilingual through the provisions of section 133 of the B.N.A. Act. Moreover, a well-established tradition of respect for the rights of the English-speaking minority, and statutes and regulations which go beyond section 133, have made Quebec bilingual officially and in practice — in relations between provincial administrative bodies and citizens as well as in local public activities where appropriate.

In the other provinces

258. The situation is quite different for the French-speaking minorities. In some provinces, we find a degree of recognition of the French language; here we can speak of *de facto* bilingualism. For example, the Public Service Commission, since the 1961 Public Service Employment Act, has taken into account areas in some provinces where a significant minority speaks French, and several Canadian provinces, notably Ontario and New Brunswick, have granted a certain recognition of French consisting mainly of compromises, particularly in education. However, comparison of these situations with that in Quebec shows that this *de facto* bilingualism is very fragile. It is often at the mercy of intolerance on the part of local or regional majorities, and it puts constant strain on those minority groups inevitably forced to fight for its implementation. Actually, the language of the official minorities in these regions has survived only because of the intense determination of individuals and groups. Despite immense sacrifices and frustrations incurred by those concerned, the price has been inferior institutions which will condemn these groups to linguistic assimilation if the situation is not remedied quickly. Therefore we must find solutions assuring that both the French-speaking minorities outside Quebec and the English-speaking minority in Quebec are able not only to exist but to thrive.

CHAPTER V — GOVERNMENTS AND LANGUAGE REGIMES (§259 to 382)

Having established that the linguistic influence exercised everywhere by governments is real and far reaching, the Commission considers that it must address itself to various levels of government in order to improve the conditions of the linguistic minorities. Only parallel and simultaneous action by these governments will give full value to reforms in the realm of language.

A. At the Federal Level (§266 to 279)

Because federal institutions are common to all Canadians, they must faithfully reflect Canada's linguistic duality throughout the country. Because of the equality principle, the Commission recommends unambiguous affirmation of the equal status of English and French (Recommendation 1.) The Commission adds that this equality must apply also to all bodies and agencies deriving from Parliament and the federal government, because of the feeling of belonging and the need to feel at home in the most prestigious institutions of the society to which one belongs. In its contacts with other countries, the federal government must assert the bilingual character of Canada. Similarly, federal government offices and Crown corporations must be able to deal with people in either French or English.

B. At the Provincial Level (§280 to 328)

The Commission has been led by its terms of reference to formulate recommendations to provincial governments which did not request them. It is fully aware of this fact, but is convinced that these recommendations must be acted upon if the desired objectives are to be reached. Since they are parts of a bilingual country, all Canadian provinces should accept official bilingualism immediately in their fields of competence, depending on the numerical significance of their official-language minorities. The Commission rejects from the start the theory that the provinces should make provision of services in the minority language only to the extent that the minority requests. It then emphasizes the presence of the very marked concentration of English-speaking and French-speaking minorities in three provinces: Quebec, New Brunswick, and Ontario. In fact, 89 per cent of all Canadians belonging to official language

minorities live in these three provinces. There is a flagrant inequality here in that, of the three provinces, only Quebec gives full and complete recognition to the official-language minority. Therefore the Commission recommends that New Brunswick and Ontario should themselves recognize English and French as official languages. (Recommendation 2.) Further, the Commission suggests that Manitoba and Nova Scotia might do the same. For the other provinces, the Commission recommends that in the future they follow the example of Ontario and New Brunswick as soon as their official-language minority reaches or exceeds 10 per cent of the population. (Recommendation 3.)

The Commission proposes a language régime specifying the minimum practical recognition of English and French and the minimum of services to be accorded the two languages if a province is to be considered officially bilingual. The equal status of English and French should be absolute even if, in practice, such equality could be implemented only so far as circumstances permit. The two languages should have their place in the legislative, judicial, and administrative functions of these provinces. The Commission recommends that other provinces than Quebec, New Brunswick, and Ontario establish minimum appropriate services for their French-speaking minorities. (Recommendation 4.)

The Quebec government — the only government on the North American continent elected by a French-speaking majority — has a very special linguistic responsibility; it should pay the closest attention to its own language practices, particularly in its dealings with the federal government and the other provinces. Further, it would be in the interest of Quebec, Ontario, and New Brunswick to negotiate these matters between themselves and to collaborate in defining the common language régime for their official-language minorities.

C. The Bilingual Districts (§329 to 370)

The Commission proposes the creation of "bilingual districts" so that an official-language minority in any given region, in any province, can receive public services in its language. These would be special zones within which the federal, provincial, and local governments might define and set up an appropriate linguistic régime. They would be areas where the official-language minority is large enough (at least 10 per cent of the local population) to justify the type of reorganization that seems desirable.

The bilingual district is neither a new jurisdiction nor, technically speaking, a new administrative structure. Rather it is designed to **bring about linguistic co-operation in the services of existing governments.**

Setting the boundaries for such districts will be a delicate task. It could be started with consideration of census divisions. But, the Commission thinks, it should be the joint responsibility of the federal and provincial governments concerned to fix the precise borders of each through negotiation and consultation with the various local authorities. (Recommendation 5.) The Commission proposes that in the future, a federal-provincial review council be established for bilingual districts. (Recommendation 7.)

The language régime envisaged for these bilingual districts entails the option for residents to use English or French in municipal councils and other agencies of local government as well as the courts, and a similar genuine capacity for bilingualism in provincial, federal, and local offices within these districts. Once appropriately organized, these administrations will also be in a position to offer, at minimal cost, some of these services to minorities living outside bilingual districts.

332. Several practical reasons make these consolidations desirable. Human resources certainly are richer and more diversified in a larger, homogeneous region than in an isolated municipality. Moreover, there is good reason to include as many regional, federal, provincial, and municipal services as possible to serve a minority that is numerically significant. For example, there are greater possibilities — and needs — for a secondary school system in the minority language in a region (such as the Ottawa-Saint Lawrence region in Ontario, or northern and eastern New Brunswick) with a sizable French-speaking population than in a rural parish where the French-speaking minority is isolated within an English-speaking region.

333. There are also sound psychological reasons for consolidating regional minorities. In parts of the country where the minority is important not only locally but regionally, the majority will be more aware of its minority. It will usually be easier to persuade the majority to recognize the minority's language in such areas than in parts of the country where the minority is almost invisible. The regional recognition of its language is very important to the minority, who will thus feel more accepted, settled and stronger. The granting of clear, indisputable rights to a minority beyond the jurisdictional limits of a municipality or school board will increase the vitality of the minority's culture.

D. The Federal Capital (§371 to 382)

Everything said about the bilingual districts applies **a fortiori** to the federal capital. (Recommendation 9.) But the fact that it is the federal capital means that more than the establishment of a linguistic régime is required. A later Book will be devoted to other aspects of the problem and to the concerted action which is envisaged on the part of provincial and federal governments.

CHAPTER VI — EDUCATION (§383 to 410)

In a later Book the Commission will examine more deeply the educational systems of the two principal linguistic communities. However, it is imperative to indicate in this Book some of the changes required in the educational systems at all levels in order to allow the foundation of a new linguistic order in Canada. At this stage of its work, in the name of the equality principle, the Commission recommends **that the right of Canadian parents to have their children educated in the official language of their choice be recognized.** (Recommendation 10.)

This means that every officially bilingual province should organize its educational system to serve two linguistic communities. To this end the Commission envisages the establishment of complete and parallel systems of education in French and English, from elementary level through the institutions of higher learning. It would also be advantageous for the three officially bilingual provinces to agree jointly upon the norms to be established for minority education.

In the bilingual districts, educational facilities represent a vital part of the régime for the language minority. Changing the existing school systems to a bilingual régime could be laborious and costly for the provinces; presumably the federal government would defray certain supplementary expenses occasioned by school services to minorities.

The Commission observes that the official-language minority of each bilingual province — even when situated outside bilingual districts — must have its own schools whenever local circumstances permit. For large urban centres, the Commission proposes essentially similar arrangements to those which would prevail in the bilingual districts.

The Commission emphasizes the need for French-speaking and English-speaking minorities to learn the language of the provincial majority in their schools.

CHAPTER VII — THE NECESSARY LEGISLATION (§411 to 448)

This chapter proposes certain legislative measures designed to guarantee the equal status of English and French in Canada. The first concern suggested amendments to the British North America Act, particularly to sections 93 and 133. The acceptance of the addition to section 93 of the B.N.A. Act proposed by the Commission would **make possible in every province the exercise of the right to be taught in the official language of one's choice.** (Recommendation 11.) It also recommends that section 133 of the B.N.A. Act be modified to **establish clearly that English and French are Canada's official languages and to set up guiding rules for establishing equal partnership on the provincial level and in bilingual districts.** (Recommendation 12.) The other subsections of the new section 133 are addressed as much to the federal authorities as to the provinces.

The federal government ought immediately to take legislative action in matters of language, (a) to give equal status to English and French in its sphere of jurisdiction, and (b) to assist in establishing institutions and apparatus that

would guarantee the creation and functioning of a system of bilingual districts in Canada. (Recommendation 13.)

Any general programme of official bilingualism should begin with federal and provincial laws relating to the official languages. The Commission suggests that the federal government appoint a Commissioner of Official Languages (Recommendation 13), who would play a dual role; he would be the protector of the Canadian public where the official languages are concerned — a federal “linguistic ombudsman” — and the critic of the way the federal Official Languages Act is implemented.

The Commission believes that **the co-operation of the provinces is indispensable**, as a complement to federal action. It would welcome the adoption by at least officially bilingual provinces of a Language Act analogous to that of the federal government. (Recommendation 14.) These laws would enunciate clearly the linguistic rights of the official-language minorities in these provinces.

POSTSCRIPT (§449-453)

The Commission will devote some of its forthcoming Books to social and economic life and to other important institutions so far as they affect languages and cultures. The particular aim of these institutions (such as the federal Public Service, the education systems, and the mass media) is not the Commission's concern, yet in each of these institutions, the issue of language and culture continually arises. It is in these institutions — at school, at work, in every situation where there is communication between people — that the future of English and French in Canada will be decided. In fact, it would be more accurate to speak of the future of **French** language and culture, for English is already in a position of strength in North America.

RECOMMENDATIONS IN BOOK I

1. We recommend that English and French be formally declared the official languages of the Parliament of Canada, of the federal courts, of the federal government, and of the federal administration. (§270)

2. We recommend that the provinces of New Brunswick and Ontario themselves declare that they recognize English and French as official languages and that they accept the language régimes that such recognition entails. (§293)

3. We recommend that any province whose official-language minority reaches or exceeds 10 per cent declare that it recognizes French and English as official languages and that it accepts the language régime that such recognition entails. (§303)

4. We recommend that the provinces other than Quebec, New Brunswick and Ontario declare that both English and French may be used in the debates in their legislatures and that these provinces provide appropriate services in French for their French-speaking minorities. (§324)

5. We recommend that bilingual districts be established throughout Canada and that negotiations between the federal government and the provincial government concerned define the exact limits of each bilingual district. (§341)

6. Should the negotiations between the federal government and a province break off before agreement, we recommend that each, acting in its own right, immediately declare officially bilingual, for its own purposes, areas which it has itself delineated. (§346)

7. We recommend the establishment of a federal-provincial review council whose main duties would be: (a) to recognize as bilingual districts or as parts of bilingual districts new areas where the official language minority attains or surpasses 10 per cent, and (b) to remove from officially bilingual districts those areas where the numerical importance of the official-language minority has substantially decreased. (§347)

8. We recommend that provincial governments amend their municipal legislation to remove all obstacles to the use of both the French and English languages in local government. (§359)

9. For the federal capital area we recommend: (a) that the English and French languages should have full equality of status throughout the area;

(b) that all services should be available at all levels of public administration in the two languages; (c) that the use of both English and French should be permitted in the deliberations of all local government bodies, that all by-laws and regulations should be recorded and printed in the two languages, and that all important public documents and all administrative services should be available in both languages; (d) that all courts should permit pleadings in the two languages, and that lower courts should be equipped to function in both; (e) that publicly supported education should be as available in French as in English and should be of the same quality; (f) that the two provincial governments concerned and the federal government should discuss and negotiate the necessary measures. (§380)

10. We recommend that the right of Canadian parents to have their children educated in the official language of their choice be recognized in the educational systems, the degree of implementation to depend on the concentration of the minority population. (§389)

11. We recommend that the following paragraph, to be known as section 93A, be added to the B.N.A. Act: Every province shall establish and maintain elementary and secondary schools in which English is the sole or main language of instruction, and elementary and secondary schools in which French is the sole or main language of instruction, in bilingual districts and other appropriate areas under conditions to be determined by provincial law; but nothing in this section shall be deemed to prohibit schools in which English and French have equal importance as languages of instruction, or schools in which instruction may be given in some other language. (§414)

12. We recommend the adoption of a new version of section 133, which might read as follows:

1. English and French are the two official languages of Canada.

2. Either the English or the French language may be used by any person in the debates of the Houses of Parliament of Canada and in the legislatures of all provinces, and both those languages shall be used in the respective records and journals of the Houses of the legislatures of the provinces of New Brunswick, Ontario, and Quebec, and either may be used by any person in any pleading or process in or issuing from any Court of Canada established under this Act, and in or from any of the Superior Courts of the provinces of New Brunswick, Ontario, and Quebec. The Acts of the Parliament of Canada and the legislatures of the provinces of New Brunswick, Ontario, and Quebec shall be enacted and published in both English and French.

3. The provisions of subsection 2 shall apply to any additional province in which those persons whose mother tongue is either English or French shall reach or exceed 10 per cent of the population of the province; and to any province which declares that English and French are official languages.

4. Whenever in any province the English- or French-speaking population of the appropriate administrative unit reaches a substantial proportion, this unit shall be constituted into a bilingual district, and there shall be enacted federal and provincial legislation making judicial and administrative services in such bilingual district available in both official languages.

5. Nothing in this section shall be taken to diminish or restrict the use, as established by present or future law or practice, of any other language in Canada. (§418)

13. We recommend: (a) that the federal Parliament adopt a federal Official Languages Act; (b) that the governor in Council appoint a Commissioner of Official Languages charged with ensuring respect for the status of French and English in Canada. (§439)

14. We recommend: (a) that the legislature of each officially bilingual province adopt an Official Languages Act; (b) that each officially bilingual province establish, for its own purposes, a post equivalent to that of the federal Commissioner of Official Languages. (§448)



CHAPTER O-2

An Act respecting the status of the official languages of Canada

SHORT TITLE

Short title

1. This Act may be cited as the *Official Languages Act*. 1968-69, c. 54, s. 1.

DECLARATION OF STATUS OF LANGUAGES

Declaration of status

2. The English and French languages are the official languages of Canada for all purposes of the Parliament and Government of Canada, and possess and enjoy equality of status and equal rights and privileges as to their use in all the institutions of the Parliament and Government of Canada. 1968-69, c. 54, s. 2.

STATUTORY AND OTHER INSTRUMENTS

Instruments directed to public

3. Subject to this Act, all instruments in writing directed to or intended for the notice of the public, purporting to be made or issued by or under the authority of the Parliament or Government of Canada or any judicial, quasi-judicial or administrative body or Crown corporation established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada, shall be promulgated in both official languages. 1968-69, c. 54, s. 3.

Legislative instruments

4. All rules, orders, regulations, by-laws and proclamations that are required by or under the authority of any Act of the Parliament of Canada to be published in the official gazette of Canada shall be made or issued in both official languages and shall be published accordingly in both official lan-

CHAPITRE O-2

Loi concernant le statut des langues officielles du Canada

TITRE ABRÉGÉ

Titre abrégé

1. La présente loi peut être citée sous le titre: *Loi sur les langues officielles*. 1968-69, c. 54, art. 1.

DÉCLARATION DU STATUT DES LANGUES

Déclaration du statut des langues

2. L'anglais et le français sont les langues officielles du Canada pour tout ce qui relève du Parlement et du gouvernement du Canada; elles ont un statut, des droits et des privilèges égaux quant à leur emploi dans toutes les institutions du Parlement et du gouvernement du Canada. 1968-69, c. 54, art. 2.

ACTES STATUTAIRES ET AUTRES

Actes à l'intention du public

3. Sous toutes réserves prévues par la présente loi, tous les actes portés ou destinés à être portés à la connaissance du public et présentés comme établis par le Parlement ou le gouvernement du Canada, par un organisme judiciaire, quasi-judiciaire ou administratif ou une corporation de la Couronne créés en vertu d'une loi du Parlement, ou comme établis sous l'autorité de ces institutions, seront promulgués dans les deux langues officielles. 1968-69, c. 54, art. 3.

Actes du pouvoir législatif

4. Les règles, ordonnances, décrets, règlements et proclamations, dont la publication au journal officiel du Canada est requise en vertu d'une loi du Parlement du Canada, seront établis et publiés dans les deux langues officielles. Toutefois, lorsque l'autorité qui établit une règle, une ordonnance, un décret,

guages, except that where the authority by which any such rule, order, regulation, by-law or proclamation is to be made or issued is of the opinion that its making or issue is urgent and that to make or issue it in both official languages would occasion a delay prejudicial to the public interest, the rule, order, regulation, by-law or proclamation shall be made or issued in the first instance in its version in one of the official languages and thereafter, within the time limited for the transmission of copies thereof or its publication as required by law, in its version in the other, each such version to be effective from the time the first is effective. 1968-69, c. 54, s. 4.

un règlement ou une proclamation estime qu'il est urgent de les établir et que leur établissement dans les deux langues officielles entraînerait un retard préjudiciable à l'intérêt public, la règle, l'ordonnance, le décret, le règlement ou la proclamation seront établis d'abord dans l'une des langues officielles, puis dans l'autre, en respectant le délai légal fixé pour la communication d'exemplaires de ces actes ou leur publication. La dernière version prendra effet à la même date que la première. 1968-69, c. 54, art. 4.

Decisions, orders
and judgments

5. (1) All final decisions, orders and judgments, including any reasons given therefor, issued by any judicial or quasi-judicial body established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada shall be issued in both official languages where the decision, order or judgment determines a question of law of general public interest or importance or where the proceedings leading to its issue were conducted in whole or in part in both official languages.

5. (1) Les décisions, ordonnances et jugements finals, avec les motifs y afférents, émis par un organisme judiciaire ou quasi-judiciaire créé en vertu d'une loi du Parlement du Canada, seront tous émis dans les deux langues officielles lorsque la décision, l'ordonnance ou le jugement tranche une question de droit présentant de l'intérêt ou de l'importance pour le public en général ou lorsque les procédures y afférentes se sont déroulées, en totalité ou en partie, dans les deux langues officielles.

Décisions,
ordonnances et
jugements

Idem

(2) Where any final decision, order or judgment issued by a body described in subsection (1) is not required by that subsection to be issued in both official languages, or where a body described in that subsection by which any final decision, order or judgment including any reasons given therefor is to be issued is of the opinion that to issue it in both official languages would occasion a delay prejudicial to the public interest or resulting in injustice or hardship to any party to the proceedings leading to its issue, the decision, order or judgment including any reasons given therefor shall be issued in the first instance in its version in one of the official languages and thereafter, within such time as is reasonable in the circumstances, in its version in the other, each such version to be effective from the time the first is effective.

(2) Lorsque le paragraphe (1) n'exige pas qu'une décision, une ordonnance ou un jugement finals, émis par un organisme visé dans ce paragraphe, le soient dans les deux langues officielles ou lorsqu'un organisme visé dans ce paragraphe, qui doit émettre la décision, l'ordonnance ou le jugement finals avec les motifs y afférents, est d'avis que le fait de l'émettre dans les deux langues officielles entraînerait, soit un retard préjudiciable à l'intérêt public, soit une injustice ou un inconvénient grave pour l'une des parties aux procédures qui ont abouti à son émission, la décision, l'ordonnance ou le jugement, avec les motifs y afférents, seront émis d'abord dans l'une des langues officielles, puis dans l'autre, en respectant le délai raisonnable en l'occurrence. La dernière version prendra effet à la même date que la première.

Idem

Oral rendition
of decisions not
affected

(3) Nothing in subsection (1) or (2) shall be construed as prohibiting the oral rendition or delivery, in one only of the official languages, of any decision, order or judgment or any reasons given therefor.

(3) Aucune disposition des paragraphes (1) ou (2) ne sera interprétée comme interdisant de rendre de vive voix, en une seule langue officielle, une décision, une ordonnance ou un jugement, avec les motifs y afférents.

Les décisions
rendues
oralement ne
sont pas
affectées

Rules governing
practice and
procedure

(4) All rules, orders and regulations govern-

(4) Les règles, ordonnances et règlements

Règles de
pratique et de
procédure

ing the practice or procedure in any proceedings before a body described in subsection (1) shall be made in both official languages but where the body by which any such instrument is to be made is satisfied that its making in both official languages would occasion a delay resulting in injustice or hardship to any person or class of persons, the instrument shall be made in the first instance in its version in one of the official languages and thereafter as soon as possible in its version in the other, each such version to be effective from the time the first is effective. 1968-69, c. 54, s. 5.

Non-compliance: effect and limitation

6. Without limiting or restricting the operation of any law of Canada relating to the conviction of a person for an offence consisting of a contravention of a rule, order, regulation, by-law or proclamation that at the time of the alleged contravention was not published in the official gazette of Canada in both official languages, no instrument described in section 4 or 5 is invalid by reason only that it was not made or issued in compliance with those sections, unless in the case of any instrument described in section 4 it is established by the person asserting its invalidity that the non-compliance was due to bad faith on the part of the authority by which the instrument was made or issued. 1968-69, c. 54, s. 6.

Printing of notices and advertisements

7. Where, by or under the authority of the Parliament or Government of Canada or any judicial, quasi-judicial or administrative body or Crown corporation established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada, any notice, advertisement or other matter is to be printed in a publication for the information primarily of members of the public resident in the National Capital Region or a federal bilingual district established under this Act, the matter shall, wherever possible in publications in general circulation within that Region or district, be printed in one of the official languages in at least one such publication appearing wholly or mainly in that language and in the other official language in at least one such publication appearing wholly or mainly in that other language, and shall be given as nearly as reasonably may be equal prominence in each such publication. 1968-69, c. 54, s. 7.

qui régissent la pratique ou la marche à suivre dans les procédures devant un organisme visé au paragraphe (1) seront établis dans les deux langues officielles. Toutefois, lorsque l'organisme par lequel un tel acte doit être établi est convaincu que son établissement dans les deux langues officielles entraînerait un retard aboutissant à une injustice ou à un inconvénient grave pour une personne ou une catégorie de personnes, l'acte sera établi d'abord dans l'une des langues officielles et, dès que possible par la suite, dans l'autre langue. La dernière version prendra effet à la même date que la première. 1968-69, c. 54, art. 5.

6. Sans limiter ni restreindre l'application des lois du Canada ayant trait à la condamnation d'une personne en raison d'une infraction pour contravention d'une règle, d'une ordonnance, d'un décret, d'un règlement ou d'une proclamation qui, au moment de la contravention alléguée, n'était pas publiée au journal officiel du Canada dans les deux langues officielles, aucun acte visé à l'article 4 ou à l'article 5 n'est invalide du seul fait qu'il n'a pas été établi conformément à ces articles, sauf si, pour un acte visé à l'article 4, il est établi par la personne se prévalant de son invalidité que ce défaut était dû à la mauvaise foi de l'autorité par laquelle l'acte a été établi. 1968-69, c. 54, art. 6.

Défaut : effet et limitation

7. Lorsque, dans une publication, doivent être imprimés, par le Parlement ou le gouvernement du Canada, par tout organisme judiciaire, quasi-judiciaire ou administratif ou par une corporation de la Couronne créés en vertu d'une loi du Parlement du Canada, ou lorsque doivent y être imprimés, sous leur autorité, un avis, une annonce ou autre chose principalement dans le but d'informer le public de la région de la Capitale nationale ou d'un district bilingue fédéral créé en vertu de la présente loi, ce texte doit, lorsque c'est possible dans des publications dont la circulation est générale dans cette région ou ce district, être imprimé en l'une des langues officielles dans au moins une publication de ce genre paraissant entièrement ou principalement en cette langue et être imprimé en l'autre langue officielle dans au moins une publication de ce genre paraissant entièrement ou principalement en cette autre langue. On

Impression d'avis et d'annonces

donnera au texte, autant qu'il est raisonnablement possible de le faire, la même importance dans les deux publications. 1968-69, c. 54, art. 7.

CONSTRUCTION OF VERSIONS OF ENACTMENTS

Construction of enactments

8. (1) In construing an enactment, both its versions in the official languages are equally authentic.

Rules to be applied

(2) In applying subsection (1) to the construction of an enactment,

(a) where it is alleged or appears that the two versions of the enactment differ in their meaning, regard shall be had to both its versions so that, subject to paragraph (c), the like effect is given to the enactment in every part of Canada in which the enactment is intended to apply, unless a contrary intent is explicitly or implicitly evident;

(b) subject to paragraph (c), where in the enactment there is a reference to a concept, matter or thing the reference shall, in its expression in each version of the enactment, be construed as a reference to the concept, matter or thing to which in its expression in both versions of the enactment the reference is apt;

(c) where a concept, matter or thing in its expression in one version of the enactment is incompatible with the legal system or institutions of a part of Canada in which the enactment is intended to apply but in its expression in the other version of the enactment is compatible therewith, a reference in the enactment to the concept, matter or thing shall, as the enactment applies to that part of Canada, be construed as a reference to the concept, matter or thing in its expression in that version of the enactment that is compatible therewith; and

(d) if the two versions of the enactment differ in a manner not coming within paragraph (c), preference shall be given to the version thereof that, according to the true spirit, intent and meaning of the enactment, best ensures the attainment of its objects. 1968-69, c. 54, s. 8.

INTERPRÉTATION DES VERSIONS DES TEXTES LÉGISLATIFS

8. (1) Dans l'interprétation d'un texte législatif, les versions des deux langues officielles font pareillement autorité. Interprétation des textes législatifs

(2) Pour l'application du paragraphe (1) à l'interprétation d'un texte législatif, Règles à appliquer

a) lorsqu'on allègue ou lorsqu'il apparaît que les deux versions du texte législatif n'ont pas le même sens, on tiendra compte de ses deux versions afin de donner, sous toutes réserves prévues par l'alinéa c), le même effet au texte législatif en tout lieu du Canada où l'on veut qu'il s'applique, à moins qu'une intention contraire ne soit explicitement ou implicitement évidente;

b) sous toutes réserves prévues à l'alinéa c), lorsque le texte législatif fait mention d'un concept ou d'une chose, la mention sera, dans chacune des deux versions du texte législatif, interprétée comme une mention du concept ou de la chose que signifient indifféremment l'une et l'autre version du texte législatif;

c) lorsque l'expression d'un concept ou d'une chose, dans l'une des versions du texte législatif, est incompatible avec le système juridique ou les institutions d'un lieu du Canada où l'on veut que ce texte s'applique mais que son expression dans l'autre version du texte est compatible avec ce système ou ces institutions, une mention du concept ou de la chose dans le texte sera, dans la mesure où ce texte s'applique à ce lieu du Canada, interprétée comme une mention du concept ou de la chose, exprimée dans la version qui est compatible avec ce système ou ces institutions; et

d) s'il y a, entre les deux versions du texte législatif, une différence autre que celle mentionnée à l'alinéa c), on donnera la préférence à la version qui, selon l'esprit, l'intention et le sens véritables du texte, assure le mieux la réalisation de ses objets. 1968-69, c. 54, art. 8.

DUTIES OF DEPARTMENTS, ETC., IN RELATION
TO OFFICIAL LANGUAGES

Services to
public in both
languages in
certain locations

9. (1) Every department and agency of the Government of Canada and every judicial, quasi-judicial or administrative body or Crown corporation established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada has the duty to ensure that within the National Capital Region, at the place of its head or central office in Canada if outside the National Capital Region, and at each of its principal offices in a federal bilingual district established under this Act, members of the public can obtain available services from and can communicate with it in both official languages.

Services to
public in other
locations

(2) Every department and agency of the Government of Canada and every judicial, quasi-judicial or administrative body or Crown corporation established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada has, in addition to but without derogating from the duty imposed upon it by subsection (1), the duty to ensure, to the extent that it is feasible for it to do so, that members of the public in locations other than those referred to in that subsection, where there is a significant demand therefor by such persons, can obtain available services from and can communicate with it in both official languages. 1968-69, c. 54, s. 9.

Services to
travelling public
in Canada or
elsewhere

10. (1) Every department and agency of the Government of Canada and every Crown corporation established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada has the duty to ensure that, at any office, location or facility in Canada or elsewhere at which any services to the travelling public are provided or made available by it, or by any other person pursuant to a contract for the provision of such services entered into by it or on its behalf on and after the 7th day of September 1969, such services can be provided or made available in both official languages.

Services
elsewhere than
in Canada

(2) Every department and agency described in subsection (1), and every Crown corporation described therein that is not expressly exempted by order of the Governor in Council from the application of this subsection in respect of any services provided or made available by

DEVOIRS DES MINISTÈRES, ETC., EN CE QUI A
TRAIT AUX LANGUES OFFICIELLES

9. (1) Il incombe aux ministères, départements et organismes du gouvernement du Canada, ainsi qu'aux organismes judiciaires, quasi-judiciaires ou administratifs ou aux corporations de la Couronne créés en vertu d'une loi du Parlement du Canada, de veiller à ce que, dans la région de la Capitale nationale d'une part et, d'autre part, au lieu de leur siège ou bureau central au Canada s'il est situé à l'extérieur de la région de la Capitale nationale, ainsi qu'en chacun de leurs principaux bureaux ouverts dans un district bilingue fédéral créé en vertu de la présente loi, le public puisse communiquer avec eux et obtenir leurs services dans les deux langues officielles.

Services au
public dans les
deux langues en
certains endroits

(2) Tout ministère, département, et organisme du gouvernement du Canada et tout organisme judiciaire, quasi-judiciaire ou administratif ou toute corporation de la Couronne créés en vertu d'une loi du Parlement du Canada ont, en sus du devoir que leur impose le paragraphe (1), mais sans y déroger, le devoir de veiller, dans la mesure où il leur est possible de le faire, à ce que le public, dans des endroits autres que ceux mentionnés dans ce paragraphe, lorsqu'il y a de sa part demande importante, puisse communiquer avec eux et obtenir leurs services dans les deux langues officielles. 1968-69, c. 54, art. 9.

Services au
public dans
d'autres endroits

10. (1) Il incombe aux ministères, départements et organismes du gouvernement du Canada, ainsi qu'aux corporations de la Couronne, créés en vertu d'une loi du Parlement du Canada, de veiller à ce que, si des services aux voyageurs sont fournis ou offerts dans un bureau ou autre lieu de travail, au Canada ou ailleurs, par ces administrations ou par une autre personne agissant aux termes d'un contrat de fourniture de ces services conclu par elles ou pour leur compte après le 7 septembre 1969, lesdits services puissent y être fournis ou offerts dans les deux langues officielles.

Services aux
voyageurs au
Canada ou
ailleurs

(2) Il incombe aux ministères, départements et organismes mentionnés au paragraphe (1), et aux corporations de la Couronne y mentionnées qui ne sont pas expressément exemptées, par décret du gouverneur en conseil, de l'application du présent paragraphe

Services ailleurs
qu'au Canada

it, has the duty to ensure that any services to which subsection (1) does not apply that are provided or made available by it at any place elsewhere than in Canada can be so provided or made available in both official languages.

Exception re
ss. (1)

(3) Subsection (1) does not apply to require that services to the travelling public be provided or made available at any office, location or facility in both official languages if, at that office, location or facility, there is no significant demand for such services in both official languages by members of the travelling public or the demand therefor is so irregular as not to warrant the application of subsection (1) to that office, location or facility. 1968-69, c. 54, s. 10.

Hearing of
witnesses in
official language
of choice

11. (1) Every judicial or quasi-judicial body established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada has, in any proceedings brought or taken before it, and every court in Canada has, in exercising in any proceedings in a criminal matter any criminal jurisdiction conferred upon it by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada, the duty to ensure that any person giving evidence before it may be heard in the official language of his choice, and that in being so heard he will not be placed at a disadvantage by not being or being unable to be heard in the other official language.

Duty of federal
courts to provide
simultaneous
translation

(2) Every court of record established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada has, in any proceedings conducted before it within the National Capital Region or a federal bilingual district established under this Act, the duty to ensure that, at the request of any party to the proceedings, facilities are made available for the simultaneous translation of the proceedings, including the evidence given and taken, from one official language into the other except where the court, after receiving and considering any such request, is satisfied that the party making it will not, if such facilities cannot conveniently be made available, be placed at a disadvantage by reason of their not being available or the court, after making every reasonable effort to obtain such facilities, is unable then to obtain them.

Language of
proceedings in
criminal matters

(3) In exercising in any proceedings in a

relativement à des services fournis ou offerts par eux, de veiller à ce que les services, auxquels ne s'applique pas le paragraphe (1), fournis ou offerts par eux partout ailleurs qu'au Canada puissent l'être dans les deux langues officielles.

(3) Le paragraphe (1) n'exige pas l'emploi des deux langues officielles pour des services aux voyageurs fournis ou offerts dans un bureau ou autre lieu de travail si la demande de services dans les deux langues officielles, de la part des voyageurs, y est faible ou trop irrégulière pour justifier l'application du paragraphe (1). 1968-69, c. 54, art. 10.

Exception au
par. (1)

11. (1) Dans toutes procédures engagées devant des organismes judiciaires ou quasi-judiciaires créés en vertu d'une loi du Parlement du Canada et dans les procédures pénales où les tribunaux au Canada exercent une juridiction pénale qui leur a été conférée en vertu d'une loi du Parlement du Canada, il incombe à ces organismes et tribunaux de veiller à ce que toute personne témoignant devant eux puisse être entendue dans la langue officielle de son choix et que, ce faisant, elle ne soit pas défavorisée du fait qu'elle n'est pas entendue ou qu'elle est incapable de se faire entendre dans l'autre langue officielle.

Audition des
témoins dans la
langue officielle
de leur choix

(2) Il incombe aux cours d'archives créées en vertu d'une loi du Parlement du Canada de veiller à ce que, à la demande d'une partie à des procédures conduites devant elles, dans la région de la Capitale nationale ou dans un district bilingue fédéral établi en vertu de la présente loi, l'on mette à la disposition de cette partie des services d'interprétation des procédures, notamment pour les témoignages recueillis, d'une langue officielle en l'autre langue. Toutefois, la cour n'y sera pas tenue si, après avoir reçu et examiné une telle demande, elle est convaincue que la partie qui l'a faite ne sera pas défavorisée par l'absence de ces services, s'il est difficile de les mettre à la disposition de cette partie, ou si la cour, après avoir fait tout effort pour les obtenir, n'y est pas parvenue.

Les cours
fédérales sont
tenues de
fournir des
services
d'interprétation

(3) Lorsqu'il exerce, dans des procédures

Langues
officielles dans
les procédures
pénales

criminal matter any criminal jurisdiction conferred upon it by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada, any court in Canada may in its discretion, at the request of the accused or any of them if there is more than one accused, and if it appears to the court that the proceedings can effectively be conducted and the evidence can effectively be given and taken wholly or mainly in one of the official languages as specified in the request, order that, subject to subsection (1), the proceedings be conducted and the evidence be given and taken in that language.

Application to
certain courts

(4) Subsections (1) and (3) do not apply to any court in which, under and by virtue of section 133 of *The British North America Act, 1867*, either of the official languages may be used by any person, and subsection (3) does not apply to the courts of any province until such time as a discretion in those courts or in the judges thereof is provided for by law as to the language in which, for general purposes in that province, proceedings may be conducted in civil causes or matters.

Authority to
make
implementing
rules

(5) The Governor in Council, in the case of any judicial or quasi-judicial body established by or pursuant to an Act of the Parliament of Canada, and the lieutenant governor in council of any province, in the case of any other court in that province, may make such rules governing the procedure in proceedings before such body or court, including rules respecting the giving of notice, as the Governor in Council or the lieutenant governor in council, as the case may be, deems necessary to enable such body or court to exercise or carry out any power or duty conferred or imposed upon it by this section. 1968-69, c. 54, s. 11.

FEDERAL BILINGUAL DISTRICTS

Establishment
of federal
bilingual
districts

12. In accordance with and subject to the provisions of this Act and the terms of any agreement that may be entered into by the Governor in Council with the government of a province as described in section 15, the Governor in Council may from time to time by proclamation establish one or more federal bilingual districts (hereinafter in this Act called "bilingual districts") in a province, and alter the limits of any bilingual districts so

pénales, une juridiction pénale qui lui a été conférée en vertu d'une loi du Parlement du Canada, tout tribunal au Canada peut, à sa discrétion, sur demande de l'accusé ou, lorsqu'il y a plus d'un accusé, sur demande de l'un ou plusieurs d'entre eux, ordonner que, sous toutes réserves prévues par le paragraphe (1), les procédures soient conduites et les témoignages fournis et recueillis en la langue officielle spécifiée dans la demande s'il lui paraît que les procédures peuvent être correctement conduites et les témoignages correctement fournis et recueillis, en totalité ou en majeure partie, dans cette langue.

Application à
certains
tribunaux

(4) Les paragraphes (1) et (3) ne s'appliquent pas à un tribunal devant lequel, en vertu de l'article 133 de l'*Acte de l'Amérique du Nord britannique, 1867*, quiconque peut utiliser l'une ou l'autre des langues officielles, et le paragraphe (3) ne s'applique pas aux tribunaux d'une province jusqu'à ce que la loi accorde à ces tribunaux ou aux juges de ces tribunaux la liberté de choisir la langue dans laquelle, de façon générale dans cette province, les procédures peuvent être conduites en matière civile.

Pouvoir
d'établir des
règles
d'application

(5) Le gouverneur en conseil, dans le cas d'un organisme judiciaire ou quasi-judiciaire créé en vertu d'une loi du Parlement du Canada, et le lieutenant-gouverneur en conseil d'une province, dans le cas de tout autre tribunal dans cette province, peut établir les règles régissant les procédures devant cet organisme ou ce tribunal, y compris les règles relatives aux notifications, que le gouverneur en conseil ou le lieutenant-gouverneur en conseil, selon le cas, estime nécessaires pour permettre à cet organisme ou à ce tribunal d'exercer toute fonction ou pouvoir qui lui est conféré ou imposé par le présent article. 1968-69, c. 54, art. 11.

DISTRICTS BILINGUES FÉDÉRAUX

Création de
districts
bilingues
fédéraux

12. En conformité des dispositions de la présente loi et des termes de tout accord que peut conclure le gouverneur en conseil avec le gouvernement d'une province, comme le mentionne l'article 15, le gouverneur en conseil peut, à l'occasion, par proclamation, créer dans une province un ou plusieurs districts bilingues fédéraux (ci-après appelés dans la présente loi «districts bilingues») et modifier les limites des districts bilingues

established. 1968-69, c. 54, s. 12.

ainsi créés. 1968-69, c. 54, art. 12.

Delineation of districts

13. (1) A bilingual district established under this Act shall be an area delineated by reference to the boundaries of any or all of the following, namely, a census district established pursuant to the *Statistics Act*, a local government or school district, or a federal or provincial electoral district or region.

13. (1) Un district bilingue créé en vertu de la présente loi est une subdivision administrative délimitée par référence aux limites de l'une, de plusieurs ou de l'ensemble des subdivisions administratives suivantes : un district de recensement créé en conformité de la *Loi sur la statistique*, un district municipal ou scolaire, une circonscription ou région électorale fédérale ou provinciale.

Délimitation des districts

Rules governing establishment of federal bilingual districts

(2) An area described in subsection (1) may be established as a bilingual district or be included in whole or in part within a bilingual district if

(2) Une subdivision visée au paragraphe (1) peut constituer un district bilingue ou être incluse totalement ou partiellement dans le périmètre d'un district bilingue, si

Règles gouvernant la création des districts bilingues fédéraux

(a) both of the official languages are spoken as a mother tongue by persons residing in the area; and

a) les deux langues officielles sont les langues maternelles parlées par des résidents de la subdivision; et si

(b) the number of persons who are in the linguistic minority in the area in respect of an official language spoken as a mother tongue is at least ten per cent of the total number of persons residing in the area.

b) au moins dix pour cent de l'ensemble des résidents de la subdivision parlent une langue maternelle qui est la langue officielle de la minorité linguistique dans la subdivision.

Where services customarily made available in both languages

(3) Notwithstanding subsection (2), where the number of persons in the linguistic minority in an area described in subsection (1) is less than the percentage required under subsection (2), the area may be established as a bilingual district if before the 7th day of September 1969 the services of departments and agencies of the Government of Canada were customarily made available to residents of the area in both official languages.

(3) Nonobstant le paragraphe (2), lorsque le nombre des personnes appartenant à la minorité linguistique, dans une subdivision visée au paragraphe (1), est inférieur au pourcentage requis en vertu du paragraphe (2), la subdivision peut constituer un district bilingue si, avant le 7 septembre 1969, les services des ministères, départements et organismes du gouvernement du Canada étaient couramment mis à la disposition des résidents de la subdivision dans les deux langues officielles.

Cas où les services sont couramment offerts dans les deux langues

Alterations of limits of districts

(4) No alteration of the limits of any bilingual district established under this Act shall be made unless such district would, if the proposed alteration of its limits were made, continue to comply with the requirements of this section respecting the establishment of bilingual districts under this Act.

(4) Aucune modification des limites d'un district bilingue créé en vertu de la présente loi ne sera faite à moins que ce district, en cas de réalisation de la modification proposée, ne continue à satisfaire aux exigences du présent article relatives à la constitution de districts bilingues en vertu de la présente loi.

Modifications des limites des districts

When proclamation may issue

(5) No proclamation establishing or altering the limits of any bilingual district shall be issued under this Act before such time as the Governor in Council has received from a Bilingual Districts Advisory Board appointed as described in section 14 a report setting out its findings and conclusions including its recommendations if any relating thereto and at least ninety days have elapsed from the day a copy of the report was laid before Parliament pursuant to section 17.

(5) Aucune proclamation, créant un district bilingue ou modifiant ses limites, ne sera émise en vertu de la présente loi avant que le gouverneur en conseil n'ait reçu du Conseil consultatif des districts bilingues, nommé comme l'indique l'article 14, un rapport énonçant ses constatations et conclusions, et notamment, le cas échéant, les recommandations y afférentes, ni pendant les quatre-vingt-dix jours qui suivent le dépôt d'un exemplaire du rapport devant le Parlement

Condition à remplir avant la proclamation

When
proclamation
effective

(6) A proclamation establishing or altering the limits of any bilingual district shall take effect in relation to any such district on such day, not later than twelve months after the issue of the proclamation, as may be fixed therein in relation to that district. 1968-69, c. 54, s. 13.

Establishment
of Bilingual
Districts
Advisory Board

14. (1) As soon as possible following the completion of each decennial census, or, in the case of the decennial census taken in the year 1961, forthwith after the 6th day of September 1969, the Dominion Statistician shall prepare and send to the Clerk of the Privy Council a return certified by him showing the population of each of the provinces and census districts in Canada, categorized according to the official languages spoken as a mother tongue by persons resident therein as ascertained by that census, and as soon as possible thereafter the Governor in Council shall, pursuant to Part I of the *Inquiries Act*, appoint not less than five and not more than ten persons, selected as nearly as may be as being representative of residents of the several provinces or principal regions of Canada, as commissioners to constitute a Bilingual Districts Advisory Board for the purpose of conducting an inquiry as described in section 15.

Chairman

(2) One of the persons appointed as described in subsection (1) shall be designated in the instrument of appointment to act as chairman of the Board.

Copy of return
to be sent to
chairman

(3) Forthwith upon the appointment of a Bilingual Districts Advisory Board, the Clerk of the Privy Council shall send a copy of the return referred to in subsection (1) to the chairman of the Board. 1968-69, c. 54, s. 14.

Inquiry and
report of
Advisory Board

15. (1) Upon receipt by the chairman of a Bilingual Districts Advisory Board of the copy of the return referred to in subsection 14(3), the Board shall, with all due dispatch, conduct an inquiry into and concerning the areas of Canada in which one of the official languages is spoken as a mother tongue by persons who are in the linguistic minority in those areas in respect of an official language, and after holding such public hearings, if any, as it considers necessary and after consultation with the government of each of

en conformité de l'article 17.

(6) Une proclamation créant un district bilingue ou modifiant ses limites prendra effet, pour ce district, dans les douze mois de l'émission de la proclamation, à la date fixée dans cette dernière. 1968-69, c. 54, art. 13.

Date d'effet de
la proclamation

14. (1) Dès que possible après chaque recensement décennal ou, dans le cas du recensement décennal de 1961, immédiatement après le 6 septembre 1969, le statisticien fédéral dressera et enverra au greffier du Conseil privé un état certifié par lui et indiquant la population de chaque province et district de recensement du Canada, classés d'après les langues officielles qui sont, selon les résultats du recensement, les langues maternelles parlées par les résidents. Dès que possible par la suite, le gouverneur en conseil, en conformité de la Partie I de la *Loi sur les enquêtes*, nommera de cinq à dix commissaires, choisis autant que possible de façon à représenter les résidents des diverses provinces ou des principales régions du Canada, pour constituer un Conseil consultatif des districts bilingues en vue d'effectuer l'enquête visée à l'article 15.

Création du
Conseil
consultatif des
districts
bilingues

(2) L'une des personnes nommées comme l'indique le paragraphe (1) doit être désignée dans l'acte de nomination à titre de président du Conseil.

Président

(3) Immédiatement après la nomination d'un Conseil consultatif des districts bilingues, le greffier du Conseil privé enverra au président du Conseil un exemplaire de l'état mentionné au paragraphe (1). 1968-69, c. 54, art. 14.

Envoi au
président d'un
exemplaire de
l'état

15. (1) Dès que son président aura reçu un exemplaire de l'état mentionné au paragraphe 14(3), le Conseil effectuera avec toute la diligence voulue, dans les subdivisions du Canada où l'une des langues officielles est la langue maternelle parlée par des personnes appartenant à la minorité linguistique de ces subdivisions, une enquête sur ces subdivisions et, après avoir tenu, le cas échéant, les audiences publiques qu'il estime nécessaires et après consultation avec le gouvernement de chacune des provinces comprenant de telles

Enquête et
rapport du
Conseil
consultatif

the provinces in which any such areas are located, prepare and submit to the Governor in Council a report setting out its findings and conclusions including its recommendations if any concerning the establishment of bilingual districts or the alteration of the limits of any existing bilingual districts in accordance with this Act.

Agreements to ensure districts conterminous with provincial districts

(2) In addition to its duties and powers under the *Inquiries Act* in respect of an inquiry as described in this section, a Bilingual Districts Advisory Board may be charged by the Governor in Council with the negotiation, on behalf of the Governor in Council, of a draft agreement with the government of a province for the purpose of ensuring that, to the greatest practical extent, the limits of any area that may be established as a bilingual district under this Act will be conterminous with any area similarly established or to be established in that province by such government.

Advisory Board to have regard to public convenience

(3) In carrying out its duties under this section, a Bilingual Districts Advisory Board shall have regard to the convenience of the public in a proposed bilingual district in respect of all the federal, provincial, municipal and educational services provided therein and where necessary recommend to the Governor in Council any administrative changes in federal services in the area that it considers necessary to adapt the area to a provincial or municipal bilingual area, for the greater public convenience of the area or to further the purposes of this Act. 1968-69, c. 54, s. 15.

Duty to assist Advisory Board

16. The Dominion Statistician and the Director of the Surveys and Mapping Branch of the Department of Energy, Mines and Resources shall make available their services and the facilities of their respective offices, and render all such other assistance to a Bilingual Districts Advisory Board as may be necessary, in order to enable that Board to discharge its duties under this Act. 1968-69, c. 54, s. 16.

Report of Advisory Board

17. Within fifteen days after the receipt by the Governor in Council of the report of a Bilingual Districts Advisory Board submitted by the chairman thereof pursuant to section

subdivisions, il dressera et soumettra au gouverneur en conseil un rapport énonçant ses constatations et conclusions et notamment, le cas échéant, ses recommandations relatives à la création de districts bilingues ou à la modification des limites de districts bilingues existants, conformément à la présente loi.

(2) Outre les fonctions et pouvoirs que lui confère la *Loi sur les enquêtes* relativement à une enquête visée au présent article, le Conseil consultatif des districts bilingues peut être chargé par le gouverneur en conseil de négocier, pour le compte de ce dernier, avec le gouvernement d'une province, un projet d'accord visant à faire coïncider, dans la mesure où cela ne présente pas trop de difficultés, les limites d'une subdivision pouvant constituer un district bilingue en vertu de la présente loi avec celles d'une subdivision dont ce gouvernement a fait ou doit faire un district bilingue dans cette province.

(3) Dans l'exercice de ses fonctions en vertu du présent article, le Conseil consultatif des districts bilingues tiendra compte, lorsque la création d'un district bilingue est proposée, de la commodité pour le public de tous les services fédéraux, provinciaux, municipaux et éducatifs qui y sont fournis. Au besoin, il recommandera au gouverneur en conseil les modifications administratives qu'il estime nécessaire d'apporter aux services fédéraux de la subdivision considérée pour les adapter à une subdivision provinciale ou municipale bilingue, afin que ces services soient plus commodes pour le public ou qu'ils contribuent davantage à la réalisation des objets de la présente loi. 1968-69, c. 54, art. 15.

16. Le statisticien fédéral et le directeur des levés et de la cartographie du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources mettront leurs services et les facilités qu'offrent leurs bureaux respectifs à la disposition du Conseil consultatif des districts bilingues et lui fourniront par ailleurs toute l'aide nécessaire pour lui permettre de s'acquitter de ses fonctions en vertu de la présente loi. 1968-69, c. 54, art. 16.

17. Le gouverneur en conseil fera déposer devant le Parlement un exemplaire du rapport du Conseil consultatif des districts bilingues, soumis par son président en conformité de

Accords visant à faire coïncider des districts bilingues fédéraux et provinciaux

Le Conseil consultatif tiendra compte de la commodité du public

Obligation d'aider le Conseil consultatif

Rapport du Conseil consultatif

15, or, if Parliament is not then sitting, on any of the first fifteen days next thereafter that Parliament is sitting, the Governor in Council shall cause a copy of the report to be laid before Parliament. 1968-69, c. 54, s. 17.

l'article 15, dans les quinze jours qui suivent sa réception ou, si le Parlement n'est pas alors en session, l'un des quinze premiers jours où il siège par la suite. 1968-69, c. 54, art. 17.

Preparation and printing of maps

18. As soon as possible after the issue of any proclamation establishing or altering the limits of a bilingual district under this Act, the Director of the Surveys and Mapping Branch of the Department of Energy, Mines and Resources shall, in accordance with the descriptions and definitions set out in the proclamation, prepare and print

18. Dès que possible après l'émission d'une proclamation créant un district bilingue ou modifiant ses limites en vertu de la présente loi, le directeur des levés et de la cartographie du ministère de l'Énergie, des Mines et des Ressources, conformément aux descriptions et aux définitions énoncées dans la proclamation, préparera et imprimera

Préparation et impression des cartes

(a) individual maps of each bilingual district showing the boundaries of each such district;

a) des cartes distinctes de chaque district bilingue indiquant les limites de chacun de ces districts;

(b) individual maps of each province showing the boundaries of each bilingual district therein; and

b) des cartes distinctes de chaque province, indiquant les limites de chacun des districts bilingues qui s'y trouvent; et

(c) individual maps of each local government or school district, portions of which are in more than one bilingual district. 1968-69, c. 54, s. 18.

c) des cartes distinctes de chaque collectivité locale ou district scolaire qui s'étend sur plus d'un district bilingue. 1968-69, c. 54, art. 18.

COMMISSIONER OF OFFICIAL LANGUAGES

COMMISSAIRE DES LANGUES OFFICIELLES

Commissioner of Official Languages

19. (1) There shall be a Commissioner of Official Languages for Canada, hereinafter in this Act called the Commissioner.

19. (1) Est institué un poste de commissaire des langues officielles pour le Canada, dont le titulaire est ci-après appelé Commissaire.

Commissaire des langues officielles

Appointment

(2) The Commissioner shall be appointed by commission under the Great Seal after approval of the appointment by resolution of the Senate and House of Commons.

(2) Le Commissaire est nommé par commission sous le grand sceau, après approbation de la nomination par résolution du Sénat et de la Chambre des communes.

Nomination

Tenure of office and removal

(3) Subject to this section, the Commissioner holds office during good behaviour for a term of seven years, but may be removed by the Governor in Council at any time on address of the Senate and House of Commons.

(3) Sous toutes réserves prévues par le présent article, le Commissaire est nommé pour un mandat de sept ans, pendant lequel il reste en fonctions tant qu'il en est digne; il peut, à tout moment, faire l'objet d'une révocation par le gouverneur en conseil, sur adresse du Sénat et de la Chambre des communes.

Durée du mandat et révocation

Further terms

(4) The Commissioner, upon the expiration of his first or any subsequent term of office, is eligible to be re-appointed for a further term not exceeding seven years.

(4) Le mandat du Commissaire est renouvelable pour des périodes d'au plus sept ans chacune.

Mandats subséquents

Cessation of term of office

(5) The term of office of the Commissioner ceases upon his attaining sixty-five years of age, but he shall continue in office thereafter until his successor is appointed notwithstanding the expiration of such term.

(5) Le mandat du Commissaire expire lorsque son titulaire atteint l'âge de soixante-cinq ans, mais le Commissaire demeure en fonctions jusqu'à la nomination de son successeur, nonobstant l'expiration de son mandat.

Expiration du mandat

Appointment of temporary Commissioner

(6) In the event of the death or resignation

(6) En cas de décès ou de démission du

Nomination d'un commissaire intérimaire

of the Commissioner while Parliament is not sitting or if he is unable or neglects to perform the duties of his office, the Governor in Council, after consultation by the Prime Minister with the Speaker of the Senate and the Speaker of the House of Commons, may appoint a temporary Commissioner, to hold office for a term not exceeding six months, who shall, while holding such office, have all of the powers and duties of the Commissioner under this Act and be paid such salary or other remuneration and expenses as may be fixed by the Governor in Council. 1968-69, c. 54, s. 19.

Commissaire alors que le Parlement n'est pas en session, ou si le Commissaire est incapable d'exercer les fonctions de sa charge ou les néglige, le gouverneur en conseil, après consultation du président du Sénat et de l'Orateur de la Chambre des communes par le Premier ministre, peut nommer pour six mois au plus un commissaire intérimaire qui aura tous les pouvoirs et fonctions du Commissaire en vertu de la présente loi et percevra le traitement, ou toute autre rémunération, et les frais que peut fixer le gouverneur en conseil. 1968-69, c. 54, art. 19.

Rank, powers
and duties
generally

20. (1) The Commissioner shall rank as and have all the powers of a deputy head of a department, shall devote himself exclusively to the duties of his office and shall not hold any other office under Her Majesty or engage in any other employment.

20. (1) Le Commissaire aura le rang et tous les pouvoirs d'un sous-chef de ministère ou département. Il se consacrera exclusivement aux fonctions de sa charge et il n'occupera aucune autre charge au service de Sa Majesté ni aucun autre emploi.

Disposition
générale relative
aux rang,
pouvoirs et
fonctions

Salary and
expenses

(2) The Commissioner shall be paid a salary equal to the salary of a puisne judge of the Exchequer Court of Canada, including any additional salary authorized by section 20 of the *Judges Act*, and is entitled to be paid reasonable travelling and living expenses while absent from his ordinary place of residence in the course of his duties. 1968-69, c. 54, s. 20.

(2) Le Commissaire reçoit un traitement égal à celui d'un juge puîné de la Cour de l'Échiquier du Canada, y compris tout traitement supplémentaire qu'autorise l'article 20 de la *Loi sur les juges*, et il a droit de percevoir des frais raisonnables de voyage et de subsistance lorsqu'il exerce ses fonctions hors de son lieu ordinaire de résidence. 1968-69, c. 54, art. 20.

Traitement et
frais

Staff

21. Such officers and employees as are necessary for the proper conduct of the work of the office of the Commissioner shall be appointed in the manner authorized by law. 1968-69, c. 54, s. 21.

21. Les fonctionnaires et employés nécessaires au bon fonctionnement du service dirigé par le Commissaire sont nommés de la manière autorisée par la loi. 1968-69, c. 54, art. 21.

Personnel

Technical
assistance

22. The Commissioner may engage on a temporary basis the services of persons having technical or specialized knowledge of any matter relating to the work of the Commissioner, to advise and assist the Commissioner in the performance of the duties of his office and, with the approval of the Treasury Board, may fix and pay the remuneration and expenses of such persons. 1968-69, c. 54, s. 22.

22. Pour obtenir, dans l'exercice de ses fonctions, les conseils et l'aide de personnes ayant des connaissances techniques ou spécialisées sur toute question afférente à ses travaux, le Commissaire peut retenir temporairement leurs services et il peut, avec l'approbation du conseil du Trésor, fixer et payer leur rémunération et leurs frais. 1968-69, c. 54, art. 22.

Aide technique

Public Service
Superannuation
Act

23. The Commissioner and the officers and employees of the Commissioner appointed as provided in section 21 shall be deemed to be persons employed in the Public Service for the purposes of the *Public Service Superannuation Act*. 1968-69, c. 54, s. 23.

23. Le Commissaire et les fonctionnaires et employés nommés en vertu de l'article 21, sont censés être des employés de la Fonction publique aux fins de la *Loi sur la pension de la Fonction publique*. 1968-69, c. 54, art. 23.

Loi sur la
pension de la
Fonction
publique

Functions and
duties of
Commissioner

24. The Commissioner shall carry out such

24. Le Commissaire exerce les fonctions

Fonctions du
Commissaire

functions and duties as are assigned to him by this Act or any other Act of the Parliament of Canada, and may carry out or engage in such other related assignments or activities as may be authorized by the Governor in Council. 1968-69, c. 54, s. 24.

Duty of
Commissioner
under Act

25. It is the duty of the Commissioner to take all actions and measures within his authority with a view to ensuring recognition of the status of each of the official languages and compliance with the spirit and intent of this Act in the administration of the affairs of the institutions of the Parliament and Government of Canada and, for that purpose, to conduct and carry out investigations either on his own initiative or pursuant to any complaint made to him and to report and make recommendations with respect thereto as provided in this Act. 1968-69, c. 54, s. 25.

Investigation of
complaints

26. (1) Subject to this Act, the Commissioner shall investigate any complaint made to him to the effect that, in any particular instance or case,

- (a) the status of an official language was not or is not being recognized, or
- (b) the spirit and intent of this Act was not or is not being complied with

in the administration of the affairs of any of the institutions of the Parliament or Government of Canada.

Who may make
complaint

(2) A complaint may be made to the Commissioner by any person or group of persons, whether or not they speak or represent a group speaking the official language the status or use of which is at issue.

Discontinuance
of investigation

(3) If in the course of investigating any complaint it appears to the Commissioner that, having regard to all the circumstances of the case, any further investigation is unnecessary, he may in his discretion refuse to investigate the matter further.

Right of
Commissioner to
refuse or cease
investigation

(4) The Commissioner may, in his discretion, refuse to investigate or cease to investigate any complaint if in his opinion

- (a) the subject-matter of the complaint is trivial,
- (b) the complaint is frivolous or vexatious or is not made in good faith, or

que lui confèrent la présente loi et toute autre loi du Parlement du Canada, et il peut accomplir ou entreprendre les autres tâches ou activités connexes que peut autoriser le gouverneur en conseil. 1968-69, c. 54, art. 24.

Devoirs du
Commissaire en
vertu de la loi

25. Il incombe au Commissaire de prendre, dans les limites de ses pouvoirs, toutes les mesures propres à faire reconnaître le statut de chacune des langues officielles et à faire respecter l'esprit de la présente loi et l'intention du législateur dans l'administration des affaires des institutions du Parlement et du gouvernement du Canada. A cette fin, il procédera à des instructions, soit de sa propre initiative, soit à la suite des plaintes reçues par lui et fera les rapports et recommandations prévus en l'occurrence par la présente loi. 1968-69, c. 54, art. 25.

Instruction des
plaintes

26. (1) Sous toutes réserves prévues par la présente loi, le Commissaire instruira toute plainte reçue par lui et énonçant que, dans un cas particulier,

- a) le statut d'une langue officielle n'a pas été ou n'est pas reconnu, ou
- b) l'esprit de la présente loi et l'intention du législateur n'ont pas été ou ne sont pas respectés

dans l'administration des affaires de l'une des institutions du Parlement ou du gouvernement du Canada.

Qui peut
déposer une
plainte

(2) Une plainte peut être déposée devant le Commissaire par toute personne ou tout groupe de personnes, soit que ces personnes parlent ou non la langue officielle dont le statut ou l'emploi sont en cause, soit qu'elles représentent ou non un groupe parlant cette langue.

Arrêt de
l'instruction

(3) Si, au cours de l'instruction d'une plainte, le Commissaire estime, compte tenu de toutes les circonstances de l'affaire, qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre l'instruction, il peut, à sa discrétion, refuser d'instruire l'affaire plus avant.

Le Commissaire
a le droit de
refuser ou de
cesser d'instruire

(4) Le Commissaire peut, à sa discrétion, refuser ou cesser d'instruire une plainte si, à son avis,

- a) l'objet de la plainte est sans importance,
- b) la plainte est futile ou vexatoire ou n'a pas été faite de bonne foi, ou
- c) l'objet de la plainte n'implique pas une

	(c) the subject-matter of the complaint does not involve a contravention or failure to comply with the spirit and intent of this Act, or does not for any other reason come within his authority under this Act.	contravention à la présente loi ou une chose contraire à son esprit et à l'intention du législateur ou, pour toute autre raison, ne relève pas de la compétence que lui confère la présente loi.	
Complainant to be notified	(5) Where the Commissioner decides to refuse to investigate or cease to investigate any complaint, he shall inform the complainant of his decision and shall give his reasons therefor. 1968-69, c. 54, s. 26.	(5) Si le Commissaire décide de refuser ou de cesser d'instruire une plainte, il informera le plaignant de sa décision et devra donner les raisons qui la motivent. 1968-69, c. 54, art. 26.	Avis au plaignant
Notice of intention to investigate	27. Before carrying out any investigation under this Act, the Commissioner shall inform the deputy head or other administrative head of any department or other institution concerned of his intention to carry out the investigation. 1968-69, c. 54, s. 27.	27. Avant de procéder à une instruction en vertu de la présente loi, le Commissaire fera connaître, au sous-chef ou autre chef administratif de tout ministère ou département ou de toute autre institution en cause, son intention de procéder à l'instruction. 1968-69, c. 54, art. 27.	Préavis de l'instruction
Investigation to be conducted in private	28. (1) Every investigation by the Commissioner under this Act shall be conducted in private.	28. (1) Toute instruction effectuée par le Commissaire en vertu de la présente loi sera secrète.	L'instruction est secrète
Opportunity to answer allegations and criticisms	(2) It is not necessary for the Commissioner to hold any hearing and no person is entitled as of right to be heard by the Commissioner, but if at any time during the course of an investigation it appears to the Commissioner that there may be sufficient grounds for his making a report or recommendation that may adversely affect any individual or any department or other institution, he shall, before completing the investigation, take every reasonable measure to give to that individual, department or institution a full and ample opportunity to answer any adverse allegation or criticism, and to be assisted or represented by counsel for that purpose. 1968-69, c. 54, s. 28.	(2) Le Commissaire n'est pas obligé de tenir d'audience, et personne ne peut, de plein droit, exiger d'être entendu par lui. Toutefois, si au cours d'une instruction, le Commissaire estime qu'il peut y avoir des motifs suffisants pour faire un rapport ou une recommandation susceptibles de nuire à un particulier ou à un ministère, un département ou une autre institution, il prendra, avant de terminer l'instruction, toute mesure raisonnable pour donner à ce particulier, ce ministère, ce département ou cette institution pleine et entière possibilité de répondre aux allégations défavorables ou aux critiques et, à cette fin, de se faire assister ou représenter par un avocat. 1968-69, c. 54, art. 28.	Possibilité de répondre aux allégations et aux critiques
Regulation of procedure	29. (1) Subject to this Act, the Commissioner may regulate the procedure to be followed by him in carrying out any investigation under this Act.	29. (1) Sous toutes réserves prévues par la présente loi, le Commissaire peut établir les règles de procédure qu'il suivra lors de toute instruction faite en vertu de la présente loi.	Règles de procédure
Receiving and obtaining of information by officer designated	(2) The Commissioner may direct that information relating to any investigation under this Act be received or obtained, in whole or in part, by any officer of the Commissioner appointed as provided in section 21 and such officer shall, subject to such restrictions or limitations as the Commissioner may specify, have all the powers and duties of the Commissioner under this Act in relation to the receiving or obtaining of such information.	(2) Le Commissaire peut ordonner que les renseignements relatifs à une instruction faite en vertu de la présente loi soient reçus ou obtenus, en tout ou en partie, par un fonctionnaire nommé en vertu de l'article 21. Ce fonctionnaire aura, sous réserve des restrictions ou limitations que peut spécifier le Commissaire, toutes les attributions conférées au Commissaire par la présente loi en ce qui concerne la réception ou l'obtention de ces renseignements.	Réception et obtention de renseignements par un fonctionnaire désigné

Compliance
with security
requirements

(3) The Commissioner shall require every person employed in his office who is directed by him to receive or obtain information relating to any investigation under this Act to comply with any security requirements applicable to, and to take any oath of secrecy required to be taken by, persons employed in any department or other institution concerned in the matter of the investigation. 1968-69, c. 54, s. 29.

Powers of
Commissioner in
carrying out
investigations

30. The Commissioner has, in relation to the carrying out of any investigation under this Act, power

(a) to summon and enforce the attendance of witnesses and compel them to give oral or written evidence on oath, and to produce such documents and things as the Commissioner deems requisite to the full investigation and consideration of any matter within his authority under this Act, in the same manner and to the same extent as a superior court of record;

(b) to administer oaths;

(c) to receive and accept such evidence and other information whether on oath or by affidavit or otherwise as in his discretion he sees fit, whether or not such evidence or information is or would be admissible in a court of law; and

(d) subject to such limitations as the Governor in Council in the interests of defence or security may prescribe, to enter any premises occupied by any department or other institution of the Parliament or Government of Canada and carry out therein such inquiries within his authority under this Act as he sees fit. 1968-69, c. 54, s. 30.

Conclusion of
investigation

31. (1) This section applies where, after carrying out any investigation under this Act, the Commissioner is of the opinion that an act or omission that was the subject of the investigation is or was or appears to be or have been

- (a) contrary to the provisions of this Act;
- (b) contrary to the spirit and intent of this Act but in accordance with the provisions of any other Act of the Parliament of

Exigences de
sécurité

(3) Le Commissaire exigera que toute personne, employée dans son bureau et à laquelle il ordonne de recevoir ou d'obtenir des renseignements concernant une instruction faite en vertu de la présente loi, se conforme aux exigences de sécurité applicables aux personnes employées dans un ministère, un département ou une autre institution que l'objet de l'instruction concerne et prête tout serment professionnel qu'elle est tenue de prêter. 1968-69, c. 54, art. 29.

Pouvoirs du
Commissaire
lorsqu'il procède
à une
instruction

30. Lorsqu'il procède à une instruction en vertu de la présente loi, le Commissaire a le pouvoir

a) de convoquer des témoins et de les obliger à comparaître et à déposer sous serment ou à fournir sous serment des preuves écrites ainsi qu'à produire les documents et autres pièces qu'il estime indispensables pour instruire et examiner à fond toute question relevant de sa compétence en vertu de la présente loi, de la même manière et dans la même mesure qu'une cour supérieure d'archives;

b) de faire prêter serment;

c) de recevoir et d'accepter, dans la mesure où il le juge à propos, les dépositions faites et les preuves et autres renseignements fournis sous serment, par affidavit ou autrement, que ces dépositions, preuves ou renseignements soient admissibles ou non devant un tribunal judiciaire; et

d) sous réserve des restrictions que peut prescrire le gouverneur en conseil dans l'intérêt de la défense ou de la sécurité, de pénétrer en tout lieu occupé par un ministère, un département ou une autre institution du Parlement ou du gouvernement du Canada et d'y faire, dans les limites de la compétence que lui confère la présente loi, les enquêtes qu'il juge à propos. 1968-69, c. 54, art. 30.

Clôture de
l'instruction

31. (1) Le présent article s'applique lorsque, après avoir procédé à une instruction en vertu de la présente loi, le Commissaire est d'avis que l'acte ou l'omission qui ont fait l'objet de l'instruction sont, étaient ou paraissent être ou avoir été

- a) contraires aux dispositions de la présente loi;
- b) contraires à l'esprit de la présente loi et à l'intention du législateur mais conformes

Canada or any regulations thereunder, or in accordance with a practice that leads or is likely to lead to any involuntary contravention of this Act; or
(c) based wholly or partly on mistake or inadvertence.

Opinion and reasons to be reported

(2) Where the Commissioner is of opinion

(a) that the act or omission that was the subject of the investigation should be referred to any department or other institution concerned for consideration and action if necessary,

(b) that any Act or regulations thereunder described in paragraph (1)(b) should be reconsidered or any practice described in that paragraph should be altered or discontinued, or

(c) that any other action should be taken, the Commissioner shall report his opinion and his reasons therefor to the Clerk of the Privy Council and the deputy head or other administrative head of any department or other institution concerned and may in his report make such recommendations with respect thereto as he thinks fit, and, in any such case, may request the department or other institution concerned to notify him within a specified time of the action, if any, that it proposes to take to give effect to his recommendations. 1968-69, c. 54, s. 31.

Where investigation carried out pursuant to complaint

32. In the case of an investigation carried out by the Commissioner pursuant to any complaint made to him, the Commissioner shall inform the complainant, and any individual, department or institution by whom or on whose behalf any answer relating to the complaint has been made pursuant to subsection 28(2), in such manner and at such time as he thinks proper, of the results of the investigation and, where any recommendations have been made by the Commissioner under section 31 but no action that seems to him to be adequate and appropriate is taken thereon within a reasonable time after the making of the recommendations, he may inform the complainant of his recommendations and make such comments thereon as he thinks proper and, in any such case, shall provide a copy of such recommendations and comments to any individual whom he is

aux dispositions de toute autre loi du Parlement du Canada ou de tout règlement y afférent, ou conformes à une pratique qui conduit ou risque de conduire à une contravention involontaire à la présente loi; ou

e) fondés en tout ou en partie sur l'erreur ou l'inattention.

(2) Si le Commissaire est d'avis

a) que la question soulevée par l'acte ou l'omission qui ont fait l'objet de l'instruction doit être renvoyée à un ministère, un département ou une autre institution en cause pour examen et suite à donner si nécessaire,

b) qu'une loi ou des règlements y afférents, visés à l'alinéa (1)b), doivent être reconsidérés ou qu'une pratique visée dans cet alinéa doit être modifiée ou abandonnée, ou

c) qu'une autre mesure doit être prise,

le Commissaire fera, au greffier du Conseil privé et au sous-chef ou autre chef administratif du ministère, du département ou de toute autre institution en cause, un rapport dans lequel il donnera son avis et les raisons qui le motivent. Il pourra y faire les recommandations qu'il juge appropriées et, en l'occurrence, demander au ministère, au département ou à toute autre institution en cause de l'aviser, dans un délai spécifié, des mesures qu'ils se proposent de prendre, le cas échéant, pour donner effet à ses recommandations. 1968-69, c. 54, art. 31.

Avis et raisons donnés dans un rapport

32. Dans le cas d'une instruction à laquelle le Commissaire a procédé à la suite d'une plainte reçue par lui, le Commissaire communiquera au plaignant, et aux particuliers, ministères, départements ou institutions par lesquels ou pour lesquels une réponse relative à la plainte a été faite en conformité du paragraphe 28(2), les résultats de l'instruction, de la manière et au moment qu'il estime convenables et, lorsque des recommandations ont été faites par le Commissaire en vertu de l'article 31, mais qu'aucune mesure lui paraissant suffisante et appropriée n'est prise dans un délai raisonnable après la communication de ses recommandations, il peut communiquer au plaignant ses recommandations et faire à leur sujet les commentaires qu'il juge à propos et, en ce cas, il doit fournir une copie de ces recommandations et commentaires aux particuliers auxquels le présent

Instruction à la suite d'une plainte

required by this section to inform of the results of the investigation. 1968-69, c. 54, s. 32.

article l'oblige à communiquer les résultats de l'instruction. 1968-69, c. 54, art. 32.

Report to
Parliament
where
appropriate
action not taken

33. (1) If within a reasonable time after the making of a report containing any recommendations under section 31, no action is taken thereon that seems to the Commissioner to be adequate and appropriate, the Commissioner, in his discretion and after considering any reply made by or on behalf of any department or other institution concerned, may transmit a copy of the report and recommendations to the Governor in Council and may thereafter make such report thereon to Parliament as he deems appropriate.

33. (1) Si aucune mesure lui paraissant suffisante et appropriée n'est prise dans un délai raisonnable après la communication d'un rapport contenant des recommandations faites en vertu de l'article 31, le Commissaire, à sa discrétion et après avoir examiné toute réponse faite par un ministère, un département ou une autre institution en cause, ou pour leur compte, peut transmettre au gouverneur en conseil, un exemplaire du rapport et des recommandations et il peut, par la suite, faire à ce sujet au Parlement le rapport qu'il juge approprié.

A défaut de
mesures
suffisantes,
rapport au
Parlement

Contents of
report

(2) The Commissioner may disclose in any report made by him under this section such matters as in his opinion ought to be disclosed in order to establish the grounds for his conclusions and recommendations, but in so doing shall take every reasonable precaution to avoid disclosing any matter the disclosure of which would or might be prejudicial to the defence or security of Canada or any state allied or associated with Canada.

(2) Le Commissaire peut divulguer, dans tout rapport établi par lui en vertu du présent article, ce qui, à son avis, doit être divulgué pour fonder ses conclusions et recommandations mais il doit, ce faisant, prendre toutes précautions raisonnables pour éviter toute divulgation qui porterait ou pourrait porter préjudice à la défense ou à la sécurité du Canada ou de tout État allié ou associé.

Contenu du
rapport

Reply to be
attached to
report

(3) The Commissioner shall attach to every report made by him under this section a copy of any reply made by or on behalf of any department or other institution concerned. 1968-69, c. 54, s. 33.

(3) Le Commissaire joindra à tout rapport, établi par lui en vertu du présent article, une copie des réponses faites par un ministère, un département ou une autre institution en cause, ou pour leur compte. 1968-69, c. 54, art. 33.

Réponse à
joindre au
rapport

Annual report

34. (1) In addition to any report that may be made by him under section 33, the Commissioner shall each year prepare and submit to Parliament a statement relating to the conduct of his office and the discharge of his duties under this Act during the preceding year including his recommendations, if any, for any proposed changes in this Act that he deems necessary or desirable in order that effect may be given to this Act according to its spirit and intent.

34. (1) Outre les rapports faits par lui en vertu de l'article 33, le Commissaire établira et soumettra chaque année au Parlement une déclaration relative à l'exercice de ses fonctions en vertu de la présente loi au cours de l'année précédente. Il inclura, le cas échéant, les recommandations par lesquelles il propose d'apporter à la présente loi les modifications qu'il estime nécessaires ou souhaitables pour permettre de donner effet à la présente loi conformément à son esprit et à l'intention du législateur.

Rapport annuel

Transmission of
report

(2) Every report or statement to Parliament made by the Commissioner under section 33 or this section shall be made by being transmitted to the Speaker of the Senate and to the Speaker of the House of Commons for tabling respectively in those Houses.

(2) La soumission des rapports et déclarations que le Commissaire fait au Parlement en vertu de l'article 33 ou du présent article, se fera par transmission au président du Sénat et à l'Orateur de la Chambre des communes qui les déposeront devant leurs Chambres respectives.

Transmission
des rapports

Combining of
reports

(3) The Commissioner may, instead of

(3) Au lieu de faire au Parlement, en vertu

Inclusion du
rapport dans la
déclaration
annuelle

making a separate report to Parliament under section 33 on the matter of any investigation carried out by him under this Act, include such report in his annual statement to Parliament made under this section unless, in his opinion, the nature of the report is such that it ought to be brought to the attention of Parliament without delay. 1968-69, c. 54, s. 34.

GENERAL

Regulations

35. The Governor in Council may make such regulations as he deems necessary to effect compliance with this Act in the conduct of the affairs of the Government of Canada and departments and agencies of the Government of Canada. 1968-69, c. 54, s. 35.

INTERPRETATION

Definitions

36. (1) In this Act

"court of record"

"court of record" means any body that, under the Act by or pursuant to which it is established, is or is declared to be a court of record;

"Crown corporation"

"Crown corporation" means a Crown corporation as defined in Part VIII of the *Financial Administration Act*;

"enactment"

"enactment" means any Act of the Parliament of Canada including this Act and any rule, order, regulation, by-law or proclamation described in section 4;

"National Capital Region"

"National Capital Region" means the National Capital Region described in the schedule to the *National Capital Act*.

"Mother tongue"

(2) For the purposes of this Act, the "mother tongue" spoken by persons in any area of Canada means, in relation to any determination thereof required to be made under this Act, the language first learned in childhood by such persons and still understood by them, as ascertained by the decennial census taken immediately preceding the determination.

Reference to institutions

(3) For the purposes of this Act, a reference to the institutions or any of the institutions of the Parliament or Government of Canada shall be deemed to include the Canadian Forces and the Royal Canadian Mounted

de l'article 33, un rapport sur chaque instruction à laquelle il a procédé en vertu de la présente loi, le Commissaire peut inclure ce rapport dans la déclaration annuelle qu'il fait au Parlement en vertu du présent article, sauf si, à son avis, la nature du rapport est telle qu'il y a lieu de le porter sans retard à l'attention du Parlement. 1968-69, c. 54, art. 34.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Rèlements

35. Le gouverneur en conseil peut établir les règlements qu'il estime nécessaires pour assurer le respect de la présente loi dans la conduite des affaires du gouvernement du Canada et de ses ministères, départements et organismes. 1968-69, c. 54, art. 35.

INTERPRÉTATION

Définitions

36. (1) Dans la présente loi

«corporation de la Couronne» désigne une corporation de la Couronne définie à la Partie VIII de la *Loi sur l'administration financière*;

«cour d'archives» désigne un organisme qui, aux termes de la loi en vertu de laquelle il est créé, est, ou est déclaré être, une cour d'archives;

«région de la Capitale nationale» désigne la région de la Capitale nationale délimitée à l'annexe de la *Loi sur la Capitale nationale*;

«texte législatif» désigne toute loi du Parlement du Canada, y compris la présente loi, ainsi qu'une règle, une ordonnance, un décret, un règlement ou une proclamation visés à l'article 4.

«corporation de la Couronne»

«cour d'archives»

«région de la Capitale nationale»

«texte législatif»

(2) Aux fins de la présente loi, la «langue maternelle» parlée par des résidents d'une subdivision du Canada désigne, dans tous les cas où la présente loi exige qu'elle soit déterminée, la langue que ces personnes ont apprise en premier lieu dans leur enfance et qu'elles comprennent encore, selon les constatations faites à l'occasion du recensement décennal immédiatement antérieur à la détermination.

«Langue maternelle»

(3) Aux fins de la présente loi, la mention des institutions du Parlement ou du gouvernement du Canada est censée inclure les Forces canadiennes et la Gendarmerie royale du Canada.

Mention des institutions

Police.

S. 115 of
Criminal Code
not applicable

(4) For greater certainty it is hereby declared that section 115 of the *Criminal Code* does not apply to or in respect of any contravention or alleged contravention of any provision of this Act. 1968-69, c. 54, s. 36.

(4) Pour plus de certitude, il est par les présentes déclaré que l'article 115 du *Code criminel* ne s'applique pas en ce qui concerne une infraction ou une infraction alléguée à toute disposition de la présente loi. 1968-69, c. 54, art. 36.

L'art. 115 du
Code criminel ne
s'applique pas

References in
Acts of
Parliament to
the "official
languages"

37. In every Act of the Parliament of Canada, a reference to the "official languages" or the "official languages of Canada" shall be construed as a reference to the languages declared by section 2 of this Act to be the official languages of Canada for all purposes of the Parliament and Government of Canada. 1968-69, c. 54, s. 37.

37. Dans toutes les lois du Parlement du Canada, la mention des «langues officielles» ou des «langues officielles du Canada» sera interprétée comme une mention des langues que l'article 2 de la présente loi déclare être les langues officielles du Canada pour tout ce qui relève du Parlement et du gouvernement du Canada. 1968-69, c. 54, art. 37.

Mention des
«langues
officielles» dans
les lois du
Parlement

Rights and
privileges
respecting other
languages

38. Nothing in this Act shall be construed as derogating from or diminishing in any way any legal or customary right or privilege acquired or enjoyed either before or after the 7th day of September 1969 with respect to any language that is not an official language. 1968-69, c. 54, s. 38.

38. Aucune des dispositions de la présente loi ne sera interprétée comme affectant ou diminuant de quelque manière les droits ou privilèges acquis ou possédés en vertu de la loi ou de la coutume soit avant, soit après le 7 septembre 1969, en ce qui concerne les langues autres que les langues officielles. 1968-69, c. 54, art. 38.

Les droits et
privilèges
afférents aux
autres langues

ORDERLY ADAPTATION TO ACT

Authority to
defer or suspend
immediate
application of
Act

39. (1) Where upon the submission of any Minister it is established to the satisfaction of the Governor in Council that the immediate application of any provision of this Act to any department or other institution of the Parliament or Government of Canada (hereinafter in this section called an "authority") or in respect of any service provided or made available by it

(a) would unduly prejudice the interests of the public served by the authority, or

(b) would be seriously detrimental to the good government of the authority, employer and employee relations or the effective management of its affairs,

the Governor in Council may by order defer or suspend the application of any such provision to the authority or in respect of any such service for such period, not exceeding sixty months from the 6th day of September 1969, as the Governor in Council deems necessary or expedient.

Terms of order
and directions

(2) Any order made under this section may contain such directions and be subject to such terms and conditions as the Governor in Council deems appropriate to ensure the

ADAPTATION PROGRESSIVE À LA LOI

39. (1) Lorsque, à la suite des observations d'un ministre, il est établi à la satisfaction du gouverneur en conseil que l'application immédiate d'une disposition de la présente loi à un ministère, un département ou une autre institution du Parlement ou du gouvernement du Canada (que le présent article désigne ci-après sous le nom d'«autorité») ou à un service fourni ou offert par eux

a) nuirait indûment aux intérêts du public desservi par l'autorité, ou

b) nuirait sérieusement à l'administration de l'autorité, aux relations entre employeur et employés ou à la gestion de ses affaires,

le gouverneur en conseil peut, par décret, différer ou suspendre l'application d'une telle disposition à cette autorité ou à ce service pendant la période, comprise dans les soixante mois suivant le 6 septembre 1969, que le gouverneur en conseil juge nécessaire ou opportune.

(2) Un décret rendu en vertu du présent article peut contenir les directives et être assujéti aux modalités que le gouverneur en conseil estime appropriées pour faire appliquer

Pouvoir de
différer ou
suspendre
l'application de
la loi

Modalités et
directives du
décret

earliest possible application of any deferred or suspended provision provided for in the order, and in addition may prescribe different periods, not exceeding in any case the maximum period provided for under subsection (1), for different operations carried on or services performed or made available by the authority, to or in respect of which the application of any such provision is deferred or suspended.

Order to be laid
before
Parliament

(3) A copy of any order made under this section, together with a report thereon by the Governor in Council setting forth concisely the reasons for its making, shall be laid before Parliament within fifteen days after the making of the order or, if Parliament is not then sitting, on any of the first fifteen days next thereafter that Parliament is sitting.

Duty in relation
to appointment
and
advancement of
personnel

(4) In relation to the appointment and advancement in employment of personnel the duties of whose positions include duties relating to the provision of services by authorities to members of the public, it is the duty

(a) of the Public Service Commission, in cases where it has the authority to make appointments, and

(b) of the authority concerned, in all other cases,

to ensure that, in the exercise and performance of the powers, duties and functions conferred or imposed upon it by law, due account is taken of the purposes and provisions of this Act, subject always to the maintenance of the principle of selection of personnel according to merit as required by the *Public Service Employment Act*. 1968-69, c. 54, s. 40.

le plus rapidement possible toute disposition différée ou suspendue par le décret. Il peut en outre prescrire, sans jamais dépasser la période maximale prévue par le paragraphe (1), différentes périodes pour différentes opérations effectuées par l'autorité ou pour différents services rendus ou offerts par elle, lorsque l'application d'une telle disposition à ces opérations ou services est différée ou suspendue.

(3) Un exemplaire d'un décret rendu en vertu du présent article, ainsi qu'un rapport du gouverneur en conseil relatif à ce décret et énonçant brièvement les raisons pour lesquelles il a été rendu, seront déposés au Parlement dans les quinze jours de la date du décret, ou, si le Parlement n'est pas alors en session, l'un des quinze premiers jours où il siégera par la suite.

Dépôt du décret
au Parlement

(4) En ce qui concerne la nomination et l'avancement du personnel dont les postes comportent des fonctions relatives à la fourniture de services au public par des autorités, il incombe

Nomination et
avancement du
personnel

a) à la Commission de la Fonction publique, dans les cas où elle exerce l'autorité de faire des nominations, et,

b) dans tous les autres cas, à l'autorité intéressée,

de veiller à ce que, dans l'exercice des pouvoirs et fonctions qui lui sont imposés ou conférés par la loi, il est dûment tenu compte des objets et des dispositions de la présente loi, mais toujours sous réserve du maintien du principe de la sélection du personnel établie au mérite comme l'exige la *Loi sur l'emploi dans la Fonction publique*. 1968-69, c. 54, art. 40.



Bi & Bi

What
does
the
Official
Languages
Act
mean
to
Canadians?

CAI TB 71
-73 D23

*The Official Languages Program
Department of the Secretary of State
130 Slater Street
Ottawa 4, Ontario*

©
Information Canada
Ottawa, 1970

Cat. No.: S42-170

CN1 T871
-73 023

What does the Official Languages Act mean to Canadians?

(This description cannot be taken as a substitute for the Official Languages Act. For all purposes of interpreting and applying the law reference should be made to the text of the Act. Copies of the Act may be obtained from the Queen's Printer, Ottawa, at 60 cents each.)

Introduction

The Official Languages Bill was introduced in the House of Commons in October, 1968. The importance of this legislation was recognized from the beginning and the bill was carefully considered in the ensuing debates in the House of Commons itself, in a Special Committee of the House and by the Senate. Amendments were suggested by Government as well as by Opposition members during the prolonged discussion. The final version was unanimously adopted in July, 1969 and came into force on September 7, 1969. Now that it has become the law of the land it is important for all Canadians to understand what it means.

English and French Equal

The Official Languages Act begins with a simple declaration. It states that, as far as federal institutions are concerned, "the English and French languages are the official languages of Canada" and that they "possess and enjoy equality of status and equal rights and privileges as to their use". This simple declaration, however, has significant consequences, since it means that this equality must be recognized by all institutions of the Government of Canada.

Analysis of the Act

The intent of the Act is simple and straightforward although, of necessity, it has been drafted in technical language. The Act contains forty-one clauses which can be conveniently grouped under three headings.

First, a number of clauses ensure that all public documents issued by any federal authority are to be produced in both French and English. Second, in bilingual areas and in certain other situations, government services will be available to the public in both French and English and rights and rules on the use of the official languages are set out for certain judicial proceedings. Finally, there is an outline of the responsibilities of the Commissioner of Official Languages, who will investigate complaints and make recommendations to the authorities of departments and agencies, and if necessary to Parliament, in order to ensure that the spirit of the Act is respected.

Public Documents under Federal Authority

Now that French and English are both official languages, it is obvious that all notices to the public, issued by federal institutions, should be published in both languages. But which institutions are federal? The Act specifically includes not only Parliament and government departments but also any "judicial, quasi-judicial or administrative body or Crown corporation", established by federal statute. This therefore includes the Supreme Court of Canada and the Exchequer Court, federal tribunals such as the Tariff Board, and Crown corporations such as the Canadian Broadcasting Corporation. The Act also includes the Armed Forces and the Royal Canadian Mounted Police. All such institutions must ensure that instruments in writing, regulations, decisions of judicial bodies and notices to the public appear in both French and English. For those rules, regulations and

proclamations which are based on a federal statute and are required to be published in the *Canada Gazette*, the Act orders that normally both French and English versions will be published at the same time.

Special consideration is given to the judgments of federal judicial bodies. When these judgments determine a question of law of general public interest, or where the proceedings were conducted in both official languages, the judgments must be issued in French and in English. It is recognized that in certain circumstances, for example where injustice or hardship may result, the judgment may be issued in the original language with the translation appearing later.

The meaning of laws passed in the two languages presents a special problem. The English and French versions may not be identical because a word in one language may have a special significance for which there is no exact equivalent in the other language. The Act states that in such cases the court must consider both versions and, if the difference seems significant, must choose the version which seems to conform more closely to the intent of the statute under consideration.

In the past any person giving evidence in any proceedings before a federal court could obtain the services of an interpreter if the judge was of the opinion that the person did not have a proper grasp of the language in which the case was being heard. This Act extends this principle to give the accused or witnesses the unconditional right to be heard in the official language of their choice.

Government Services in French and English

The Act requires that the services provided by federal institutions should be available in both languages and that citizens can communicate with these institutions in either French or English. It would be unreasonable, however, to apply this principle uniformly, without any regard to the needs of the local population. For example, it would be unnecessary to insist that the postmaster in every village in British Columbia — or in Quebec — be bilingual. The Act therefore sets out conditions in which the principle will be applied and in which services in both languages will be available. Broadly speaking, two criteria are used: the probable demand for services in both languages and the feasibility of providing them.

In parts of Canada where the local population includes both French- and English-speak-

ing Canadians, there will be a demand for services in both languages. The Act states that, in areas where the official linguistic minority forms at least ten per cent of the total population, bilingual services will be provided. These areas will be known as federal bilingual districts. In order to establish these districts, a Bilingual Districts Advisory Board of from five to ten persons will be appointed after each decennial census. The Board may hold public hearings and must consult with provincial governments before submitting its recommendations to the Canadian government. The report of the Board must be laid before Parliament and a period of ninety days must then elapse before the government establishes any federal bilingual district.

The districts will follow the boundaries of already established regions, such as a census district, a local government or school district, or an electoral district. The Act also deals with areas where federal services have customarily been available in both official languages, even if the French-speaking or English-speaking minority is less than ten per cent. These areas may also be classified as bilingual districts, and services in both languages will continue to be provided there.

The criterion of significant demand for services in the two official languages can also be applied outside the bilingual districts. In areas in which the number of French-speaking or of English-speaking citizens is sufficiently large to create a significant demand, even though it may be less than ten per cent of the total population required to establish a bilingual district, federal agencies are required to provide services in both languages to the extent that it is feasible for them to do so. A similar obligation is placed on federal agencies located in places in Canada and abroad with regard to the travelling public.

National Capital Region

Because of the importance of the National Capital Region for citizens of both official languages, the Act states that federal institutions within this area must provide services in French and English. The head office of every federal institution, whether located in the National Capital Region or elsewhere, is also required to serve the public in both official languages, and the institution must provide available services in both official languages at each of its principal offices in bilingual districts.

Bilingualism of Institutions

The provision of government services in French and English, either because the demand is likely to be significant or because such services are feasible, does not mean that all federal employees will have to be bilingual. What it means is that there must be an adequate number of public servants who can communicate in both official languages. The emphasis is on institutional bilingualism. The objective is to ensure that as far as possible Canadian citizens will have access to federal services in either of the official languages.

Other Languages

A special clause is included to protect languages other than French or English. The Act states specifically that the existing rights or privileges of other languages, whether they have been established by law or by custom, are not to be restricted in any way by this legislation.

Commissioner of Official Languages

In order to ensure that both French and English enjoy equal status in accordance with the terms of this Act, provision is made for the appointment of a Commissioner of Official Languages. His appointment must be approved by Parliament and he reports to Parliament. It is his duty to ensure recognition of the status of each of the official languages and compliance with the spirit and intent of the Act. He will investigate complaints or conduct investigations in order to ascertain whether the equal status of French and English is properly recognized within federal institutions. A complaint may be lodged by an individual or a group of persons. The Commissioner may decide not to investigate because he considers the complaint trivial or because it does not come within his authority; in such cases, he must give his reasons to the person who has made the complaint. If he does conduct an investigation, he will inform this person of the results of his investigation and of whatever recommendations he makes.

How an Investigation is Conducted

The Commissioner, it should be noted, is not a judge. He can best be described as a linguistic ombudsman. His investigations will be conducted in private. He may rely on informal procedures or he may summon witnesses to give evidence under oath and to produce relevant documents. If, after an investigation, he concludes that the status of an official language is not being recognized or that the spirit of the

Act has been contravened, he may make suggestions to the institution or to the officials concerned. The Commissioner, however, does not have the power to order changes. He may report to Parliament on the results of individual investigations and he will submit an annual statement on the discharge of his duties. He may make recommendations to Parliament, but in the final analysis it is up to Parliament to decide what action should be taken.

Safeguards for Public Servants

Special safeguards have been written into the Act to protect public servants during any investigation. Before the Commissioner undertakes any investigation, he must first inform the head of the federal institution concerned. The Commissioner must also disclose the results of his investigation both to the institution concerned and to any public servant who may be directly involved. This means that no report will be submitted to Parliament before there has been an opportunity to reply to any criticism.

Conclusion

The Official Languages Act is based on careful study of the needs of Canadians of both major linguistic communities and on a conviction that the unity of Canada depends upon the achievement of just and equitable arrangements to meet these needs. The basic purpose of the Act is to provide a foundation, where federal institutions are concerned, for equal rights and privileges for the two main linguistic groups in Canada. A willingness on the part of individuals to co-operate in making this principle a reality will be of profound importance for the future of Canada and for all Canadians.

Department of the Secretary of State
Ottawa, Canada

de la plainte est sans importance ou ne relève pas de sa compétence, il devra informer le plaignant de sa décision et donner les raisons qui la motivent.

Afin de protéger les droits des fonctionnaires du gouvernement dans une enquête, le commissaire doit informer le chef administratif de l'institution fédérale en cause avant de procéder à une instruction en vertu de la Loi. Il fera aussi rapport de son enquête à l'institution et au particulier directement en cause.

Conclusion

La Loi des langues officielles est fondée sur une étude approfondie de la situation canadienne et la conviction que l'unité du pays dépendait de notre réponse à la question linguistique. Par la claire affirmation du statut d'égalité des deux langues officielles, la Loi répond à une exigence profonde de notre existence nationale. La réalisation de cet objectif vital exige la collaboration de tous les Canadiens appelés à vivre dans un climat libre de préjugés et d'intolérance.

qui peuvent fort bien, dans l'immense majorité, être des unilingues." Il s'agit donc, pour le gouvernement fédéral, de donner à chacun, dans le domaine qui lui est réservé, "une égalité de chances", si bien que le fait de parler français ou anglais ne sera source, pour l'individu, ni d'avantages ni de désavantages dans ses relations avec les institutions publiques.

Autres langues

La Loi protège également les droits et les privilèges des langues autres que le français et l'anglais. L'article 38 souligne qu'"aucune des dispositions de la présente loi ne sera interprétée comme affectant ou diminuant de quelque manière les droits ou privilèges acquis ou possédés en vertu de la présente loi, en ce qui concerne les langues autres que les langues officielles."

Le commissaire des langues officielles

Le législateur a accordé une grande attention à la création du poste de commissaire des langues officielles et à la définition des fonctions de celui qui, en somme, veillera à l'application de la Loi.

Ses fonctions ne sauraient être assimilées à celles d'un juge. Son mandat est plutôt celui d'un "ombudsman linguistique". Il lui incombe, dit l'article 25, de prendre "toutes les mesures propres à faire reconnaître le statut de chacune des langues officielles et à faire respecter l'esprit de la présente loi", et, à cette fin, de procéder "à des instructions soit de sa propre initiative, soit à la suite de plaintes" et de faire "les rapports et les recommandations" qui s'imposent.

Normalement, le commissaire adressera d'abord ses conclusions au greffier du Conseil privé et au chef administratif de l'organisme en cause. Cependant, s'il considère que les corrections demandées n'ont pas été apportées dans un délai raisonnable, il pourra transmettre son rapport et ses recommandations au gouvernément et, par la suite, en aviser le Parlement auquel le commissaire devra faire chaque année, tout comme l'auditeur général, une déclaration sur l'exercice des ses fonctions.

Une plainte peut être portée par toute personne ou tout groupe de personnes. Si le commissaire décide de ne pas poursuivre une enquête à ce sujet parce qu'il juge que l'objet

et après avoir consulté les gouvernements provinciaux, le conseil présentera ses recommandations au gouvernement canadien. Un délai de 90 jours a été prévu dans la Loi pour la création ou modification d'un district bilingue. Après chaque recensement, le gouvernement constituera un Conseil consultatif des districts bilingues en vue de créer de nouveaux districts ou de modifier les limites des anciens, selon les fluctuations démographiques.

La Loi tient compte également des régions où d'ordinaire le public jouit déjà des services du gouvernement fédéral dans les deux langues officielles même si la minorité française ou anglaise n'atteint pas dix pour cent. La région de la capitale nationale jouit également des services bilingues. A l'extérieur des districts bilingues, le public aura droit à l'usage des deux langues officielles dans la mesure du possible et si la demande est suffisante.

Dans le passé, toute personne qui comparait ou rendait témoignage devant un tribunal fédéral pouvait obtenir les services d'un interprète si le juge était d'avis qu'elle ne comprenait pas suffisamment la langue employée au cours du procès. La Loi a une portée plus grande donnant à l'accusé ou aux témoins le droit absolu de s'exprimer dans l'une ou l'autre des deux langues officielles.

Bilinguisme des institutions

Il est important de souligner que cette Loi s'adresse aux institutions fédérales pour les obliger à fournir des services dans les deux langues officielles. Cependant elle n'exige pas des particuliers la connaissance de l'anglais ou du français; elle n'interdit à personne de parler une autre langue; elle n'impose pas au public canadien la connaissance des deux langues officielles.

La Loi respecte l'esprit du rapport de la Commission d'enquête qui mettait l'accent davantage sur le bilinguisme des institutions que sur celui des individus. "Un pays bilingue," disait-on dans l'introduction générale, "n'est pas un pays dont tous les habitants doivent nécessairement parler deux langues; c'est un pays dont les principales institutions, tant publiques que privées, doivent dispenser leurs services dans les deux langues, à des citoyens

S'il survient un problème dans l'interprétation des textes présentés et approuvés dans les deux langues officielles, la Loi stipule que l'on tiendra compte des deux versions et si la différence est importante, l'on "donnera la préférence à la version qui, selon l'esprit, l'intention et le sens véritables du texte, assure le mieux la réalisation de ses objets".

Relations entre le public et les institutions fédérales

La Loi affirme le droit de tout Canadien de communiquer dans l'une ou l'autre des langues officielles avec tout organisme fédéral, qu'il s'agisse de ministères, de sociétés de la Couronne, de tribunaux, ou, encore, des Forces armées et de la Gendarmerie royale, ou, enfin des bureaux qui s'occupent des voyageurs au pays ou à l'étranger.

Il importe toutefois de préciser la portée de la Loi quant à l'obligation de fournir des services dans les deux langues. D'une façon générale, la loi s'appliquera dans la mesure où cela est possible et où la demande est suffisante et particulièrement dans la région de capitale nationale, au lieu du siège ou bureau central des organismes du gouvernement fédéral et dans les régions qui seront déclarées districts bilingues.

Districts bilingues

Aux termes de la Loi, dans les régions où la minorité de langue française ou anglaise constitue au moins dix pour cent de la population totale, les services du gouvernement fédéral seront disponibles dans les deux langues officielles. Les limites de ces régions désignées comme "districts bilingues" seront fondées sur des subdivisions déjà établies, telles qu'un district de recensement, un district municipal ou scolaire ou une circonscription électorale fédérale ou provinciale.

Le critère d'un dixième de la population tient compte de la définition de la langue maternelle qui est la langue officielle qu'une personne a apprise en premier lieu dans son enfance et qu'elle comprend encore.

La Loi prévoit la formation d'un conseil responsable de définir les districts bilingues. A la lumière d'une enquête qu'il mènera au sujet de l'établissement des districts bilingues

une abondante documentation. D'autre part, des comités spéciaux de la Chambre des communes et du Sénat et les députés et sénateurs eux-mêmes devaient consacrer de nombreuses séances à l'étude de la loi qui a subi plusieurs modifications avant d'être approuvée à l'unanimité.

Cette Loi, qui est entrée en vigueur le 7 septembre 1969, confirme le statut d'égalité du français et de l'anglais qui sont déclarés formellement langues officielles du Canada pour tout ce qui relève du Parlement et du Gouvernement du Canada.

Le principe directeur de la Loi sur les langues officielles est d'assurer les services du gouvernement fédéral en français et en anglais. Le statut d'égalité de ces deux langues doit être reconnu et mis en pratique dans tous les organismes du Parlement et du gouvernement fédéral.

Afin de mieux saisir la portée de cette Loi, examinons brièvement quelques aspects particuliers qui indiquent clairement l'importance que l'on attache au statut d'égalité des langues: publication des actes de l'autorité fédérale, relations entre le public et les institutions fédérales et nomination d'un commissaire des langues officielles.

La publication des actes

Tous les documents publics des institutions fédérales doivent être publiés dans les deux langues officielles. Les institutions fédérales comprennent non seulement le Parlement et les ministères mais aussi tout "organisme judiciaire, quasi-judiciaire ou administratif ou une corporation de la Couronne, créés en vertu d'une loi du Parlement". Il s'agit donc également de la Cour suprême du Canada, de la Cour de l'Échiquier et autres organismes fédéraux tels que la Commission sur le tarif, et les sociétés de la Couronne telles que la Société Radio-Canada. Un article de la Loi mentionne également les Forces canadiennes et la Gendarmerie royale du Canada.

Les versions anglaises et françaises des règles, ordonnances, décrets, règlements et proclamations qui découlent d'une loi fédérale doivent être publiées en même temps dans la Gazette du Canada.

Quelques Aspects de la Loi sur les Langues Officielles

(Ce document décrit d'une manière générale les principales mesures de la Loi sur les langues officielles dont il faut consulter le texte pour une interprétation détaillée et précise. Les copies de la Loi se vendent chez l'imprimeur de la Reine, Ottawa, au prix de 60¢ l'exemplaire.)

En octobre 1968, le Gouvernement présentait à la Chambre des communes un projet de loi dont l'objectif primordial était de donner aux français et à l'anglais un statut, des droits et des privilèges égaux dans les institutions fédérales.

La Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme avait recommandé l'adoption d'une telle loi après avoir réuni à ce sujet, pendant près de quatre ans,

Programmes des langues officielles
Secrétariat d'Etat
130, rue Slater
Ottawa 4, Ontario

No de cat.: S42-170

Information Canada
Ottawa, 1970



Quelques
Aspects
de la
Loi
sur les
Langues
Officielles

Secrétariat d'Etat



BIBLIOTHEQUE

CA 1
TB 71
- 73 D23

CA 1 TB 71
- 73 D23

FACTS ABOUT FRENCH-LANGUAGE UNITS

In 1969, the B & B Commission recommended the creation of French-language units in the public service. Prime Minister Trudeau reported to Parliament in June 1970 that the Government intended to establish these units on an experimental basis. This pamphlet answers some of the basic questions public servants are asking about French-language units.

CA1 TB71
-73 D23

What exactly is a French-language unit?

A French-language unit is a group of federal employees who will use French as their main language of work within the public service.

Why are French-language units being created?

The creation of French-language units is part of the government's public service bilingualism programme. This programme is designed to enable the public service to serve the public more effectively in either English or French, and to reflect the equal status of the French and English languages. Specifically, it is expected that French-language units will help achieve these objectives in four ways:

- They will encourage the development of French as an equal language of work with English by making it possible for French-speaking public servants to work in the public service in their own language.
- They will permit the public service to recruit persons whose principal or only language is French on a more equitable footing with those whose principal or only language is English. This will give access to a source of qualified manpower that has in the past remained largely untapped.
- They will increase the number of French-speaking public servants who have the necessary experience to compete for promotion to senior levels in the public service.
- They will help English-speaking public servants to improve their French.

Where will French-language units be located?

Most departments and some agencies in the federal government have suggested locations for units within their own structures. It is expected that units will be created both in Ottawa and in various regional offices; at all levels, including the top policy-making level; and for most job categories. But French-language units will only be created where French can be used as the main language of work without undue disruption of staff and work in progress.

How big will French-language units be?

Departments and agencies have recommended units of various sizes. Some units could consist of just a handful of people; others may involve several hundred employees.

Who will work in French-language units?

They will be open to public servants, French-speaking or English-speaking, who can do the units' work in French. Thus, although most employees will have French as their principal language, many of the units will include staff whose principal language is English but who have a working knowledge of French.

Will employees use French at all times within French-language units?

It is expected that French will be used most of the time within French-language units and, in fact, positions within the units will not necessarily require a knowledge of English. However, employees whose principal language is English will be free to do *written* work in English to the extent that this may be necessary.

To deal with French-language units, do I have to speak French?

The units will communicate in French with other groups within the public service to the extent possible. Thus, individual employees dealing frequently with the units should understand French without necessarily having to speak or write it. Initially, however, individuals in French-language units may occasionally have to use English to work effectively with other units.

Will the general public have to use French to deal with French-language units?

No. The policy of the federal government is that all units, whether French-language units or not, will, in accordance with the Official Languages Act, serve the English-speaking public in English and the French-speaking public in French.

What happens to people in groups named as French-language units who don't speak French?

There may perhaps be some English-speaking public servants who do not know enough French to be effective in French-language units. They will be given the first possible opportunity to take French courses. In any case, no one will be laid off due to the organization of French-language units and where transfers are necessary, employees will have every opportunity to relocate without undue hardship.

Won't French-speaking public servants in the French-language units tend to forget their English? Will those who wish to learn English have an opportunity to do so?

The French-language units are intended above all to correct the present situation in which French-speaking public servants too often find themselves obliged to work in English. However, the fact of working principally in French will not prevent French-speaking public servants from retaining their knowledge of English or learning the language. The French-language units will receive communications in English from some other federal services. A considerable number of French-language units will have an English-speaking public to serve in English. Finally, French-speaking public servants will still be eligible for the Public Service Commission's English courses on the same basis as English-speaking public servants taking French.

Will French-language units duplicate the work of other units?

No. They will be created from existing units and will continue their current programmes and projects, using French as their principal language of work within the public service.

How about transfers in and out of French-language units?

The units will not restrict the mobility of employees and existing procedures for transfers will apply.

How will promotion opportunities of employees in French-language units be affected?

Employees in French-language units will be eligible for promotion to posts throughout the public service in accordance with existing regulations. Working in the units could, in fact, increase promotion opportunities. Employees whose principal language is French will be evaluated by French-speaking supervisors on work that may well be more effective because it has been undertaken in that language.

Employees whose principal language is English will be able to improve their French, thus enabling them to qualify more readily for bilingual positions in the public service.

How do French-language units affect the principle of recruitment and promotion according to merit?

French-language units allow the principle of recruitment and promotion according to merit to be more fairly applied, by equalizing opportunities for both French-speaking and English-speaking Canadians. The units will help make it

possible for French-speaking people with little or no knowledge of English to have a career in the public service, in the same way as this is now possible for English-speaking people with little or no knowledge of French.

Since the units are experimental, who will evaluate them and how will they be evaluated?

Each department and agency which establishes French-language units will, in cooperation with other appropriate authorities, evaluate how successfully they are working. There are likely to be a number of measures, for example:

- The degree to which they contribute to the overall effectiveness of their department.
- The degree to which they encourage the use of French as a language of work.
- The degree to which they are likely to facilitate participation in the public service by those whose principal or only language is French.
- The degree to which they assist English-speaking public servants to retain and improve their knowledge of French.

What happens if French-language units don't meet expectations?

If French-language units don't meet expectations, despite the best efforts of departments and agencies involved, the government will seek other means of reaching the objectives of its official languages policy. The objectives will remain: the means of achieving them will be different.

Does the creation of French-language units mean that all other parts of the public service are English-language units?

No. All departments and agencies within the public service will use both official languages in varying degrees. As noted earlier, it is hoped that the creation of French-language units will help increase the use of French throughout the public service.

Does the government's policy mean that everyone in the public service will eventually have to speak both English and French?

No. French-language units will work mainly in French, just as most units now work mainly in English. The federal government intends to provide services to the public in both official languages, but these services could be provided by public servants who speak only English or only French. However, in order for this system to be effective, many senior positions in the public service will increasingly require a working knowledge of both languages. It is for this reason that language training is available to public servants.

It is hoped, of course, that public servants at all levels will take both a personal and a professional interest in developing their skills in the two official languages in order that they may better serve the Canadian people.

Qu'arrivera-t-il si les résultats de l'expérience laissent à désirer?

Si les unités de langue française ne produisent pas les résultats escomptés, en dépit des efforts soutenus des ministères et organismes, on recherchera d'autres moyens de réaliser les objectifs du gouvernement en cette matière. Les moyens pourront changer; les objectifs resteront les mêmes.

Tous les autres services du gouvernement sont-ils pour autant des unités de langue anglaise?

Non. Tous les autres services du gouvernement utiliseront les deux langues officielles à divers degrés. On espère précisément que la création d'unités de langue française favorisera davantage l'utilisation du français dans l'ensemble de la fonction publique.

Faudra-t-il un jour que tout le monde soit bilingue?

Non. Certains services travailleront principalement en français tout comme présentement beaucoup d'autres travaillent principalement en anglais. L'objectif du gouvernement est certes d'offrir au grand public ses services en français et en anglais, mais dans bien des cas ces services peuvent être assurés par des fonctionnaires francophones et anglophones ayant individuelle-ment une connaissance limitée de l'autre langue. Tout cela implique cependant qu'aux postes supérieurs de la fonction publique il faudra de plus en plus être en mesure de travailler à la fois en français et en anglais. C'est pourquoi on offre des cours de français et d'anglais aux fonctionnaires.

On espère, bien sûr, qu'à tous les niveaux les fonctionnaires montreront un intérêt marqué, tant sur le plan personnel que professionnel, pour l'amélioration de leurs aptitudes linguistiques, afin d'être mieux en mesure de servir le peuple canadien.

Les unités de langue française referont-elles le travail des autres services?

Non. Les unités de langue française ne feront pas double emploi. Dans la plupart des cas, il s'agira de services existants qui s'acquitteront désormais des fonctions qui leur étaient dévolues jusqu'à présent, en utilisant le français comme principale langue de travail.

Comment pourra-t-on se joindre à une unité de langue française? Comment pourra-t-on en sortir?

Les unités de langue française ne réduiront pas la mobilité du personnel. On pourra accéder à une unité de langue française — ou en sortir — selon les normes habituelles qui régissent les changements d'affectation.

Les unités de langue française affecteront-elles les chances d'avancement de leurs fonctionnaires?

Le personnel des unités de langue française demeurera admissible aux promotions dans l'ensemble de la fonction publique, toujours selon les normes et les procédures habituelles. A la vérité, les unités de langue française pourront favoriser les chances d'avancement à la fois des francophones et des anglophones: elles pourront permettre d'abord aux fonctionnaires de langue française de donner leur pleine mesure dans leur propre langue et de voir leur travail évalué par des supérieurs qui parlent le français; d'autre part, elles permettront aux anglophones de perfectionner leur connaissance du français, leur facilitant ainsi l'accès aux postes désignés comme bilingues dans la fonction publique.

Les unités de langue française affecteront-elles le principe du mérite au niveau de l'embauche et des promotions?

Les unités de langue française permettront d'appliquer le principe du mérite d'une façon plus équitable, en égalisant les chances d'avancement des francophones et des anglophones. Elles permettront aux francophones qui n'ont aucune connaissance de l'anglais ou qui en possèdent une connaissance limitée de faire carrière dans la fonction publique de la même manière que cela est actuellement possible à ceux, parmi les anglophones, qui connaissent peu ou pas le français.

Ces unités sont créées à titre expérimental mais qui tirera les conclusions de l'expérience et comment?

Chaque ministère et chaque organisme procédera, de concert avec les autres instances compétentes, à l'évaluation de ses unités de langue française, en tenant compte d'un certain nombre de critères. On examinera, par exemple:

- à quel point elles contribuent à l'efficacité de leur ministère dans son ensemble;
- à quel point elles contribuent à l'utilisation du français comme langue de travail;
- à quel point elles sont de nature à favoriser l'accès des francophones à la fonction publique;

- à quel point elles contribuent à augmenter la connaissance du français chez les fonctionnaires anglophones et à quel point elles leur permettent de conserver cette connaissance.

Qu'arrivera-t-il des fonctionnaires anglophones unilingues au sein des unités de langue française?

Il pourra arriver que certains anglophones ne connaissent pas assez le français pour travailler dans une unité francophone. On réservera à ces fonctionnaires une priorité d'admission aux cours de français. En tout cas, aucun d'entre eux ne sera mis en disponibilité du fait de la désignation d'unités de langue française; en cas de mutations, on prendra en considération les vœux des employés en cause afin de ne pas leur créer de difficultés inutiles.

Les fonctionnaires francophones risquent-ils pas d'oublier leur anglais ou de ne jamais l'apprendre?

Les unités de langue française sont surtout destinées à remédier à la situation actuelle selon laquelle les fonctionnaires francophones se voient trop souvent obligés de travailler en anglais. Cependant, le fait de travailler principalement en français n'empêchera pas les francophones de maintenir leurs connaissances de l'anglais, ou d'apprendre cette langue. D'abord, les unités de langue française recevront, de la part de certains autres services fédéraux, des communications en anglais. De plus, bon nombre d'unités francophones auront un public anglophone à servir en anglais. Enfin, les fonctionnaires francophones continueront d'avoir accès aux cours d'anglais de la Commission de la fonction publique sur un pied d'égalité avec les anglophones qui bénéficient de cours de français.

Jusqu'à quel point pourra-t-on utiliser exclusivement le français dans ces unités?

En principe, les fonctionnaires d'une unité communiqueront entre eux en français, tant par écrit qu'oralement. La connaissance de l'anglais ne sera pas une condition essentielle d'embauche. Néanmoins, les fonctionnaires anglophones qui feront partie d'une unité de langue française pourront, en cas de nécessité, effectuer des travaux de *rédaction* en anglais.

Dans quelle langue les unités de langue française s'adresseront-elles aux autres services du gouvernement?

En principe, là encore, les fonctionnaires des unités de langue française s'adresseront en français aux autres services de la fonction publique. Aussi, les fonctionnaires qui auront souvent affaire à ces unités devraient être en mesure de comprendre le français, sans nécessairement être en mesure de le parler ou de l'écrire. Au début, cependant, il pourra arriver que des fonctionnaires des unités de langue française s'adressent aux autres services en anglais afin d'assurer une collaboration efficace avec ces derniers.

Dans quelle langue les unités de langue française serviront-elles le grand public?

Suivant la Loi des langues officielles, tout service fédéral — francophone ou non — doit traiter avec le public anglophone en anglais et avec le public francophone en français.

Où seront établies les unités de langue française?

La plupart des ministères et certains organismes du gouvernement fédéral ont soumis leurs suggestions quant à l'établissement possible d'unités dans leurs cadres. En principe, ces unités se répartiront à travers les divers ministères tant dans les bureaux centraux d'Ottawa que dans les services régionaux, à tous les échelons de l'administration, y compris celui des centres de décision, et couvriront la plupart des professions de la fonction publique. Les unités seront mises à l'essai là seulement où on peut utiliser le français comme principale langue de travail sans perturber outre mesure le personnel ou le travail en cours.

Quelles seront les dimensions des unités de langue française?

Les unités qu'ont recommandées les ministères et organismes fédéraux sont de dimensions variées. Certaines ne comprendront qu'une poignée de fonctionnaires, d'autres pourront compter des centaines d'employés.

Qui travaillera dans les unités de langue française?

Tout fonctionnaire, qu'il soit francophone ou anglophone, pourra faire partie d'une unité de langue française pourvu qu'il soit en mesure d'effectuer le travail requis en français. Par conséquent, même si la plupart du personnel des unités est francophone, on pourra y trouver un bon nombre de fonctionnaires anglophones capables de travailler en français.

Qu'est-ce qu'une unité de langue française?

Une unité de langue française est un service qui utilise le français comme principale langue de travail au sein de la fonction publique et des organismes fédéraux.

Quel est l'objet des unités de langue française?

La création d'unités de langue française s'inscrit dans le cadre de la politique gouvernementale de bilinguisme dans la fonction publique. L'objectif est de faire de la fonction publique une institution qui soit mieux en mesure de servir le public dans l'une ou l'autre des langues officielles et de refléter l'égalité du français et de l'anglais au Canada. On s'attend à ce que les unités de langue française favorisent la réalisation de ces objectifs de quatre manières :

- Elles favoriseront l'utilisation du français comme langue de travail dans la fonction publique au même titre que l'anglais puisqu'elles permettront aux fonctionnaires francophones d'utiliser couramment leur propre langue dans l'exercice de leurs fonctions.

- Elles permettront d'ouvrir la fonction publique aux francophones qui ont une connaissance limitée de l'anglais d'une manière plus équitable par rapport aux anglophones qui ont une connaissance limitée du français. Par le fait même, on aura accès à un réservoir de main-d'œuvre qualifiée auquel on n'a pas eu recours très efficacement jusqu'à présent.

- Elles augmenteront le nombre de fonctionnaires francophones qui ont l'expérience nécessaire pour postuler des promotions aux échelons supérieurs de la fonction publique.
- Elles permettront aux fonctionnaires anglophones de perfectionner leur connaissance du français.

CE QU'IL FAUT SAVOIR DES UNITÉS DE LANGUE FRANÇAISE

En 1969, la Commission BB recommandait la création d'unités de langue française dans la fonction publique. Puis, en juin 1970, aux Communes, le Premier Ministre Trudeau faisait savoir que le Gouvernement avait l'intention d'établir des unités de langue française à titre expérimental. Cette brochure a pour objet de répondre à quelques-unes des principales questions qu'on se pose dans la fonction publique à ce sujet.

CAI TB71
-73 023

Résumé du
PREMIER VOLUME
du
RAPPORT
de la Commission royale d'enquête sur
le bilinguisme et le biculturalisme



*Quelques renseignements supplémentaires,
extraits du premier volume, ont été ajoutés
au résumé préparé par la Commission à
l'intention des organes d'information.*

CANADIAN ASSOCIATION FOR ADULT EDUCATION
21 RUE SULTAN TORONTO 5, ONTARIO

en collaboration avec

LA DIRECTION DE LA CITOYENNETÉ
SECRETARIAT D'ÉTAT

Livre 1

LES LANGUES OFFICIELLES

Dans l'avant-propos du premier livre de son rapport, la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme déclare qu'elle a l'intention de publier un livre sur chacun des sujets suivants:

- • Le monde du travail, secteur public et secteur privé, ainsi que le statut socio-économique des Canadiens de diverses origines ethniques;
- • L'éducation, dans ses rapports avec les langues officielles et les cultures;
- • La capitale fédérale;
- • Le Parlement, le Cabinet et la Cour suprême;
- • Les associations bénévoles;
- • Les autres groupes ethniques et leur apport à l'enrichissement culturel du Canada;
- • Les arts et les lettres;
- • Les communications de masse;
- • Le numéro des paragraphes provient du rapport même.

Un dernier livre groupera les conclusions générales du rapport.



TABLE DES MATIERES

Points saillants du livre premier	2
Résumé du premier volume	3
Avant-propos	3
Introduction générale au Rapport	3
Livre premier —	
Les langues officielles	5
Recommandations du livre premier	15

POINTS SAILLANTS DU LIVRE PREMIER

Ce que la Commission recommande dans le livre I de son Rapport, c'est un nouveau statut des langues officielles. Elle ne propose pas le simple replâtrage d'une situation peu satisfaisante; elle présente une nouvelle conception de ce qu'est un pays officiellement bilingue, à quoi correspondront des droits nouveaux ou mieux garantis pour les deux langues officielles (§212).

Ce nouveau statut est fondé sur le principe de l'égalité, que la Commission regarde comme l'idée-force de son mandat. Il devra respecter la réalité canadienne dans son ampleur et sa diversité (§250).

Des réformes linguistiques vont s'imposer dans les administrations fédérale, provinciales et locales. C'est l'action parallèle et simultanée des gouvernements qui donnera à ces réformes leur pleine valeur (§262). Elle pourra s'exercer localement partout où vit une minorité de langue officielle assez importante, grâce au "district bilingue", pierre angulaire du système.

Ce nouveau statut des langues officielles s'exprimera d'abord dans le premier paragraphe d'une nouvelle version proposée de l'article 133 de l'A. A. N. B., et qui se lit comme suit:

L'anglais et le français sont les deux langues officielles du Canada. (§418)

Dans le domaine de l'éducation, cela signifiera, selon un alinéa qu'on propose d'ajouter à l'article 93 de l'A. A. N. B. que:

Chaque province établira et soutiendra des écoles primaires et secondaires utilisant l'anglais comme unique langue d'enseignement et des écoles primaires et secondaires utilisant le français comme unique langue d'enseignement, dans les districts bilingues et les autres régions appropriées que déterminera la législation provinciale; . . . (§414)

Voici maintenant les principales conséquences, selon les niveaux de gouvernement, que tire la Commission du principe de l'égalité des deux langues. Elle le fait sous forme de recommandations.

Au niveau fédéral, la Commission recommande:

Que l'anglais et le français soient formellement déclarés langues officielles du Parlement du Canada, des tribunaux fédéraux, du gouvernement fédéral et de l'administration fédérale. (§270)

La pièce maîtresse doit ici être une **Loi fédérale sur les langues officielles** (§429). Pour assurer l'efficacité de cette loi, la Commission propose que soit désigné un **Commissaire aux langues officielles** chargé de veiller au respect du statut du français et de l'anglais au Canada. (§§434-435)

Au niveau provincial, la Commission établit, à partir de la réalité, un certain nombre de distinctions.

1. Elle recommande d'abord

Aux provinces du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario de déclarer d'elles-mêmes qu'elles reconnaissent l'anglais et le français comme langues officielles, et qu'elles acceptent le régime linguistique découlant de cette déclaration. (§293)

Ce régime linguistique est défini dans ses grandes lignes. (§§305-323)

Il s'agit là d'un premier temps. La Commission recommande en outre que le bilinguisme officiel du Nouveau-Brunswick et celui de l'Ontario soient inscrits dans l'article 133 de l'A. A. N. B. avec celui du Québec, qui y est déjà. (§418)

2. Se tournant vers l'avenir, la Commission propose:

Que toute province canadienne dont la minorité linguistique officielle atteindra ou dépassera dix pour cent déclare qu'elle reconnaît l'anglais et le français comme langues officielles et qu'elle accepte le régime linguistique découlant de cette déclaration. (§303)

Ici encore, la Commission suggère que l'essentiel de cette recommandation soit inscrit dans l'article 133 et qu'en outre, on y reconnaisse le droit de n'importe quelle province de se déclarer officiellement bilingue si elle le veut. (§418)

3. Enfin, dans l'immédiat, la Commission recommande:

Que les provinces autres que le Québec, le Nouveau-Brunswick et l'Ontario,

reconnaissent l'usage du français et de l'anglais dans leurs assemblées législatives, et que ces provinces procurent à leurs minorités francophones le services appropriés en français. (§324)

Cette recommandation a son écho dans les paragraphes 2 et 4 de la nouvelle version proposée de l'article 133, ainsi que dans celle de l'article 93a.

La Commission recommande la création d'un autre niveau, le **district bilingue**: Que des districts bilingues soient créés au Canada et que par voie de négociation, le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial concerné fixent les limites exactes de chacun. (§341)

La Commission, qui définit longuement le district bilingue, note qu'il n'est ni une nouvelle compétence ni, à proprement parler, une nouvelle structure administrative. Il visera plutôt à faire converger, au plan linguistique, des services émanant des administrations existantes: fédérale, provinciale et locale (§335), et ce, dans des régions où la minorité officielle est assez nombreuse pour le justifier. (§331)

Une attention particulière est accordée aux **grands centres urbains**. (§§360 et 402)

Enfin, ce qui vaut pour les districts bilingues vaut à fortiori pour la **capitale fédérale** (§371). C'est une question sur laquelle la Commission entend revenir dans un livre ultérieur.

Telles sont les principales recommandations contenues dans le livre I du Rapport. Pour y parvenir, cependant, la Commission a dû parcourir un long chemin: nous en résumons ci-après les principales étapes.

RESUME DU PREMIER VOLUME

Le premier volume, rappelons-le, comprend trois parties distinctes: un court Avant-propos, l'Introduction générale à l'ensemble du Rapport final, enfin, le livre premier de ce Rapport, intitulé **Les langues officielles**.

L'Avant-propos

La Commission y rappelle brièvement les principales étapes de ses travaux: audiences publiques et privées, étude des mémoires et poursuite d'un vaste programme de recherche. Les renseignements accumulés tout au long de ce travail lui permettent aujourd'hui de confirmer la conclusion à laquelle elle était parvenue dans son **Rapport préliminaire** (février 1965), à savoir que "le Canada traverse actuellement sans toujours en être conscient, la crise majeure de son histoire."

L'INTRODUCTION GENERALE AU RAPPORT FINAL

Certains mots clefs se dégagent du mandat (reproduit à l'appendice I) qu'a reçu la Commission; comme ces termes ont des acceptions différentes, il importait de souligner celles qui ont été retenues. C'est à la lumière de cette interprétation du mandat qu'il faudra comprendre les analyses et les recommandations qui jalonnent le Rapport.

La Commission tient en premier lieu à préciser que la mention dans son mandat des "deux peuples qui ont fondé la Confédération" ne saurait en aucune façon signifier que deux **rac**es ou deux peuples seront favorisés au détriment des autres groupes ethniques. Pour elle, au contraire, la mention des deux "**founding races**" ou "peuples qui ont fondé la Confédération" fait allusion au rôle indiscutable joué par les Canadiens d'origines française et britannique en 1867 et même avant qu'il ne soit question de régime confédératif. Mais les notions de langue et de culture sont vraiment centrales dans le mandat et la Commission leur accordera plus d'importance qu'à celles de "**race**", de "**peuple**" ou même qu'à celle de "groupe ethnique". Ainsi, jamais l'idée de différence ethnique ne s'appuiera sur le groupe, ou sur l'origine, considérés comme principes organisateurs de la société canadienne. Ceux dont l'origine n'est ni britannique ni française seront rejoints à deux titres:

- a) Dans la mesure où ils sont ou seront intégrés à la société anglophone ou à la société francophone, tout ce qui est dit des anglophones ou des francophones vaut pour eux;
- b) Dans la mesure où ils restent attachés à leur langue et à leur culture originelles, ils appartiennent aux autres groupes ethniques dont l'existence est assurément bénéfique.

(La Commission consacrera à la question un livre ultérieur.)

C'est dire que la Commission accordera beaucoup plus d'importance à la langue qu'à l'origine ethnique: en conséquence, elle parlera plus volontiers de groupes linguistiques et culturels que de groupes ethniques.

LE BILINGUISME (§§25-34)

Le bilinguisme qui intéresse la Commission est celui qui se rapporte aux langues dont fait mention l'article 133 de l'A. A. N. B., l'anglais et le français. Il faut faire la **distinction fondamentale entre le bilinguisme des individus et le bilinguisme des institutions** et se préoccuper au premier chef du bilinguisme des institutions. De la sorte, "l'état présent du bilinguisme" au Canada ce n'est pas tant le nombre d'individus bilingues que la position occupée par chacune des deux langues dans les institutions, dans la vie courante, et les chances réellement offertes à chacune d'elles.

Au surplus, un pays ou une province bilingue, ce n'est pas un pays ou une province dont tous les habitants doivent nécessairement parler deux langues; c'est un pays, une province dont les principales institutions, tant publiques que privées, doivent dispenser leurs services dans les deux langues à des citoyens qui peuvent fort bien, en immense majorité, être unilingues et ne parler que l'une ou l'autre des langues officielles.

La Commission reconnaît l'importance du bilinguisme des individus. Pourtant elle considère que le problème de la langue première est premier parce que vital, et plus immédiatement essentiel que celui de la langue seconde: ceci aura d'importantes conséquences, en particulier pour l'école.

LA BICULTURALISME (§§35-61)

Au Canada, la dualité linguistique se fonde sur la coexistence des deux cultures principales, dont l'anglais et le français sont l'expression essentielle tout comme la plus manifeste. La culture, au sens où elle est entendue ici, est une manière globale d'être, de penser, de sentir; c'est un ensemble de moeurs et d'habitudes, c'est aussi une expérience commune; c'est enfin un dynamisme propre à un groupe qu'une même langue. Ainsi, de même que le bilinguisme ne saurait impliquer une mixture de deux langues, de même la dualité culturelle au Canada ne saurait suggérer le mélange de deux cultures.

Le biculturalisme recouvre deux réalités centrales:

1. L'état de chacune des deux principales cultures;
2. La coexistence et la collaboration de ces deux cultures, ou l'ensemble des conditions qui permettront aux individus de coopérer efficacement.

Ces deux cultures s'incarnent, au Canada, dans deux sociétés distinctes. Lorsque son mandat lui enjoint de faire enquête "sur l'état présent du biculturalisme", la Commission cherche donc à voir si les deux cultures possèdent les institutions distinctes dont chacune a besoin, si chacune est représentée de façon adéquate au sein des principales institutions communes et si les individus qui y participent ont l'occasion de maintenir et d'exprimer leur culture propre.

Le principe d'égalité ou "l'equal partnership" (§§62-92)

On aurait pu concevoir la vie des langues et des cultures au Canada de bien des façons différentes. Mais le mandat pose formellement le problème en termes d'égalité: il affirme le "principe de l'égalité entre les deux peuples" qui ont fondé la Confédération canadienne.

Cette égalité sera celle des anglophones et des francophones, quelle que soit l'origine ethnique de chacun. L'égalité des individus comporte essentiellement les mêmes chances de promotion sociale pour tous sans que leur identité culturelle y fasse obstacle. Ainsi celui qui s'engage dans telle activité ou s'associe à telle institution doit pouvoir trouver le cadre qui lui permette de s'épanouir, de s'exprimer et de créer selon sa culture propre. L'égalité suppose que cette exigence puisse être satisfaite autant dans un groupe que dans l'autre. Elle ne signifie donc pas une égalité absolue des membres des deux groupes; mais plutôt une **égalité des chances réelles** en vertu de laquelle le fait de parler anglais ou français n'est source, pour l'individu, ni d'avantages ni de désavantages dans sa participation aux principales institutions.

Cette égalité ne sera pas partout réalisable, car les conditions démographiques varient trop d'une partie à l'autre du pays. Concevoir l'égalité comme le fait la Commission, ce n'est pas dire que les deux groupes linguistiques jouiront partout des mêmes services, ce qui, concrètement, serait absurde; mais c'est reconnaître que

partout où des conditions analogues se retrouveront, partout seront dispensés les mêmes services.

Une culture, tout comme la langue qui l'exprime, ne saurait être pleinement vécue qu'au sein de la société où elle s'incarne. C'est dire que l'égalité individuelle ne saurait exister tout à fait que là où chaque communauté a les moyens de progresser dans sa culture et d'exprimer celle-ci, notamment dans la vie économique. L'égalité suppose donc un élargissement considérable, en particulier au Québec, des possibilités offertes aux Canadiens de langue française dans les secteurs public et privé de l'économie.

Enfin, l'aspect collectif de l'égalité comporte une autre dimension: la dimension politique. C'est la faculté laissée à chacune des deux communautés, de choisir ses propres institutions, ou du moins de participer pleinement aux décisions politiques prises dans des cadres partagés avec l'autre communauté. Il s'agit alors du degré d'**autodétermination** dont dispose une société par rapport à l'autre du pouvoir de décision, de la liberté d'action de chacune, non seulement dans sa vie culturelle mais dans l'ensemble de sa vie collective. Le principe d'égalité, parce qu'il s'applique à deux communautés linguistiques et culturelles, dont l'une est beaucoup plus nombreuse que l'autre, valorise à l'avance l'idée de minorité (non seulement dans l'ensemble du pays mais également dans chacune de ses régions). En outre, il incite à exploiter les situations existantes, lorsqu'elles permettent de rétablir un certain équilibre entre les deux communautés. La Commission voit dans la concentration de quatre millions de francophones dans le Québec le seul facteur qui donne, au départ, quelque réalité au concept de l'association dans l'égalité.

Depuis le début, la Commission considère le principe de l'égalité comme l'idée-force de son mandat. Mais **il reviendra aux Canadiens, notamment par leurs partis politiques et par leurs gouvernements, de décider s'ils acceptent ou rejettent le principe d'égalité.** La tâche de la Commission est d'abord de déterminer dans quelle mesure l'égalité existe; mais elle est surtout de proposer un ensemble de moyens, un **"modèle" grâce auquel la Confédération canadienne pourrait se développer à partir du principe d'égalité.**

LES FACTEURS EXTERIEURS (§93 à la fin)

Certains facteurs extérieurs exercent une influence marquante sur la réalité linguistique et culturelle au Canada, notamment le mouvement oecuménique, l'omniprésence des Etats-Unis et la deuxième révolution industrielle. Toute solution aux problèmes d'association entre les communautés anglophone et francophone au Canada doit tenir compte d'une conjoncture de transformation rapide, qui impose aux institutions de chaque société des modifications et des adaptations incessantes.

LIVRE I — Les langues officielles

Le premier livre du Rapport final est consacré au statut de l'anglais et du français au Canada. Il comprend deux grandes parties: 1) Le bilinguisme au Canada: ses conditions actuelles; 2) Vers un régime d'égalité linguistique.

PREMIERE PARTIE — Le bilinguisme au Canada: ses conditions actuelles

Cette première partie comporte trois chapitres: I) Bilinguisme individuel et bilinguisme d'Etat; II) Les fondements démographiques: les deux principaux groupes linguistiques; III) Les fondements juridiques: les droits linguistiques.

CHAPITRE I — Bilinguisme individuel et bilinguisme d'Etat (§1-47)

Ce chapitre fait voir la nature complexe du bilinguisme individuel de même que la multiplicité et la variété des Etats bilingues. Il établit que les Etats bilingues n'ont pas été créés pour développer le bilinguisme chez les individus et que, dans les Etats bilingues, on trouve habituellement deux ou plusieurs noyaux unilingues autour desquels s'agglomèrent les principaux groupes linguistiques.

Parmi les principaux types d'Etats bilingues, la Commission souligne plus particulièrement ceux qui mettent les langues nationales sur un pied d'égalité relative devant la loi. Qu'il y ait ou non équilibre numérique entre les groupes linguistiques ou culturels, les gouvernements de ces Etats s'appliquent, de façon générale, à exercer toutes leurs fonctions en chacune de leurs langues officielles. Si un Etat bilingue préserve l'intégrité de ses groupes linguistiques, note la Commission, les tensions éventuelles y sont neutralisées dans la mesure où chacun de ces groupes a le sentiment que sa culture est en sécurité. Ainsi, garantir la vie et l'égalité à la langue du groupe minoritaire peut devenir une obligation de la majorité. Mais il incombe à la minorité d'accepter de collaborer avec le groupe linguistique majoritaire, et notam-

ment de participer à l'administration nationale ou fédérale du pays.

Ce chapitre établit enfin que par le rayonnement et le prestige de ses deux langues, l'anglais et le français, par l'isolement et la situation minoritaire de son groupe francophone en Amérique du Nord, et par l'enracinement québécois et canadien de la langue française, le Canada est un Etat bilingue particulier.

Caractéristiques des Etats bilingues

32. La création d'Etats bilingues, le plus souvent, a eu pour objet de maintenir, de préserver la culture et la langue de groupes survivants. Dans les Etats bilingues on trouve habituellement deux ou plusieurs noyaux unilingues, soit des groupes de gens qui vivent et travaillent dans une seule langue, sauf quand il s'agit de communiquer avec des concitoyens de l'autre langue. Ces noyaux unilingues forment la masse dans un Etat bilingue; ils sont le centre autour duquel s'agglomère chacun des principaux groupes linguistiques.

Institutions bilingues

34. L'Etat bilingue se caractérise par une grande variété d'institutions bilingues qui veillent à ce que des citoyens ne soient pas désavantagés du fait de leur appartenance à une minorité linguistique. Ces institutions peuvent comprendre l'assemblée législative, les tribunaux, la fonction publique, les écoles, mais elles présenteront des différences d'un pays bilingue à l'autre. Par exemple, on s'attend que la fonction publique puisse traiter avec le public dans l'une et l'autre des langues officielles. Mais, eu égard aux circonstances, la mesure où elle le fait variera d'un pays à l'autre. Il est aussi des pays où la fonction publique peut s'exercer dans les deux langues officielles, de façon continue ou intermittente, et ce, suivant les cas, tantôt au niveau national, tantôt à l'échelon régional.

Egalité relative

38. Les pays du second type, moins nombreux, accordent un statut officiel à deux ou plusieurs langues nationales, sur une base voisine de l'égalité. Qu'il y ait ou non équilibre numérique entre les groupes culturels, les gouvernements s'appliquent à exercer toutes leurs fonctions en chacune des langues officielles, dans quelques régions ou dans tout le pays. La Belgique a établi l'égalité entre le néerlandais et le français, comme langues officielles. La Finlande a fait de même pour le finnois et le suédois; la Tchécoslovaquie, pour le tchèque et le slovaque. Il y a trois langues officielles en Suisse: l'allemand, le français et l'italien. De plus, une quatrième langue, le romanche, jouit d'un statut de langue nationale non officielle. La Yougoslavie a trois langues officielles: le serbo-croate, le slovène et le macédonien, et elle accorde un statut régional particulier à neuf autres. La République sud-africaine accorde la plénitude des droits à l'afrikaans et à l'anglais, officiels dans tout le pays.

46. Enfin, dans l'ensemble du Canada, comme du continent, le français est la langue d'une minorité linguistique, mais cette fois d'une minorité importante. Sur un continent sans frontières, le français ne serait que la langue d'une minorité comme les autres. Au Canada, le groupe francophone a participé à la fondation du régime confédératif au sein duquel il a acquis des droits formels et il a manifesté, depuis 1867, une indéniable vigueur, étendant son assise dans un pays qui a grandi en cent ans à la dimension d'un continent. La langue française, caractéristique essentielle de l'identité canadienne, procure à notre pays son principal élément de différenciation par rapport aux Etats-Unis.

CHAPITRE II — LES FONDEMENTS DEMOGRAPHIQUES:

Les deux principaux groupes linguistiques (§§48-114)

Poursuivant l'examen des conditions propres au bilinguisme au Canada, la Commission s'attaque à deux questions essentielles: a) quelle est l'origine ethnique des divers éléments formant la population canadienne; b) dans quelle mesure conservent-ils leur langue d'origine et quel choix font-ils entre l'anglais et le français.

Dans ce chapitre, des cartes géographiques permettent de repérer les régions où se concentrent les minorités de langues officielles au Canada. De plus, on y passe rapidement en revue les ressources linguistiques qu'on trouve au Canada quant aux langues officielles.

En dépit de la diversité croissante des origines ethniques des Canadiens, par suite de l'immigration, la dualité linguistique demeure le caractère fondamental et l'assise de la collectivité canadienne. Par ailleurs l'intégration des Canadiens

d'origine non britannique et non française au sein des deux communautés linguistiques du pays donne à l'une et à l'autre un caractère pluraliste, même si l'assimilation à l'anglais est beaucoup plus forte que l'assimilation au français.

Accroissement du nombre des "autres"

60. En chiffres absolus comme en pourcentage, la population d'origine ni britannique ni française n'a cessé d'augmenter. Tandis que la population canadienne totale se voyait multipliée par plus de 4 entre 1881 et 1961, le nombre des citoyens d'autres origines décuplait. Au cours de la seule décennie précédant le recensement de 1961, leurs effectifs augmentaient de 1,700,000, contre 1,300,000 pour l'élément d'origine britannique et 1,200,000 pour l'élément d'origine française. Comme nous le notions plus haut, la proportion des personnes d'origines autres que britannique ou française est passée de 11% en 1881 à 26% en 1961. Or, à supposer que les courants migratoires vers le Canada des deux dernières décennies se maintiennent dans les années à venir, il n'est pas impossible que le nombre total des personnes d'origine ethnique non britannique et non française dépasse dans un avenir rapproché chacun des deux autres groupes.

Les immigrants choisissent l'anglais

62. Constatons d'abord l'homogénéité de plus en plus grande de la population canadienne, selon la langue maternelle, malgré son hétérogénéité ethnique croissante. Ce phénomène se traduit, en gros, de la façon suivante: les personnes d'origine britannique restent dans l'ensemble attachées à la langue anglaise; 9 personnes d'origine française sur 10 ont toujours le français pour langue maternelle; celles d'autres origines, enfin, ont progressivement tendance à passer à l'anglais, sauf dans le Québec où la situation est plus complexe. De fait, 1 Canadien sur 6 ne parle plus la langue des ses origines. De ceux qui ont passé d'une langue à l'autre, 93% sont aujourd'hui de langue anglaise. Celle-ci a en effet un tel pouvoir d'attraction que 25% de ceux qui la déclarent comme langue maternelle, soit un total de 2,775,000 personnes, peuvent être considérés comme des "immigrés à l'anglais" ou, comme on dit familièrement, des anglicisés.

Les provinces de l'Ouest

77. Dans les quatre provinces de l'Ouest, l'importance relative de l'ensemble des individus de langue maternelle anglaise augmente (de 63 à 81%) à mesure qu'on approche du Pacifique, tandis qu'à l'inverse, celle des personnes de langue maternelle française diminue (de 7 à 2%), du Manitoba à la Colombie-Britannique. Les habitants de langue maternelle française sont moins nombreux que ceux de langues maternelles allemande et ukrainienne au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta. Ils sont également dépassés en nombre, en Colombie-Britannique, par les groupes de langues maternelles allemande et scandinaves. Au total, dans quatre provinces, les effectifs de langue maternelle française variaient en 1961 de 26,000 à 61,000; ceux de langue maternelle scandinave variaient de 12,000 à 32,000. Par ailleurs, les personnes de langues maternelle allemande comptaient pour 72,000 en Colombie-Britannique et 98,000 en Alberta. Enfin, les personnes de langue maternelle ukrainienne étaient fort nombreuses dans les trois provinces des Prairies: Manitoba, 85,000; Saskatchewan, 67,000; Alberta, 84,000.

79. Les individus de langue maternelle française sont moins nombreux en 1961 qu'en 1951 dans l'Île-du-Prince-Édouard et la Saskatchewan, mais ce fait ne modifie guère l'ensemble du tableau. En effet, 95% des Canadiens de langue maternelle française sont groupés dans les trois provinces du Québec, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick. Même s'ils ne sont pas la minorité la plus nombreuse dans les quatre provinces de l'Ouest, ils demeurent la seule minorité dont la présence soit appréciable dans toutes les provinces du Canada.

87. Cependant, si l'on y regarde de plus près, en tenant compte des régions à l'intérieur des provinces plutôt que des provinces elles-mêmes, on découvre que les Canadiens d'origine française y résistent beaucoup mieux à l'assimilation qu'ils ne le font dans l'ensemble de leur province. Certaines régions du Manitoba et de la Nouvelle-Écosse en fournissent des exemples typiques. Mais le phénomène n'est pas particulier à ces provinces.

Les minorités de langue maternelle française

90. Il y a d'abord des régions de grande importance par leur étendue ou par le nombre de personnes de langue maternelle française qu'elles contiennent: le Nord et l'Est du Nouveau-Brunswick, les comtés ontariens qui longent l'Outaouais et le

Saint-Laurent, de Pembroke à Cornwall, et ceux du Nord-Est de l'Ontario. Ces régions, on l'aura noté en consultant les cartes nos 2 et 3, sont toutes situées à la frontière du Québec. Immédiatement après, mais avec des minorités de moindre importance numérique, viennent les comtés de Digby et Yarmouth, au Sud-Ouest de la Nouvelle-Ecosse et, au Nord, les comtés d'Inverness et Richmond, sur l'Île-du-Cap-Breton, au Sud de l'Ontario, les comtés d'Essex et Kent, puis, enfin, au Manitoba, les divisions de recensement nos 1, 6 et 20 au Sud-Ouest de cette province. Pour chacune de ces régions nous étudierons les effectifs de langue maternelle française, leur importance relative et leur taux de persistance.

La plupart des bilingues sont de langue maternelle française

112. Après ce que nous venons de voir, il est facile de conclure que ce sont surtout les personnes de langue maternelle française qui sont bilingues au Canada. Si environ 30% des personnes dont la langue maternelle est le français connaissent aussi l'anglais, chez les personnes de langue maternelle non française, moins de 5% connaissent le français. Le premier groupe, qui ne compte que 28% des Canadiens, fournit 70% des bilingues du pays tandis que le second, qui réunit 72% de la population canadienne, n'en fournit que 30%.

CHAPITRE III — LES FONDEMENTS JURIDIQUES:

Les droits linguistiques (§§115-210)

Ce chapitre retrace l'évolution des droits linguistiques au Canada. Par le truchement de l'article 133 de l'A. A. N. B. de 1867, le français a été reconnu définitivement dans la loi fondamentale du pays comme langue officielle, égale à l'anglais à certains égards. Cependant cet article, protégé contre toute modification par le Parlement du Canada, a un champ d'application très limité et son but n'est pas d'assurer la plénitude des droits linguistiques aux minorités anglophones ou francophones du Canada.

Les droits linguistiques qu'on exerce au Canada sont généralement fondés sur la coutume, sur des considérations pratiques ou politiques, ou bien découlent de compétences accessoires. Mais pour autant qu'il s'agit d'attributions accessoires ou auxiliaires (*ancillary*), il ne paraît faire aucun doute que le Parlement et les assemblées provinciales peuvent légiférer sur les questions de langues comme bon leur semble, sous réserve de l'article 133 de l'A. A. N. B.

Afin de mieux révéler l'état des droits linguistiques au Canada, on examine ensuite le statut juridique de chacune des minorités provinciales de langue anglaise ou de langue française dans l'enseignement. La Commission conclut en affirmant que les lois en vigueur sont très loin de traduire dans la réalité la notion d'un pays fondé sur l'égalité de deux communautés linguistiques. Elle ajoute qu'il n'existe pas au Canada de régime linguistique complet qui consacre le caractère biculturel de l'ensemble du pays et qui soit fondé sur des droits bien définis et pleinement reconnus. 155. L'article 133 de l'A. A. N. B., nous l'avons vu, est protégé contre toute modification par le Parlement du Canada et constitue la seule garantie linguistique de tout l'Acte. Pourtant, une analyse même superficielle des dispositions de l'article 133 démontre que son champ d'application est très limité. Il est vrai que cet article est assez large quant à la législation fédérale ou québécoise: l'une ou l'autre langue peuvent servir dans les débats et toutes deux doivent être utilisées dans les registres et procès-verbaux, ainsi que pour la publication des lois. Cela peut sembler passablement clair et satisfaisant si on considère la législation d'un point de vue traditionnel, et si on méconnaît qu'il n'y est fait aucune mention de la langue de *promulgation* des lois par opposition à la langue de publication. Mais quand les Pères de la Confédération rédigerent les Résolutions de Québec et de Londres, et lorsque le Parlement du Royaume-Uni décréta l'article 133, ils ne prévoyaient guère la place immense que prendrait la réglementation administrative.

Le droit administratif

156. L'essor du droit administratif au cours du siècle a été extraordinaire. Alors que jadis l'activité législative se bornait aux lois parlementaires et, occasionnellement, aux ordonnances de l'exécutif, aujourd'hui elle comprend une multitude de réglementations, de règles, de décrets et de proclamations de toutes sortes qui concernent les droits et les obligations de tous les citoyens. Cependant, on ne pourrait affirmer que le libellé de l'article 133 de l'A. A. N. B. en embrasse une seule catégorie. Du point de vue constitutionnel, ni le droit administratif fédéral, ni celui du Québec, ne sont tenus au bilinguisme; en fait, ils sont unilingues pour une bonne part. Il est vrai

que la plus grande partie de la législation fédérale par délégation et de la réglementation québécoise importante est publiée dans les deux langues, et cela, en raison de considérations pratiques ou de la coutume plutôt que d'une exigence constitutionnelle.

Les actions en justice

157. Le deuxième domaine important auquel s'applique l'article 133 est celui des actions en justice. "Dans tout procès porté devant un tribunal du Canada (. . .) ou devant un tribunal du Québec, chacun pourra faire usage de l'une ou l'autre de ces langues dans les procédures et plaidoyers qui y seront faits ou dans les actes de procédure qui en émaneront." Ce qu'il faut entendre par "tribunal du Canada" et par "tribunal du Québec" n'est pas clair. D'une part, il est évident que le premier terme embrasse la Cour suprême, la Cour de l'Échiquier et les cours militaires. Mais on est moins fixé dans le cas d'autres instances, dont le Commissaire aux divorces du Sénat, ou les tribunaux provinciaux auxquels le Parlement a attribué des juridictions fédérales, notamment dans les domaines du droit criminel, de la faillite ou de la citoyenneté.

Les organismes quasi judiciaires

158. Tout aussi marqué d'incertitude est le statut du nombre croissant d'organismes quasi judiciaires exerçant bon nombre des fonctions antérieurement réservées aux tribunaux ordinaires. Au fédéral, nous avons dénombré au moins 13 commissions importantes exerçant une fonction quasi judiciaire. Nous avons identifié au Québec des tribunaux quasi judiciaires tout aussi actifs.² Du point de vue quantitatif, leur rôle de justice semble aussi important aujourd'hui sinon davantage, que celui des tribunaux traditionnels. Mais les garanties, linguistiques constitutionnelles ne s'appliqueraient pas à eux.

La fonction publique

159. La Constitution ne fixe, à juste titre d'ailleurs, que des exigences linguistiques minimales, et elle est muette quant à la langue à utiliser dans l'administration. Elle n'établit pas la composition linguistique de la fonction publique ni ne garanti les droits linguistiques des citoyens dans leurs divers contacts avec l'État. Elle ne contient aucune disposition tendant à protéger les droits linguistiques dans l'administration municipale. Bref, la Constitution ne précise pas dans quelle langue doivent être traitées les affaires des divers pouvoirs (fédéral, provincial ou local). L'A. A. N. B. n'établit même pas de quel ressort sont les langues. Il suffit de parcourir sommairement les lois canadiennes pour y découvrir deux conceptions à l'égard de la langue: premièrement, on en fait l'objet principal d'une garantie de la Constitution tendant à assurer la survie et l'évolution culturelle; deuxièmement, elle est l'objet d'une réglementation accessoire adoptée dans l'exercice des différentes pouvoirs attribués par l'A. A. N. B. au Parlement ou aux assemblées législatives provinciales.

La langue des projets de loi

163. L'article 133 de l'A. A. N. B. stipule que toutes les lois du Parlement doivent être imprimées et publiées en anglais et en français. Le Parlement a observé fidèlement cette exigence mais a surtout respecté la lettre de la loi. Tous les fonctionnaires que nous avons interrogés ont confirmé que, selon la règle générale, les lois fédérales sont rédigées en anglais seulement au ministère de la Justice par le fonctionnaire qui œuvre en collaboration avec des représentants des différents ministères intéressés. Les projets sont ensuite soumis au comité de législation du ministère de la Justice, dont les délibérations se poursuivent entièrement en anglais. Tout changement que ce comité peut suggérer sera également en anglais et ne se rapportera qu'à la rédaction anglaise. Ce n'est qu'après l'approbation du texte final en langue anglaise que la version française est établie par le service juridique du Bureau des traductions. L'explication habituelle est que "les lois ne peuvent être rédigées qu'en une seule langue" et que cette langue doit être l'anglais puisque la majorité des fonctionnaires à consulter sont anglophones.

Traduction

164. La traduction juridique au Canada est gênée par des difficultés qui lui sont particulières. Les termes juridiques traditionnels peuvent avoir un sens bien défini dans une langue, mais être sans équivalent dans l'autre. Autre complication, il existe au Canada deux régimes juridiques — celui du droit civil et celui du droit coutumier — pour lesquels le même terme désigne parfois des institutions juridiques différentes; inversement, il arrive que des termes différents correspondent à des notions iden-

tiques. Outre ces obstacles d'ordre linguistique, la traduction des lois fédérales souffre de ce que le Bureau des traductions ne puisse avoir recours à des spécialistes. La version originale anglaise est rédigée, soit par des experts dans le domaine particulier de la législation, soit avec leur collaboration, alors que les traducteurs ne peuvent pas compter sur un tel appui. De plus, le Bureau éprouve des difficultés à recruter un personnel compétent. Il en résulte que la version française des lois fédérales n'est souvent qu'une médiocre traduction du texte anglais.

173. Conformément à l'article 133 de l'A. A. N. B., on peut utiliser l'une ou l'autre langue dans tout procès devant toutes les cours fédérales (Cour suprême, Cour de l'Échiquier, etc.) ou québécoise (Cour supérieure, Cour d'appel, etc.). Néanmoins, une organisation judiciaire bilingue pose une foule de difficultés. Elles ne sont peut-être pas trop graves au Québec, où la plupart des avocats et des juges, du moins dans les districts où la minorité anglaise est dense, ont une bonne connaissance des deux langues. Mais des difficultés peuvent surgir devant les tribunaux administratifs fédéraux, dont les juges ne viennent qu'occasionnellement du barreau québécois, et devant les cours fédérales en dehors du Québec auxquelles s'applique l'article 133. De plus, la plupart des audiences judiciaires doivent être notées en sténographie, ou enregistrées. Or, tant chez les juges que chez les sténographes, on ne saurait compter sur une connaissance suffisante du français.

Assistance d'un interprète

174. Le droit de témoigner dans sa langue et celui, tout aussi important, de comprendre entièrement les procédures faites dans une langue autre que la sienne, se trouvent comme supprimés faute d'interprètes compétents. En fait, le droit à l'assistance d'un interprète n'est pas propre aux pays bilingues ou multilingues et peut être invoqué par quiconque ne comprend pas la langue du tribunal, même dans un pays unilingue. Si ce droit va de soi dans la plupart des pays, quand une partie à un procès ne parle pas la langue du tribunal, dans un régime judiciaire bilingue il peut s'agir d'un droit fondamental, que le plaideur connaisse ou non la langue du tribunal. La question de commodité devient une question de principe. Au demeurant d'un point de vue pratique, comprendre la langue du tribunal est une chose; témoigner et subir un contre-interrogatoire dans cette langue en est une autre.

Les procès devant jury

179. Dans les procès devant jury, le droit d'être jugé par ses pairs implique également, dans certains cas, que les jurés soient de même langue que l'accusé. Depuis le XIII^e siècle, et jusqu'à 1870 à tout le moins, l'Angleterre a donné, même aux étrangers, le droit de demander un jury dont la moitié des membres fussent étrangers, mais pas nécessairement de la même langue que l'accusé. Au Canada, la Constitution ne garantit pas que le jury soit entièrement ou partiellement constitué de personnes appartenant au groupe linguistique de l'accusé. L'article 133 de l'A. A. N. B. est trop restreint pour être interprété comme assurant le droit à un jury de la même langue que l'accusé. Le Code criminel ne prévoit de procès devant jury mixte qu'au Québec et au Manitoba. Au Québec également on a droit à un jury entièrement anglophone ou francophone, selon le cas. Le Code de procédure civile du Québec assure des droits semblables. Mais aucune autre juridiction n'autorise de jurys qui ne soient anglophones.

Les écoles confessionnelles

206. Aux termes de l'article 93 de l'A. A. N. B., l'enseignement est attribué aux provinces, mais sont néanmoins garantis les droits confessionnels qui existaient en vertu de la loi à l'époque de la Confédération. Toute atteinte aux droits scolaires des minorités religieuses pouvait faire l'objet d'un redressement par le Parlement central. Cela toutefois ne garantit ni à l'anglais ni au français leur place comme langues d'enseignement dans le système scolaire; ce n'est pas dans la province de Québec que ces droits statutaires distincts pour les catholiques, qui étaient francophones en grande majorité, et pour les protestants, pour la plupart anglophones, entraînèrent en même temps la protection **de facto** mais non **de jure** de l'anglais et du français comme langues d'enseignement. Cette association de la langue et de la religion ne valut, dans aucune autre province à l'époque de la Confédération, une protection équivalente pour la langue maternelle des élèves des écoles "séparées". En Ontario, par exemple, la garantie confessionnelle ne comporte pas le français comme langue d'enseignement dans les écoles séparées, vu l'importance numérique des catholiques anglophones dans cette province.

207. Sauf la Colombie-Britannique et l'Île-du-Prince-Édouard, où il n'y a pas d'é-

coles confessionnelles, les provinces créées après 1867, ou qui par la suite se sont rattachées au Canada, ont reconnu à des degrés divers le principe des écoles séparées mais subventionnées, fondées sur la religion. On trouve la reconnaissance de ces droits dans la constitution du Manitoba en 1870 (et leur abrogation par une loi provinciale en 1890); dans la constitution de la Saskatchewan et de l'Alberta en 1905; dans les conditions d'admission de Terre-Neuve en 1949 et dans diverses lois fédérales s'appliquant aux Territoires du Nord-Ouest et au Yukon. Mais dans chaque cas, c'est sur la confessionnalité plutôt que sur la langue qu'on met l'accent; quand le Conseil privé eut statué en 1917 que les écoles séparées reposaient sur des distinctions confessionnelles et non pas linguistiques, l'école confessionnelle cessa en droit constitutionnel de fournir des garanties précises quant à l'utilisation d'une langue donnée.

DEUXIEME PARTIE — VERS UN REGIME D'EGALITE LINGUISTIQUE

La deuxième partie du Livre I est consacrée dans son entier à l'avenir des langues officielles au Canada. La Commission estime de façon générale que des droits formels doivent dorénavant remplacer les simples tolérances ou les accommodements, et qu'à un bilinguisme de fait plus ou moins précaire, il faut substituer un bilinguisme officiel. En conséquence, elle précise les dispositions que doivent prendre les pouvoirs publics pour assurer un statut égal à l'anglais et au français.

Cette deuxième partie comporte quatre chapitres: IV) Principe de territorialité et principe de personnalité; V) Pouvoirs publics et régimes linguistiques; VI) L'éducation; VII) La législation nécessaire.

CHAPITRE IV — PRINCIPE DE TERRITORIALITE ET PRINCIPE DE PERSONNALITE (§§216-258)

Ce chapitre examine l'expérience de quatre pays caractérisés par une situation linguistique analogue à celle du Canada: la Finlande, la Belgique, la Suisse et la République sud-africaine. Ces pays ont accordé à leurs minorités un véritable régime d'égalité linguistique. Ils s'inspirent des principes de territorialité et de personnalité mais chacun en fait l'application selon ses conditions propres. Par certains points, la situation de ces pays contraste avec celle du Canada, notamment sur le plan de la législation linguistique, des taux de bilinguisme individuel et de la stabilité des frontières linguistiques. Si le Canada peut s'inspirer de l'expérience de ces pays, il doit toutefois élaborer une formule originale qui corresponde à ce qu'il est, à ce dont il a besoin.

La Commission s'applique ensuite à définir la réalité linguistique dont on devra tenir compte dans l'élaboration d'un nouveau statut des langues officielles au Canada. Elle établit d'une part la proportion de ceux pour qui l'anglais et de ceux pour qui le français est la langue usuelle. Elle constate d'autre part qu'il y a au Canada des régions où l'on parle exclusivement, ou presque, l'une des deux langues officielles et d'autres, encore vastes, où vivent plus ou moins compactes, des minorités anglophones ou francophones.

La Commission rejette à la fois toute formule appelant l'instauration officielle d'un unilinguisme français au Québec et d'un unilinguisme anglais dans les autres provinces. Elle adopte comme principe directeur **la reconnaissance par la loi et dans la pratique des deux langues, même là où l'une des deux est parlée par une minorité, dès que numériquement celle-ci paraît viable.** Visant au maximum d'égalité et au minimum d'inconvénients pratiques, l'application de ce principe assurera le respect des droits linguistiques des minorités officielles.

Dans toutes les provinces

256. La question va se poser dans toutes les provinces canadiennes car dans chacune d'entre elles se trouve une minorité de langue officielle. Depuis Terre-Neuve et la Colombie-Britannique, où la minorité de langue maternelle française n'atteint pas 2% de la population, jusqu'au Nouveau-Brunswick où elle en forme 35%, en passant par le Québec, où la minorité de langue maternelle anglaise est de 13%, toutes les provinces canadiennes témoignent de la complexité linguistique du Canada. L'on trouve environ 700,000 Canadiens de langue maternelle anglaise au Québec, et environ 850,000 Canadiens de langue maternelle française dispersés dans le reste du pays.

Au Québec

257. Pour les premiers, il s'agit d'obtenir une confirmation claire et durable de droits déjà acquis et exercés depuis deux siècles, mais qu'une partie de l'opinion qué-

bécoise remet en cause. Selon la définition adoptée plus haut, le Québec est officiellement bilingue en vertu des dispositions de l'article 133 de l'A. A. N. B. Au surplus, grâce à une tradition bien établie de respect des droits envers la minorité anglophone, et à des statuts et règlements qui vont bien au-delà de l'article 133, le Québec est bilingue officiellement et dans la pratique, dans les relations entre l'administration publique et les citoyens, de même que dans une bonne partie de son organisation locale.

Dans les autres provinces

258. La situation des minorités francophones est bien différente. Certes il arrive qu'on trouve, dans les provinces où elles vivent, une certaine reconnaissance du français: on peut alors parler d'un bilinguisme de fait. C'est ainsi que la Commission de la fonction publique, depuis l'entrée en vigueur de la loi de 1961 sur la fonction publique, a tenu compte dans sa réglementation des régions où la langue française est parlée par une minorité relativement importante. De même, une certaine reconnaissance du fait français existe dans plusieurs provinces canadiennes, notamment en Ontario et au Nouveau-Brunswick. Mais il s'agit surtout d'accommodements, en particulier dans le domaine de l'éducation. Quand on compare l'ensemble de ces situations à celle qui existe au Québec, on constate que ce bilinguisme de fait est très fragile. Il est souvent à la merci de l'intolérance de majorités locales ou régionales, et il entraîne l'usure constante des groupes minoritaires à qui revient inéluctablement l'obligation de lutter pour sa mise en œuvre. En réalité, la langue de la minorité officielle, dans ces régions, ne survit qu'au prix d'une farouche détermination des individus ou des groupes. Et malgré d'immenses sacrifices et des frustrations de la part des intéressés, le prix en est des institutions au rabais, qui les conduiront à l'assimilation linguistique, si la situation n'est pas redressée rapidement. Ainsi qu'il s'agisse des anglophones du Québec ou des minorités francophones dispersées dans toutes les provinces, nous optons pour les solutions de vie.

CHAPITRE V — POUVOIRS PUBLICS ET REGIMES LINGUISTIQUES (§§259-382)

Après avoir établi que l'influence linguistique exercée globalement par les pouvoirs publics est réelle et profonde, la Commission estime devoir s'adresser aux divers ordres de gouvernements pour améliorer les conditions dans lesquelles vivent les minorités linguistiques. Seule l'action parallèle et simultanée de ces gouvernements donnera aux réformes dans le domaine linguistique leur pleine valeur.

Au niveau fédéral

Parce que les institutions fédérales sont communes à tous les Canadiens, il faut qu'elles reflètent, sur toute l'étendue du territoire, la dualité linguistique du pays. En vertu du principe d'égalité, la Commission recommande d'affirmer sans ambiguïté l'égalité de statut de l'anglais et du français (**recommandation no 1**). Cette égalité doit s'appliquer à tous les organismes relevant du Parlement et du gouvernement fédéral, car il y a telles choses que le sentiment d'appartenance et le besoin de se reconnaître dans les institutions les plus prestigieuses de la société à laquelle on appartient. Dans ses rapports avec les autres pays, le gouvernement fédéral doit affirmer le caractère bilingue du Canada. De même, l'appareil du gouvernement central et les sociétés de la Couronne doivent être effectivement capables de communiquer avec le public dans les deux langues officielles.

Au niveau des provinces

La Commission est amenée, par son mandat, à formuler des recommandations aux autorités provinciales, qui ne les lui ont pas demandées. C'est en pleine conscience de ce fait qu'elle va y procéder, convaincue que leur mise en œuvre est nécessaire à la réalisation des objectifs recherchés.

Parce qu'elles font partie d'un pays bilingue, toutes les provinces canadiennes doivent accepter le bilinguisme officiel dans le champ de leur compétence, compte tenu de l'importance numérique de leurs minorités officielles. La Commission écarte d'abord l'hypothèse que les provinces dispensent des services dans la langue de leur minorité officielle dans la mesure seulement où celle-ci les leur réclamerait. Puis elle constate la présence d'une très nette concentration des minorités de langue anglaise et de langue française dans trois provinces: le Québec, le Nouveau-Brunswick et l'Ontario. De fait, 89% des minoritaires de langues officielles au Canada habitent ces trois provinces. Or puisqu'il y a inégalité flagrante du fait que seul, parmi ces trois provinces, le Québec accorde une reconnaissance pleine et entière à

la minorité de langue officielle, la Commission recommande que les provinces du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario reconnaissent d'elles-mêmes l'anglais et le français comme langues officielles (**recommandation no 2**). Elle indique en outre que les provinces du Manitoba et de la Nouvelle-Ecosse pourraient faire de même. Dans le cas des autres provinces, la Commission recommande qu'elles s'inspirent, pour l'avenir, de l'exemple de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick lorsque leur minorité linguistique officielle atteindra ou dépassera 10% (**recommandation no 3**).

La Commission propose un régime linguistique qui précise le minimum de reconnaissance pratique de l'anglais et du français et le minimum de services qui devront être accordés dans les deux langues, pour qu'une province soit considérée comme officiellement bilingue.

L'égalité de statut de l'anglais et du français devra être absolue même si, en pratique, cette égalité deviendra réalisable dans la mesure où les circonstances le permettront. Les deux langues devront avoir cours dans la fonction législative, dans la fonction judiciaire et dans l'administration de ces provinces. La Commission recommande que les provinces autres que le Québec, le Nouveau-Brunswick et l'Ontario procurent au moins à leurs minorités francophones des services appropriés en français (**recommandation no 4**).

Le gouvernement du Québec, le seul du continent nord-américain qui soit élu par une majorité francophone, a une responsabilité linguistique très particulière; il devrait donc examiner de près ses propres pratiques linguistiques, notamment dans ses relations avec l'autorité fédérale et les autres provinces. En outre, le Québec, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick auraient intérêt à négocier entre eux sur ces questions, et à définir ensemble le régime commun de leurs minorités de langues officielles.

Les districts bilingues

Afin que la minorité officielle d'une région donnée, au sein de n'importe quelle province, reçoive des services dans sa langue, la Commission propose la création de "districts bilingues". Il va s'agir de zones spéciales à l'intérieur desquelles les compétences fédérale, provinciale et locales définiront et établiront un régime linguistique approprié. Ces districts seront des régions où la minorité officielle est assez importante (soit au moins 10% de la population régionale) pour justifier le genre de réorientation linguistique qui paraît souhaitable.

Il ne s'agit donc ni d'une nouvelle autorité ni, à proprement parler, d'une nouvelle structure administrative. Le district bilingue visera plutôt à **faire converger, au plan linguistique, des services émanant des administrations publiques existantes**.

La délimitation de ces districts sera une opération longue et délicate. Elle pourra être amorcée à partir des divisions de recensement. Mais, de l'avis de la Commission, ce sera la responsabilité conjointe du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial concerné, de fixer, par voie de négociation et en consultation avec les diverses autorités locales, les frontières exactes de chacun (**recommandation no 5**). Pour l'avenir, la Commission propose la création d'un conseil de révision fédéral-provincial des districts bilingues (**recommandation no 7**).

Le régime linguistique envisagé pour ces districts bilingues comporte l'emploi facultatif par ses habitants de l'anglais ou du français dans les conseils municipaux et autres corps publics à caractère local, ainsi que devant les tribunaux. De plus, les bureaux provinciaux, fédéraux et locaux situés dans ces districts devront pouvoir servir le public dans les deux langues. Une fois équipées, ces administrations seront aussi en mesure d'étendre à peu de frais certains de ces services aux minoritaires domiciliés en dehors de ces districts.

332. La consolidation paraît nécessaire pour plusieurs raisons d'ordre pratique. Il est certain que les ressources humaines sont plus riches et plus diversifiées au sein d'une région homogène et assez vaste que dans une municipalité isolée. Il y aura en outre de bonnes raisons d'y grouper un grand nombre de services fédéraux, provinciaux et municipaux, pour y servir une minorité suffisamment importante. Dans le domaine scolaire en particulier, la nécessité et la possibilité de dispenser un enseignement secondaire dans la langue de la minorité sont bien plus grandes dans des régions comme l'Outaouais-Saint-Laurent, en Ontario, ou le Nord et l'Est du Nouveau-Brunswick, qui sont françaises dans une forte proportion, que dans une paroisse rurale où la minorité française est isolée au sein d'une région de langue anglaise.

333. Le regroupement des minorités en districts bilingues s'impose aussi pour des motifs d'ordre psychologique. Dans les parties du pays où la minorité a une importance, non pas seulement locale, mais régionale, sa présence est bien mieux perçue par la majorité. Dans ces régions, il sera plus aisé, à l'ordinaire, de persuader la majorité de reconnaître la langue de la minorité que là où le fait minoritaire passe quasi inaperçu. Par ailleurs, la reconnaissance de sa langue au niveau régional aura une grande importance morale pour la minorité, qui se sentira ainsi mieux acceptée, mieux enracinée et plus vigoureuse. La reconnaissance de droits linguistiques clairs et indiscutables au-delà du territoire de la municipalité ou de la commission scolaire accroîtra la vitalité culturelle de la minorité.

La capitale fédérale

Ce qui vaut pour les districts bilingues vaut à fortiori pour la région de la capitale fédérale (**recommandation no 9**). Mais parce qu'il s'agit de la capitale fédérale, il faudra beaucoup plus que l'établissement d'un régime linguistique. Aussi un prochain livre sera-t-il consacré aux autres dimensions de la question, ainsi qu'à l'action conjuguée des gouvernements provinciaux et fédéral.

CHAPITRE VI — L'EDUCATION (§§383-410)

La Commission traitera plus à fond des institutions scolaires des deux principales communautés dans un livre subséquent. Elle estime toutefois nécessaire d'indiquer dès le livre I de son Rapport quelques-uns des changements qui devront être apportés à tous les degrés des systèmes d'enseignement pour vraiment permettre l'instauration d'un nouvel ordre linguistique au Canada. A ce stade-ci de son travail, la Commission recommande qu'au nom du principe d'égalité, **on reconnaisse aux parents canadiens le droit de faire instruire leurs enfants dans la langue officielle de leur choix** (recommandation no 10).

Il importe que toute province officiellement bilingue organise son système d'éducation en vue de servir les deux communautés linguistiques. La Commission préconise à cette fin l'établissement de réseaux parallèles et complets d'enseignement en anglais et en français depuis les classes élémentaires jusqu'aux études supérieures. Elle pense en outre qu'il serait avantageux pour les trois provinces officiellement bilingues de conclure un accord sur les normes qui régiront l'enseignement de la minorité.

L'enseignement constituera, dans les districts bilingues, un élément essentiel du régime accordé à la minorité linguistique. L'adaptation des systèmes scolaires existants à un régime bilingue peut être laborieuse et coûteuse pour les provinces; sans doute faut-il envisager la participation du gouvernement fédéral à certaines dépenses supplémentaires occasionnées par les services scolaires aux minorités.

Il est indispensable que la minorité officielle de chaque province bilingue ait ses propres écoles, même en dehors des districts bilingues, chaque fois que les circonstances le permettront. Quant aux grands centres urbains, la Commission propose essentiellement des arrangements semblables à ceux qui seront appliqués dans les districts bilingues.

La Commission souligne la nécessité pour les minorités francophones et anglophones d'apprendre dans leurs écoles la langue de la majorité provinciale.

CHAPITRE VII — LA LEGISLATION NECESSAIRE (§§411-448)

Dans ce chapitre, on propose certaines mesures d'ordre législatif en vue d'assurer l'égalité de statut entre l'anglais et le français au Canada. Les premières portent sur certains amendements à l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, notamment aux articles 93 et 133. L'additif à l'article 93 que la Commission recommande, **rendra possible, pour les citoyens de chaque province, l'exercice du droit à l'enseignement dans la langue officielle de leur choix**. La Commission recommande également de modifier l'article 133 de l'A. A. N. B. de façon:

- a) **A établir clairement que l'anglais et le français sont les langues officielles du Canada;**
- b) **A formuler les règles à suivre dans la mise en oeuvre du principe de l'égalité au niveau provincial et dans les districts bilingues** (recommandation no 12). Les autres s'adressent tantôt aux autorités fédérales, tantôt aux provinces elles-mêmes.

La Commission estime que **le gouvernement fédéral doit légiférer sans délai en matière de langue afin de donner un statut égal à l'anglais et au français dans le**

domaine de sa compétence, et d'aider à établir les institutions et les mécanismes propres à garantir la création et le fonctionnement d'un ensemble de districts bilingues au Canada (**recommandation no 13**). Tout programme général de bilinguisme officiel doit, selon elle, partir d'une loi fédérale et de lois provinciales sur les langues officielles. La Commission estime que le gouvernement fédéral doit désigner un **Commissaire général aux langues officielles** qui jouera le double rôle de protecteur du public canadien en matière de langues officielles ou d'**ombudsman linguistique fédéral**, et de critique en matière d'application de la loi fédérale sur les langues officielles.

La Commission croit par ailleurs que **le concours des provinces est indispensable** comme complément à l'action fédérale. Elle estime souhaitable que les provinces officiellement bilingues, à tout le moins adoptent une loi analogue par son objet à celle du gouvernement fédéral (**recommandation no 14**). Cette loi permettrait d'énoncer clairement les droits linguistiques des minorités officielles de ces provinces.

POSTFACE (§§449 à la fin)

La Commission consacra ses prochains livres à la vie socio-économique et aux principales institutions dans leur rapport avec les langues et les cultures. L'objet propre de ces institutions (par exemple, la fonction publique, les systèmes d'enseignement et les communications de masse) n'est pas de la compétence de la Commission. Mais dans chacune ne cessent de se poser des problèmes linguistiques et culturels. C'est là, à l'école, au travail, partout où l'homme ne cesse de pratiquer des échanges ou de recevoir des messages **dans une langue donnée**, que va surtout se jouer l'avenir de l'anglais et du français au Canada. Encore serait-il plus exact de parler du sort de la langue et de la culture française, puisqu'en Amérique du Nord l'anglais est déjà dans une situation de force.

RECOMMANDATIONS DU LIVRE PREMIER

1. Nous recommandons que l'anglais et le français soient formellement déclarés langues officielles du Parlement du Canada, des tribunaux fédéraux, du gouvernement fédéral et de l'administration fédérale. (§270)

2. Nous recommandons aux provinces du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario de déclarer d'elles-mêmes qu'elles reconnaissent l'anglais et le français comme langues officielles, et qu'elles acceptent le régime linguistique découlant de cette déclaration. (§293)

3. Nous recommandons que toute province canadienne dont la minorité linguistique officielle atteindra ou dépassera dix pour cent déclare qu'elle reconnaît l'anglais et le français comme langues officielles et qu'elle accepte le régime linguistique découlant de cette déclaration. (§303)

4. Nous recommandons que les provinces autres que le Québec, le Nouveau-Brunswick et l'Ontario reconnaissent l'usage du français et de l'anglais dans leurs assemblées législatives, et que ces provinces procurent à leurs minorités francophones les services appropriés en français. (§324)

5. Nous recommandons que des districts bilingues soient créés au Canada et que par voie de négociation, le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial concerné fixent les limites exactes de chacun. (§341)

6. Toutefois, si les négociations entre le gouvernement fédéral et le gouvernement de la province concernée étaient rompues avant la conclusion d'un accord, nous recommandons à l'un et à l'autre, chacun agissant de son côté, de déclarer sans délai officiellement bilingues les régions que chacun aura délimitées. (§346)

7. Nous recommandons la création d'un conseil de révision fédéral-provincial. Les principales fonctions de ce conseil seront: (a) de désigner comme districts bilingues, ou parties de district bilingue, les régions où la minorité officielle viendrait à atteindre le seuil de dix pour cent; (b) de rayer du nombre des districts bilingues ceux où l'importance numérique de la minorité officielle aurait notablement décliné. (§347)

8. Nous recommandons que les gouvernements provinciaux modifient la législation touchant les municipalités de manière à faire disparaître tout obstacle qui s'oppose à l'emploi de l'anglais et du français dans les administrations locales. (§359)

9. Nous recommandons, pour la région de la capitale fédérale: (a) Que soit pleinement reconnue, dans toute la région, l'égalité de statut des langues française et anglaise; (b) Qu'à tous les échelons de l'administration publique les services soient accessibles dans les deux langues; (c) Que l'usage du français et de l'anglais soit permis dans les débats de tous les gouvernements locaux; que tous les règlements soient rédigés et publiés dans les deux langues; que tous les principaux documents publics soient accessibles dans les deux langues et que les services administratifs soient dispensés dans les deux langues; (d) Que tous les tribunaux acceptent que les plaidoiries soient faites en français ou en anglais et que les tribunaux de première instance puissent rendre la justice dans les deux langues; (e) Que l'enseignement soutenu par les pouvoirs publics soit aussi accessible en français qu'en anglais, et soit d'une égale qualité dans les deux langues; (f) Que les mesures nécessaires fassent l'objet de discussions et de négociations entre les deux gouvernements provinciaux concernés et le gouvernement fédéral. (§380)

10. Nous recommandons que soit reconnu dans les systèmes scolaires le droit des parents canadiens de faire instruire leurs enfants dans la langue officielle de leur choix; l'application concrète de ce principe sera fonction de la concentration démographique de la minorité. (§389)

11. Nous recommandons que le paragraphe qui suit devienne l'article 93a de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique:

Chaque province établira et soutiendra des écoles primaires et secondaires utilisant l'anglais comme unique langue d'enseignement et des écoles primaires et secondaires utilisant le français comme unique langue d'enseignement, dans les districts bilingues et les autres régions appropriées que déterminera la législation provinciale; mais aucun terme du présent article ne sera interprété comme interdisant les écoles où l'anglais et le français auraient une importance égale en tant que langues d'enseignement, ou celles qui pourraient dispenser l'enseignement dans une autre langue. (§414)

12. Nous recommandons l'adoption d'une nouvelle version de l'article 133 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique qui pourrait se lire comme suit:

1. L'anglais et le français sont les deux langues officielles du Canada.
2. Dans les Chambres du Parlement du Canada et dans celles de toutes les provinces, chacun pourra, dans les débats, faire usage de la langue anglaise ou de la langue française; mais les registres et les procès-verbaux des Chambres fédérales et des Chambres du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec, seront tenus dans ces deux langues; l'une ou l'autre langue pourra être utilisée dans les plaidoiries et les procédures devant tout tribunal créé en vertu du présent Acte, et devant toute cour supérieure du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec, ainsi que dans les documents qui en émaneront. Les lois du Parlement du Canada et les lois des provinces du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec seront promulguées et publiées en anglais et en français.
3. Les dispositions du paragraphe 2 s'appliqueront à toute autre province où le nombre des personnes ayant l'anglais ou le français pour langue maternelle atteindra ou dépassera dix pour cent de la population ou à toute province qui déclarera que l'anglais et le français sont ses langues officielles.
4. Dans toute province, dès que la population anglophone ou francophone d'une région administrative appropriée aura atteint une proportion importante, cette région sera constituée en district bilingue, et on adoptera des lois fédérales et provinciales stipulant que les services administratifs et judiciaires dans ce district seront assurés dans les deux langues officielles.
5. Aucune disposition du présent article ne sera interprétée comme réduisant ou restreignant l'emploi d'une autre langue, établie au Canada par une loi actuelle ou future ou par la coutume. (§418)
13. Nous recommandons: (a) que le Parlement fédéral adopte une loi sur les langues officielles; (b) que le gouverneur général en conseil désigne un Commissaire général aux langues officielles chargé de veiller au respect du statut du français et de l'anglais au Canada. (§439).

14. Nous recommandons: (a) que les assemblées législatives des provinces officiellement bilingues adoptent une loi sur les langues officielles; (b) que les provinces officiellement bilingues créent, chacune à ses propres fins, un poste équivalent à celui de commissaire fédéral aux langues officielles. (§448).

CA1 TB 71
-73 D23

*Résumé du Troisième
Volume du Rapport de la
Commission royale d'en-
quête sur le bilinguisme
et le biculturalisme*

Livre Trois

*Le Monde
du Travail*

Quelques renseignements supplémentaires extraits du troisième volume ont été ajoutés au résumé préparé par la Commission à l'intention des organes d'information. Cette brochure représente un instrument pour faciliter la discussion de groupe. Le numéro de paragraphes provient du rapport même que l'on peut se procurer au Bureau de l'Imprimeur de la Reine, Ottawa.

Livre III
Le Monde du travail

Table

Première Partie:	
Statut socio-economique et origine ethnique	2
Deuxième Partie:	
L'Administration fédérale	5
Troisième Partie:	
Le Secteur privé	13
Recommandations	21

**RAPPORT DE LA COMMISSION
ROYALE D'ENQUETE SUR LE BILINGUISME
ET LE BICULTURALISME**

Livre 1	— Les langues officielles	(avec résumé)
Livre 2	— L'éducation	(avec résumé)
Livre 3	— Le monde du travail	(avec résumé)

(Puis les sujets suivants)

- Les autres groupes ethniques et leur apport à l'enrichissement culturel du Canada;
- La capitale fédérale
- Le Parlement, le Cabinet et la Cour suprême
- Les associations bénévoles
- Les arts et les lettres
- Les communications de masse

La Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme a consacré le livre III de son rapport aux faits socio-économiques qui servent de fondement à la notion d'égalité. Par égalité, elle entend "une égalité de chances" et, dans cette optique, elle accorde à la question de la langue une importance centrale. Affirmer qu'un Francophone a autant de possibilités d'avancement qu'un Anglophone, pourvu qu'il travaille en anglais, c'est fausser le principe d'égalité. Car, travailler dans une langue seconde est, pour la plupart des gens, un sérieux désavantage.

PREMIERE PARTIE

STATUT SOCIO-ECONOMIQUE ET ORIGINE ETHNIQUE

Dans le domaine socio-économique, l'égalité suppose trois conditions fondamentales et complémentaires:

- 1) les centres de décision doivent être accessibles aux Francophones comme aux Anglophones;
- 2) la position socio-économique de l'un ou de l'autre groupe culturel ne doit pas entraver son épanouissement;
- 3) les fruits de la technique moderne doivent être mis équitablement à la portée des deux groupes.

Pour apprécier la situation dans cette triple optique, la Commission utilise quatre variables: le revenu, l'instruction, la profession et la participation individuelle à la propriété des entreprises. Elle étudie ensuite l'action réciproque de ces variables.

Chapitre I — Le revenu

La Commission constate qu'il existe un écart considérable entre les revenus des Canadiens d'origine britannique et des Canadiens d'origine française qui, en 1961, formaient respectivement 44 p. 100 et 28 p. 100 de la population active masculine du Canada. Le revenu des premiers est de 10 points supérieur à la moyenne nationale, et celui des seconds de 14 points inférieur. Exprimé en espèces, cet écart est de \$1,000 environ.

Cet écart entre Anglophones et Francophones est constant dans tout le Canada, mais il faut mentionner une exception significative: le Québec, où le revenu des Canadiens d'origine britannique s'élève jusqu'à 40 points au-dessus de la moyenne provinciale.

Le développement régional influe également sur le revenu. Même si l'écart demeure, le revenu moyen varie sensiblement d'une province à l'autre. Les personnes d'une même origine gagnent plus dans les provinces prospères que dans les provinces pauvres.

L'examen des inégalités de revenu d'après la langue maternelle (c'est-à-dire d'après la langue parlée, quelle que soit l'origine ethnique) conduit aux mêmes constatations. Les Canadiens bilingues, en règle générale, touchent le revenu le plus élevé; ensuite, viennent les Anglophones unilingues; et, en dernier lieu, les Francophones unilingues. Au Québec, par contre, les Anglophones unilingues, quelle que soit leur origine ethnique, ont un revenu supérieur à celui des bilingues ou des Francophones unilingues.

Chapitre II – L'instruction

Dans la société, un groupe qui néglige de se doter d'un niveau d'instruction de plus en plus élevé, ne peut prétendre qu'à un petit nombre des avantages sociaux qui découlent du progrès industriel. Donc, une étude comparée du niveau d'instruction des Anglophones et des Francophones montre l'effet direct de l'instruction sur les positions socio-économiques respectives.

En 1961, 41 p. 100 de tous les Canadiens du sexe masculin n'avaient pas dépassé le niveau élémentaire. La proportion était de 54 p. 100 chez les Francophones et de 31 p. 100 chez les Anglophones. La Commission constate, d'autre part, que la proportion des Anglophones dotés d'une instruction universitaire était le double de celle des Francophones. En 1961, environ 60 p. 100 des garçons de 15 à 19 ans poursuivaient encore leurs études; le Québec, par rapport au reste du Canada, occupait l'avant-dernière place. Pour les jeunes de 20 à 24 ans encore aux études, le pourcentage national n'était que de 11 p. 100. Le Québec occupait également l'avant-dernière place, juste avant les provinces de l'Atlantique, même si le pourcentage québécois comprenait la très forte proportion des Québécois d'origine britannique qui poursuivaient leurs études. Enfin, l'augmentation des effectifs des établissements d'enseignement supérieur et secondaire supérieur au Québec, assez forte de 1955 à 1965, semble maintenant plus faible au Québec qu'en Ontario et dans l'ensemble du pays.

En 1962-1963, le pourcentage d'enseignants pleinement qualifiés possédant les titres requis était plus faible dans le système catholique du Québec que dans le système protestant de la même province, et beaucoup inférieur à celui de l'Ontario et des provinces de l'Ouest. Le niveau des qualifications des enseignants est pris comme une donnée mesurable de la qualité de l'enseignement.

Chapitre III – La profession

L'activité professionnelle permet de mesurer le statut socio-économique en fonction du revenu, de l'influence et du prestige. Dans les deux catégories supérieures (les administrateurs, et les spécialistes et techniciens) dont l'importance ne cesse de croître, la proportion des Canadiens d'origine britannique est supérieure à celle des Canadiens d'origine française. Par contre, ces derniers dominent dans les deux catégories de travailleurs manuels (ouvriers qualifiés et manoeuvres).

Cette prédominance des Canadiens d'origine britannique dans les emplois supérieurs et de ceux d'origine française dans les emplois inférieurs est nettement la même dans toutes les provinces. La structure industrielle des provinces semble avoir peu d'effet sur cette répartition professionnelle. Il semble en être de même, que les Canadiens d'origine française aient conservé ou perdu l'usage du français comme langue maternelle. On reste "Canadien français" sur le plan professionnel longtemps après avoir abandonné l'usage de la langue française. Par rapport aux Canadiens d'origine britannique, les Canadiens d'origine française occupent une position professionnelle meilleure dans l'ensemble du Canada qu'au Québec, la seule province où ils forment la majorité, et ils occupent une position meilleure dans l'ensemble du Québec qu'à Montréal, grand centre industriel. Ce n'est pas que les Canadiens d'origine française ont un niveau professionnel plus bas à Montréal (en réalité, c'est le contraire), mais les Anglophones y sont nettement plus prospères que dans n'importe quel autre centre du pays.

La relation entre la profession et l'instruction n'est plus à démontrer. On note, pour les Canadiens d'origine française et d'origine britannique, la même proportion de diplômés universitaires de sexe masculin dans la catégorie des administrateurs et dans celle des spécialistes et techniciens. Si la population active d'origine française avait un niveau d'instruction équivalent à celui des Britanniques, pense la Commission, les inégalités professionnelles entre les deux groupes s'en trouveraient réduites à 60 p. 100.

L'immigration joue également dans les différences de structure professionnelle. Il y eut infiniment plus d'immigrants d'origine britannique que d'origine française, et plus d'immigrants britanniques entrèrent au pays pour se diriger de préférence vers les emplois administratifs et techniques ou spécialisés.

Chapitre IV — La propriété des entreprises au Québec.

Vu que les propriétaires d'entreprise peuvent être considérés comme une élite, l'égalité économique exige que les Canadiens des deux communautés de langue officielle soient largement représentés dans ce groupe et qu'au Québec les Francophones y occupent une place de choix. Les Francophones, les Anglophones et des intérêts étrangers se partagent la propriété des entreprises du Québec, mais généralement dans des secteurs différents.

Près de la moitié de la population active du Québec est employée dans des entreprises qui appartiennent à des Canadiens francophones, mais ces entreprises s'intéressent surtout aux deux secteurs industriels de l'agriculture et des services. Dans le secteur industriel plus important de la fabrication, un cinquième seulement de la main-d'oeuvre travaille dans des firmes canadiennes francophones. Ces firmes francophones sont moins importantes, par les effectifs et la production, que les entreprises anglophones, et beaucoup plus petites que les établissements appartenant à des étrangers.

Les salaires annuels moyens versés par chacune de ces trois catégories de propriétaires reflètent également l'écart qui existe entre elles. Dans les établissements canadiens francophones, ils sont respectivement inférieurs de 30 et de 12 p. 100 à ceux des établissements étrangers et anglophones.

Seulement 22 p. 100 de la production des établissements canadiens francophones est écoulée en dehors du Québec, et ces firmes entrent pour moins de 5 p. 100 dans les exportations de produits fabriqués dans le province. La plupart des produits exportés proviennent d'industries traditionnelles: cuir, vêtement, bois et ameublement.

L'industrie canadienne francophone a bien moins d'envergure que les autres établissements québécois, situation quelque peu analogue à celle de l'industrie canadienne face aux entreprises relevant du capital étranger.

Chapitre V – Les facteurs d'égalité socio-économique

Les causes d'inégalité de revenu sont nombreuses. On peut citer, entre autres, l'âge, le sexe, l'industrie, la région, l'instruction, la profession et le sous-emploi. Un autre facteur est également identifiable: *l'ethnicité*, c'est-à-dire l'influence de l'origine ethnique, après que tous les autres facteurs ont été pris en considération. L'ethnicité englobe donc la qualité de l'instruction, les attitudes devant le travail, les obstacles à la mobilité et la discrimination. La Commission a essayé de mesurer l'importance relative de ces divers facteurs.

Une méthode consiste à mesurer la part d'inégalité de revenu attribuable à l'âge, à la profession, à la répartition entre les industries, à l'instruction et au chômage, à Montréal, à Toronto et à Ottawa. Or on constate que tous ces facteurs pris en bloc expliquent 90 p. 100 des inégalité de revenu pour Ottawa, 75 p. 100 pour Toronto et 60 p. 100 pour Montréal. En d'autres mots, c'est à Montréal que l'ethnicité a la plus forte incidence sur le revenu.

En s'appliquant à discerner les causes profondes qui sont à l'origine des facteurs d'inégalité de revenu, la Commission a noté la corrélation entre l'instruction, la profession et le revenu. Les deux premiers facteurs contribuent à l'explication du troisième, mais par contre le revenu et la profession des parents influent sur le niveau d'instruction des enfants. Les inégalités tendent donc à se perpétuer d'une génération à l'autre.

Le développement économique influence l'instruction, la profession et le revenu. Les Anglophones, au Québec particulièrement, se sont tenus au premier plan du développement économique dès les débuts de l'industrialisation et ils en ont retiré les plus grands avantages.

Ces deux processus peuvent concourir à engendrer la pauvreté. Celle-ci ne saurait se ramener uniquement à un revenu insuffisant, car elle a un état d'esprit et une forme de culture qui lui sont propres.

Les règles et pratiques ayant cours dans le monde du travail donnent naissance à une nouvelle série de facteurs du statut socio-économique. Dans le monde du travail, la langue et la culture ne sont pas de simples attributs individuels. Elles représentent des désavantages ou des avantages réels qui compromettent ou facilitent chez un individu ses chances de développer pleinement ses capacités.

DEUXIEME PARTIE

L'ADMINISTRATION FEDERALE

Le Gouvernement, le plus grand employeur du pays, devrait admettre et incarner la dualité canadienne. La Commission a souligné la distinction fondamentale entre le bilinguisme individuel et le bilinguisme institutionnel. La Fonction publique doit être bilingue en tant qu'institution, c'est-à-dire capable de dispenser des services en français et en anglais, mais il importe aussi que *le fonctionnaire soit, à titre individuel, libre de travailler et de faire carrière dans sa langue et sa culture.*

La Commission utilise les notions de "langue de communication avec le public", c'est-à-dire la langue qu'utilisent les fonctionnaires en traitant avec les institutions et les personnes étrangères à l'administration fédérale, et de "langue de travail", c'est-à-dire la langue interne de l'administration.

La Commission s'est intéressée à la place des Francophones et des Anglophones dans les divers organismes, les catégories professionnelles, et l'échelle des salaires de l'administration fédérale. Elle s'est consacrée à étudier l'aspect quantitatif et l'aspect qualitatif de cette participation.

Chapitre VI – La Fonction publique fédérale: évolution de sa politique linguistique, et participation des Francophones

Au début des années 1880, la législation, désirant briser le système des nominations par patronage, créa un système de sélection basé sur le mérite et l'efficacité. Mais même si les candidats pouvaient passer des examens écrits en français ou en anglais, la participation des Francophones diminua peu à peu, parce que la Fonction publique définissait le mérite surtout en fonction des systèmes d'enseignement de langue anglaise.

La participation francophone et la place du français dans la Fonction publique ont fait l'objet de certains débats au cours des années 1930. Mais les idées reçues voulaient que l'usage des deux langues soit contraire à l'efficacité et qu'il aggrave la tension (au lieu de l'assouplir) entre le Canada francophone et le Canada anglophone. Le rapport de la Commission Glassco des années 1960, vraiment pour la première fois, a constitué un défi public sérieux au conformisme prédominant qui associait l'efficacité à l'unilinguisme.

Durant presque toute cette période, aucune formule valable, contraire à une Fonction publique unilingue, n'a été vraiment envisagée. Ce qui apparaît aujourd'hui comme une grossière discrimination contre la langue française et les Francophones représente, selon la Commission, une tragique lacune de l'imagination politique canadienne.

Chapitre VII – L'emploi des langues

Avant 1966, il n'existait aucune politique globale concernant le bilinguisme dans la Fonction publique fédérale. La déclaration de 1966, tout en étant de grande portée, a donné lieu à des réformes beaucoup plus axées sur la formation d'employés bilingues que sur la création des structures administratives nécessaires pour utiliser la connaissance des langues ainsi acquise. La Commission a constaté que, sur plus de 60 ministères ou organismes, 2 seulement avaient une ligne de conduite générale à cet égard.

Le bilinguisme individuel est beaucoup plus fréquent chez les fonctionnaires francophones que chez ceux de langue anglaise ou d'autres langues étrangères. En effet, à peu près les trois quarts de tous les fonctionnaires bilingues ont le français pour langue maternelle.

La Commission a constaté que la population francophone est loin de bénéficier des mêmes services que la population anglophone. Les Francophones ont beaucoup moins de chances de trouver des fonctionnaires pouvant leur parler dans leur propre langue. Beaucoup des imprimés à remplir par le public sont rédigés uniquement en anglais ou, s'il existe une version française, on ne peut que très difficilement se les procurer en dehors du Québec. Le nombre des publications du Gouvernement paraissant dans les deux langues varie d'un ministère à l'autre. La version française paraît généralement avec beaucoup de retard.

Le rôle du français comme langue de travail est encore plus limité. Seulement 15 p. 100 des imprimés de régie interne sont dans les deux langues. Les manuels et circulaires, que les employés doivent absolument comprendre pour bien s'acquitter de leurs fonctions, sont rarement en français.

La Commission a fait un examen détaillé de répartition des Francophones et des Anglophones, de leur connaissance des langues et de l'emploi des deux langues au sein de trois ministères: Affaires extérieures, Revenu national (Direction de l'impôt) et Conseil du Trésor. Elle en a conclu qu'un pourcentage élevé de fonctionnaires bilingues n'engendre pas nécessairement une institution qui fonctionne dans les deux langues, et que l'existence de bureaux régionaux où l'on travaille largement en français ne suffit pas à rendre bilingues les administrations centrales dont ils dépendent.

Les critiques formulées à l'endroit du Bureau des traductions portent principalement sur le retard et la qualité de la traduction. La Commission reconnaît que la Direction de l'enseignement des langues dans la Fonction publique a apporté des améliorations constantes depuis 1964 à son programme d'enseignement de la langue seconde. Mais elle critique à plusieurs points de vue le programme d'enseignement du français, fréquenté par la forte majorité des élèves de langue seconde. Il devrait faire plus de place aux aptitudes passives. La compréhension écrite et orale devrait suffire à la plupart des fonctionnaires anglophones. Le vocabulaire enseigné devrait se rattacher davantage aux objets et aux façons d'agir que l'on rencontre habituellement dans les services administratifs et autres lieux de travail. Mais la Commission reproche principalement au Gouvernement de miser presque exclusivement sur l'enseignement des langues secondes pour appliquer sa politique de bilinguisme dans la Fonction publique. Cette ligne de conduite se révélera en grande partie inefficace si elle ne va pas de pair avec une réforme des structures administratives permettant l'emploi du français dans le travail quotidien des fonctionnaires.

Bilinguisme individuel et bilinguisme institutionnel

304 . . . Une institution est bilingue, non seulement parce que des personnes parlant les deux langues en font partie, mais aussi parce que des représentants des deux groupes linguistiques et des deux cultures peuvent y travailler et apporter leur collaboration dans leur langue, à tous les échelons. Mais cette seconde possibilité suppose l'existence d'unités n'employant qu'une seule langue de travail. Celles de langue anglaise abondent déjà dans l'administration fédérale, puisqu'une forte majorité utilisent l'anglais comme seule langue de travail. Mais la caractéristique d'une institution bilingue efficace est la coexistence de deux langues de travail dans un ensemble rationnel d'unités administratives, où les bilingues ne deviennent des rouages essentiels qu'aux postes de direction et de liaison.

Influence du milieu de travail

335. La facilité avec laquelle une personne s'exprime dans les deux langues officielles peut croître ou décroître du fait de son travail. Le milieu de la Fonction publique peut développer ou affaiblir les aptitudes en ce domaine. D'une manière générale, il semble que les Francophones y améliorent leur connaissance de l'anglais, tandis que les Anglophones demeurent uniformément unilingues, quel que soit le nombre d'années de service. Nos recherches ont démontré que plus les Francophones comptent d'années de service, plus élevée est la note qu'ils se donnent en anglais. Du côté anglophone, jamais plus de 4 p. 100, indépendamment de leurs années de service, ne s'estiment forts en français, fût-ce même pour la compréhension écrite . . .

Les communications orales courantes

381. Une grande partie des communications internes se font oralement et sans façon. La langue quotidienne des bureaux détermine la mesure véritable de la participation des fonctionnaires au travail administratif, car c'est dans les conversations ou dans le travail en équipe qu'on apprend ce qu'il faut savoir et qu'on fait valoir ses idées. Les difficultés de cet ordre ont pour effet de limiter la participation individuelle au travail, car l'atmosphère culturelle "étrangère" rend difficile sinon impossible l'apport à l'oeuvre commune.

Emploi du français et de l'anglais au travail

383. . . . Parmi ceux qui désignent l'anglais comme langue de travail optimale, 86 p. 100 travaillent dans cette langue exclusivement, 97 p. 100 ont l'occasion de l'employer la plupart du temps, 3 p. 100 emploient fréquemment le français, 84 p. 100 n'ont jamais à faire usage de l'autre langue. Parmi ceux qui désignent le français comme langue de travail optimale, 29 p. 100 travaillent dans cette langue exclusivement, 74 p. 100 ont l'occasion de l'employer la plupart du temps, 47 p. 100 emploient fréquemment l'anglais . . .

Chapitre VIII - La Fonction publique et les universités: Recrutement et orientation

D'après la Commission, en ce qui concerne les Francophones qualifiés, la demande dépassera l'offre pendant un certain temps, en particulier dans les secteurs scientifiques. On ne pourra remédier facilement ni rapidement à la pénurie relative de Francophones dans la Fonction publique, d'autant plus que leurs candidatures se font proportionnellement beaucoup plus rares que celles des Anglophones.

Les étudiants francophones se méfient de l'administration fédérale, qu'ils estiment sous la domination des "Anglo-Saxons". Les professeurs et les agents de placement des universités de langue française se montrent également pessimistes en ce qui a trait aux perspectives professionnelles des Francophones à Ottawa. Ils sont aussi, en général, moins au courant que leurs collègues anglophones des possibilités d'emploi offertes par la Fonction publique.

Les techniques de recrutement laissent à désirer à certains égards. La plupart des candidats francophones subissent leurs interviews en anglais. Aussi, ils se sentent embarrassés pour y faire valoir leurs points forts. Chez les candidats reçus, les Francophones sont proportionnellement deux fois plus nombreux à repousser les offres d'emploi du Gouvernement fédéral.

Chapitre IX – Participation et déroulement des carrières

La Commission constate que, géographiquement, la participation francophone se limite pour la plus grande partie au Québec et à la capitale fédérale. Elle varie également d'un ministère à l'autre. Les Francophones prédominent dans les services où il y a un besoin spécial et fonctionnel du français: par exemple, dans les services de traduction.

Les Francophones ne réussissent pas aussi bien que les Anglophones dans la Fonction publique. Leur salaire moyen est de 6 p. 100 inférieur à celui des fonctionnaires anglophones. On trouve proportionnellement peu de Francophones dans les postes les mieux rétribués (à l'exception de ceux pourvus par arrêté en conseil). Ils sont moins nombreux que les Anglophones à avoir un statut et un revenu élevés et à prendre place dans les catégories des administrateurs et des spécialistes. Deux facteurs peuvent partiellement expliquer les inégalités de traitement: l'opinion très répandue que les Francophones changent moins volontiers d'emploi ou de lieu de travail, et le fait qu'ils entrent dans la Fonction publique plus jeunes que les Anglophones et avec moins d'expérience professionnelle en dehors du secteur public. Ces considérations n'expliquent pas, toutefois, une grande partie des inégalités de revenu.

Les Anglophones, dans l'ensemble, estiment que les procédés de recrutement et d'avancement de l'administration fédérale sont équitables, bien qu'un peu trop rigides. Les Francophones sont plus portés à parler de discrimination envers leur langue et leur culture. Moins de Francophones que d'Anglophones désirent poursuivre leur carrière dans la Fonction publique.

Les trois plus importants obstacles à la progression des Francophones sont: la nécessité d'une adaptation à un milieu où l'anglais prédomine, leur répugnance à se déplacer hors des régions de langue française et les problèmes du parrainage et des rapports sociaux.

On ne doit pas minimiser l'importance des difficultés linguistiques. La maîtrise de l'anglais est l'une des principales conditions d'accès aux postes les plus élevés. Les nombreux Francophones qui ne sont pas parfaitement bilingues ne peuvent participer de plain-pied à la marche du travail ni acquérir l'expérience et la formation qui assurent l'avancement rapide.

Les difficultés linguistiques risquent d'entraîner chez un individu un sentiment de frustration et de l'amener à douter de lui-même. Elles peuvent aussi limiter ses rapports avec ses supérieurs et ses collègues. Dans l'administration fédérale, les Francophones se trouvent aux prises avec le dilemme suivant: assimilation ou lutte sans fin pour la survivance culturelle.

Selon de déroulement normal des carrières, les fonctionnaires sont généralement promus aux échelons les plus élevés grâce à un parrainage officieux. Les cadres supérieurs découvrent de brillants nouveaux venus, leur confient des tâches qui procurent une riche expérience et les recommandent aux autres cadres supérieurs pour des postes plus élevés. Vu que les cadres supérieurs sont à prédominance anglophone, les Francophones ne bénéficient généralement pas de ce genre de relations entre supérieurs et subordonnés.

Une organisation anglaise

695. . . . Dans l'administration fédérale, les Canadiens de langue française n'ont guère de chance de se manifester comme tels: ce n'est pas seulement qu'ils doivent travailler en anglais; c'est plus fondamentalement, que les conventions, les usages et les modes administratifs de leur milieu de travail sont considérés comme l'expression des valeurs culturelles des Anglophones.

Déroulement des carrières

719. D'après les méthodes actuelles de la Fonction publique, presque tous les Francophones passent par des bureaux où l'anglais est la langue de travail dominante. Il faut manifestement des milieux où les Francophones constituent une majorité telle que toutes les affaires y soient traitées en français et que les Anglophones fassent l'apprentissage de cette langue.

Le parrainage

745. Le parrainage ne peut être supprimé, ni ne doit l'être. Car les qualités essentielles d'un haut fonctionnaire - appréciation judicieuse des hommes et des événements, intuition, sens des réalités politiques, talent d'animateur - ne s'acquièrent pas toujours par des cours, mais le plus souvent par la pratique . . . Cette indispensable formation ne peut s'obtenir que s'il y a compatibilité et confiance entre supérieurs et subordonnés. Il semble donc que des Francophones doivent être promus en grand nombre aux échelons supérieurs de l'administration fédérale - tout particulièrement dans les ministères clés qui s'occupent des questions économiques et des affaires étrangères - avant que de forts effectifs de jeunes Francophones puissent être attirés du Québec et d'ailleurs, et préparés par les voies ordinaires à assumer de hauts postes.

Chapitre X – Vers un régime d'égalité dans la Fonction publique: Conclusions et recommandations

Pour que le français devienne langue de travail, la Commission propose d'adopter l'unité francophone comme principe fondamental d'organisation et de gestion (recommandation 1). Ces unités, où tout le personnel travaillera en français, ont pour objet de faire une plus large place à la langue et à la culture du Canada francophone au sein de l'administration fédérale, et d'en favoriser l'acceptation. Elles seront établies dans chaque ministère, mais différeront par la localisation, la taille et la fonction. Les chefs de ces unités, ainsi que leurs supérieurs, devront être bilingues. De même, les services auxiliaires des ministères (administration, personnel, finance et autres) devront acquérir la capacité d'exercer leurs fonctions dans les deux langues (recommandation 2).

Les unités de langue française devront être choisies parmi les services existants et dont les fonctions sont importantes; elles devront être agencées de façon à ce que la carrière du fonctionnaire puisse se faire en français jusqu'aux échelons supérieurs; et elles seront établies dans des régions où la langue et la culture françaises sont viables ou susceptibles de le devenir. Il ne faudra nullement forcer les Francophones à y entrer, ni non plus en interdire l'accès aux Anglophones qui possèdent à fond le français. La langue de communication avec le public sera conforme aux propositions formulées dans le livre I du rapport de la Commission.

La Commission envisage trois catégories d'unités francophone: celle des bureaux régionaux des ministères fédéraux; celle de l'administration centrale des ministères; et les cellules de travail dans les services qui se prêtent difficilement à des unités francophones proprement dites, mais dont les fonctions peuvent se répartir entre petits groupes de travail. Pour sauvegarder les droits minoritaires, il pourrait aussi s'avérer nécessaire d'établir des unités anglophones dans les bureaux régionaux du Québec (recommandation 2).

Il faut que, de pair avec l'établissement et la consolidation des unités francophones, la présence francophone soit effective aux points névralgiques de l'organisation. Les nominations aux postes de sous-ministre, sous-ministre associé, sous-ministre adjoint et équivalents, devront assurer un juste équilibre entre Anglophones et Francophones (recommandation 3). Ce principe s'applique également aux organismes fédéraux de planification et de consultation (recommandation 4).

Dans le nouveau système, les communications écrites et orales émanant des unités francophones et destinées aux autres organes de la Fonction publique se feront en français. Celles qui leur seront adressées pourront l'être dans l'une ou l'autre langue (recommandation 5). Les unités francophones n'ont pas pour objet de circonscrire l'emploi du français mais, au contraire, de lui assurer un degré minimum d'utilisation.

La Commission se rend compte qu'un tel régime linguistique ne peut pas se réaliser du jour au lendemain; mais la réalisation s'en trouvera facilitée, à brève échéance, si l'on demande le bilinguisme passif chez les cadres et les autres fonctionnaires qui sont en contact avec les unités francophones. Cependant, on ne peut pas s'attendre à ce que les unités francophones s'acquittent convenablement de leurs fonctions, tant que les documents internes et les manuels de travail n'existeront pas dans les deux langues (recommandation 6). Dans les rapports entre employeur et employé, on utilisera la langue de ce dernier (recommandation 7). Les postes de la

Fonction publique feront l'objet de révisions continues, afin de déterminer la ou les langues qu'ils exigent de leurs titulaires. Ils seront classés suivant ces exigences et l'on tiendra compte de celles-ci en fixant les rémunérations qui s'y attachent (recommandation 8).

De toute évidence, si l'on veut que ces unités francophones soient viables, il faudra davantage de fonctionnaires anglophones sachant le français. L'enseignement des langues sera donc adapté aux besoins du système (recommandation 9). Dans les cours on accordera une importance accrue au bilinguisme passif (recommandation 10) et à l'acquisition d'un vocabulaire de travail adapté aux besoins des fonctionnaires canadiens (recommandation 11). Afin de préserver l'intégrité de la langue française dans les unités francophones, il conviendra également d'organiser des cours visant à améliorer le français des fonctionnaires francophones qui ont été formés et ont travaillé en anglais pendant plusieurs années, et à familiariser les jeunes Francophones avec une terminologie administrative authentiquement française (recommandation 12). Dans le même ordre d'idées, il paraît nécessaire d'établir, dans les plus brefs délais, un lexique bilingue de la Fonction publique (recommandation 13). La Commission affirme que le français de l'administration fédérale doit être de qualité égale au "français universel".

Au départ, la mise en oeuvre du bilinguisme institutionnel entraînera pour les services de traduction un surcroît de travail. Il est donc essentiel, en premier lieu, d'éviter que les traducteurs perdent leur temps à des travaux aussi inutiles que la traduction de lettres à verser aux dossiers et, ensuite, de prendre des mesures pour engager un plus grand nombre de traducteurs qualifiés (recommandation 14). Il convient également, pour rehausser la qualité du français des documents de l'administration fédérale, qu'un plus grand nombre de ces documents soient rédigés en français, au lieu d'être systématiquement traduits de l'anglais (recommandation 15).

Le système des unités francophones contribuera à attirer plus de Francophones dans la Fonction publique, mais son implantation risque d'épuiser les effectifs de langue française dont dispose actuellement le Gouvernement. Le transfert de fonctionnaires des bureaux régionaux à l'administration centrale atténuerait le problème, sans le résoudre, car la pénurie de Francophones est l'un des principaux éléments de la situation. Les cours d'administration publique sont moins développés au Canada qu'ailleurs. Il est donc souhaitable que les universités de langue française et de langue anglaise améliorent davantage leurs programmes de formation et de recherche dans ce secteur (recommandation 16). Dans ses efforts pour recruter des Francophones, le Gouvernement ne doit pas négliger les possibilités de recrutement en France et dans les autres pays de langue française (recommandation 17). De même, face au besoin croissant d'administrateurs polyvalents capables de coordonner le travail des spécialistes, il faudrait considérer plus favorablement l'importance relative que les universités francophones accordent aux sciences humaines. Un contact plus étroit entre ces universités, les hauts fonctionnaires et les services de recrutement fédéraux est également nécessaire (recommandation 18). L'évaluation individuelle, qu'il s'agisse de recrutement ou d'avancement, doit mieux tenir compte des particularités linguistiques et culturelles des Francophones. Ceux-ci doivent être interviewés par des fonctionnaires possédant le français, sauf s'ils optent pour l'anglais (recommandation 19).

Quant à la formation et au perfectionnement du personnel, sous les auspices de la Fonction publique, les Francophones doivent avoir les mêmes chances que les Anglophones (recommandation 20). Pour organiser des cadres de direction complètement bilingues, il faudra aussi mettre chaque groupe en contact avec la langue et la culture de l'autre, au moyen de programmes de formation spéciaux et de la pratique du roulement (recommandation 20). Pour faciliter ce roulement et, d'une façon générale, accroître la mobilité du personnel, la Commission recommande en outre l'octroi d'indemnités aux fonctionnaires anglophones ou francophones, pour les frais occasionnés par l'envoi de leur enfants dans des écoles de leur langue, s'il n'en existe pas dans la région où ils sont affectés (recommandation 21). De façon générale, cette mesure consistera à étendre aux titulaires de certains postes au Canada, des indemnités scolaires à peu près semblables à celles que touchent déjà les fonctionnaires en poste à l'étranger ou les militaires canadiens.

La Commission recommande la création d'un Office des langues au sein de la Fonction publique, chargé de veiller à l'implantation du nouveau régime linguistique (recommandation 22). Son autorité s'étendrait à l'ensemble de la Fonction publique. Cependant, il existe une telle diversité entre les ministères et les organismes fédéraux qu'il conviendrait de doter chacun d'eux d'un service linguistique propre, dont le rôle serait de concevoir et de diriger la mise en oeuvre du bilinguisme institutionnel (recommandation 23). Les droits linguistiques des fonctionnaires entreraient dans les attributions du Commissaire des langues officielles (recommandation 24).

Les Commissaires indiquent ensuite certains critères de sélection et les étapes de l'établissement des unités francophones. Ils insistent spécialement sur l'importance d'une planification approfondie à chacune des étapes. De plus, ils signalent quelques organismes centraux, ministères et régions où il conviendrait d'établir des unités francophones centrales ou régionales, ou des cellules de travail: tout particulièrement le Conseil du Trésor et la Commission de la Fonction publique, en raison de leur rôle particulier dans la gestion de l'ensemble de la Fonction publique.

En conclusion, les Commissaires font remarquer que, loin de limiter l'accès de la Fonction publique au petit nombre de Canadiens bilingues, leurs propositions élargissent les sources de recrutement de la main-d'oeuvre qualifiée. Car les unités francophones ouvriront davantage la Fonction publique aux Francophones unilingues, tout en lui permettant de recruter comme par le passé des Anglophones unilingues pour les nombreuses unités où l'anglais restera la principale langue de travail. Pour neutraliser, avec toute l'efficacité qui s'impose, un certain état d'esprit tendant à voir dans le Gouvernement fédéral un "gouvernement étranger", la Fonction publique doit être, dans toute l'acception du terme, également accessible aux deux collectivités qu'elle a l'obligation de servir.

Les unités francophones

768. L'unité francophone a pour objet de modifier le milieu de la Fonction publique en faisant en sorte que le français y soit pleinement reconnu comme langue de travail et, chose plus importante encore, pleinement utilisé dans les communications intérieures et extérieures. En proposant que l'on crée dans chaque ministère un nombre appréciable de sphères de travail où le français soit obligatoire, nous envisageons de faire une

plus large place à la langue et à la culture françaises dans la Fonction publique, de susciter, au niveau supérieur, la formation de cadres et de hauts fonctionnaires entièrement bilingues, de favoriser l'acceptation et la compréhension de la culture française dans tout l'appareil fédéral.

Le concept de base

769. L'idée à la base de l'unité francophone est que son personnel - anglophone et francophone - utilise le français comme langue de travail. Cette exigence n'exclura pas entièrement l'emploi de l'anglais, mais le circonscrit nettement. De façon générale, seul le français servira dans les unités désignées francophones, ainsi qu'entre elles et les hauts fonctionnaires du ministère intéressé. Dans les rapports entre les unités francophones et les autres, le principe du bilinguisme passif s'appliquera.

Le bilinguisme individuel, encore nécessaire

793. Le système des unités francophones ne tend à entraver ni l'étude ni l'emploi des deux langues, mais plutôt à créer une situation où le français serve effectivement de langue de travail . . . Evidemment, le bilinguisme individuel sera nécessaire dans les communications entre les unités francophones et les autres, et pour l'élaboration des politiques. Le bilinguisme sera exigé des personnes dirigeant ces unités et tous les services auxiliaires devront être aptes à fonctionner dans les deux langues.

Eléments d'une institution bilingue

794. Bref, une Fonction publique bilingue doit être fondée sur une participation équilibrée des Francophones et des Anglophones aux échelons les plus élevés, sur des unités qui, sous la direction de cadres supérieurs bilingues, auront pour langue principale de travail soit le français, soit l'anglais, et sur des services auxiliaires aptes à fonctionner dans les deux langues officielles.

TROISIEME PARTIE

LE SECTEUR PRIVE

Dans les chapitres suivants, la Commission s'intéresse surtout à la langue de travail et à la place des Francophones dans le secteur privé au Québec. Elle accorde une attention particulière à Montréal, la métropole industrielle de la province. Car, en raison même de sa forte minorité d'Anglophones, les deux peuples fondateurs s'y côtoient plus étroitement que dans tout autre ville canadienne. La Commission se limite aux professions industrielles qui, dans notre société moderne, croissent le plus rapidement en importance: celles des administrateurs, ainsi que des spécialistes et techniciens, et plus particulièrement dans les grandes entreprises de fabrication.

La Commission se penche également sur la langue de travail dans d'autres régions du pays.

Chapitre XII - Présence des Francophones et place du français dans le secteur privé

Une enquête a permis à la Commission d'obtenir des renseignements très détaillés de 36 grandes entreprises, et des données moins complètes de

358 entreprises moyennes dont le siège social ou les activités centrales se situent au Québec ou dans les régions limitrophes. Dans les grandes entreprises, les Francophones et les Anglophones constituent respectivement 31 et 69 p. 100 des salariés gagnant annuellement \$5,000 et plus. Aux échelons supérieurs (\$12,000 et plus) leurs proportions respectives sont de 15 et 85 p. 100.

Une très forte majorité des salariés francophones travaillent dans les entreprises appartenant à des Anglophones. Des 36 firmes échantillonnées, 9 seulement (25 p. 100) appartiennent à des Francophones: 6 à des Canadiens, 3 à des étrangers. Ces 9 firmes n'occupent que 10 p. 100 des 6,100 Francophones du groupe gagnant plus de \$5,000.

Hors du Québec, deux schémas de participation se dégagent: dans les régions à forte densité francophone, la plupart des Francophones gagnent moins de \$5,000; dans les régions à prédominance anglaise, les rares Francophones se répartissent plus également aux divers niveaux de salaires. Dans le Québec moins Montréal, par contre, les quelques Anglophones sont largement groupés aux niveaux supérieurs. A Montréal, la proportion de Francophones et d'Anglophones n'est pas loin de s'équilibrer, mais la aussi on note une forte prédominance anglophone aux échelons supérieurs.

Considérant la place du français dans les grandes entreprises, la Commission constate que près de 3 Francophones sur 4 gagnant plus de \$5,000 par année sont tenus de savoir l'anglais au travail, mais qu'un Anglophone seulement sur 10 doit connaître le français. Hors du Québec, les rares Francophones de ces niveaux n'ont en vérité aucune possibilité réelle de travailler dans leur langue. Au moins 98 p. 100 de leurs collègues anglophones sont unilingues.

Dans le Québec moins Montréal, par contre, 59 p. 100 des salariés anglophones doivent savoir le français. Cependant, la connaissance de l'anglais est exigée de la forte majorité des cadres moyens et supérieurs francophones: aux échelons moyens, 90 p. 100 des postes comportent l'exigence du bilinguisme; aux échelons supérieurs, tous les postes (plus de \$12,000) doivent être occupés par des bilingues.

En matière de langue de travail, le salarié anglophone de Montréal (\$5,000 et plus) ne loge définitivement pas à la même enseigne que son homologue francophone des autres provinces qui doit absolument travailler en anglais.

Dans toutes les entreprises de Montréal - qu'elles soient grandes ou petites, qu'elles appartiennent ou non à des Francophones - on retrouve le même schéma général, comme partout ailleurs au Québec: plus le salaire est élevé, plus les Francophones doivent être bilingues; à l'échelon le plus haut, le bilinguisme les touche presque tous. Chez les Anglophones des niveaux intermédiaires et supérieurs, une proportion infiniment plus petite se trouve dans la même exigence.

La Commission s'est ensuite intéressée à la langue des communications avec le public. La plupart des grandes entreprises utilisent l'anglais seulement dans leurs opérations d'achat; 17 p. 100 seulement se servent du français. Les Anglophones possèdent la très forte majorité des entreprises achetant ou vendant des produits industriels. Ainsi, même au Québec, ces transactions ne s'effectuent qu'en anglais. En revanche, les entreprises fabricant des biens de

consommation font un plus large usage du français pour la mise en marché, parce que leurs propriétaires et leur personnel sont généralement francophones et que leurs produits sont surtout destinés au marché québécois.

L'écart entre les fabricants de produits industriels et ceux qui produisent des biens de consommation se reflète dans l'emploi des langues au sein de leurs services de vente respectifs: chez les premiers, 27 p. 100 des services de mise en marché du Québec n'emploient que l'anglais; chez les derniers, 9 p. 100 seulement font de même.

Un facteur influent transforme leur unilinguisme anglais: c'est que, dans leurs relations avec le gouvernement du Québec, les entreprises emploient de plus en plus la français. Les pressions sociales semblent avoir aussi forcé les entreprises à montrer à la collectivité québécoise et à leurs actionnaires un visage plus français. A peu près les deux tiers des grandes entreprises publient maintenant leur rapport annuel dans les deux langues officielles. La majorité de celles qui ne le publient qu'en anglais appartiennent à des Américains.

Prédominants aux échelons supérieurs, les Anglophones unilingues se trouvent à exercer des pressions excessives en faveur d'une utilisation de l'anglais, dans les firmes, plus grande que n'exige le milieu des affaires nord-américain. Plusieurs services au sein des entreprises québécoises pourraient facilement, au niveau des cadres intermédiaires et supérieurs, adopter le français comme langue de travail quotidien, s'il ne fallait communiquer en anglais avec des cadres et des services unilingues. La Commission croit que cette situation est très injuste.

Le Québec moins Montréal

1058. Cependant, le français est largement répandu puisque la plupart des salariés qui gagnent moins de \$5,000 ne parlent que cette langue au travail, peu étant bilingues. De même, comparativement au reste du Canada, cette partie du Québec compte une forte proportion de Francophones gagnant \$5,000 et plus. Le pourcentage de secteurs de travail employant le français à ce niveau est deux fois plus élevé que dans l'agglomération montréalaise. Enfin, relativement aux autres régions, un pourcentage plus élevé d'Anglophones gagnant \$5,000 et plus (59 p. 100) doivent être aptes à parler français.

Les pratiques linguistiques au Québec moins Montréal

1059. L'anglais conserve malgré tout sa place prépondérante chez les salariés gagnant \$5,000 et plus. Exception faite des deux échelons de salaire les plus bas, plus de 96 p. 100 des Francophones occupent des postes qui exigent la connaissance de l'anglais. Bien que les salariés de langue anglaise de cette partie du Québec constituent le groupe anglophone le plus bilingue au Canada, les fonctions de 41 p. 100 d'entre eux n'exigent pas la connaissance du français.

1060. Le bilinguisme est cependant très répandu dans cette région. On ne s'étonnera pas de constater que la proportion des Anglophones gagnant \$5,000 et plus devant faire usage des deux langues soit de trois à quatre fois plus élevée que partout ailleurs, y compris Montréal; en revanche, la proportion de Francophones faisant usage des deux langues est la même qu'à

Montréal. Enfin, 70 p. 100 des secteurs de travail ont recours aux deux langues, contre 54 p. 100 dans la métropole.

L'agglomération montréalaise: les grandes entreprises

1063. Dans les industries de fabrication de Montréal, l'anglais est dans une très large mesure la langue de travail aux niveaux supérieurs. Dans notre échantillon, plus de 60 p. 100 des salariés touchant \$5,000 ou davantage sont Anglophones, et 14 p. 100 seulement dont tenus de parler le français au travail. Chez les Francophones par contre, 78 p. 100 doivent savoir l'anglais. En outre, 36 p. 100 des secteurs de travail font un usage exclusif de la langue anglaise, soit trois fois plus que dans le reste du Québec, et trois plus également que les secteurs de travail de Montréal n'utilisant que le français.

Chapitre XIII — Les obstacles à l'égalité dans le monde des affaires

La faible présence des Francophones et l'emploi très restreint du français parmi les cadres moyens et supérieurs de l'entreprise privée au Québec sont expliqués partiellement par le peu de Francophones qui possèdent le niveau et le type de formation requis pour accéder à ces postes. Cette proportion plus faible a encore été réduite du fait que les Francophones se sont dirigés plus volontiers vers les lettres et les sciences sociales, tandis que les Anglophones choisissent les disciplines orientés vers le monde des affaires: sciences, génie, commerce et administration. En outre les Francophones, bien plus que les Anglophones, ont tendance à s'établir à leur compte, ou à s'orienter vers la Fonction publique québécoise ou municipale, le clergé et les professions libérales.

Dirigées par une forte majorité anglophone, les grandes entreprises ont tout naturellement tendance à maintenir des rapports étroits avec les universités de langue anglaise qui ont pu, grâce à ces contacts, adapter constamment leurs programmes aux besoins d'un monde industriel en constante évolution.

On croit toutefois que les Francophones*ont ainsi établi leur choix en matière d'instruction et de profession et se sont éloignés des grandes entreprises, parce qu'ils étaient convaincus qu'elles leur seraient peu accueillantes, même s'ils possédaient la formation requise. Les offres actuelles d'emplois devraient augmenter le nombre des candidats qualifiés disponibles.

Plusieurs grandes entreprises font des efforts exceptionnels pour recruter des Francophones qualifiés, mais ces efforts ne semblent pas donner les résultats souhaités. La Commission constate que 75 p. 100 des diplômés en commerce et en génie recrutés au moment de son enquête venaient d'universités anglophones, tandis que la proportion des Francophones récemment engagés était inférieure à celle des Francophones déjà au service de ces entreprises.

Dans les programmes de formation et de perfectionnement des grandes entreprises, les Francophones ont fait l'objet d'une attention toute particulière. Cependant les cours destinés aux salariés gagnant \$5,000 et plus étaient donnés en anglais, de façon générale, tandis que le français était plus souvent utilisé dans les cours offerts aux ouvriers qualifiés ou spécialisés. Tout nouvel employé reçoit ordinairement une formation pratique d'une grande importance de compagnons plus expérimentés. En ce domaine les Anglophones ont plus de chances de s'initier, à cause même de la forte

proportion de supérieurs parlant leur propre langue aux échelons les plus élevés.

L'avancement moins rapide des Francophones s'explique aussi par leur répugnance à accepter des postes dans les usines ou des bureaux établis hors du Québec. Cette attitude s'explique fondamentalement par le peu de chances d'y travailler en français, par le manque d'écoles et d'institutions de langue française, et aussi parce que les familles des employés s'opposent souvent à de telles mutations. Ces problèmes ne se posent pas aux cadres d'expression anglaise.

Les Anglophones jouissent nécessairement d'avantages réels dont sont privés les Francophones là où l'anglais est la langue de travail et des cours de formation et de perfectionnement. On ne peut comparer équitablement les Francophones travaillant dans la langue seconde aux Anglophones qui travaillent dans leur propre langue.

Chapitre XIV — Politiques de certaines entreprises touchant la langue de travail

La Commission a étudié l'action des forces nouvelles qui au Québec, depuis dix ans environ, ont permis aux Francophones de s'affirmer et d'acquérir une conscience plus vive de leur identité. Déjà elles donnent aux Francophones et à langue française un rôle toujours plus grand et plus solide dans certaines grandes entreprises industrielles. La Fonction publique provinciale s'est modernisée, le système scolaire se transforme et l'instruction a priorité dans les dépenses publiques, et le développement économique a pris un nouvel essor.

La Commission a étudié en détail les entreprises suivantes: l'Hydro-Québec, Marine Industries, les Chemins de fer nationaux du Canada et l'Alcan. Ces quatre "études de cas" démontrent que, à des degrés divers, le français peut effectivement être une langue de travail viable et efficace dans le monde des affaires nord-américain. A l'Hydro-Québec, le français est devenu la langue de travail de plus de 95 p. 100 du personnel, notamment à la direction et chez les techniciens. A Marine Industries, le français est la langue principale de l'administration, et c'est l'anglais ou le français qui est la langue de travail des services d'exploitation en dépendance de la langue du client. La Commission a constaté que l'anglais demeure toujours la principale langue de travail du siège social des Chemins de fer nationaux situé à Montréal, ainsi qu'aux échelons supérieurs dans d'autres régions. Mais, par des directives très explicites, les Chemins de fer nationaux du Canada se sont attaqués directement, et sur plusieurs fronts, au problème du bilinguisme et du biculturalisme. L'Alcan vend la plus grande partie de sa production à l'étranger, ce qui explique en partie que l'anglais soit la principale langue de travail du siège social établi à Montréal. Les cadres supérieurs sont en très grande majorité anglophones, mais ils y sont plus souvent bilingues que dans les autres grandes entreprises. Si l'Alcan ne voit aucun inconvénient à recruter des spécialistes, techniciens et administrateurs anglophones unilingues, elle n'hésite pas non plus à recruter des administrateurs francophones unilingues pour diriger ses usines. Sous ce rapport, l'égalité entre Anglophones et Francophones n'est pas loin d'être réalisée.

La Commission note que le Gouvernement fédéral et ses organismes, y compris les Chemins de fer nationaux, utilisent l'anglais dans leurs relations avec Marine Industries, et que le Gouvernement fédéral, dans ses relations

avec l'Alcan, fait toujours figure de client unilingue anglais.

Chapitre XV – L'égalité dans le secteur privé

Les gouvernements et les sociétés privées doivent adopter publiquement une nouvelle manière de concevoir leurs obligations en ce qui concerne l'égalité des chances. En conséquence, la Commission recommande que, pour le secteur privé du Québec, les pouvoirs publics et l'entreprise privée se donnent pour objectif que le français devienne la principale langue de travail à tous les échelons. Il faut, pour atteindre cet objectif, faire en sorte que la majorité des secteurs de travail des principales entreprises du Québec deviennent des unités francophones. Dans les entreprises intéressées, où l'anglais a toujours été la langue de travail de tous les postes supérieurs et de direction, il faudrait que ces postes soient désormais pourvus par des titulaires bilingues. La majorité des petites entreprises ou des entreprises spécialisées devraient aussi utiliser le français comme langue de travail, mais il y aura place pour des entreprises analogues qui désirent utiliser l'anglais. Dans les activités intéressant les opérations extérieures à la province, la principale langue de travail sera laissée au choix de l'entreprise (recommandation 42). La Commission recommande que, partout au Canada, les sièges sociaux des entreprises ayant des marchés considérables ou des installations au Québec se dotent des moyens propres à l'implantation du bilinguisme, notamment d'unités francophones et de cadres supérieurs bilingues (recommandation 43).

La réalisation de ces changements exige la collaboration des pouvoirs publics, du monde des affaires, des syndicats et des universités. En conséquence, la Commission recommande que le Gouvernement du Québec crée un groupe d'étude qui comprenne des représentants du gouvernement, du patronat, des universités et des principaux syndicats ouvriers. Ce groupe aurait pour mandat d'engager des entretiens avec les principales entreprises de la province sur la situation actuelle du bilinguisme et du biculturalisme dans leurs établissements et sur les moyens qui permettraient d'implanter plus largement le bilinguisme institutionnel. Il élaborerait un plan d'ensemble visant à établir, dans des délais précis, le français comme principale langue de travail au Québec. Il entamerait également des entretiens avec le gouvernement fédéral et avec les gouvernements du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario en vue de découvrir les domaines où il serait possible de collaborer à la mise en oeuvre du plan. Enfin, il ferait au gouvernement du Québec des recommandations en vue de la création d'un organisme permanent de coordination pour atteindre cet objectif (recommandation 44).

Selon la Commission, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick devraient se fixer des objectifs analogues compte tenu de ce que leurs situations respectives diffèrent de celle du Québec. En conséquence, elle recommande que le Nouveau-Brunswick crée un groupe d'étude chargé de proposer les mesures à prendre dans l'enseignement, la Fonction publique provinciale et les entreprises privées pour que le français devienne langue de travail au même titre que l'anglais (recommandation 45). Le gouvernement de l'Ontario devrait lui aussi confier à un groupe analogue d'élaborer un plan en vue de l'adoption progressive du français comme langue de travail dans les districts bilingues (recommandation 46).

La Commission fait remarquer que les réaménagements varieront selon les types d'entreprises et les divers milieux. En collaboration avec le groupe

d'étude, chaque entreprise du Québec établira un plan adapté à son cas particulier. La Commission recommande que les entreprises auxquelles s'adressent les recommandations 42 et 43 s'engagent formellement à établir le bilinguisme institutionnel dans leurs établissements et activités. Plus précisément, elles devraient désigner certains secteurs de leur siège social et de leurs établissements situés au Québec ou dans les districts bilingues, pour devenir des unités francophones. En outre, elles devraient désigner les postes supérieurs et de direction qui devraient être occupés par des titulaires bilingues (recommandation 47).

Il faudra procéder par étapes, étant donné l'ampleur des mesures à prendre. La mise en oeuvre de ces mesures exigera une planification et une direction très efficaces. Les changements seront introduits progressivement, dans des délais bien déterminés, à l'aide de programmes de recrutement et de formation appropriés.

C'est à la fois un but et une condition nécessaire au succès du plan que les Francophones occupent des emplois de cadres, de spécialistes et de techniciens. Pour enlever quelques-uns des obstacles actuels, il faudra lancer de nouvelles méthodes de recrutement, des programmes de formation des employés, de nouveaux critères quant aux mutations et à l'avancement et, enfin, des cours de langue.

Dans le passé, un important facteur bloquait toute facilité d'accès aux Francophones: on exigeait qu'ils soient en mesure de travailler en anglais, sans demander aux Anglophones une maîtrise analogue du français. Grâce à la création d'unités francophones, un plus grand nombre d'emplois seront accessibles aux Francophones. C'est pourquoi la Commission recommande que les entreprises désignent aussi comme francophones un nombre considérable d'emplois de spécialistes, de techniciens et de cadres (recommandation 48). Mais même cette nouvelle politique ne pourra suffire à atténuer la méfiance séculaire des Francophones à l'égard des grandes entreprises privées. Celles-ci devront donc mettre tout en oeuvre pour intéresser les étudiants francophones aux carrières commerciales et industrielles, en fournissant des renseignements complets sur les postes à pourvoir aux dirigeants des établissements scolaires de langue française, et en envoyant des équipes de recruteurs dans ces établissements, au Québec et ailleurs (recommandation 49).

Pour que les employés francophones puissent progresser jusqu'aux échelons supérieurs, il faut que les entreprises dispensent en français leurs cours de formations et de perfectionnement internes (recommandation 50). Les cours de formation administrative et technique, confiés à des établissements extérieurs, doivent être accessibles aux Francophones comme aux Anglophones. En conséquence, là où les cours de formation internes ne sont pas offerts en français, les entreprises intéressées s'efforceront de dispenser cette formation en collaborant avec les établissements francophones d'enseignement supérieur du Canada et de l'étranger (recommandation 51).

A l'ère des compagnies d'envergure nationale et multinationale, la mobilité géographique est de plus en plus une condition essentielle de l'avancement et du succès dans la carrière. Une Francophone appelé à quitter son milieu d'origine pour s'installer dans une région où la langue et la culture lui sont étrangères éprouve de sérieuses difficultés, spécialement en ce qui concerne

l'enseignement en français pour ses enfants. La mise en oeuvre des recommandations des deux premiers livres du Rapport pourrait diminuer énormément ces difficultés, mais les entreprises elles-mêmes peuvent s'employer à assurer aux Francophones les mêmes possibilités de mutation qu'aux Anglophones (recommandation 52).

A moins de jouir d'une égalité d'accès aux programmes de formation et de perfectionnement, aux possibilités d'accepter une mutation, et d'avoir la chance de travailler dans sa langue, le Francophone n'aura pas les mêmes chances d'avancement que l'Anglophone. Il faut que l'avancement soit régi par des normes et méthodes mieux appropriées. La Commission recommande donc que toute la documentation ayant trait aux promotions soit offerte en français (recommandation 53). Dans le même esprit, tous les candidats francophones doivent avoir la faculté de s'exprimer dans leur langue aux examens oraux et écrits et aux interviews. En outre, les examinateurs doivent tenir compte des difficultés auxquelles les candidats ont dû faire face dans leur travail antérieur, par suite de l'obligation de s'exprimer dans une langue seconde de travail (recommandation 54).

Alors même que plusieurs postes, jusqu'aux échelons supérieurs, permettraient aux Francophones de travailler en français, il faudrait aussi que le bilinguisme devienne une condition d'accès à tous les postes les plus élevés et de direction. Les exigences linguistiques de ces postes devraient être clairement définies, et il faudrait prévoir des examens appropriés pour classer les candidats sous ce rapport (recommandation 55). Toutefois, le bilinguisme ne devrait pas entrer en ligne de compte dans la promotion aux postes qui ne sont pas désignés bilingues.

Les recommandations qui précèdent font ressortir le besoin pressant de cours de langues et de services de traduction plus nombreux et de meilleure qualité. D'ici à ce que les établissements d'enseignement du Canada puissent former une population active ayant une maîtrise des langues officielles, les employeurs eux-mêmes devront dispenser ou subventionner des cours de langues, comme le font déjà quelques grandes entreprises. Ils devront en outre assurer des cours de perfectionnement de leur langue aux employés francophones qui, obligés depuis longtemps à travailler en anglais, ont perdu la maîtrise de leur propre langue.

Le Gouvernement fédéral, par ses politiques économiques d'ensemble et les services qu'il assure, peut exercer une grande influence sur le monde des affaires. Plusieurs de ses ministères et organismes, qui font affaire directement avec le secteur privé, peuvent exercer une forte influence sur l'emploi des langues en accordant une importance égale au français qu'à l'anglais dans la prestation des services courants ou dans leurs autres rapports avec les entreprises, qu'il s'agisse de contrats, d'appels d'offres ou de relations de travail (recommandation 56).

En outre, les efforts du Gouvernement fédéral en vue d'améliorer les services de traduction, la formation linguistique et la qualité du français au sein de la Fonction publique peuvent faciliter la tâche des entreprises dans leur processus de transformation. Les organismes fédéraux devraient se faire un devoir de mettre à la portée des entreprises toutes les données pertinentes. Dans certaines situations, les organismes fédéraux et les entreprises privées gagneraient à une utilisation commune du personnel et des installations (recommandation 57).

Chapitre XVI – Vers un régime d'égalité dans le monde du travail

La Commission croit que la mise en oeuvre de ses recommandations devrait assurer aux Francophones une place plus importante dans les grands organismes du monde du travail et élargir la place du français dans l'administration, les sciences et les affaires. Mais ces réformes devront s'accompagner chez l'élément francophone d'efforts variés pour se doter d'institutions économiques et sociales solides et dynamiques.

La Commission relève trois types principaux de politiques: celles qui s'attachent à rehausser le degré de qualification de la main-d'oeuvre, celles qui cherchent à stimuler la croissance économique, et celles qui ont été conçues pour lever les disparités sociales et économiques, surtout dans les grandes agglomérations urbaines. L'enseignement doit demeurer hautement prioritaire. Les rapports entre les pouvoirs publics, les universités de langue française et le monde des affaires doivent être favorisés et renforcés, afin de permettre aux Francophones de développer leurs qualités d'administrateurs et de chefs d'entreprise. En matière d'immigration, une action concertée doit être envisagée pour favoriser la venue de plus d'immigrants et pour les intégrer à la société d'expression française. Les recommandations sur la langue de travail auront une influence prépondérante dans l'application de nouvelles politiques d'immigration.

La Commission suggère, pour la progression de l'industrie francophone, la création de programmes fédéraux spéciaux comparables à l'ARDA et à l'ADR. Il faudra s'assurer que tous les plans et programmes fédéraux bénéficient autant aux Francophones qu'aux Anglophones.

La Commission estime que, pour mener à bonne fin le développement du Canada et sa réussite ultime, il faut l'égalité et la présence active des Francophones et des Anglophones dans le monde du travail et dans l'économie en général.

Recommandations

1. Nous recommandons que le gouvernement fédéral adopte l'unité francophone comme un principe fondamental d'organisation et de gestion, et qu'en conséquence il procède, dans chacun des ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, à la création et au développement d'unités administratives où le français soit langue de travail; ces unités seraient établies en divers lieux, et varieraient par la taille et la fonction. (§ 766)

2. Nous recommandons :a) que, dans chacun des ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, on établisse des unités francophones (section régionale, section centrale, cellule de travail) qui correspondent, par leurs fonctions et leurs structures, aux unités administratives qui existent déjà; b) que leurs services auxiliaires soient réorganisés en sections anglophones et francophones, ou d'une autre manière appropriée, de façon à assurer la gamme normale des fonctions en anglais et en français; c) que, au sein des grandes sections régionales de langue française, on prévoie la création, au besoin, d'unités anglophones organisées sur le modèle des unités francophones. (§ 787)

3. Nous recommandons que les nominations aux postes de sousministre, sous-ministre associé, sous-ministre adjoint et aux équivalents dans les sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, soient effectuées de façon à assurer, à ce niveau, l'équilibre des rôles entre francophones et anglophones. (§ 789)

4. Nous recommandons que tous les organismes fédéraux de planification et de consultation, y compris les groupes d'étude, assurent l'équilibre des rôles entre anglophones et francophones. (§ 792)

5. Nous recommandons: a) l'emploi du français pour les communications orales et écrites émanant des unités francophones et destinées aux autres organes de la fonction publique fédérale; b) l'emploi de l'une ou l'autre langue dans les communications orales ou écrites émanant de l'intérieur de la fonction publique et destinées aux unités francophones. (§ 795)

6. Nous recommandons: a) que dans un délai ne dépassant pas deux ans, les avis, les directives, les formulaires et toute information ou instruction officielle écrite (les manuels exceptés) en usage dans les ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, soient diffusés dans les deux langues, et que dès maintenant tous les nouveaux documents de cette nature le soient simultanément en anglais et en français; b) que dans un délai maximal de cinq ans, tous les manuels en usage soient traduits en français et que dès maintenant tout nouveau manuel soit publié simultanément en anglais et en français; c) que pour la traduction de ces documents, l'ordre de priorité soit déterminé selon les besoins des unités francophones. (§ 800)

7. Nous recommandons qu'on modifie immédiatement la Loi sur l'emploi dans la fonction publique et ses Règlements, ainsi que les conventions collectives entre l'administration fédérale et ses employés, et qu'on modifie également les lois, règlements et conventions du même ordre intéressant les sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, de sorte que, dans le domaine des relations entre employés et employeur, les communications s'effectuent en anglais ou en français au choix de l'employé. (§ 802)

8. Nous recommandons que tous les postes des ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux soient classés suivant leurs exigences linguistiques, et qu'on tienne compte de celles-ci en établissant les rémunérations qui s'y attachent. (§ 807)

9. Nous recommandons que la Direction de l'enseignement des langues adapte l'enseignement de l'anglais et du français aux besoins du système des unités de langue française et de langue anglaise. (§ 809)

10. Nous recommandons que dans l'enseignement des langues aux fonctionnaires fédéraux, on accorde une importance accrue à la connaissance passive. (§ 810)

11. Nous recommandons que la Direction de l'enseignement des langues mette au point le plus tôt possible des cours de tous niveaux où l'on utilisera un vocabulaire adapté aux besoins des fonctionnaires canadiens. (§ 812)

12. Nous recommandons: a) que la Direction de l'enseignement des langues de la Commission de la fonction publique institue en priorité des cours visant à améliorer le français utilisé dans l'administration fédérale; b) que ces cours soient d'abord offerts aux francophones ainsi qu'aux anglophones

entièrement bilingues qui sont ou seront affectés à une unité francophone, ou à tout autre poste où l'on traite régulièrement avec des francophones.
(§ 813)

13. Nous recommandons qu'on établisse dans les plus brefs délais un vocabulaire bilingue propre à faciliter le travail dans la fonction publique.
(§ 814)

14. Nous recommandons: a) que prenne fin immédiatement l'usage, courant dans nombre de ministères fédéraux, de traduire d'office lettres et documents rédigés en français; b) que le gouvernement fédéral prenne des mesures pour encourager le développement des cours de traduction dans les universités; c) que le gouvernement élargisse et accélère son programme d'aide financière aux étudiants en traduction. (§ 815)

15. Nous recommandons que la pratique de la rédaction en français soit favorisée et qu'on mette fin à l'usage actuel de l'administration fédérale selon lequel les textes sont presque toujours rédigés en anglais puis traduits.
(§ 817)

16. Nous recommandons que les représentants des universités et des gouvernements fédéral et provinciaux entament des pourparlers en vue de donner de l'expansion aux programmes d'enseignement et de recherche en administration publique. (§ 821)

17. Nous recommandons que les efforts récents du gouvernement fédéral pour recruter du personnel qualifié en France et dans les autres pays francophones soient intensifiés et accrus. (§ 823)

18. Nous recommandons que le recrutement pour les ministères, les sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux comporte des contacts plus directs entre fonctionnaires supérieurs d'une part et agents de placement, professeurs et étudiants des universités francophones d'autre part. (§ 825)

19. Nous recommandons: a) que dans l'examen et la sélection des candidats pour les ministères, les sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, on tienne compte des particularités linguistiques et culturelles des postulants francophones et anglophones; b) que les interviews et les examens relatifs au recrutement, à la notation et à la promotion des francophones soient confiés à des fonctionnaires possédant bien le français, et qu'ils aient lieu en français, sauf si le candidat ou l'employé opte pour l'anglais. (§ 826)

20. Nous recommandons: a) que la pratique du roulement du personnel dans la fonction publique soit modifiée de façon à comprendre les déplacements d'un milieu linguistique à l'autre pour ceux qui possèdent les connaissances requises en matière de langue; b) que la formation dispensée par la fonction publique offre les mêmes possibilités en français qu'en anglais.
(§ 829)

21. Nous recommandons un régime d'indemnités couvrant les frais des études élémentaires et secondaires des enfants, dans le cas de fonctionnaires francophones ou anglophones qui acceptent d'être affectés à une région du Canada dépourvue de moyens d'enseignement appropriés en leur langue.
(§ 830)

22. Nous recommandons la création d'un Office des langues de la fonction publique. Ce nouvel organisme sera chargé des tâches suivantes: a) concevoir,

mettre en oeuvre et maintenir le bilinguisme institutionnel; b) jouer le rôle d'un guide du gouvernement dans son ensemble, et d'un animateur auprès de chacun des éléments de la fonction publique: ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux; c) coordonner, faciliter et contrôler l'activité des services linguistiques des ministères; d) définir la place et le rôle de la traduction; e) assurer en permanence la recherche sur le programme du bilinguisme institutionnel et apprécier les résultats de ce programme. (§ 835)

23. Nous recommandons qu'au sein de chaque ministère, société de la Couronne ou autre organisme fédéral, un service linguistique, relevant directement du sous-ministre ou du titulaire d'un poste équivalent, soit créé et chargé de concevoir, mettre en oeuvre et maintenir un régime de bilinguisme institutionnel, et de remplir, au sein du ministère, les fonctions attribuées à l'Office des langues de la fonction publique. (§ 839)

24. Nous recommandons que les attributions du "Commissaire des langues officielles" soient interprétées comme embrassant les droits linguistiques des fonctionnaires. (§ 842)

25. Nous recommandons que la Loi sur la défense nationale soit modifiée de manière que soit officiellement reconnue l'égalité des deux langues et que soient créés des mécanismes propres à garantir l'exercice des droits qui en découleront. (§ 974)

42. Nous recommandons que, pour le secteur privé au Québec, les pouvoirs publics et l'entreprise privée se donnent pour objectif que le français devienne la principale langue de travail à tous les échelons, et qu'en vue de cet objectif on adhère aux principes suivants: a) que le français soit la principale langue de travail dans les grandes entreprises établies dans la province; b) que, par conséquent, la majorité des secteurs de travail de ces entreprises qui à ce jour ont utilisé l'anglais comme principale langue de travail aux échelons moyen et supérieur, deviennent des unités francophones; que ces entreprises désignent tous les postes supérieurs et de direction comme devant être pourvus par des titulaires bilingues; c) que la majorité des petites entreprises ou des entreprises spécialisées utilisent le français comme langue de travail, mais qu'il y ait place pour certaines d'entre elles utilisant l'anglais, de même qu'il y aurait place, partout ailleurs au Canada, pour des entreprises analogues utilisant le français comme langue de travail; d) que la principale langue de travail dans les activités intéressant les opérations extérieures à la province soit laissée au choix de l'entreprise. (§ 1306)

43. Nous recommandons que, dans le secteur privé, partout au Canada, les sièges sociaux des entreprises ayant des marchés considérables et des installations au Québec se dotent des moyens propres à l'implantation du bilinguisme, notamment d'unités francophones et de cadres supérieurs bilingues. (§ 1307)

44. Nous recommandons que le gouvernement du Québec crée un groupe d'étude qui comprenne des représentants du gouvernement, du patronat, des universités, des principaux syndicats ouvriers et qui ait pour mandat général: a) d'engager des entretiens avec les principales entreprises dans la province sur la situation du bilinguisme et du biculturalisme dans leurs établissements et sur les moyens qui permettraient d'implanter plus largement le bilinguisme

institutionnel; b) d'élaborer un plan d'ensemble visant à établir le français comme principale langue de travail au Québec et d'arrêter le calendrier de cette transformation; c) d'entamer des entretiens avec le gouvernement fédéral et avec les gouvernements du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario en vue de découvrir les domaines où il serait possible de collaborer à la mise en oeuvre de ce plan; d) de faire des recommandations au gouvernement provincial en vue de la réalisation de l'objectif et de la création d'un organisme permanent de coordination. (§ 1310)

45. Nous recommandons que le gouvernement du Nouveau-Brunswick crée un groupe d'étude chargé de proposer les mesures à prendre dans l'enseignement, la fonction publique et les entreprises, pour que le français devienne langue de travail au même titre que l'anglais, compte tenu des conditions sociales et économiques de la province. (§ 1316)

46. Nous recommandons que le gouvernement de l'Ontario crée un groupe d'étude chargé d'élaborer un plan d'action ayant pour objet d'assurer l'adoption progressive du français comme langue de travail par les entreprises établies dans les districts bilingues, grâce à la collaboration et à un effort concerté du gouvernement et de l'entreprise privée. (§ 1322)

47. Nous recommandons que les entreprises auxquelles s'adressent les recommandations 42 et 43 s'engagent formellement à établir le bilinguisme institutionnel dans leurs établissements; qu'elles désignent immédiatement certains secteurs de leur siège social et de leurs établissements situés au Québec ou dans les districts bilingues comme devant devenir des unités francophones, et qu'elles désignent les postes supérieurs et de direction qui devront être occupés dans un proche avenir par des titulaires bilingues. (§ 1323)

48. Nous recommandons qu'aussitôt après avoir désigné les unités francophones de leur organisation, les entreprises désignent aussi comme francophones un nombre considérable d'emplois de spécialistes, de techniciens et de cadres. (§ 1331)

49. Nous recommandons que les entreprises s'efforcent d'intéresser les jeunes francophones aux carrières commerciales, en fournissant des renseignements complets sur les postes à pourvoir aux dirigeants des établissements scolaires de langue française, et en envoyant des recruteurs dans ces établissements, au Québec et dans les autres provinces. (§ 1333)

50. Nous recommandons que les entreprises offrent leurs programmes internes de formation en français à l'intention de leurs employés francophones. (§ 1336)

51. Nous recommandons que, là où les cours de formation ne sont pas actuellement offerts en français, les entreprises confèrent avec les établissements francophones d'enseignement supérieur du Canada et de l'étranger sur la possibilité de dispenser la formation nécessaire. (§ 1337)

52. Nous recommandons que les entreprises s'emploient à assurer aux francophones les mêmes possibilités de mutations qu'aux anglophones, tout en prenant des mesures pour réduire au minimum les difficultés que ces mutations peuvent occasionner. (§ 1341)

53. Nous recommandons que toute la documentation ayant trait aux promotions et à la préparation qu'elles comportent soit offerte en français. (§ 1343)

54. Nous recommandons que soit accordée à tous les candidats francophones la faculté de s'exprimer dans leur langue aux examens oraux et écrits et aux interviews, et que les examinateurs prennent en considération les difficultés auxquelles le candidat a dû faire face dans son travail antérieur par l'obligation de s'exprimer dans une langue seconde. (§ 1344)

55. Nous recommandons que les entreprises ayant désigné certains postes comme bilingues définissent clairement le degré requis de connaissance du français et de l'anglais et qu'elles en fassent une condition d'accès à ces postes. (§ 1345)

56. Nous recommandons que soit présentée simultanément en français et en anglais toute information se rapportant aux contrats du gouvernement fédéral et aux autres services rendus aux entreprises privées, y compris les devis et les documents techniques, et que dans toutes les relations officielles entre le personnel du gouvernement fédéral, les entreprises et les syndicats, des mesures suffisantes soient prises pour que le français soit pleinement utilisé dans les circonstances appropriées. (§ 1355)

57. Nous recommandons que les organismes fédéraux en cause mettent d'office à la disposition des entreprises privées toutes les données découlant des changements apportés aux services de traduction, aux vocabulaires bilingues et à l'enseignement des langues qui pourraient être utiles à ces entreprises au cours de leur processus de transformation. (§ 1356)

Un des commissaires, M.F.R. Scott n'a pas souscrit entièrement à la recommandation 42 concernant le régime linguistique de l'entreprise privée au Québec.

THE CANADIAN ASSOCIATION FOR ADULT EDUCATION

Corbett House

21-23 Rue Sultan, Toronto 181

*Résumé of the
Report of the
Royal Commission on
Bilingualism and
Biculturalism*

Book Three

The Work World

The basic summary was prepared by the Commission as a guide to the information media. To this certain supplementary material from the Third Volume, along with explanatory comments, has been added for the purpose of more general use. Numbered paragraphs are drawn from the text of the Report. This pamphlet is intended as a guide to discussion groups. The Report of the Commission is available from the Queen's Printer, Ottawa.

Book Three

The Work World

Part One:	
Socio-Economic Status and Ethnic Origin	2
Part Two:	
The Federal Administration	5
Part Three:	
The Private Sector	13
Recommendations	21

THE REPORT OF THE ROYAL COMMISSION
ON BILINGUALISM AND BICULTURALISM

Book I	– The Official Languages	Résumé also available from CAAE
Book II	– Education	Résumé also available from CAAE
Book III	– The Work World	Résumé also available from CAAE

(Future Subjects)

- [illegible]

Book III of the Report of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism turns to the social and economic realities underlying equality. Equality here, of course, means equality of opportunity and for the Commission the question of language is central. To say a Francophone can go as far as an Anglophone, providing he works in English, is a travesty of the concept of equal partnership: working in a second language is, for most people, a very real handicap.

PART ONE

SOCIO-ECONOMIC STATUS AND ETHNIC ORIGIN

Equal partnership in the socio-economic context requires three basic and interrelated conditions:

- that the centres of power be open to both Francophones and Anglophones;
- that the development of neither cultural group be impeded by its socio-economic position;
- that the fruits of modern technology be equally accessible to both.

To estimate the relative situation of Francophones and Anglophones in these respects, the Commission considered four areas: income, education, occupation and individual participation in the ownership of industry. It then examined the interaction of these factors.

Chapter 1 — Income

The Commission found a considerable disparity in the incomes of males of French and British origin, who formed 28 and 44 per cent respectively of the Canadian male labour force in 1961. The income of those of British origin stood 10 points above the national average; the income of those of French origin, 14 points below it. In dollar terms the disparity was almost \$1,000.

The disparity between British and French held constant throughout Canada with one significant exception. In Quebec the British average income rose 40 points above the provincial average.

Regional development also affected incomes. Although the disparity remained, average income itself varied widely among provinces. People of the same origin earned more in rich provinces than in poor ones.

An analysis of income disparity by mother tongue (that is, on the basis of language used no matter what the ethnic origin) revealed the same situation. Bilingual Canadians generally received the highest average income, then came unilingual Anglophones, and lastly unilingual Francophones. In Quebec, by contrast, unilingual Anglophones of either origin had higher incomes than bilingual people or unilingual Francophones.

Chapter II – Education

Any group in society that fails to keep pace in educational qualifications can expect few of the social advantages stemming from industrial progress. Thus a comparison between the level of schooling of Francophones and Anglophones bears directly on their relative socio-economic positions.

In 1961, 41 per cent of all Canadian males had only an elementary level of schooling. The proportion for males of French origin was 54 per cent, and for those of British origin 31 per cent. At the other end of the scale, the Commission found twice the proportion of British as of French males with a university education. In 1961, some 60 per cent of Canadian males from 15 to 19 years were still in school; among the provinces Quebec had the second lowest proportion. For the country as a whole, 11 per cent of young people between 20 and 24 years were still students. With the exception of the Atlantic Provinces, Quebec had the lowest proportion. This is the situation even though Quebec figures include the very high proportion of British who continue their education. Also, the rate of increase in enrolments in institutions of higher and post-secondary learning in Quebec, quite high from 1955 to 1965, now seems to have fallen behind that in Ontario and the country generally.

In 1962-63, the percentage of fully qualified lay teachers in the Quebec Roman Catholic system was lower than that for the Protestant system, and very considerably lower than that in Ontario and the western provinces. The level of teacher qualifications is seen as an indicator of the quality of education.

Chapter III – Occupation

Occupation measures socio-economic status both in terms of income and possession of influence and prestige. In the two top occupational brackets (the increasingly important professional and managerial occupations), males of British origin had a higher proportion than those of French origin. Conversely, those of French origin had a higher proportion in two blue-collar categories (craftsmen and unskilled labourers).

The same pattern of greater proportion of British in the higher status occupations and of French in the lower was clearly visible in each of the provinces. The varying industrial structures of the provinces seemed to have little effect on this occupational distribution, nor did it seem to matter whether or not Canadians of French origin had retained French as their mother tongue. People appeared to remain "French Canadian" in occupation long after they had ceased to speak French.

In relation to those of British origin, those of French origin fared better on the occupational scale in Canada as a whole than in Quebec, the one province in which they form a majority, and they fared better in Quebec as a whole than in the industrial centre of Montreal. This does not mean that the French did worse in Montreal (actually the opposite is true), but that the British did better in Montreal than in any other part of the country.

Occupational and educational levels are clearly related. The same proportion of university-educated males of French and British origin were in managerial and professional occupations. If the two labour forces had an equivalent level of education, the Commission calculated that the differences between the two in occupational distribution would be reduced by 60 per cent.

Immigration partly accounts for the differences in occupational structure. There have been many times more immigrants of British than of French origin, and a higher proportion of the British arrive with the intention of taking up professional and technical jobs.

Chapter IV – Ownership of Quebec Industry

Since owners of industry are considered an elite, economic equality requires that Canadians of both official languages are fully represented in this group, and that, in Quebec, Francophones be particularly prominent. Francophones, Anglophones and foreign interests do share in the ownership of Quebec industry, but they tend to be distinctive in the kind of industry owned.

About half the provincial labour force worked in enterprises owned by Francophone Canadians, but these were concentrated in two industrial sectors: agriculture and service industries. In the largest sector, manufacturing, only a fifth of the labour force was employed in Francophone Canadian establishments. Francophone manufacturing firms were much smaller, both in terms of industrial output and in number of employees, than Anglophone establishments, and very much smaller than foreign-owned establishments.

Differences among the three ownership groups were also apparent in the average annual wages they paid. Average wages in Francophone Canadian establishments were respectively 30 and 12 per cent lower than those paid in foreign-owned and Anglophone Canadian ones.

Only 22 per cent of the output of Francophone Canadian establishments was sold outside Quebec, and their products accounted for less than 5 per cent of Quebec's manufacturing exports. Goods exported belonged chiefly to the traditional industries: leather, clothing, wood and furniture.

Francophone Canadian industry is on a different scale from the rest of Quebec industry, somewhat as is Canadian industry as a whole in the face of foreign-controlled establishments.

Chapter V – Factors Contributing to Socio-Economic Disparities

Many factors are used to explain income disparities. Among them are: age, sex, industry, region, education, occupation and underemployment. Another identifiable factor is **ethnicity**: the effect of ethnic origin after all other factors have been taken into account. This factor thus covers such things as quality of schooling, attitudes to work, obstacles to mobility and discrimination. The Commission attempted to assess the relative importance of these various factors.

One approach was to measure the contribution of age, occupation, industry, distribution, schooling and unemployment to income disparity in Montreal, Toronto and Ottawa. It was found that all factors taken together accounted for some 90 per cent of the income disparity in Ottawa, 75 per cent in Toronto and 60 per cent in Montreal. In other words, ethnicity had the greatest impact on income in Montreal.

In seeking an understanding of the forces underlying these factors, the Commission noted the interdependence of schooling, occupation and income. The first two helped to account for the third, and, in turn, the parent's income and occupation affected the child's schooling. Disparities were thus handed down from one generation to the next.

Economic development affects schooling, occupation and income. Anglophones, particularly those in Quebec, have been in the forefront of such development since the start of industrialization and have drawn the greatest advantages from it.

These two processes can work together to produce poverty. Poverty is not simply a matter of inadequate income, but implies a particular state of mind and a culture of its own.

The policies and practices of the institutions of the work world introduce a whole new series of factors conditioning a man's socio-economic standing. In the work world, language and culture are not simply individual attributes. They represent actual handicaps or advantages directly affecting a man's opportunity to develop to the limit of his capacities.

PART TWO

THE FEDERAL ADMINISTRATION

The government, the largest single employer in the country, should recognize and reflect the Canadian duality. The Commission stressed the fundamental distinction between individual and institutional bilingualism. The Public Service must be bilingual, as an institution, in the sense of being able to provide services in French and English, but, as well, in the sense that **the public servant must be free to work and make a career in his own language and culture.**

The Commission uses the term "language of service" to mean the language used by public servants with people outside the federal administration. "Language of work" means the language used within the administration.

The Commission was concerned with the participation of Francophones and Anglophones within the various agencies, occupational categories, and salary levels of the federal administration. It sought to study both the quantity and the quality of this participation.

Chapter VI – The Federal Public Service: History of Language-Use Policy and Francophone Participation

Legislation in the early 1880's, aimed at the abuses of patronage, established a selection system based on merit and efficiency. Although candidates could write their examinations in French or English, Francophone participation gradually declined, largely because the Civil Service defined merit mainly in terms of the English-language school systems.

Francophone participation and French-language service to the public came under some discussion in the 1930's. But the argument generally prevailed that the use of the two languages was "inefficient" and would aggravate rather than assuage tensions between French-speaking and English-speaking Canada. The Glassco Commission Report of the 1960's, for almost the first time, seriously challenged this linking of efficiency with unilingualism.

For most of the period, no serious alternatives to a unilingual Public Service were debated. What may today be considered gross discrimination against the French language and Francophones, represents, in the Commission's view, a tragic failure of the Canadian political imagination.

Chapter VII – Language Use

Until 1966, there was no general policy on bilingualism in the federal Public Service. The policy of 1966, while far-ranging, set in motion reforms aimed at producing bilingual individuals rather than creating the organizational structures needed to put to use the resultant language skills. The Commission found only two out of more than 60 agencies and departments with a comprehensive policy in this respect.

Individual bilingualism was found far more often among public servants of French mother tongue than of English or other mother tongues. In fact, about three-quarters of all bilingual public servants were of French mother tongue.

The Commission found service to the Francophone public far from equal to that available to the Anglophone public. The Francophone was far less likely to find a public servant who could speak to him in his own language. Many of the forms in common use had no French version, or not one available outside Quebec. The number of government publications with a French version varied from department to department. They usually appeared after a considerable delay.

French had an even more restricted position as a language of work. Only 15 per cent of the forms used by public servants were available in both languages. Manuals and circulars, an understanding of which is vital to an employee's performance of his job, rarely appeared in French.

The Commission examined in detail the distribution of Francophones and Anglophones, their language capacity, and the use of the two languages in three government departments: External Affairs, National Revenue (Taxation Division) and the Treasury Board. It concluded that a high level of

individual bilingualism does not lead to an institution functioning in two languages, nor does the existence of regional units functioning largely in French lead to bilingualism in the headquarters unit.

Complaints against the Translation Bureau centred on delays and quality of translation. The Commission recognized many improvements in the Public Service Language Training Directorate since 1964. But it criticized the French-training program, where the vast majority of second-language students are enrolled, on several grounds. It should concentrate on receptive skills. The ability to read and understand the spoken word would be sufficient for most Anglophone public servants. The vocabulary taught should concentrate more on the objects and procedures found in government offices and other work places. The main criticism, however, was that the government should not rely on second-language training as its main device for implementing its policy on bilingualism in the Public Service. This will be ineffective unless it goes hand in hand with organizational reforms making it possible for French to be used in the daily work of the Service.

Individual and institutional bilingualism

304. . . . An institution is bilingual not solely because individuals speaking the two languages are involved in it, but also because members of both language groups and cultures are able to work and participate in their own language at all levels of the institution. This presupposes units with only one language of work. English-language units already exist in Canada's Public Service, in the sense that in the great majority of them English is the sole language of work. But an efficiently bilingual institution is characterized by the coexistence of two languages of work in a rational organization of administrative units; bilingual individuals are key elements only at the points of direction and liaison.

Effect of work environment

335. An individual's ability to speak both official languages may be increased or diminished by his work; the environment in the Public Service can reinforce or weaken language skills. In general it appears that Francophones increase their ability in English in the Public Service while Anglophones remain uniformly unilingual regardless of their length of service. Our research showed that the greater the length of service for the Francophones, the higher they rated their proficiency in English; but in no group of Anglophone employees, of whatever length of service, did as many as 4 per cent describe their ability in French—even their reading knowledge— as considerable.

Informal communications

381. Much of the communication within any office is oral and informal. The informal language of work determines the real level of active participation of individuals in the organization, because employees learn essential information and try to put across their ideas in casual conversation or in team work. Language handicaps here will limit any person's contribution to the work in hand because a "foreign" cultural climate will make the individual's creative contribution to the organization difficult if not impossible.

Use of French and English at work

383. . . . Among those who said they could work best in English, 86 per cent worked exclusively in English, 97 per cent were able to use it most of the time, 3 per cent had to use French often, and 84 per cent said they never had to use it. Among those who said that French was their best language of work, 29 per cent were able to work exclusively in French, 74 per cent could use it most of the time, 47 per cent had to use English frequently. . . .

Chapter VIII – The Public Service and the Universities: Recruitment and Orientation

In the Commission's opinion, the demand for qualified Francophones is going to exceed their supply for some time, especially in scientific fields. Their relative lack in the Public Service cannot be repaired quickly or easily, particularly since fewer Francophones than Anglophones apply for positions in the federal administration.

French-speaking students distrust the federal administration as being under "Anglo-Saxon" control. Professors and placement officers at French-language universities are similarly pessimistic about the Francophone's opportunities in Ottawa. They are also less aware than their English-speaking counterparts of openings and opportunities in the federal Service.

Recruiting processes received some criticism. Most Francophone applicants had to use English in their interviews and, as a result, felt that they could not bring out their strong points. Among successful candidates, proportionately twice as many Francophones as Anglophones turned down federal job offers.

Chapter IX – Participation and Career Development

The Commission found that, geographically, Francophone participation was restricted for the most part to Quebec and the federal capital. It also varied from department to department, but was concentrated where there was a specialized and functional need for the French language (in translating, for example).

Francophones are less successful in the Public Service than Anglophones. Their median salary was 6 per cent less than for those of English mother tongue. There were proportionately fewer Francophones among those earning the highest salaries (except for a group appointed by Order-in-Council). A lower proportion were in high-status, high-income, managerial and professional occupations. Two factors may be partly responsible for salary disparities. These are the widespread belief that Francophones were less willing to change jobs or location, and the fact that Francophones were younger than Anglophones and had less work experience outside the public sector. There is the conviction, however, that a large part of the income differential remains unaccounted for.

Anglophones, by and large, considered the staffing and promotion procedures of the federal administration fair, if somewhat over-rigid. Francophones were more likely to mention discrimination against their language and culture. Fewer Francophones intended to continue their career in the Public Service.

The three most important factors blocking the progress of Francophones involve their adjustment to settings where English is dominant, their aversion to making geographic moves outside French-speaking areas, and problems of social relations and sponsorship.

The importance of language difficulties should not be underestimated. Facility in English is a major criterion for reaching the top levels. The many Francophones who are not completely bilingual cannot participate completely in the work process or gain the experience and training leading to speedy promotions.

Language difficulties can lead to frustration and undermine a person's self-confidence; they can also curtail his contacts with superiors and co-workers. Francophones in the federal administration are faced with a dilemma: assimilation or an unending struggle for cultural preservation.

Advancement into the upper levels in the career system is usually by means of informal sponsorship. Senior men discover bright newcomers, give them assignments that provide crucial experience, and recommend them for positions to other senior colleagues. Because the upper level is so predominantly Anglophone, Francophones do not commonly benefit from this kind of relationship between superior and subordinate.

Une organisation anglais

695. . . . In the federal administration, Francophones have had little chance to express their identities as French-speaking Canadians—not simply because they must work in English, but for the more basic reason that the rhetoric, routines, and administrative styles of their workplace are considered to be an expression of Anglophone cultural values.

Career development

719. As the Public Service operates at present, nearly all Francophones have experience in offices where English is the main language of work. Obviously needed are work settings where Francophones are a preponderant majority, so that all business can be conducted in French and Anglophones can gain practical experience in its use.

Sponsorship

745. Sponsorship cannot be eliminated, nor should it be. This is largely because the essential qualities for a senior public servant—sound judgment of men and events, intuition, sensitivity to political realities, and an ability to motivate others—are things that cannot always be learned in formal courses, but rather are “picked up” in informal situations. . . . This requisite informal training can be obtained only when compatibility and trust exist between superiors and subordinates. It seems clear, therefore, that substantial numbers

of Francophones must be placed in the upper levels of the federal administration—and especially in the key ministries dealing with economic and foreign affairs—before a good supply of younger Francophones will be attracted from Quebec and elsewhere and prepared through the usual means for the assumption of senior positions.

Chapter X — Towards Equal Partnership in the Public Service: Conclusions and Recommendations

To enable French to become a language of work, the Commission's core proposal is to introduce the French-language unit as a basic organizational and management principle (recommendation 1). These units, in which all personnel will work in French, are designed to increase the presence and encourage the acceptance of the language and culture of French-speaking Canada in the federal administration. Such units should be established in every department, although they will vary in location, size, and function. Persons supervising these units, and those above them, would need to be bilingual. As well, other departmental units providing administrative, personnel, financial and similar services would have to develop bilingual capacity (recommendation 2).

Units selected for a change in language régime should perform important functions; they should be so selected as to provide upward career paths in the French language; and they should be located in communities where the French language and Francophone culture are viable or potentially so. Francophones should not be constrained to join these units, nor should they be closed to fluently bilingual Anglophones. Language of service to the public should follow the proposals made in Book I.

Three types of French-language units are envisioned: those in decentralized or regional offices of federal departments; those at headquarters; and French-language clusters where complete French-language units are impractical although the function does break down organizationally into small work groups. To safeguard the rights of the minority, it may also be necessary to establish English-language units in regional offices in Quebec (recommendation 2).

While the French-language units are being installed and consolidated, a strong Francophone voice will be required at the centre. Appointments to the positions of Deputy Minister, Associate Deputy Minister, Assistant Deputy Minister and their equivalents should ensure effectively balanced Francophone-Anglophone participation (recommendation 3). The same applies to federal planning and advisory bodies (recommendation 4).

Under the language régime of the new system, written and oral communication from the French-language units to other units in the Public Service would be in French. Communications to the French-language units could be in either language (recommendation 5). This is not to confine the use of the French language but rather to provide a minimum level for its use.

The Commission realizes that such a language régime cannot be established overnight, but an emphasis on receptive bilingualism among supervisory and other staff coming into contact with French-language units should help in the short run. However, the French-language unit cannot be expected to do its work properly so long as important internal documents and manuals are not available in both languages (recommendation 6). Employer-employee relations should be conducted in the language of the employee (recommendation 7). Positions in the Public Service should be continuously reviewed to see what language or languages the incumbent would need to carry out his work. All positions should be classified as to language requirements and these requirements should be taken into account for salary purposes (recommendation 8).

Clearly, a good deal of language training is going to be required among Anglophone public servants if the French-language units are to be viable. But the language teaching programme should be adapted to the needs of this system (recommendation 9). In particular, there should be more emphasis on receptive bilingualism (recommendation 10) and on the teaching of a work vocabulary appropriate to the work needs of Canadian public servants (recommendation 11). The maintenance of language integrity in the French-language units will require the organization of French-language improvement classes for those Francophones who have been trained and have worked in English for a number of years, and for young Francophones unfamiliar with French administrative terminology (recommendation 12). In this respect the development of a bilingual glossary of Public Service terminology is urgently necessary (recommendation 13). The Commission affirms that all French used by the Public Service should be equal in quality to "international French".

While institutional bilingualism is being developed, translators would be faced with an increased work load. It is therefore essential, first, that their time not be wasted in such unnecessary work as translation of letters for filing purposes; and second, that measures be taken to increase the number of qualified translators (recommendation 14). To improve the quality of French in government documents, more of these should be drawn up in French, rather than invariably being translated from an English draft (recommendation 15).

While the French-language unit system will help to attract more Francophones to the federal administration, its implementation is likely to strain existing resources of Francophone personnel. Transfers from regional offices to headquarters will ease but not eliminate the problem, a key factor being the general shortage of available Francophones. Training in public administration is not as highly developed in Canada as elsewhere. Further development of teaching and research programmes in this field in both the French-language and the English-language universities is desirable (recommendation 16). In seeking to recruit Francophones, the government should not overlook the possibilities in France and other French-speaking countries (recommendation 17). As well, with the increasing need for generalists to co-ordinate the work of specialist groups, the relatively greater stress on the humanities in the French-language universities should be viewed more positively. Closer contact between these universities, senior federal public servants, and federal recruiting agencies is also needed (recommendation 18). Appraisal of an individual

for recruitment or promotion must certainly become more sensitive to the language and cultural characteristics of Francophones, who must, in particular, be examined by public servants fluent in French, unless the candidate opts for English (recommendation 19).

In training and development sponsored by the Public Service, Francophones must have the same opportunities as Anglophones, (recommendation 20). In order to develop a thoroughly bilingual management, training and rotation programmes should also expose each group to the language and culture of the other (recommendation 20). To facilitate such rotation, and to increase staff mobility in general, the Commission also recommends educational allowances to defray the costs of sending children of Anglophone or Francophone public servants to schools of their own language where none exist locally (recommendation 21). Broadly speaking, this latter proposal would extend to public servants at certain posts in Canada educational allowances roughly similar to those provided in foreign posts or in the Canadian Forces.

To supervise the introduction of the new language régime, the Commission recommends the establishment of a Public Service Language Authority (recommendation 22). This body would have jurisdiction over the entire Public Service. The diversity of federal departments and agencies, however, requires that each of them have a language bureau of its own to plan and supervise the implementation of institutional bilingualism (recommendation 23). The language rights of individual public servants should in addition fall within the purview of the Commissioner of Official Languages (recommendation 24).

The Commissioners next outline some of the selection criteria, and the stages in the designation of the French-language units, particularly stressing the importance of thorough planning at each stage. At the same time they pinpoint some of the central agencies, departments and regions within which French-language units, sections or clusters should be designated. Two of these are the Treasury Board and the Public Service Commission, because of their particular responsibility for managing the Public Service as a whole.

In conclusion, the Commissioners point out that, far from limiting the Public Service to the relatively few Canadians who are bilingual, their proposals will broaden the sources of qualified manpower. For the existence of the French-language units will fully open the service to unilingual Francophones, while allowing it to continue drawing on unilingual Anglophones for many units whose dominant language of work will remain English. To play a truly efficient role in counteracting the tendency of some people to regard the federal government as a "foreign" government, the Public Service must be, in the fullest sense, equally accessible to the two societies which it is called upon to serve.

French-language units

768. The purpose of the French-language units is to change the work environment of the Public Service by ensuring that French is fully recognized as a language of work and—even more important—is fully used in both internal and external communications. By the creation in each department of a significant proportion of work areas where the use of French is mandatory,

the plan envisions the increasing presence of the language and culture of French-speaking Canada in the Public Service, the development of fully bilingual senior managers and supervisors at the top of the hierarchy, and the encouragement of acceptance and understanding of the French language and culture throughout the system.

The basic concept

769. The essential idea of the French-language unit is that its personnel—both Francophone and Anglophone—will use French as the language of work. This requirement will not entirely exclude the use of English, but it will sharply circumscribe it. Generally, only French will be used within designated French-language units and between these units and the senior officers of their departments. In communication between the French-language units and other units, a policy of receptive bilingualism will apply.

Bilingualism still needed

793. The objective of the language-unit system is not to hinder the acquisition and use of both languages; it is rather to develop a situation where French will be used as an effective language of work. . . . Clearly, individual bilingual competence will be necessary in the communication links between French-language units and other units, and in the development of policy. Bilingualism must be required of all individuals who supervise such units and all internal service agencies must be capable of functioning in both languages.

Elements of a bilingual institution

794. To sum up, the elements of a bilingual institution are balanced participation of Francophones and Anglophones up to the highest levels; units whose main language of work is French and units whose main language of work is English, both under the direction of bilingual officers; and service units capable of performing their functions in both languages.

Because recommendations concerning the Canadian Forces are highly specialized we have omitted these from the Summary.

PART THREE

THE PRIVATE SECTOR

The Commission concentrated on the language of work and the place of Francophones in the private sector in Quebec, and in the industrial metropolis of the province, for Montreal with its strong minority of Anglophones is, more than any other city, the meeting place of the two societies that make up Canada. The Commission singled out areas of industry which in modern society are growing more quickly in importance: the managerial and technical occupations in the larger manufacturing corporations.

The Commission also examined the situation in other regions of the country.

Chapter XII — Participation and Language Use in the Private Sector

The Commission conducted a detailed survey of 36 large corporations and a more limited survey of 358 smaller manufacturers with head offices or operations in Quebec and adjacent areas. These revealed that the higher the salary level, the lower the proportion of Francophones. In the large corporations, of those employees earning over \$5,000 a year, only 31 per cent were Francophones; 69 per cent were Anglophones. In salary brackets of \$12,000 and upwards, Francophones accounted for only 15 per cent of the employees, Anglophones 85 per cent.

The great majority of Francophone salaried personnel were working for Anglophone-owned corporations. Only 9 of the 36 surveyed (25%) were owned by Francophones: 6 Canadian and 3 foreign Francophones. In terms of salaried employees, these firms were far smaller, employing only 10 per cent of the 6,100 Francophones in the sample who earned more than \$5,000.

Outside Quebec, two participation patterns were discerned: in areas of Francophone concentration a large proportion of Francophones earned less than \$5,000, while in Anglophone areas the extremely rare Francophones were spread through the different wage and salary levels. In Quebec outside Montreal, by contrast, the few Anglophones were concentrated in the higher positions. In Montreal, the proportions were more nearly equal, though Anglophone predominance at the upper levels was clear.

Considering the place of the French language in the large corporations, the Commission found that about three out of four Francophones earning over \$5,000 a year were required to know English at work as against one out of ten Anglophones required to know French. Outside Quebec practically none of the few Francophones in the salaried positions had any real opportunity to work in their own language. At least 98% of their Anglophone colleagues worked exclusively in English.

In Quebec, outside Montreal, on the other hand 59% of the Anglophone salaried personnel were required to speak French. However, a knowledge of English was still demanded of the great majority of middle and upper level Francophones as well; over 90% of the positions in the middle range and 100% of those salaried positions over \$12,000 carried a bilingual requirement.

The linguistic situation of the Anglophone salary earner in Quebec thus bears little resemblance to the predicament of his Francophone counterpart outside Quebec, who has no choice but to work entirely in English.

All companies in Montreal — large and small, Francophone owned or otherwise — followed the same general pattern as elsewhere in Quebec: the higher the salary level, the more Francophones had to be bilingual, until, at the top, bilingualism was required of virtually all of them. The proportion of middle and upper level Anglophones faced with a similar requirement was incomparably smaller.

The Commissioners next looked at the language of communication with clientèle outside the firm. Most of the large corporations did their purchasing in English only: only 17% used French. Anglophones owned the vast majority

of manufacturing firms which either bought or supplied industrial goods. Thus these goods were both bought and sold in English only, even in Quebec. Manufacturers of consumer goods, on the other hand, used much more French in their sales, since owners and staffs were more often Francophones, and their markets were largely limited to Quebec.

The split between manufacturers of industrial goods and manufacturers of consumer goods is reflected in the language used within their respective sales organizations. Among the former, 27% of the marketing units in Quebec operated completely in English; among the latter, only 9% did so.

One influence changing their English unilingualism is the greater care now being taken by firms to deal with the Quebec government in the French language. Social pressures may also have impelled the firms to present a more "French" image to the Quebec community and to their shareholders. Almost two-thirds of the large corporations published their annual reports in both English and French. Most of those publishing in English only were U.S.-owned.

The predominance of unilingual Anglophones at the "top" produces arbitrary pressures for the use of English throughout the firms, beyond the admitted exigencies of operating in the North American business environment. Many units at the middle and upper levels in these firms could easily employ French as the language of daily work, were it not for the necessity of communicating with officers and units that understand only English. The Commission finds this situation highly unjust.

Quebec outside Montreal

1058. However, French was widely used among the employees earning less than \$5,000; most spoke only French at work, and relatively few were bilingual. Also, compared with the rest of Canada, a much higher proportion of employees in this region who earned \$5,000 or more were Francophones. Twice the proportion of work areas operated in French at this level outside Montreal as in the Montreal area. More Anglophones earning \$5,000 or more—59 per cent of them—than in any other region were required to be able to speak French.

Language use in Quebec outside Montreal

1059. Yet English is still used extensively among those earning \$5,000 or more. Except for the two lowest salary brackets in that range, well over 96 per cent of the Francophones occupied posts for which one requirement was a knowledge of English. Though the Anglophone salaried employees in this region were as a group the most bilingual of any in Canada, some 41 per cent of them were still not required to use French on the job.

1060. Nonetheless, there was a high incidence of bilingualism in this region. It is not surprising to find that the proportion of Anglophones earning more than \$5,000 who must function bilingually was between three and four times as high as anywhere else, even Montreal; but it was less expected that the same proportion of Francophones as in Montreal functioned bilingually. Finally, 70 per cent of the work units operated in both languages, compared with 54 per cent in the metropolis.

Montreal metropolitan area — large corporations

1063. High-salaried employees in the manufacturing industry in Montreal worked in English to a great extent. Over 60 per cent of all those earning \$5,000 or more in our sample were Anglophones, and only 14 per cent of these people were required to speak French in their jobs. Among the Francophones, 78 per cent had to be able to speak English. Moreover, 36 per cent of the work units in Montreal functioned in English alone — more than three times the proportion in Quebec outside Montreal and more than three times the percentage functioning in French alone in Montreal.

Chapter XIII — Barriers to Equal Partnership in Business

The relative absence of Francophones and their language from the middle and upper levels of Quebec industry is partly due to the shortage of Francophones possessing the education required for such positions. The supply has been further reduced because Francophones have tended to emphasize the arts and social sciences, while Anglophones take degrees in science, engineering and commerce. Also Francophones, much more than Anglophones, tend to set up their own small businesses, enter provincial or municipal public service, the clergy or liberal professions.

Because of the predominance of Anglophone managers and professionals, the large corporations have maintained contact with English-language universities. This has helped these universities to keep their curricula aligned to the changing needs of industry.

The belief is, however, that Francophones have chosen in their education and occupations to avoid corporate industry partly because they are convinced it is largely closed to them. Actual employment opportunities will increase the number of qualified people available.

Many corporations have been making strenuous efforts to recruit Francophones but these do not seem to be paying off. The Commission found that 75 per cent of commerce and engineering graduates were being hired from English-language universities. The proportion of Francophones recruited recently fell below the proportion already on staff.

Formal training programmes devote much attention to Francophones. However, courses for salaried employees generally were given in English, while French is the language of instruction for skilled and semi-skilled wage earners. Much valuable training comes through friendly association with more experienced colleagues. Here the Anglophones benefit greatly from the larger proportion of their language group in the higher ranks.

The reluctance to move to plants and offices outside Quebec is another hindrance to Francophone advancement. A reduced opportunity to work in French, family considerations and the education of their children are the basic reasons for this attitude. Anglophones are much more mobile.

Anglophones necessarily enjoy a built-in advantage over Francophones where English is the language of work, training and career development for both. Francophones working in their second language cannot be fairly compared with Anglophones working in their first.

Chapter XIV – Some Examples of Linguistic Policies in Business

The Commission examined the new and dynamic forces in Quebec which, over the past ten years, have given Francophones a deeper sense of their own identity. These new forces are already increasing and strengthening the role of Francophones and the French language in some large industrial enterprises. The provincial civil service has been modernized, the education system has been transformed and has the first priority in public expenditure and economic development has received a new emphasis.

The enterprises studied in detail were: Hydro-Québec, Marine Industries, the CNR, and Alcan. The four corporations examined all illustrate in varying degree that the French language can be a viable and efficient language of work in the North American business world. At Hydro-Québec, French has become the language of work of more than 95 per cent of all personnel, including top management and technical staff. At Marine Industries, French is the principal language of administration, and either English or French becomes the language of production depending on the language of the customer. The Commission found that English is still the dominant language of work at the CNR's Montreal head office and elsewhere in its higher echelons. However, through a series of explicit directives, the CNR has attacked the problem of bilingualism and biculturalism directly and on several fronts. Alcan sells the bulk of its production abroad and this accounts for the predominance of English at head office. Anglophone managers are heavily in the majority, but a higher proportion are bilingual than in most other corporations. Alcan does not hesitate to hire unilingual Anglophone professional technical and managerial staff, but it also hires unilingual Francophone administrative personnel, particularly at the plant level. In this respect equal partnership between Anglophones and Francophones comes close to being realized.

The Commission noted that the federal government and its agencies, including the CNR, deal with Marine Industries in English, and the federal government invariably deals with Alcan in English.

Chapter XV – Equal Partnership in the Private Sector

There should be a new public conception of the responsibilities of the government and private enterprise in providing equal opportunity. The Commission therefore recommends that in the private sector in Quebec, governments and industry adopt the objective that French become the principal language of work at all levels. In pursuit of this general objective, the majority of work units in the main work institutions of the province should become French-language units. In the firms involved, where English has hitherto been the language of work in management and senior positions, such positions will henceforth require bilingual incumbents. Most smaller or specialized firms should also use French as their language of work, although in some of these firms the language of work will remain English. For its activities and opera-

tions outside the province the language of work should remain the choice of the enterprise (recommendation 42). The Commission recommends that, throughout Canada, the Canadian head offices of firms with extensive markets or facilities inside Quebec develop appropriate bilingual capacities, including French-language units and bilingual senior executives (recommendation 43).

To effect change in this direction requires the collaboration of government, industry, labour and the universities. Consequently, the commissioners recommend that the government of Quebec establish a task force to consist of representatives of government, industry, the universities, and the major labour unions in order to launch discussions with the major companies on their current state of bilingualism and biculturalism and on the means of developing institutional bilingualism more fully. The task force would design an overall plan for establishing French as the principal language of work in Quebec within a specific period of time. It should also discuss with the federal government and the governments of New Brunswick and Ontario, areas of potential co-operation in implementing the plan. Finally it should recommend to the provincial government permanent machinery of co-ordination necessary to achieve this goal (recommendation 44).

In the Commission's view, it is also important that analogous goals be set in Ontario and New Brunswick to take account of situations in those two provinces. It therefore recommends that the government of New Brunswick establish a task force charged with suggesting steps to be taken in education, in the provincial public service, and in the private sector so that French, like English, can also become a language of work (recommendation 45). The government of Ontario should establish a similar group with a view to ensuring the progressive introduction of French as a language of work in bilingual districts (recommendation 46).

The Commission points out that, in the specific industries involved, the application of the general policy objectives will differ in various circumstances. In co-operation with the task force, each firm operating in Quebec will have to work out a plan tailored to its own circumstances. The Commission recommends that the firms at issue in recommendations 42 and 43 make an explicit policy commitment to establish institutional bilingualism in their operations. More specifically, they should designate certain units within their head offices, their operations in Quebec and in bilingual districts, as future French-language units. They should also designate those executive and senior positions that will require bilingual incumbents. (recommendation 47).

The magnitude of this target requires phased planning and effective management; the changes should be progressively introduced, over defined periods of time, with the aid of professional management and development programmes.

It is both a goal and a necessary condition for the success of the programme that Francophones enter managerial, professional and technical jobs. To remove some of the existing barriers to entry requires new procedures and techniques in recruitment, employee training, job transfers and promotions, and finally language training.

In the past, a most important factor restricting entry has been the prac-

tice of hiring only those Francophones who are able to work in English, while no comparable ability in French was required of Anglophones. With the creation of French-language units, many more jobs will be open to unilingual Francophones and the Commission therefore recommends that these firms should also designate a substantial number of professional, technical and managerial positions as French-language posts (recommendation 48). However this policy will not alone remove the long-standing apprehension of Francophones towards business. Business firms should therefore make every effort to interest Francophone students in business careers, by providing full information on career opportunities to the appropriate officials in French-language educational institutions and by sending recruiting teams to these institutions both within and outside Quebec (recommendation 49).

If Francophone employees are to have opportunities to pursue careers up to the top levels, the firms must make their staff training and development programmes fully available in French (recommendation 50). Specialized training outside the companies must be as accessible to Francophone employees as to Anglophones. Thus, where internal training programmes are not available in French, the companies concerned should attempt to have them established in co-operation with the French-language institutions of higher education in Canada and elsewhere (recommendation 51).

Geographic mobility in this era of national and multi-national corporations is more and more an essential feature of promotion and career development. For the Francophone, a move from a French-speaking community to a linguistically and culturally strange community poses special problems, particularly that of French-language schooling. The implementation of recommendations made in Books I and II would do much to reduce the difficulties, but the companies themselves can also take action to equalize the opportunities for job transfers for Francophones (recommendation 52).

Unless given equal access to training and development, conditions of job transfer and the chance to work in his own language, the Francophone will not have equal opportunity for promotion. Promotion proceedings themselves require improved standards. Thus the Commission recommends that all material relevant to the promotion process and the preparation for it be made fully available in French (recommendation 53). In the same vein, all Francophone candidates should have the option of expressing themselves in their own language in all oral and written examinations and interviews. Examiners should also take into account the difficulties that candidates may have had to face previously as a result of working in a second language (recommendation 54).

While many positions, up to and including the highest levels, will allow an employee to work in French, there should be a bilingual requirement on all senior management and executive positions. In such positions the level of linguistic competence should be clearly defined and the candidates tested accordingly (recommendation 55). However, bilingualism should not be a factor in promotion to positions not so designated.

The foregoing recommendations underline the urgent need for more and better language-training programmes and translation services. Until Canada's educational institutions can provide personnel with adequate lan-

guage skills, the employers themselves will have to conduct or subsidize language-training courses as some large corporations now do. They may also have to give French-language improvement courses to Francophone employees who have been so long conditioned to working in English that their own language has suffered.

The federal government, through its broad economic policies and the services it provides, can exert a great influence on the business community. Several of its departments and agencies that deal directly with industry can powerfully influence language patterns by giving French an equal place with English in their routine services and in other dealings such as contracts, specifications, and labour relations (recommendation 56). In addition, the federal government's efforts to improve translation, language training and the French language itself within the Public Service, could aid many firms in the transformation. As a matter of policy, federal agencies should make all pertinent data available to private firms and in some cases share facilities and personnel (recommendation 57).

Chapter XVI – Towards Equal Partnership in the Work World

The Commission believes that its recommendations should result in greater Francophone participation in the major work institutions and the increasing development of French as a language of administration, science and commerce. But the recommendations must be reinforced by a variety of efforts from within the French-speaking community, aimed at providing Francophones with strong and dynamic economic and social institutions of their own.

The Commissioners discuss three main types of policies: those concerned with raising the qualifications of the work force; those aimed at stimulating economic growth; and those designed to combat social and economic disparities, particularly in large urban areas. Education must continue to have a high priority, closer relationships between governments, French-language universities and the business world must be encouraged with a view to strengthening managerial and entrepreneurial skills among Francophones. Efforts should be made to attract and integrate many more immigrants into Francophone society. Recommendations concerning the language of work will be an element in modifying immigration policies.

The Commission suggests a special federal programme similar to ARDA and ADA for the development of Francophone industry. Attention should be given to making sure that all federal planning and programmes are equally effective for Francophones and Anglophones.

The Commissioners feel that Canadian development and ultimate success depend to a large extent on the active and equal participation of Francophone and Anglophone Canadians in the work world and the economy as a whole.

Recommendations

1. We recommend that the federal government adopt the French language unit as a basic organizational and management principle, and that it therefore provide for the creation and development, in all federal departments, Crown corporations, and other agencies, of organizational units in which French would be the language of work; these units would be established in a variety of locations and would be of different sizes and functions. (§ 766.)
2. We recommend a) that in each federal department, Crown corporation, and other agency there be established French-language units (regional, headquarters, and/or cluster types) which correspond to existing units in their functions and organizational arrangements; b) that service units be reorganized into Anglophone and Francophone sections or in other appropriate ways to provide the normal range of services in both English and French; and c) that, within the larger regional French-language units, provision be made where necessary for the establishment of English-language units organized on the same pattern as the French-language units. (§ 787.)
3. We recommend that the appointments to the posts of deputy minister, associate deputy minister, assistant deputy minister, and equivalent positions in Crown corporations and other federal agencies be administered so as to ensure effectively balanced participation of Anglophones and Francophones at these levels. (§ 789.)
4. We recommend that on all federal planning and advisory bodies, including task forces, there be effectively balanced participation by Anglophones and Francophones. (§ 792.)
5. We recommend a) the use of French in written and oral communications from the French-language units to other units in the Public Service; and b) the use of either language in the written and oral communications originating from within the Public Service and addressed to the French-language units. (§ 795.)
6. We recommend a) that within two years all notices, directives, forms, and other formal written information and instructions (except manuals) used within federal departments, Crown corporations, and other agencies be made available in both languages and that, effective immediately, new documents of this kind be issued simultaneously in French and English; b) that within five years all manuals now in use be translated into French and that, beginning immediately, all new manuals be issued simultaneously in both languages; and c) that the order of priority for the translation of such documents be determined in accordance with the needs of the French-language units. (§ 800.)
7. We recommend the immediate amendment of the Public Service Employment Act and its Regulations, of collective bargaining agreements between the federal administration and its employees, and of similar laws, regulations, and agreements affecting the Crown corporations and other federal agencies, to require that communications in the general area of employee-employer relations take place in either English or French, according to the choice of the employee. (§ 802.)
8. We recommend that all positions throughout the federal departments, Crown corporations, and other agencies be classified as to language require-

ments, and that these requirements be specifically taken into account in the determination of remuneration. (§ 907.)

9. We recommend that the Language Training Directorate adapt the teaching of French and English to the needs of the French-language and English-language units. (§ 809.)

10. We recommend that language training for federal public servants increasingly emphasize receptive knowledge. (§ 810.)

11. We recommend that the Language Training Directorate accelerate, at all levels of instruction, the development of courses using vocabulary appropriate to the work of Canadian public servants. (§ 812.)

12. We recommend a) that the Public Service Commission's Language Training Directorate establish, as a matter of priority, courses to improve the French used by the federal administration; and b) that these courses be made available primarily to those Francophones and fully bilingual Anglophones who have assumed or intend to assume positions within a French-language unit, or positions which require regular communications with Francophones. (§ 813.)

13. We recommend that immediate and urgent attention be given to the preparation of a bilingual glossary of terminology appropriate to work in the Public Service. (§ 814.)

14. We recommend a) that the practice, current in many federal government departments, of translating as a matter of routine all letters and documents written in French cease immediately; b) that the federal government increase its support of translation courses at universities; and c) that the programme of financial aid for students of translation be accelerated and expanded (§ 815.)

15. We recommend that the practice of original drafting in French be encouraged and that there be an end to the federal administration's current practice of originating almost all texts in English and subsequently translating them into French. (§ 817.)

16. We recommend that specific discussions among university, federal, and provincial representatives be initiated for the purpose of expanding programmes for teaching and research in public administration. (§ 821.)

17. We recommend that the federal government's recent efforts to recruit qualified people from France and other French-speaking countries be both intensified and expanded. (§ 823.)

18. We recommend that the actual process of recruiting for federal departments, Crown corporations, and other agencies involve more direct contact between senior public servants and placement officers, faculty, and students in French-language universities. (§ 825.)

19. We recommend a) that the process of testing and selecting candidates for federal departments, Crown corporations, and other agencies take into account the differing linguistic and cultural attributes of Francophone and Anglophone applicants; and b) that interviews and examinations related to recruiting, evaluation, and promotion of Francophones be conducted in

French by public servants fluent in French, unless the candidate or employee opts for English. (§ 826.)

20. We recommend a) that the practices of staff rotation in the Public Service be extended to include the movement of personnel with the requisite language skills from one language environment to the other; and b) that all Public Service training and development programmes provide for the same opportunities in French as in English. (§ 829.)

21. We recommend that a system of educational allowances be introduced to help defray the costs of elementary and secondary education for the children of Francophone or Anglophone public servants who accept posts in places within Canada where adequate educational facilities in their own language are not available. (§ 830.)

22. We recommend the creation of a Public Service Language Authority. This new body will be responsible for: a) planning, implementing, and maintaining institutional bilingualism; b) acting as a guide for the government as a whole and giving encouragement to the individual components of the Public Service, including departments, Crown corporations, and other agencies; c) co-ordinating, aiding, and overseeing the activities of departmental language bureaux; d) defining general translation policy; and e) undertaking continuing research into the programme of institutional bilingualism and evaluating the results of the programme. (§ 835.)

23. We recommend that within each federal department, Crown corporation, or other agency, a language Bureau, reporting directly to the deputy minister or his equivalent, be created and given the responsibility for planning, implementing, and maintaining a system of institutional bilingualism and for performing within the department the functions assigned to the Public Service Language Authority. (§ 839.)

24. We recommend that the jurisdiction of the Commissioner of Official Languages be interpreted as including the language rights of public servants. (§ 842.)

25. We recommend that the National Defence Act be amended so as to recognize officially the equality of the two languages, and to establish a system of procedures which would guarantee the application of ensuing language rights. (§ 974.)

42. We recommend that in the private sector in Quebec, governments and industry adopt the objective that French become the principal language of work at all levels, and that in pursuit of this objective the following principles be accepted: a) that French be the principal language of work in the major work institutions of the province; b) that, consequently, the majority of work units in such firms that until now have used English as the principal language of work in middle and upper levels become French-language units; and that such firms designate all management and senior positions as posts that require bilingual incumbents; c) that the majority of smaller or specialized firms should use French as their language of work, but that there should be a place for firms where the language of work is English, as there should be a place anywhere in Canada for such firms where the language of work is French; and d) that the main language of work in activities related to operations outside the province remain the choice of the enterprise. (§ 1306.)

43. We recommend that in the private sector throughout Canada, the Canadian head offices of firms with extensive markets or facilities inside Quebec develop appropriate bilingual capacities, including French-language units and bilingual senior executives. (§ 1307.)

44. We recommend that the government of Quebec establish a task force to consist of representatives of government, industry, the universities, and the major labour unions with the following general terms of reference; a) to launch discussions with the major companies in the province concerning the current state of bilingualism and biculturalism in their organizations and the means of developing institutional bilingualism more fully; b) to design an overall plan for establishing French as the principal language of work in Quebec and to set a timetable for this process; c) to initiate discussions with the federal government and with the governments of New Brunswick and Ontario, to discover areas of potential co-operation in implementing the plan; and d) to make recommendations to the provincial government for the achievement of the goal and for the establishment of permanent machinery of co-ordination. (§ 1310.)

45. We recommend that the government of New Brunswick establish a task force charged with suggesting steps to be taken in education, in the provincial public service, and in the private sector so that French can become a language of work like English, bearing in mind the economic and social conditions in the province. (§ 1316.)

46. We recommend that the government of Ontario establish a task force charged with preparing a programme of action with the objective of ensuring the progressive introduction of French as a language of work in enterprises in bilingual districts, on the basis of a co-operative and concerted effort by government and industry. (§ 1322.)

47. We recommend that the firms at issue in Recommendations 42 and 43 make an explicit policy commitment to establish institutional bilingualism in their operations; and that they immediately designate certain units within their head offices and their operations in Quebec, and in bilingual districts, as future French-language units and designate those executive and senior positions that in the near future will require bilingual incumbents. (§ 1323.)

48. We recommend that, immediately after designating French-language units in their organizations, the firms also designate a substantial number of professional, technical, and managerial positions as French-language posts. (§ 1331.)

49. We recommend that the firms make every effort to interest Franco-phone students in business careers, by providing full information on career opportunities to the appropriate officials in French-language educational institutions and by sending recruiting teams to these institutions both within and outside Quebec. (§ 1333.)

50. We recommend that the firms make their internal training programmes fully available in the French language for their Francophone employees. (§ 1336.)

51. We recommend that, where internal training programmes are presently unavailable in French, the firms consult with French-language institutions of

higher education in Canada and elsewhere about the possibilities of providing the needed programmes. (§ 1337.)

52. We recommend that the firms seek to equalize the opportunities for job transfers for their Francophone employees, while at the same time taking steps to minimize the difficulties that these transfers entail. (§ 1341.)

53. We recommend that all material relevant to the promotion process and the preparation for it be made fully available in French. (§ 1343.)

54. We recommend that all Francophone candidates have the option of expressing themselves in their own language in all oral and written examinations and interviews, and that the examiners take into account the difficulties that the candidate may have had to face during his previous work experience as a result of the obligation to work in a second language. (§ 1344.)

55. We recommend that where firms designate positions as bilingual posts they take steps to ensure that the required level of competence in French and English is clearly defined and that they use this factor as a criterion in promotions to these positions. (§ 1345.)

56. We recommend that all information relevant to federal government contracts and other services to private enterprise, including technical specifications and documents, be made available simultaneously in French and English, and that in all official relations among federal government personnel, business firms, and unions, appropriate action be taken to ensure that the French language is fully used in the appropriate circumstances. (§ 1355.)

57. We recommend that, as a matter of policy, the federal agencies concerned make available to private firms all the data arising from developments in translation services, bilingual lexicons, and language training that may be of assistance to the firms in their transformation process. (§ 1356.)

One of the Commissioners, F. R. Scott, declared himself in partial disagreement with Recommendation 42.

THE CANADIAN ASSOCIATION FOR ADULT EDUCATION

Corbett House

21-23 Sultan Street, Toronto 181

CAI T871
-73 b23

Informations

février 1972

A la demande du Conseil des ministres, un comité interministériel d'information sur les unités de langue française a été créé à la suite de la désignation de ces unités. Dans une série de bulletins, dont voici le premier, le comité vous fera part d'informations susceptibles de vous intéresser et abordera les questions que vous voudrez bien lui adresser.

Vous participez maintenant avec quelque 30,000 fonctionnaires à la mise à l'essai des unités de langue française. Ce bulletin se veut donc un lien entre le personnel de toutes les unités de langue française, dispersées dans divers ministères et de nombreuses localités.

Un peu d'histoire . . .

Dès 1963, le gouvernement charge la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme d'étudier les moyens d'établir l'égalité des deux langues officielles au Canada. L'une des principales conclusions de la Commission, c'est que le français doit prendre une place beaucoup plus grande dans le travail interne de la Fonction publique fédérale pour que les francophones ne soient pas obligés d'utiliser l'anglais, souvent à l'exclusion de leur propre langue, dès qu'ils franchissent le seuil de leur bureau. Pour atteindre cet objectif dans la Fonction publique, le gouvernement a décidé d'intégrer dans l'administration existante, des services qui travailleraient entièrement ou principalement en français, c'est-à-dire des unités de langue française.

Avant de désigner les ULF, le Conseil des ministres a donc invité chaque ministère à mener sa propre étude et à proposer les services qu'il estimait pouvoir fonctionner en français. Quarante ministères et organismes ont donc proposé 457 unités dont l'effectif varie considérablement, d'unité en unité et de ministère en ministère. Il y en a une centaine au niveau des sièges centraux d'Ottawa, d'autres dans des provinces autres que le Québec, et quelques-unes à l'étranger. Comme de raison, c'est au Québec même que se trouve le gros des unités, soit plus de 300. Bon nombre de ces unités utilisaient déjà, à des degrés divers, le français au cours de leur travail; pour elles, le changement consiste surtout à renforcer et à étendre cet état de fait.

Les principales étapes

Le Conseil des ministres a désigné en juillet dernier un groupe de travail qui doit assurer la mise en oeuvre de ce programme. Dans le but de sensibiliser les dirigeants des ministères et organismes, et de leur proposer des mesures à prendre pour que les ULF puissent fonctionner dans des conditions valables, ce groupe a organisé des séances de travail avec les directeurs de personnel et les directeurs généraux d'administration des ministères et organismes qui ont des ULF. D'autres

séances ont groupé les responsables de certaines ULF pour répondre à leurs questions, leur exposer le régime linguistique et prévoir les problèmes qui risquent de surgir.

Une période de rodage de trois mois a précédé la mise en oeuvre des ULF et leur intégration dans les structures de la Fonction publique. Au cours de la période d'essai qui durera au moins un an, on procédera à plusieurs prélèvements de données préalables à l'évaluation du programme.

Un premier prélèvement a déjà été fait dans le but de cerner de plus près la situation des ULF telle qu'elle était durant la période de rodage. Le groupe de travail est en train de dépouiller les données ainsi recueillies. Les prélèvements subséquents permettront au groupe de travail de déterminer, de concert avec les ministères et les ULF mêmes, dans quelle mesure les objectifs auront été atteints. On dressera enfin le bilan et le Cabinet fédéral pourra alors établir dans quelle mesure et dans quelles conditions le principe des unités de langue française pourrait s'intégrer désormais au système d'administration de la Fonction publique fédérale.

Quelques modalités

Les unités de langue française se définissent principalement par leur régime linguistique, c'est-à-dire par le fait qu'elles utilisent le français comme principale langue de travail à l'intérieur de la Fonction publique et des organismes connexes, notamment avec les éléments avec lesquels les ULF font le plus souvent affaire. Bien sûr, les unités de langue française continueront conformément à la loi des langues officielles de servir leur public anglophone en anglais tout comme les autres éléments de la Fonction publique doivent servir leur public francophone en français. Ce régime linguistique entraîne un certain nombre de conséquences en matière d'exigences linguistiques des postes et du personnel qui les occupe.

Les fonctionnaires des unités de langue française doivent en premier lieu comprendre et parler couramment le français. L'on s'attachera d'ailleurs à désigner, à l'intérieur des ULF, le plus possible de postes où le français est la seule langue exigée. Ceci est relativement facile dans la province de Québec, mais pour les unités situées ailleurs au Canada, l'on exigera pour une proportion plus élevée de postes, une certaine connaissance de la langue anglaise. La connaissance de l'anglais que l'on exigera, en plus du français, variera selon les besoins réels du poste: c'est-à-dire, pour certains postes il suffira d'exiger la capacité de lire l'anglais, dans d'autres, il en faudra une connaissance plus complète, mais dans tous les cas l'exigence de l'anglais devra se limiter au strict minimum compatible avec les exigences du rendement.

Le régime linguistique prévoit que les services auxiliaires, tels les directions de personnel, les services administratifs et financiers, les bibliothèques, serviront les ULF en français. Il s'ensuit que les services

auxiliaires, notamment ceux d'Ottawa, auront besoin d'augmenter leur capacité en langue française. Il appartiendra, notamment aux services de dotation, de recruter pour les ULF des candidats qui connaissent bien le français, ce qui implique que les agents de dotation eux-mêmes doivent maîtriser cette langue, afin d'assurer aux francophones l'égalité des chances au moment de la sélection. Ceci n'empêche évidemment pas les ULF d'être ouvertes aux anglophones qui connaissent suffisamment le français pour travailler dans cette langue tout comme les autres unités restent accessibles aux francophones.

Cours de langue seconde

Le fait de travailler principalement en français n'empêchera pas les francophones des ULF de maintenir leur connaissance de l'anglais ou d'apprendre cette langue. Les ULF recevront de la part de certains services fédéraux des communications en anglais; de plus, bon nombre d'entre elles ont un public anglophone à servir en anglais. Ces francophones continueront d'avoir accès aux cours d'anglais de la Commission de la Fonction publique sur un pied d'égalité avec les anglophones qui bénéficient de cours de français. Par ailleurs, les fonctionnaires anglophones des ULF ou travaillant en relation avec elles peuvent s'inscrire en priorité aux cours de français.

Formation professionnelle

Il est important que les fonctionnaires francophones, notamment ceux des ULF, puissent suivre des cours de formation professionnelle dispensés en français, de même que les autres fonctionnaires bénéficient de cours en anglais. Chaque ministère a été invité à dresser un inventaire des besoins prévisibles des ULF en matière de cours et le soumettre au Bureau de la formation et du perfectionnement de la Commission de la Fonction publique. Ce dernier pourra aider les ministères à organiser des programmes de cours, ou en organiser lui-même, ou encore, avoir recours à des contrats extérieurs si besoin est. Ajoutons ici que les nouvelles possibilités de formation professionnelle en langue française feront l'objet d'un prochain bulletin.

Instruments de travail

Pour que les unités de langue française donnent leur plein rendement, elles doivent pouvoir travailler à partir de documents rédigés en français. En principe, tous les manuels, formulaires, directives et circulaires nouveaux sont émis simultanément dans les deux langues, mais il reste encore un énorme travail de traduction et d'adaptation des documents de travail existants. C'est pourquoi certaines unités seront appelées pendant un certain temps encore à utiliser des documents en langue anglaise. Elles peuvent alors demander à leur ministère de mettre à leur disposition des glossaires spécialisés et les dictionnaires dont elles

ont besoin. Elles pourront également faire appel, par écrit ou par téléphone, au Centre de terminologie du Secrétariat d'État qui dispose d'un éventail considérable de mots et d'expressions, spécialisés ou non, pour faciliter la rédaction en français.

De plus le Bureau des langues a mis à la disposition de tous les ministères une série de cahiers de rédaction administrative en français. Ces cahiers aideront les fonctionnaires à rédiger dans un français précis et correct les principaux documents administratifs tels que lettres, notes de service, instructions et rapports. Chaque fonctionnaire qui en éprouve le besoin pourra obtenir la collection complète de ces cahiers en la demandant à la direction de personnel ou au conseiller en bilinguisme de son ministère ou organisme.

Les objectifs

Le premier objectif de l'implantation des ULF est de faire du français une langue de travail au sein de la Fonction publique au même titre que l'anglais. D'où un deuxième objectif; du fait de travailler en français, les unités de langue française permettent l'accès et la participation des francophones, et notamment de francophones unilingues, sur un plus grand pied d'égalité avec les anglophones à la Fonction publique fédérale.

Du même coup, les ULF permettront aux francophones de mieux exprimer leurs qualités professionnelles dans l'exercice de leurs fonctions et par là même d'augmenter leurs chances d'avancement au sein de la Fonction publique.

Une expérience sans précédent

La mise en route des ULF constitue sans l'ombre d'un doute une nouvelle étape dans l'application de la politique de bilinguisme du gouvernement fédéral. Vous êtes à même de vivre une expérience par laquelle le français pourra déborder la salle de classe et le bureau de traduction pour s'implanter dans les structures mêmes de l'administration fédérale comme langue de travail de tous les jours.

Dites-nous ce que vous voulez savoir!

Le Comité a essayé dans ce premier bulletin de vous donner quelques informations générales sur les unités de langue française. Ce bulletin sera dans une large mesure ce que vous voudrez bien qu'il soit. Il y a certainement des points sur lesquels vous aimeriez recevoir plus de précisions, des questions auxquelles vous attendez des réponses plus complètes. Qu'à cela ne tienne, écrivez-nous à l'adresse suivante:

Bulletin des unités de langue française
110, rue Argyle
OTTAWA, (Ontario)
K2P 1B4



Conseil
du Trésor

Treasury
Board

Informations

CA1 TB 71
-73 1023
mars 1972

AU SERVICE DES UNITÉS DE LANGUE FRANÇAISE: le Centre de terminologie

Le Bureau des traductions du gouvernement fédéral comprend une division appelée "Centre de terminologie". Il s'agit essentiellement d'un service de recherche et d'information linguistique. Sa fonction "recherche" consiste à rassembler les termes de domaines lexicaux donnés et à recueillir les nouveautés linguistiques. Quant à sa fonction "information", elle consiste à diffuser les résultats de ses travaux et à renseigner au jour le jour ceux qui y ont recours. Etabli à l'origine pour répondre aux seuls besoins des traducteurs, le Centre prend à l'heure actuelle une expansion qui lui permettra de rayonner dans toute la Fonction publique et même à l'extérieur.

Avec la mise sur pied des unités de langue française, le français a fait un pas en avant en tant que langue de travail dans la Fonction publique. Il est compréhensible que les fonctionnaires d'expression française qui ont dû travailler entièrement ou principalement en anglais depuis de nombreuses années éprouvent le besoin d'astiquer quelque peu leur français, notamment l'écrit. Du fait de travailler principalement en français, les ULF leur en fournissent l'occasion, car une langue s'assainit d'abord à l'usage. Outre le recyclage personnel auquel ils peuvent s'astreindre pour maîtriser davantage la langue française, ils peuvent aussi s'adresser en toute confiance au Centre de terminologie, qui est en mesure de les dépanner lorsqu'ils sont en mal de trouver le mot juste ou la tournure la plus élégante ou la plus précise en français. L'adresse du Centre:

Centre de terminologie
Bureau des traductions
Secrétariat d'Etat
Immeuble Blackburn
85, rue Sparks
Ottawa, Ontario
K1A 0N5

Les services que le Centre de terminologie peut rendre aux unités de langue française se présentent sous les trois formes suivantes:

- 1 — documentation
- 2 — publications
- 3 — renseignements

1 — **La documentation** du Centre se compose en gros d'une bibliothèque et d'un fichier central.

a — La bibliothèque comprend environ 3,000 dictionnaires unilingues, bilingues et multilingues, ainsi que des ouvrages didactiques et encyclopédiques. On peut y trouver des volumes portant sur un très grand nombre de disciplines, depuis l'occultisme jusqu'à la boucherie,

pour prendre des exemples frappants et contrastants, mais aussi et surtout sur des domaines plus courants, tels que l'informatique, la gestion, la construction ou les techniques en général.

Le Centre est également abonné à un certain nombre de revues, qui lui permettent de se tenir à la pointe de l'actualité linguistique. Outre des revues d'ordre purement linguistique, comme *Vie et language* et *Langue et administration*, le Centre reçoit aussi des revues spécialisées, telles que *Entreprise* et *L'Usine nouvelle*, ou encore des publications d'ordre général, telles que le *Time Magazine* et le journal *Le Monde*, de Paris. Toutes ces publications sont minutieusement dépouillées et les termes recueillis sont versés au fichier central.

b — Ce fichier constitue le deuxième pilier de la documentation du Centre. Il contient quelque 125,000 fiches, fruit des travaux de dépouillement accomplis depuis plusieurs années. Les trouvailles qu'on peut y faire sont parfois étonnantes, et il s'agit d'un précieux outil de consultation qui vient compléter les ouvrages imprimés.

2 — **Publications.** Le Centre de terminologie est aussi en mesure de rendre service par ses publications. Ses principales réalisations à cet égard sont les bulletins de terminologie (lexiques, vocabulaires, glossaires) qu'il publie à un rythme plus ou moins régulier depuis plusieurs années. Les numéros les plus anciens sont en général épuisés, mais beaucoup d'entre eux sont petit à petit réédités, concurremment avec les nouveaux bulletins. Mentionnons, à titre d'exemple, un bulletin sur le vocabulaire des relations de travail dans la Fonction publique (BT-130), un autre sur les équivalents du mot capital et de ses conjugués (BT-121) et une liste d'ouvrages pouvant servir à quiconque est appelé à parler et à écrire en français (BT-125). Voici d'ailleurs une liste partielle des derniers bulletins de terminologie publiés.

BT — 130	Les relations de travail dans la Fonction publique (17 pages)
BT — 131	Dictionnaire quadrilingue d'abréviations techniques (2 fascicules — 400 pages)
BT — 132	Télégraphie et téléphonie (2 fascicules — 330 pages)
BT — 134	L'incendie (30 pages)
BT — 135	Les supermarchés (24 pages)
BT — 137	Le hockey (63 pages)
BT — 138	L'astronautique (140 pages)
BT — 140	L'enregistrement magnétique (14 pages)
BT — 141	Lexique d'art et d'archéologie (1116 pages)
BT — 142	Affaires étrangères et diplomatie (189 pages)
BT — 143	Le matériel de classement (19 pages)

Parmi les bulletins en chantier, signalons des vocabulaires des peintures et vernis, de la pollution, des machines-outils et du matériel de manutention. Un vocabulaire général, oeuvre du regretté Hector Carbonneau, vient d'être réédité. Cet ouvrage est un complément très utile aux dictionnaires bilingues courants puisqu'il s'adresse surtout aux Canadiens. Les bulletins de terminologie sont à la dispo-

sition, en particulier, des traducteurs et des rédacteurs fédéraux. Ces fonctionnaires peuvent les obtenir gratuitement en s'adressant directement au Centre.

Le Centre de terminologie publie également un mensuel de quatre pages intitulé *L'Actualité terminologique*, qu'on peut se procurer à tout comptoir d'Information Canada. À l'avant-garde dans son domaine, cette publication est destinée non seulement aux spécialistes mais aussi au grand public. On trouve dans chaque numéro quelques articles sur des problèmes linguistiques généraux et particuliers, ainsi qu'une liste d'équivalents qu'on ne rencontre pas habituellement dans les dictionnaires. Par exemple, le numéro de novembre 1971 traite de la traduction des mots anglais concept, rehabilitation et professional; il renferme aussi une fiche de famille sur les lunettes de protection et la liste habituelle d'équivalents.

3 — Renseignements. Le Centre de terminologie est enfin un service de renseignements. On peut y avoir recours par écrit (à l'adresse du Centre précédemment indiquée) ou, le plus souvent, par téléphone. Les numéros du réseau gouvernemental à composer sont 2-6088 et 2-3193 à Ottawa. On peut aussi s'y rendre en personne, pour consulter les ouvrages ou le fichier, ou encore un terminologue.

Le présent exposé ne serait pas complet si on ne parlait de la fonction de normalisation du Centre. Il y a normalisation de la terminologie française par le fait que les sources, auxquelles le Centre puise, s'inscrivent invariablement dans le champ lexical du français universel. Les termes et les expressions que le Centre propose à ceux qui le consultent ou qui lisent ses publications doivent être conformes au meilleur usage, sinon le service n'aurait plus sa raison d'être et faillirait à sa mission. Il ne faut donc pas s'étonner si le Centre propose, à l'occasion, certains termes qui vont à l'encontre d'habitudes, de clichés et surtout d'anglicismes incrustés dans le français de traduction dont les fonctionnaires canadiens ont dû trop souvent s'accommoder.

Signalons enfin que le Centre de terminologie a l'intention de se doter, dans les meilleurs délais de toutes les installations informatiques nécessaires pour assurer la collecte, le traitement, le stockage, la recherche et la diffusion par ordinateur de son information terminologique.

FAITS DIVERS

Les cahiers de rédaction administrative:

À la suite du premier bulletin, paru en février dernier, le Bureau des langues a reçu en trois semaines, environ 500 commandes de la collection complète des cahiers de rédaction administrative en français.

De plus, le comité interministériel a reçu diverses demandes de renseignements sur la marche à suivre pour se procurer ces cahiers. Vous pouvez adresser vos demandes à votre conseiller en bilinguisme, tel qu'indiqué dans notre premier bulletin, ou encore, au service d'achats de votre ministère ou organisme. Pour faciliter l'acheminement de vos commandes, il y aurait lieu de demander au conseiller

en bilinguisme ou au service d'achats de les transmettre à l'adresse suivante:

Bureau des langues de la Commission de la Fonction publique
Service du matériel (Pièce 211)
Tour "A", Place de Ville
Ottawa, Ontario
K1A 0M7

Nous énumérons ci-après les cahiers de la collection, ainsi que les prix unitaires:

Cahier 1	Introduction à la rédaction administrative	\$1.15
Cahier 2	Savoir transmettre un document	2.10
	Guide d'utilisation du cahier 2	1.35
Cahier 3	Savoir informer tome 1	3.40
	tome 2	3.15
Cahier 4	Savoir donner un ordre	1.30
Cahier 5	Savoir présenter une demande	1.20
	Annexes	
Lexique français et anglais		1.55

Vous pouvez obtenir ces cahiers gratuitement. Le prix sera ensuite imputé par le Bureau des langues au budget de votre ministère ou organisme.

Nous vous félicitons du souci de revalorisation de la langue française que révèle déjà l'intérêt que vous portez à ces cahiers. Nous sommes persuadés que le Centre de terminologie, qui fait l'objet de ce deuxième bulletin, est encore un instrument susceptible d'aider les fonctionnaires à travailler dans un français précis et authentique.

La formation professionnelle en gestion (suite)

Dans le bulletin "Informations" de février '72, nous avons prévu informer les unités de langue française sur les possibilités de formation professionnelle en français auxquelles pourraient accéder leurs fonctionnaires.

Le Centre d'information sur l'enseignement (CIE), qui fait partie du Bureau du perfectionnement et de la formation du personnel de la Commission de la Fonction publique, vient de publier à l'intention des unités de langue française une édition spéciale de son bulletin mensuel.

Nous vous encourageons fortement à prendre connaissance de ce bulletin et d'en discuter avec votre supérieur. Si vous n'avez pas déjà reçu copie de cette édition spéciale, veuillez en faire la demande au chef de votre unité. Pour obtenir des renseignements additionnels sur les cours offerts par le BPFP, vous pouvez vous adresser directement au Bureau du perfectionnement et de la formation du personnel de la Commission de la Fonction publique.



CA1 TB 71
-73 023

Informations

avril/mai 1972

LES UNITÉS DE LANGUE FRANÇAISE ET L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES SECONDES

Depuis la publication du bulletin "Informations" du mois de février dernier, le Comité interministériel d'information sur les unités de langue française a reçu un certain nombre de demandes de renseignements concernant les cours de langue seconde dispensés par le Bureau des langues de la Commission de la Fonction publique. Cette édition se veut donc une réponse générale à ces lettres.

Le Bureau des langues

Parmi les mécanismes de mise en application de la politique des langues officielles du gouvernement, l'un des plus importants est la Commission de la Fonction publique dont les responsabilités découlent de la Loi et des Règlements sur l'emploi dans la Fonction publique, et de l'article 40 (4) de la loi sur les langues officielles; elles concernent surtout l'affectation de personnel et la mise en oeuvre de programmes de formation. Dans ce dernier domaine, sa tâche première est de mettre en oeuvre un programme d'enseignement des langues secondes aux fonctionnaires. Elle assume cette responsabilité, conformément à l'article 5 (f) de la Loi sur l'emploi dans la Fonction publique. La Commission de la Fonction publique a donc chargé le Bureau des langues "d'offrir des cours de langues aux fonctionnaires de l'administration fédérale qui, dans l'exercice de leurs fonctions, doivent comprendre ou utiliser les deux langues officielles du Canada".

Les débuts du Bureau des langues

L'évolution du Bureau des langues, comme celle de la politique linguistique fédérale à laquelle elle est rattachée, est complexe parce qu'on ne saurait isoler l'une de l'autre. Contentons-nous ici de rappeler que les premiers atouts dont disposait le Bureau pour l'enseignement des langues secondes étaient des programmes déjà faits, dont les avantages avaient été prouvés par des années d'application. Le Bureau constata cependant que ces programmes, si valables soient-ils, ne correspondaient pas entièrement aux besoins des fonctionnaires dans le contexte de l'administration canadienne. Le Bureau a donc entrepris la création d'un programme pédagogique et linguistique qui tienne compte de l'âge et de la formation antérieure des fonctionnaires et des utilisations possibles des connaissances dans leur milieu de travail et leur milieu social. L'élaboration d'un nouveau

programme n'allait pas sans une certaine réévaluation et des normes de compétence en langue seconde à rencontrer pour occuper un poste, et des tests qui déterminent le degré de connaissance linguistique du candidat. Depuis 1967, le Bureau a retiré graduellement du programme tous les cours au ralenti et a introduit les cours d'immersion de 35 heures par semaine. Ce changement nécessitait un nouveau calendrier de cours et la participation des ministères afin de libérer les étudiants de leurs fonctions pour des cycles de trois semaines, trois fois l'an.

Tous les efforts et toutes les activités du Bureau doivent donc converger vers un enseignement dynamique qui réponde aux besoins d'adultes ayant des responsabilités à l'intérieur d'une administration publique fédérale qui se veut de plus en plus sensible à la dualité linguistique du pays. Le Bureau a ainsi fait en sorte que, par le biais de l'enseignement des langues, elle parvienne à former des employés bilingues dans les catégories d'emploi prioritaires. Pour que l'enseignement qu'il dispense soit efficace, le Bureau a réparti son activité en trois domaines: d'abord, les activités d'enseignement comme telles, qui regroupent à la fois les cours intensifs de langue dispensés dans les écoles et l'évaluation des programmes qui y sont utilisés; ensuite, le programme de recherches en pédagogie, en linguistique et en didactique des langues qui conduit à l'élaboration des programmes d'enseignement, du matériel didactique et des instruments de mesure dont les écoles ont besoin pour atteindre leurs objectifs; enfin, le programme d'appui à l'enseignement qui vise deux objectifs principaux: d'une part, renforcer et améliorer les connaissances du français, connaissances acquises pendant les sessions intensives d'enseignement; d'autre part, appliquer ces connaissances au milieu de travail des fonctionnaires. En outre, on compte que le programme aura un certain nombre d'effets secondaires, . . . comme l'uniformisation des efforts des ministères pour aider les étudiants entre les sessions de cours intensifs, l'augmentation de la motivation et de la confiance des étudiants, et l'accélération générale de l'apprentissage de la langue seconde.

L'organisation des cours

D'une façon générale, les programmes d'enseignement du français et de l'anglais comme langues secondes sont divisés en deux niveaux: le niveau élémentaire et le niveau avancé. Ceux-ci, à leur tour, se subdivisent en deux pour former, au total, quatre degrés. Le niveau élémentaire vise à donner une certaine maîtrise des éléments essentiels de la langue et à initier progressivement l'étudiant à la langue spécialisée propre au fonctionnaire. Au niveau avancé, l'accent est mis sur l'approfondissement et l'élargissement des connaissances de base, sur une connaissance solide de la langue

administrative et sur la sensibilisation aux dimensions culturelles du groupe dont l'étudiant apprend la langue. La durée est-elle la même pour les cours de français et d'anglais? L'ensemble du cours représente une durée de 1200 heures et s'étend sur une période qui varie entre 27 et 36 semaines, réparties sur trois ou quatre ans. Au moment de son admission, l'étudiant peut entrer au début de l'un des quatre degrés. Il existe donc, en principe, plusieurs points d'entrée possibles pour ceux qui s'inscrivent pour la première fois.

Modalités d'inscription

C'est avec son supérieur immédiat et le conseiller en bilinguisme de son ministère ou organisme que le fonctionnaire doit d'abord discuter de sa candidature aux cours de langue. Lorsque le ministère accepte une candidature, il la propose au Bureau des langues et c'est au service de l'administration des tests que les candidats aux cours de langue prennent contact pour la première fois avec le Bureau. Ce service leur administre un test d'aptitude et des épreuves de classement qui permettent de les assigner à un niveau d'enseignement approprié à leurs connaissances. Le test porte sur quatre aspects: compréhension et expression de la langue parlée, compréhension et expression de la langue écrite.

Le service des admissions qui est responsable des dossiers remet ces renseignements au service de l'affectation aux écoles qui a la responsabilité d'assurer la pleine utilisation des ressources des écoles et de former des classes homogènes. On comprendra que son travail dépend de la disponibilité des étudiants, ceux-ci étant investis de responsabilités dont ils ne peuvent pas toujours se départir au moment souhaité. Même si le calendrier des cours est conçu de façon à leur offrir un vaste choix, les ministères ne sont pas toujours en mesure de déterminer à l'avance le moment précis où les candidats se présenteront. Le service concentre donc ses efforts sur la formation des classes homogènes. Après avoir reçu des ministères les précisions requises sur le genre de cours désiré et sur les périodes de disponibilité, et compte tenu des renseignements fournis par le test de classement, le service assigne l'étudiant à un groupe, en prenant en considération son niveau de connaissance et son rythme présumé de progrès.

L'apport de l'enseignement — et par le fait même du Bureau des langues — dans la poursuite des objectifs de bilinguisme se définira ainsi par la flexibilité avec laquelle il se sera plié aux besoins des fonctionnaires, en leur permettant d'acquérir, de conserver ou de parfaire leurs connaissances et de parvenir ainsi à créer, à l'intérieur de la Fonction publique, des modes de communications qui permettent à la plupart des fonctionnaires, francophones, comme anglophones, de travailler largement dans leur langue respective vers la réalisation de buts communs.

L'enseignement des langues aux fonctionnaires des ULF

Certains fonctionnaires au sein des unités de langue française ont exprimé leur crainte quant à la possibilité d'oublier leur anglais ou de ne jamais l'apprendre. La brochure "Ce qu'il faut savoir des unités de langue française" a déjà répondu à cette appréhension. . . "les fonctionnaires francophones continueront d'avoir accès aux cours d'anglais de la Commission de la Fonction publique sur un pied d'égalité avec les anglophones qui bénéficient de cours de français". D'ailleurs le Bureau des langues a réservé une priorité d'admission élevée aux candidats qui font partie d'une ULF ou qui font affaire avec une de ces unités: c'est la priorité 04. La priorité 05 est réservée aux candidats qui desservent directement le grand public dans la deuxième langue officielle; et la priorité 06 aux candidats qui occupent un poste déclaré bilingue.

L'un des obstacles auxquels se heurtent les unités de langue française à l'heure actuelle, c'est la difficulté de se faire comprendre lorsqu'elles s'adressent en français à leurs interlocuteurs unilingues anglophones des services fédéraux avec lesquels elles font normalement affaire. C'est pourquoi les ministères ont été invités à repérer les postes des unités interlocutrices dont les titulaires ont à traiter souvent avec les ULF. Ces unités interlocutrices doivent augmenter leur capacité en français et permettre ainsi aux francophones des ULF de travailler dans leur langue. Les cours de français, destinés aux titulaires anglophones de ces postes, profiteront aux unités de langue française, car ils permettront à ces dernières de travailler de plus en plus en français avec leurs interlocuteurs, tel que prévu par le régime linguistique. Evidemment le but de l'institution bilingue vers laquelle s'achemine peu à peu la Fonction publique fédérale, ce n'est pas de faire de tous les fonctionnaires des bilingues à titre individuel, mais bien au contraire de faire en sorte que les fonctionnaires francophones puissent travailler entièrement ou largement en français sur un pied d'égalité avec les fonctionnaires anglophones dont la plupart continueront, à l'extérieur des unités de langue française, à travailler largement en anglais.

Dans cette perspective, l'enseignement des langues secondes n'est ni une fin en soi, ni même le seul moyen de parvenir à une Fonction publique bilingue. Il n'en reste pas moins que pour assurer des communications rapides et précises entre fonctionnaires francophones et anglophones, il faudra toujours un bon nombre d'individus bilingues. C'est sur ce plan que l'enseignement des langues secondes s'inscrit parmi les instruments les plus utiles des unités de langue française comme de leurs unités interlocutrices.



Informations

CAI TB 71
-73 1023
Juin 1972

LE NOUVEAU VISAGE DE LA CAPITALE CANADIENNE

NDLR Il y a quelques années à peine, Ottawa présentait un visage bien différent de celui d'aujourd'hui. Considérée, à tort ou à raison, comme un château fort de l'unilinguisme anglophone, la capitale du pays semblait rebuter de nombreux Canadiens d'expression française qui étaient sollicités pour venir travailler au sein de l'administration fédérale.

Depuis, grâce aux efforts concertés des divers paliers de gouvernement, Ottawa reflète de plus en plus la dualité linguistique et culturelle du pays. Partant, nous avons cru utile de présenter dans ce numéro les réflexions personnelles d'un fonctionnaire fédéral francophone qui revient travailler à Ottawa après une absence de dix ans.

"A midi, nous nous rencontrons donc près de la colline parlementaire. Vous apportez le vin, nous apportons les sandwiches!" Petit pique-nique tant de fois répété: c'étaient des traducteurs du Secrétariat d'Etat qui se donnaient rendez-vous à l'heure du lunch par une belle journée de juillet. Nous sommes en 1960.

A cette époque, les francophones du Québec étaient quelque peu réticents à venir travailler dans la capitale du pays. Cette appréhension découlait, en grande partie, du fait qu'il n'y avait alors que peu de fonctionnaires d'expression française à l'échelon supérieur de l'administration gouvernementale fédérale. De plus, la ville même d'Ottawa affichait bien haut son caractère unilingue anglophone et restait foncièrement étrangère aux valeurs de la culture francophone.

C'est pourquoi, certains de ceux qui oeuvraient alors ici éprouvaient souvent le besoin de se retrouver, de recréer pendant quelques heures cette ambiance française qui leur faisait tant défaut. Chaque événement justifiait une rencontre: tantôt, on fêtait l'anniversaire de l'un, tantôt on célébrait l'arrivée de l'autre. Toujours, c'étaient des joies renouvelées, des retrouvailles anticipées.

Par ailleurs, comme l'air d'Ottawa devenait souvent irrespirable pour nous francophones et puisque les activités culturelles s'y faisaient beaucoup trop rares, nous organisions parfois des expéditions vers Montréal ou d'autres centres de la province: nous remplissions alors une ou deux voitures de joyeux lurons et voilà que nous allions assister à un concert de quelque grand artiste, voir un spectacle de quelque troupe renommée ou tout simplement déguster un savoureux repas dans un petit restaurant bien français.

En fait, ici, à peu près les seuls concerts, les seuls spectacles auxquels il nous était donné d'assister étaient ceux qu'un imprésario de vieille date, M. Antonio Tremblay, organisait depuis quelques années à force d'efforts et de ténacité. C'étaient des événements qui réunissaient de nombreux francophones en mal de se reconnaître dans le spectacle qui leur était offert. Bien sûr, nous nous faisons aussi un plaisir de nous retrouver parmi l'assistance alors que le rideau se levait sur ce qui nous paraissait être la francophonie toute entière.

Pour ce qui est des films de langue française, nous étions, ma foi, aussi mal servis que dans les domaines de la musique ou du théâtre, puisque peu d'établissements, tant à Hull qu'à Ottawa, savaient s'assurer de la qualité des films qu'ils offraient au public.

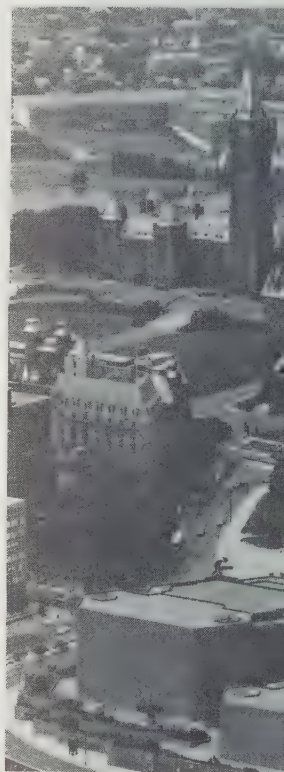
Que dire aussi des restaurants, sinon qu'ils n'étaient pour la plupart comparables en rien à ceux des grands centres québécois. Même si, dans certains cas, l'aspect proprement culinaire restait acceptable, on ne trouvait toutefois à peu près rien de ce cachet français que nous recherchions tant.

Hull offrait, quant à elle, le visage d'une petite ville trop longtemps ignorée des grands centres de décision; plusieurs fonctionnaires y avaient certes leur résidence, mais lorsque venait le temps d'assister à des spectacles de qualité, la plupart devaient aussitôt traverser sur la rive opposée. Ce vaste réservoir de francophones restait donc à la remorque d'une culture qui n'était pas la sienne.

10 ans plus tard . . .

Après dix ans d'absence, qu'allais-je donc retrouver à Ottawa? La face de Bytown avait-elle changé? La ville serait-elle plus attrayante, plus vivante, et surtout plus française qu'auparavant?

Je m'y retrouve de nouveau, au début des années '70. Les transformations qu'a subies Ottawa en une dizaine d'années sont étonnantes, même si depuis



Le Centre national des Architecture, bien du nouveau visage de la capitale, rehausse aussi le traditionnel visage des parlementaires fédéraux.

longtemps elles paraissaient nécessaires. Physiquement et culturellement, la ville a considérablement changé d'aspect: de l'état statique dans laquelle elle se trouvait en 1960, Ottawa est devenue une ville dynamique, vivante, et surtout de plus en plus consciente de la dualité culturelle et linguistique qu'elle se devait de refléter. Il reste bien quelques vestiges du temps passé, mais déjà, en tant que francophones, nous sentons nos coudées plus franches.

Au coeur de la ville se dresse le Centre national des Arts, le symbole même de ce renouveau. Peu de jours passent sans qu'il nous soit donné d'y assister à des concerts, à des spectacles ou à du théâtre français de première qualité. Les artistes d'expression française s'y manifestent régulièrement et chacun de nous en fait ses délices. Ailleurs dans la capitale ou sa région, les expositions, les vernissages, les lancements, les ciné-clubs se multiplient et attirent un public avide et depuis trop longtemps délaissé. Il en est de même des restaurants typiquement français et dans ce domaine le Café Henri Burger n'a déjà plus l'exclusivité de la bonne cuisine qu'il détenait il y a quelques années.

Autre revirement digne de mention: les francophones font de moins en moins les frais de l'unilinguisme anglophone à Ottawa puisque l'administration municipale et le secteur privé ont été considérablement sensibilisés au bien-fondé du bilinguisme; qu'il me suffise, à ce titre, de rappeler que la municipalité d'Ottawa a reconnu, en octobre 1970, l'anglais et le français comme ses deux langues officielles dans les domaines de l'administration interne et des services au public. Ces initiatives constituent donc un heureux complément au régime d'égalité des chances que l'on est en voie d'instaurer au sein de la Fonction publique fédérale.

Dans cet ordre d'idées, il conviendrait aussi de souligner l'apport du collège Algonquin qui, depuis sa fondation il y a quelques années, offre des cours très spécialisés dans les deux langues officielles. Cette institution garde un caractère assez particulier du fait même qu'elle fut mise sur pied par le gouvernement ontarien, qui, de plus, a donné son plein appui aux écoles francophones des niveaux primaire et secondaire de la ville. L'Université d'Ottawa ne fait donc plus cavalier seul dans la promotion du bilinguisme au niveau des institutions d'enseignement supérieur.

De ma fenêtre, Place de Ville, j'aperçois au loin la tour élancée de Place du Portage, première étape d'un vaste complexe de six immeubles qui sera construit à Hull prochainement et où logeront divers ministères fédéraux.

Sous la direction de la Commission de la Capitale nationale, qui s'applique à faire valoir dans les faits la notion d'un juste équilibre, le gouvernement fédéral rehausse sa présence du côté québécois. La ville de Hull s'éveille donc



au premier plan, témoigne
capitale canadienne. Sa pré-
symbolisme des édifices

à une vie nouvelle, sans pour autant perdre son identité ou aliéner son patrimoine culturel. Ce geste ne manquera pas non plus de modifier considérablement le visage de la région de la capitale puisqu'il sous-tend la reconnaissance explicite de la dualité culturelle et linguistique du pays.

C'est dire que les francophones, qui de plus en plus se voient offrir des postes à Ottawa, notamment dans le cadre des unités de langue française, peuvent maintenant se sentir beaucoup plus chez eux dans la région. Beaucoup reste encore à faire, mais, et c'est peut-être là l'essentiel, la réforme est sérieusement engagée. L'avenir sera sûrement, pour une large part, à la mesure de nos efforts et de notre vitalité.

Donald M. Kearns
Directeur adjoint des relations publiques
Commission de la Fonction publique

Dites-nous ce que vous voulez savoir

Le bulletin "Informations" reste avant tout au service de ses lecteurs. S'il y a des points sur lesquels vous aimeriez recevoir plus de précisions, des questions auxquelles vous attendez des réponses plus complètes, écrivez-nous à l'adresse suivante.

Bulletin des unités de langue française
110, rue Argyle, pièce 105
Ottawa, Ontario
K2P 1B4

Ce bulletin ne sera en fait que ce que vous voudrez bien qu'il soit.

Brochures sur les ULF

Le comité interministériel d'information sur les unités de langue française met à la disposition des fonctionnaires intéressés les brochures suivantes:

Pourquoi des unités de langue française?

Ce qu'il faut savoir des unités de langue française

Vous pourrez obtenir ces brochures, qui sont toutefois en nombre limité, en en faisant la demande à l'adresse ci-haut mentionnée.



Conseil
du Trésor

Treasury
Board

Informations

juillet-août 1972

REGARDS SUR UNE UNITÉ DE LANGUE FRANÇAISE

Le 17 août 1971, l'honorable C.M. Drury, président du Conseil du Trésor, annonçait la désignation, à titre d'essai, de 457 unités de langue française au sein de la Fonction publique. Depuis, on a diffusé beaucoup d'information quant aux modalités d'implantation, au fonctionnement et aux objectifs de ces ULF. Environ 30,000 fonctionnaires participent donc à une expérience sans précédent, et, pour la première fois, peut-être, bon nombre d'entre eux travaillent en français de façon soutenue.

Afin de nous fixer plus convenablement sur les réalisations et les problèmes qu'ont pu connaître certaines de ces unités, nous avons cru opportun de décrire dans ce numéro le fonctionnement d'une d'entre elles. Avant de ce faire, toutefois, et dans le but de situer cette expérience particulière dans la perspective plus globale du programme d'essai des ULF, rappelons brièvement quelques-uns des principes qui ont présidé à la mise en oeuvre des ULF.

Soulignons, dès le départ, que les objectifs des ULF s'inscrivent dans la politique globale de valorisation du français comme langue de travail au sein de la Fonction publique fédérale. Par conséquent, les unités de langue française se définissent d'abord en fonction de leur régime linguistique ou, si l'on préfère, par le fait d'utiliser prioritairement le français dans l'exercice de leurs fonctions.

Bon nombre des unités désignées utilisaient déjà le français, à des degrés divers, au cours de leur travail, notamment dans leurs communications internes. Toutefois, dès qu'elles s'adressaient à d'autres services fédéraux, ces unités avaient généralement tendance à recourir à l'anglais. Or le régime linguistique des unités de langue française prévoit que celles-ci communiqueront systématiquement en français avec les services fédéraux auxquels elles ont normalement affaire, aussi bien sur une base horizontale que verticale. De plus, on s'attend à ce que les organes de l'administration centrale et les services auxiliaires, tels les directions de personnel, les services administratifs et financiers, les bibliothèques, les centres de documentation et d'information, etc. servent les ULF en français.

C'est ainsi que les unités de langue française sont susceptibles de permettre à de nombreux fonctionnaires d'expression française de travailler entièrement ou largement dans leur langue. Du même coup, elles ouvrent la Fonction publique de plus en plus aux francophones unilingues. Ces derniers pourront y donner leur pleine mesure, au même titre que les anglophones unilingues qui oeuvrent dans d'autres secteurs de l'administration fédérale. En effet, de par leur régime linguistique, les ULF fournissent un cadre apte à faciliter le recrutement de francophones compétents dont la connaissance de l'anglais est limitée ou inexistante. Elles permettront donc une application plus équitable du principe du mérite, en égalisant les chances d'avancement et de recrutement des francophones et des anglophones.

Les unités de langue française deviendront le fer de lance du régime d'égalité des chances, vers lequel tend la Fonction publique,

publié par le comité interministériel d'information pour les unités de langue française

uniquement dans la mesure où elles seront bien comprises et bien appuyées.

L'Unité du MEER

L'unité de langue française qui fait l'objet du présent bulletin est l'une des cinq unités de langue française du ministère de l'Expansion économique régionale. Précisons que quatre d'entre elles sont situées à Ottawa, pendant que l'autre, qui comprend deux sous-bureaux, est située au Québec. Nous parlerons ici d'une unité située à Ottawa, à savoir le bureau-chef de la Région du Centre dont relèvent les bureaux de Québec, Rimouski, Ste-Scholastique et Toronto. Ce bureau constitue donc un important centre de décision et son influence, en tant qu'unité de langue française, est d'autant plus grande.

Le ministère de l'Expansion économique régionale a été créé en avril 1969, afin de mettre en oeuvre, avec la collaboration des provinces, un programme visant à réduire les inégalités économiques régionales au Canada. Les fonctions de l'ULF du bureau-chef de la Région du Centre font partie d'une stratégie d'ensemble visant à promouvoir l'expansion économique et le relèvement social dans certaines régions du Québec et de l'Ontario.

Cette unité, qui relève directement d'un sous-ministre adjoint, se compose de onze personnes. Le chef de l'unité fait partie de la catégorie de la Direction (SX); six de ses subalternes appartiennent à la catégorie de l'administration et du service extérieur et quatre, à celle du soutien administratif. Tous sont francophones bilingues. Depuis le début de la période d'essai, la composition de cette unité n'a guère été modifiée, si bien que son fonctionnement n'a vraiment pas été affecté.

Au moment d'être désigné unité de langue française, ce bureau-chef utilisait déjà, dans une certaine mesure, le français comme langue de travail. Aussi, l'identification de cette unité fut-elle bien acceptée par les employés concernés. C'est ainsi que le sous-ministre de l'époque pouvait écrire au sous-secrétaire d'Etat, M. Jules Léger: "Les employés de cette Division sont prêts à entreprendre ce projet sur une base expérimentale, à condition que l'exercice ne diminue en rien leur efficacité et que le fardeau de travail du Bureau de traduction ne soit pas pour cette raison excessivement accru".

La section du bilinguisme du ministère et la direction de cette unité ont alors préparé une documentation sur les objectifs et les modalités de mise à l'essai de cette unité, spécialement pour les employés touchés par l'expérience. Bien informée, toute la division pouvait commencer à fonctionner presque exclusivement en français. En même temps, toutes les divisions du ministère ayant à communiquer avec cette unité étaient mises au courant de l'expérience.

Les problèmes

Dès le début de la période d'essai, certains problèmes, déjà pressentis, ont surgi. En décembre 1971, soit un mois à peine après le début de l'expérience, le chef de cette unité soumettait une évaluation personnelle de l'expérience à la Direction du personnel, dans laquelle il notait quelques difficultés. Les principaux problèmes se situaient sur le plan des communications avec un autre ministère, avec le bureau régional de l'Ontario et aussi avec l'un des services auxiliaires au bureau-chef.

Un des problèmes auxquels faisait face cette unité était, en effet, l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de se faire comprendre en français par l'un des ministères avec lequel elle fait couramment affaire à Ottawa. Il n'est évidemment pas du ressort de l'unité de régler cette difficulté. On espère cependant voir la situation s'améliorer, grâce à des interventions de la part du Conseil du Trésor.

D'autre part, il existe une relation directe entre le bureau régional de l'Ontario et l'unité de langue française en question. Les communications orales ou écrites entre ces deux unités de travail sont courantes, pour ne pas dire quotidiennes. Cependant, il n'y a qu'un seul employé bilingue au bureau régional de l'Ontario ce qui rend l'échange de communications très difficile. Il fallut donc trouver une approche pragmatique à ce deuxième problème. Quelques solutions ont été envisagées, mais aucune ne semble devoir régler complètement le problème dans l'immédiat:

- Accorder une année-homme afin de recruter une personne bilingue pour le bureau de Toronto: cette solution laisse à désirer puisque la nécessité de communiquer avec le personnel anglophone unilingue de ce bureau régional, composé de spécialistes en aménagement, continue de faire partie intégrante des responsabilités des membres de l'ULF.
- La formation linguistique peut constituer une solution à long terme: que faire, toutefois, dans l'immédiat? Jusqu'ici, il fallait prévoir un minimum de trois ans de cours de français pour devenir bilingue alors que la période d'essai des ULF n'est que d'un an environ. Il y a toutefois lieu de croire qu'à la faveur des dispositions récentes du Conseil du Trésor concernant la formation linguistique continue, ce délai d'apprentissage pourrait être diminué. En attendant, il fut décidé par le chef de l'unité et le surveillant immédiat que les communications orales et écrites entre le bureau-chef de la Région du Centre et le bureau régional de Toronto se feraient en anglais, sauf dans le cas des communications orales avec le directeur du bureau régional, qui est bilingue. Cette décision provisoire a été prise uniquement afin d'assurer l'efficacité de la Division.

Enfin, à l'intérieur d'un des services auxiliaires du bureau-chef, il y a actuellement une pénurie d'employés bilingues. L'unité pouvait toujours communiquer en français, mais le tout devait passer par la traduction, ce qui occasionnait beaucoup de retard. Des années-hommes ont été allouées à ce service en vue de permettre le recrutement d'employés bilingues et d'amorcer ainsi une solution au problème. En attendant, on utilise encore trop souvent l'anglais.

Les aspects positifs

Par ailleurs, la désignation de cette unité de travail comme ULF a grandement aidé les fonctionnaires du bureau-chef. Ayant dû travailler pendant de nombreuses années en anglais, certains employés de langue française avaient perdu l'habitude du français comme langue de travail. Aussi durent-ils s'employer à reconquérir, tant sur le plan de la communication orale que sur celui de la communication écrite, la maîtrise du français. Cet exercice fut à la fois un défi et une expérience qui s'avérèrent utiles et bénéfiques pour ces derniers.

Du seul point de vue des communications, une nette amélioration est notée. Toutes communications écrites en provenance de l'unité, soit directives, notes de service, soumissions au Conseil du Trésor, sont désormais rédigées en français.

Dans le cas de soumissions qui demandent une attention immédiate et qui risquent de souffrir d'un délai du fait d'être rédigées uniquement en français, un résumé en anglais accompagne la version originale toujours rédigée en français. Pour ce qui est du bureau de traduction, aucun surcroît de travail ne lui est imposé du fait de l'existence de cette unité de langue française.

D'une façon plus générale, la désignation du bureau-chef de la Région du Centre comme unité de langue française semble prouver qu'il est possible de travailler en français dans une importante division de ministère. Malgré les problèmes mentionnés ci-dessus, l'utilisation du français comme langue de travail connaît une nette augmentation, tant au niveau des communications internes qu'à celui des communications avec les autres divisions du ministère et avec les autres ministères de la Fonction publique. On espère qu'à plus long terme la désignation de cette unité aura pour effet d'entraîner dans les services avec lesquels elle fait affaire une capacité accrue dans les deux langues officielles et, partant, une plus grande présence d'anglophones bilingues et de francophones au ministère de l'Expansion économique régionale. C'est ainsi qu'une unité de langue française, comme celle qui fait l'objet de cet article, pourra contribuer à la réalisation d'une véritable égalité des chances au sein de la Fonction publique dans son ensemble.

Exposition du livre de langue française

L'Association - Medi-Tech-Science, en collaboration avec l'Ambassade de France et l'Université d'Ottawa, vous invite à une exposition du livre de langue française qui se tiendra au Pavillon Morisset de l'Université d'Ottawa (rue Hastey, Ottawa) du 11 au 16 octobre 1972.

Cette exposition réunira quelque 1000 volumes des domaines scientifique, technique et de gestion, 500 volumes médicaux et environ 400 revues spécialisées dans les quatre domaines précités. C'est donc dire que plusieurs fonctionnaires des ULF pourront y découvrir des outils de travail pratiques, voire même indispensables. Des conférences, des tables rondes, des projections continues (science, technique, médecine) et des dossiers visuels techniques (informatique, sciences de la santé, énergie et agriculture) viendront de plus assurer le succès de cette manifestation.

Pour de plus amples renseignements, veuillez vous adresser à l'Association - Medi-Tech-Science, 17, rue Elysée, étage E, Place Bonaventure, B.P. 44, Montréal 114, Québec (tél: 861-9897). Nous reviendrons d'ailleurs sur cette exposition dans notre prochain bulletin.

Nouvelle adresse

L'équipe du bulletin "Informations" a emménagé dans de nouveaux locaux. Veuillez donc prendre note de l'adresse à laquelle il faudra dorénavant envoyer toutes vos demandes et suggestions:

Bulletin des unités de langue française
Conseil du Trésor
18e étage sud
Place Bell Canada
Ottawa, Ontario
K1A 0R5
(téléphone: 995-6331)



Conseil
du Trésor

Treasury
Board

691 TR71
-73 123

Informations

Septembre 1972

QUELQUES OBSERVATIONS DE DÉPART SUR LES ULF

NDLR - Dans le bulletin "Informations" de février 1972, nous soulignons que le Service des unités de langue française avait fait parvenir aux chefs des différentes unités de langue française un formulaire ayant pour objet de prélever certaines données de base sur les ULF. Ces données auxquelles vont venir s'ajouter celles recueillies dans deux formulaires subséquents serviront à mesurer l'évolution des unités de langue française.

En plus des renseignements purement statistiques que devaient fournir les chefs des unités lors de ce prélèvement de décembre 1971, ceux-ci étaient aussi invités à faire part de leurs commentaires relatifs à la mise en oeuvre de ces nouvelles unités dans leurs milieux de travail respectifs.

Comme plusieurs nous ont livré leurs réflexions personnelles, nous en avons réuni quelques-unes pour nos lecteurs. Ces commentaires, qui, rappelons-le, portent sur la période de rodage des ULF, ne représentent pas forcément l'ensemble de ceux qui nous sont parvenus; nous les avons retenus uniquement en fonction de leur clarté, de leur pertinence ou de leur intérêt.

Nous vous présentons donc ces réflexions sans ambages, mais tout en réservant à leurs auteurs l'anonymat qui s'impose.

Les unités centrales d'Ottawa-Hull

- "Le fait de devenir officiellement unité de langue française n'a rien changé pour nous puisque nous utilisons déjà, en grande partie, le français dans l'exercice de nos fonctions. Cela aura tout au moins permis à nos interlocuteurs de prendre conscience de la qualité des services que nous leur fournissions en français".

- "Je serais entièrement satisfait de travailler dans une ULF au sein d'un ministère où le travail peut se faire indépendamment dans l'une ou l'autre des deux langues officielles. Ce n'est pas le cas ici, puisque notre travail exige que nous connaissions ces deux langues. Il eut été, à mon avis, beaucoup plus profitable de promouvoir la création d'unités bilingues".

- "Depuis le 1er novembre 1971, l'unité fonctionne sans problèmes. Une certaine inquiétude persiste toutefois dans l'esprit des fonctionnaires de l'unité qui craignent que cette "spécialisation française" diminue leurs chances d'avancement".

- "Pour ce qui est des communications écrites, l'unité de langue française pourrait, je suppose, toute question de politesse mise à part, répondre en français à une communication rédigée en anglais au sein de la Fonction publique; mais, le temps disponible étant à peu près toujours mesuré si parcimonieusement, l'ULF doit d'abord songer au temps nécessaire à la traduction anglaise lorsqu'elle ne sait pas si son interlocuteur comprend le français".

- "Depuis le 31 juillet 1971, notre personnel est devenu plus conscient de l'importance d'accroître l'usage du français et ainsi de satisfaire aux objectifs poursuivis par la création d'unités de langue française au sein de la Fonction publique. Comme notre Direction est amenée à correspondre avec de nombreux services à l'étranger et avec de nombreuses autres directions, son influence en tant qu'unité de langue française favorise dans une très grande mesure la propagation du français dans une multitude de services de l'administration publique".

- "Les unités de langue française étant peu ou pas connues des agences centrales, des ministères et même des différents services des ministères, il faudrait pouvoir les identifier sur les écrits en provenance de ces unités afin que les agences, les ministères et les services auxiliaires servent les ULF en français".

- "Environ 1% de nos projets sont pensés entièrement en français et 99% ne sont plus ou moins que des calques ou des traductions de l'anglais".

- "Tous les fonctionnaires de l'unité admettent volontiers le bien-fondé du principe des ULF. Ils font preuve de beaucoup de bonne volonté et déploient beaucoup d'efforts pour respecter le régime linguistique des unités de langue française".

- "Le principal problème qui a existé jusqu'à présent relativement à notre Service, qui devient maintenant une unité de langue française, problème que j'ai rencontré à peu près toujours depuis que je suis à l'emploi du gouvernement fédéral, est que ceux qui maîtrisent le mieux la langue française sont ceux qui assument véritablement le poids du bilinguisme. Ironie du sort, diront les uns, paradoxe inacceptable, diront les autres, ils ont tous raison: ces personnes sont pénalisées, ayant constamment des textes (rapports, projets, notes de service, correspondance, etc.) soit à traduire, soit à réviser, soit à adapter, soit à rédiger de nouveau, etc., ce qui fait que pendant qu'elles s'occupent à ce menu fretin, elles ne font pas le travail que, de fait, elles devraient faire en rapport avec leurs fonctions ou responsabilités spécifiques.

Il en résulte que ceux qui travaillent directement dans la langue d'Albion - et ils sont généralement plus nombreux - ont forcément le trait sur nous en ce qui concerne la conception, l'élaboration et la présentation de nouveaux projets, l'analyse de certaines situations, etc. C'est grave et c'est injuste. En somme, les "originaux" sont toujours en anglais.

Une partie de la solution est que l'on cesse de jouer sur les mots et qu'un service de création de langue française ne soit pas en même temps le gardien de la pureté et de l'exactitude de tout ce qui se produit, s'émet, se publie, au sein d'une Division, d'une Direction ou d'un ministère (...)

L'autre partie de la solution réside dans une participation plus intense, plus poussée, plus réelle de Canadiens français, ou de personnes qui travaillent en français, au niveau de la recherche et de l'administration (...)"

- "Le français est beaucoup plus utilisé lors d'assemblées et dans l'atelier comme langue de travail. Tous les anglophones de 55 ans ou moins font un effort remarquable pour apprendre le français et surtout pour s'en servir. D'ici quelques années, je crois que 90% des surveillants anglophones seront en mesure de travailler pleinement en français".

- "Il est inutile, me semble-t-il, de penser recevoir des autres unités, même à l'intérieur de notre division, tous nos documents, notes de service, etc. en français. Il en va de même pour les conversations téléphoniques; vouloir à tout prix traiter en français avec certains services ou diverses sections des autres ministères voudrait dire restreindre de beaucoup le nombre des interlocuteurs valables à la Fonction publique. De plus nous

avons continuellement entre 15 à 20% de notre personnel inscrits à des cours de formation linguistique. Comme la plupart de ces personnes exercent des fonctions qui exigent une assez longue initiation, il est difficile de les remplacer pour quelques semaines à la fois par des surnuméraires”.

Les unités de Montréal

- “Dû à la situation un peu spéciale de notre unité, nous n’avons pas encore réussi à donner toute l’importance voulue au français dans nos opérations journalières. Il est à noter, toutefois, que l’utilisation du français comme langue de travail est de plus en plus répandue au sein de l’unité et je ne doute pas que les deux autres formulaires qui seront complétés ultérieurement nous permettront de démontrer que le régime linguistique des ULF est pleinement observé chez nous”.

- “Depuis la mise en application des politiques régissant l’établissement des ULF, un progrès marqué a été réalisé dans ce sens. Cependant, l’application intégrale de cette politique semble se buter quelques fois à une certaine nonchalance ou résistance inconsciente de la part de certains individus. Ceci est probablement dû au fait que les communications se faisaient surtout en anglais dans le passé et aussi à cause du fait que les communications émanant d’Ottawa se font généralement en anglais. A toutes fins pratiques, cette nouvelle expérience va quand même bon train”.

- “La création des unités de langue française constitue assurément un grand pas en avant. Par contre, je crois qu’il faudra quand même encourager nos jeunes qui entrent au Ministère à perfectionner leur connaissance de la langue anglaise”.

- “A ce stade, les résultats de l’expérience semblent assez convaincants, bien qu’au début l’annonce de notre désignation n’ait pas été prise au sérieux”.

- “De par le passé, le travail de la section se faisait surtout en anglais. Mais depuis la désignation de notre unité, le français s’affirme de plus en plus comme langue de travail. Il n’en demeure pas moins, toutefois, que l’usage des deux langues reste essentiel en ce qui a trait à certains travaux opérationnels”.

- “Nous n’avons connu aucune difficulté réelle à nous faire reconnaître et à fonctionner en tant qu’unité de langue française”.

- “En vérité, nous devons mentionner que des progrès substantiels ont été réalisés au cours des quatre dernières années pour ce qui est de l’usage du français au sein de notre ministère. Certains anglophones des unités interlocutrices communiquent avec nous en français et c’est heureux puisqu’ils s’appliquent à pratiquer ce qu’ils ont appris. Ce dont nous manquons surtout, cependant, ce sont des manuels de procédure en français”.

- “Le fait d’avoir été désigné unité de langue française a exigé des membres de notre service un effort hors de l’ordinaire. En effet, les compagnies avec lesquelles nous faisons affaire communiquent avec nous en anglais et certains membres de l’unité travaillent dans cette langue depuis 25, 30 et même 35 ans. Toutefois, je ne peux que féliciter ces fonctionnaires pour leur détermination à utiliser le français, dans toute la mesure du possible, au cours de leur travail”.

- “Nous avons observé une amélioration sensible des relations autant entre les membres de notre unité qu’avec les autres organismes avec lesquels nous faisons normalement affaire. De plus, l’usage du français lors de réunions et l’effort déployé par la direction nationale dans l’émission de lettres, formulaires et circulaires en français sont grandement

appréciés”.

- “La création d'unités de langue française dans la Fonction publique a grandement contribué à l'utilisation du français comme langue de travail dans notre section”.

- “Les communications écrites avec le Ministère à Ottawa se feraient beaucoup plus rapidement, si elles étaient rédigées directement en français, au lieu d'avoir à passer par le bureau de traduction”.

- “Le rendement des fonctionnaires de l'unité a augmenté considérablement à partir du moment où ils ont commencé à rédiger leurs rapports en français”.

Les unités régionales ailleurs au Québec

- “Depuis quelques années, la politique de notre ministère a été améliorée du tout au tout en ce qui concerne l'usage du français. Toutes les directives nous sont transmises dans cette langue, bien qu'à certaines occasions nous ayons à déplorer certains retards occasionnés par la traduction de ces textes”.

- “Nous espérons, au cours des mois à venir, étendre l'usage de la langue française à la presque totalité de la correspondance entre notre unité et l'édifice régional de l'administration”.

- “La publication en français de manuels administratifs et de circulaires a grandement facilité notre travail. Aussi nous n'avons connu, pour ainsi dire, aucune difficulté à travailler en langue française”.

- “Il y a eu une nette amélioration en ce qui a trait aux instructions rédigées en langue française”.

- “La mise à l'essai des ULF constitue une étape indispensable en vue de la reconnaissance du fait français au sein de la Fonction publique”.

- “Nous recevons de plus en plus de directives rédigées en français depuis quelques mois et cela nous aide grandement”.

- “Nous approuvons entièrement le principe des ULF, mais nous ne pouvons nous empêcher de constater qu'en pratique les inconvénients ne sont pas à sous-estimer pour le personnel actuellement en fonction. Nul doute qu'à long terme cette mesure s'avérera utile et nous lui accordons d'emblée notre appui”.

Présentations audio-visuelles sur les ULF

Dans le but de créer le milieu le plus favorable possible à l'expérimentation du concept des unités de langue française, le comité interministériel d'information sur les unités de langue française mettra, sous peu, à la disposition des divers ministères et organismes intéressés deux présentations audio-visuelles sur les ULF.

Ces présentations, qui s'adressent respectivement aux fonctionnaires des unités de langue française et à ceux de leurs unités interlocutrices, auront pour objet de répondre à de nombreuses questions au sujet de l'expérience des ULF.



Informations

octobre 1972

FONCTION PUBLIQUE EN MUTATION

NDLR - L'auteur de cet article, Monsieur Charles A. Lussier, est l'un des trois commissaires à la Fonction publique.

Je voudrais proposer à votre réflexion quelques thèmes encore indéfinis. Parce que depuis plusieurs mois nous sommes saturés d'information statistique et de renseignements souvent contradictoires en matière de bilinguisme je préfère lancer quelques propos qui invitent à la discussion, soumettre quelques définitions qu'il vous faudra parfaire dans des exercices de précision.

Comme je suis toujours à la recherche d'une définition reconnue des droits linguistiques je me hasarde à la suivante: Les droits linguistiques sont à mes yeux le droit naturel qu'a toute personne d'une société culturellement composite de communiquer dans sa langue maternelle avec les organismes que crée ou autorise l'Etat dont son groupe est partie constituante. J'emprunte une optique sociologique du droit, soit de cet ensemble de règles que le groupe impose dans les rapports sociaux. Il semblerait que ce sujet éminemment ouvert au débat aurait dû attirer nombre de juristes mais il n'en est rien. Faut-il en conclure naïvement que ce phénomène du bilinguisme ou du multilinguisme, à la fois immémorial et universel, échappe à la classification scientifique? Contenton-nous de croire que le bilinguisme jusqu'à ce jour a suscité plus d'intérêt chez l'historien et le sociologue que chez le juriste.

Dans ma définition, vous remarquerez que j'invoque d'abord le droit naturel pour bien marquer qu'il s'agit de règles sociales supérieures à l'Etat lui-même. Le fait fréquent pour un Etat de transgresser ces règles n'en saurait diminuer leur autorité morale.

Toujours dans l'exercice d'une définition, par une assimilation sans doute abusive, ne pourrions-nous pas prétendre que les droits linguistiques sont des droits de l'homme actualisés, dans le sens philosophique du terme? Ces droits de l'homme que sont le droit d'expression, le droit à l'information, le droit à la vie culturelle, tout droit qui pour prendre corps emprunte une langue. Mais non pas n'importe quelle langue, n'importe quand, n'importe où. Pour avoir vocation aux droits naturels que nous venons d'invoquer cette langue doit réunir les trois caractères essentiels de viabilité, de continuité et de territorialité. Sans le nombre, la vie est impensable. Sans participation à la création et au maintien de l'Etat il n'y a pas naissance et existence d'un droit. Sans rassemblement en un lieu défini, il ne peut y avoir formation de ce droit.

Ces questions relatives au nombre, à la permanence et au territoire nous intéressent tout particulièrement au Canada. Nous reconnaissons droit de cité à toute langue qui réunit ces trois attributs, ce qui est le cas de nos deux langues officielles.

Même si le nombre est un élément essentiel à la genèse des droits linguistiques nous n'en soutenons pas moins que le titulaire originaire

en est l'individu. Nous sommes en présence de droits de l'homme, de droits subjectifs qui prennent forme, qui s'expriment socialement.

Dans le cadre social et personneliste que nous cherchons à définir, les droits linguistiques nous apparaissent comme des droits naturels dont l'inviolabilité ne saurait être entamée par aucune législation. Pourquoi alors avons-nous eu recours à la Loi sur les langues officielles? L'on est sûrement en droit de se demander quelle était la nécessité d'une loi spéciale qui ne pouvait rien ajouter à l'autorité morale d'un droit naturel. A y regarder de plus près, l'on comprend vite que ce n'était pas les droits eux-mêmes qui, avant la loi, étaient mis en jeu mais leur exercice.

Encore là cependant, ne devons-nous pas aborder le sujet avec circonspection? En prenant connaissance des nombreuses lois qui ont réglementé l'exercice du droit d'association, du droit au travail, du droit de parole, ne remarquons-nous pas l'effet constant des limitations? Le droit d'association, oui, mais à la suite de délais et de conditions impartis. Le droit au travail, oui, mais assujéti à des normes fixes imposées. Le droit de parole, oui, mais dans des limites de contrainte qui ne sont pas toujours celles des sanctions naturelles. Pour compléter ce petit tableau, ajoutons que dans un cas précis, l'on a assisté au phénomène inverse qui fit que, grâce à la législation, le droit à l'éducation s'est métamorphosé en instruction obligatoire. Qu'en serait-il si le Parlement s'avisait de décréter le bilinguisme obligatoire pour tous? Nous le savons, ce serait provoquer la mort de ce que l'on voudrait ainsi protéger puisque, selon le professeur Mackay de l'Université Laval, tout bilinguisme est maintenu par deux blocs unilingues.

Pourquoi donc avoir eu recours à la législation? On ne le sait que trop, la législation est un couteau à deux tranchants. Elle garantit mais elle délimite. Dans le cas qui nous occupe, elle ne crée pas de droit, elle le reconnaît, elle l'officialise. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de droit naturel, y avoir recours? Pourquoi fonder sur la loi écrite les réformes que nous souhaitons quand nous savons qu'en droit social les lois ne font qu'entériner ce que la société a déjà accepté? D'abord parce que la situation exigeait que l'Etat comme tel prît position. Surtout parce que c'était la façon la plus efficace d'accorder une reconnaissance officielle à des droits mis en doute. Pourrions-nous enfin citer par analogie cette phrase que vous connaissez bien de Lacordaire: "Entre le riche et le pauvre, entre le faible et le fort, c'est la liberté qui opprime, c'est la loi qui affranchit."

Gouvernés que nous sommes par cette nouvelle Loi sur les langues officielles, quelle définition pouvons-nous maintenant donner à une fonction publique bilingue? En cherchant à cerner le plus près possible les problèmes qui nous sont propres je définirai comme suit la fonction publique fédérale bilingue: "Un ensemble coordonné d'organismes administratifs auxquels deux communautés linguistiques peuvent s'adresser dans leur langue propre et par lesquels elles peuvent sociologiquement s'exprimer."

Une telle définition nous propose de façon très précise deux objectifs. Le service au public et les langues de travail. Ces deux objectifs font maintenant partie intégrante de notre législation et le gouvernement a entrepris de les atteindre dans les meilleurs délais possibles.

Pour répondre au double public dans sa langue maternelle, il suffirait de recourir à des fonctionnaires unilingues pour chacun des deux publics. Nous aboutirions à deux fonctions publiques parallèles comme c'est le cas dans quelques pays. Le gouvernement a choisi une autre voie, plus

efficace, plus humaine, plus attirante. Le gouvernement a décidé que chaque organisme offrirait des services dans les deux langues sans imposer le bilinguisme au fonctionnaire lui-même. C'est ce que l'on a appelé, comme vous ne le savez que trop, le bilinguisme institutionnel. Ce qui signifie qu'aucun fonctionnaire n'est forcé d'être bilingue. Ce qui signifie tout à la fois que ces institutions, ces organismes bilingues ne pourront fonctionner qu'à la condition de compter dans leurs rangs quelques fonctionnaires bilingues. A ceux qui choisiront de devenir bilingues, certains postes seront offerts. C'est une distinction fondamentale entre le bilinguisme obligatoire et le bilinguisme facultatif.

Le second objectif doit permettre à chaque groupe linguistique de s'exprimer sociologiquement au sein des organismes administratifs. A cette fin, chaque fonctionnaire doit pouvoir travailler dans sa propre langue. Sur le plan parlementaire, personne ne s'aviserait de contester à l'un des deux groupes constituant l'Etat le droit de s'exprimer. Notre législation est ainsi marquée par les deux communautés, imprégnée qu'elle devrait être de l'esprit différent de ces deux groupes.

Sur le plan administratif, il est encore tout aussi nécessaire d'assurer à ces deux communautés une présence effective pour que les lois soient traduites dans les faits selon l'esprit qui leur a donné naissance. Cette mise en application des lois, activité propre à tout organisme administratif, ne saurait être conforme à notre parlement dualiste que si elle est confiée à une administration tout aussi dualiste.

Dans le premier siècle de la Confédération, notre administration n'a pas été dualiste. Son caractère unilingue a faussé le jeu démocratique. Non seulement, les Canadiens français n'étaient-ils plus francophones mais, à plus ou moins brève échéance, ils ne pouvaient plus dans leur travail exprimer l'esprit de leur communauté. C'était une assimilation spirituelle.

Dans le processus de redressement que nous connaissons depuis 1966, nous pouvons nous demander ce que viennent faire les unités de langue française. Ayant connu de 1867 à 1966 une seule grande unité de langue anglaise pourquoi cherchons-nous à faire disparaître les méfaits de cette erreur en créant d'autres unités linguistiques? Le rapport de la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme nous a donné plusieurs réponses. Cependant, le fait que les recommandations relatives à la création d'unités de langue française aient été présentées si tardivement a faussé, à mon avis, la perspective dans laquelle ces unités devaient être envisagées. J'ai tout lieu de croire que cette recommandation devait précéder les autres. Des circonstances étrangères à la volonté des commissaires ont empêché de suivre un ordre chronologique qui eût favorisé leur implantation.

En effet, à la suite des premiers rapports de la Commission B-B, la fonction publique s'était engagée dans une voie qui invitait le plus grand nombre possible de fonctionnaires à devenir bilingues. Stimulés par un climat politique favorable, un grand nombre se sont lancés dans l'étude d'une langue seconde en espérant devenir bilingues le plus tôt possible. Ce n'est qu'après cet élan, et pourrait-on dire un premier mouvement d'enthousiasme vers le bilinguisme, que la recommandation de créer des unités de langue française a été présentée. Pour plusieurs, la chose est apparue ou comme un point d'arrêt, ou comme un pas en arrière. Ce qui est compréhensible puisque engagé dans une voie qui menait au bilinguisme on semblait, quelque temps après, favoriser un deuxième unilinguisme. Naturellement, il n'en est rien.

Comme nous le disions au début, le bilinguisme est constitué de deux blocs d'unilingues et, reconnaissant ces faits, il faut permettre à chacun de ces blocs d'exister au sein de la fonction publique. Il y aura toujours un bloc unilingue anglophone. Il fallait nous ingénier à permettre l'existence de l'autre bloc unilingue francophone. Ajoutons que les unités de langue française n'avaient pas pour seul but de permettre l'existence de ce bloc unilingue francophone. Elles devaient, dans l'esprit des commissaires, être un moyen d'arriver au bilinguisme viable. Comme on l'a vu, le bilinguisme intégral constituerait une contradiction dans les termes alors que le bilinguisme viable doit compter sur deux blocs unilingues.

La fonction publique fédérale canadienne est en mutation. Pour atteindre les objectifs que lui ont assignés tant le parlement que le gouvernement elle doit compter sur de nombreux moyens que lui ont d'ailleurs suggérés plusieurs rapports de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Parmi ces moyens, les unités de langue française s'inscrivent en haut lieu. Même si elles ne sont pas faciles à accepter au premier abord il me paraît important de chercher à les faire comprendre à tous ceux qui peuvent en profiter, d'abord les francophones qui veulent travailler dans leur langue ou qui aspirent à se retremper dans un milieu où l'on ne travaille qu'en français et enfin à ceux qui cherchent un moyen efficace de devenir effectivement bilingues.

Charles A. Lussier

Bulletin "Informations"

Nous avons encore en main un nombre considérable d'exemplaires des numéros du bulletin "Informations" publiés à date par le comité inter-ministériel d'information sur les unités de langue française. Les sujets de ces numéros sont les suivants:

- février 1972 : informations générales sur les unités de langue française
- mars 1972 : le Centre de terminologie
- avril/mai 1972 : les unités de langue française et l'enseignement des langues secondes
- juin 1972 : le nouveau visage de la capitale canadienne
- juillet-août 1972 : regards sur une unité de langue française
- septembre 1972 : quelques observations de départ sur les ULF

Si vous n'avez pas reçu certains de ces numéros ou si vous désirez des exemplaires supplémentaires, écrivez-nous à l'adresse suivante:

Bulletin des unités de langue française
Conseil du Trésor
18e étage sud
Place Bell Canada
Ottawa, Ontario
K1A 0R5
(téléphone: 995-6331)



Conseil
du Trésor

Treasury
Board

CAL 7871
- 73023

Informations

novembre - décembre 1972

OÙ EN SONT LES UNITÉS DE LANGUE FRANÇAISE?

Il y a un peu plus d'un an, le gouvernement donnait le branle à l'expérience des unités de langue française. Depuis, cette mesure a suscité les réactions les plus diverses: certains ont accusé le gouvernement d'avoir été trop timide dans l'implantation du nouveau régime, d'autres se sont alarmés devant l'importance accrue que l'on voulait donner au fait français au sein d'une Fonction publique traditionnellement unilingue anglophone, d'autres encore y ont vu la juste reconnaissance d'une dualité trop longtemps ignorée. Malgré ces nombreux remous, les quelque 460 ULF n'en ont pas moins fait leur petit bonhomme de chemin.

Evidemment, il est encore trop tôt pour juger de la viabilité de ce régime, mais déjà certains indices nous portent à croire que les unités de langue française progressent vers les objectifs qui leur ont été impartis. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'occasion du premier prélèvement de données sur les ULF, environ 70% des chefs d'unités de langue française, qui ont choisi de nous livrer leurs commentaires, déclaraient qu'il leur était possible d'observer en grande partie le régime linguistique des ULF, comparativement à 30% qui tenaient la chose pour difficile ou impossible.

Ces proportions n'ont pas de valeur absolue en soi, puisque la majorité des chefs se sont évidemment contentés de répondre aux nombreuses questions du prélèvement, sans autres commentaires; elles restent néanmoins très significatives du fait même qu'elles se sont maintenues lors du deuxième prélèvement, effectué au mois de juin 1972.

Même si, à cette étape, ces chiffres peuvent nous paraître particulièrement encourageants et bien qu'ils tendent à prouver la rentabilité du français comme langue de travail au sein d'une institution aussi complexe que la Fonction publique, il ne faut pas se leurrer pour autant et s'imaginer que tous les obstacles ont été aplanis; de réels problèmes subsistent encore et quelques-uns d'entre eux ont clairement ressorti des commentaires des chefs des unités de langue française que nous avons publiés dans le numéro de septembre du bulletin "Informations".

Parmi ces problèmes, il convient d'en souligner deux qui continuent de faire achopper certaines unités de langue française: soit l'incapacité de certaines unités interlocutrices de traiter en français avec les ULF et le manque chronique d'outils de travail en français.

Avant de proposer des éléments de solution à ces problèmes, voyons quelques-uns des commentaires qui ont été tirés du prélèvement de données de juin 1972; ces observations illustrent très bien le chassé-croisé des communications entre certaines unités de langue française et leurs unités interlocutrices, de même que les nombreuses difficultés qu'éprouvent certains fonctionnaires des ULF à s'acquitter efficacement de leurs fonctions, alors que trop souvent ils ne disposent que d'instruments de travail - manuels, directives, textes de règlement, etc. - rédigés uniquement en anglais.

Les problèmes

- "Pour l'instant, il est impossible de communiquer efficacement en français avec les services auxiliaires du Ministère. En effet, comme le

publié par le comité interministériel d'information pour les unités de langue française

personnel de la majorité de ces services est anglophone, il est nécessaire que nous traitions avec lui en anglais afin d'accomplir notre travail".

- "Il y a peu de progrès en ce qui a trait à la capacité des unités interlocutrices de nous servir en français. On semble ignorer ou faire peu de cas de notre ULF. Le travail des fonctionnaires de l'unité serait encore plus efficace, s'ils pouvaient s'adresser en français aux unités avec lesquelles nous faisons affaire".
- "Certains retards dans la traduction de directives nous obligent souvent à recourir au texte original anglais. La qualité de notre travail est donc inférieure à ce qu'elle pourrait être parce que, même si la majorité de nos employés sont considérés bilingues, ils ne maîtrisent pas parfaitement la langue anglaise".
- "Trop de publications sont pensées, rédigées et publiées uniquement en anglais, particulièrement celles qui nous parviennent de nos quartiers généraux".
- "Malgré notre détermination à nous servir avant tout de la langue française, nous devons faire face aux problèmes engendrés par la réception de documents et de lettres circulaires rédigés uniquement en anglais".
- "Les directives qui nous parviennent d'Ottawa sont rédigées en anglais uniquement. Aussi, la traduction de ces documents engendre un surplus de travail pour nos fonctionnaires qui souvent ne sont pas rémunérés pour ce genre de travail et qui prennent des responsabilités qui les engagent".
- "Il y a eu très peu de changements depuis notre dernier rapport, c'est-à-dire que l'unité possède un bon nombre de cadres capables de communiquer en français entre eux et avec l'échelon supérieur. Il nous manque encore les ouvrages techniques, ce qui nous empêche d'employer le français comme langue d'entraînement des techniciens et conséquemment il nous est beaucoup plus facile et plus exact d'employer l'anglais dans les communications avec les commandements supérieurs".
- "Pour répondre aux besoins opérationnels, les contrôleurs utilisent toujours la langue anglaise; mais, en cas d'urgence, nous n'hésitons pas à recourir au français".

Quelques éléments de solution

Bien que les problèmes mentionnés ci-haut n'entravent pas le bon fonctionnement de toutes les unités de langue française au sein de la Fonction publique, il convient d'avancer des éléments de solution propres à aider certaines unités qui éprouvent actuellement des difficultés dans ces domaines.

Rappelons d'abord que dans son livre 3a, consacré au monde du travail et publié en 1969, la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme a souligné l'importance d'établir les outils de travail internes dans les deux langues officielles:

"Nous recommandons, écrivaient les Commissaires: a) que dans un délai ne dépassant pas deux ans, les avis, les directives, les formulaires et toute information ou instruction officielle écrite (les manuels exceptés) en usage dans les ministères, sociétés de la Couronne et autres organismes fédéraux, soient diffusés dans les deux langues, et que dès maintenant tous les nouveaux documents de cette nature le soient simultanément en anglais et en français; b) que dans un délai

maximal de cinq ans, tous les manuels en usage soient traduits en français et que dès maintenant tout nouveau manuel soit publié simultanément en anglais et en français; c) que pour la traduction de ces documents, l'ordre de priorité soit déterminé selon les besoins des unités francophones".

En juin 1970, le Gouvernement souscrivait à cette recommandation qui, depuis lors, a été introduite en des termes plus généraux dans les objectifs de direction en matière de bilinguisme du Conseil du Trésor.

Les ministères ont donc une importante responsabilité dans ce domaine. Aussi, les fonctionnaires des ULF qui sont privés d'outils de travail en français auront avantage à s'adresser à leur supérieur ou à leur conseiller en bilinguisme. Il s'avérera souvent que ces outils existent déjà à l'insu des intéressés.

Il est aussi possible que certains ministères ne soient pas au courant des besoins précis de leurs ULF en ce qui a trait aux instruments de travail en français. Afin de permettre à ces ministères d'établir ou de réviser leur programme de traduction pour tenir compte de ces besoins, les unités de langue française devraient signaler à leur conseiller en bilinguisme les outils de travail ou même les parties d'outils de travail dont elles se servent le plus souvent et qui n'existent qu'en anglais. Même si à l'heure actuelle les services de traduction sont souvent débordés, ils seront à tout le moins informés des besoins prioritaires des ULF et pourront en tenir compte dans toute la mesure du possible. Dans certains cas, les ministères pourront même envisager avec le Bureau des traductions du Secrétariat d'Etat des mesures spéciales de traduction.

D'autre part, la traduction ne saurait être la seule solution au problème des instruments de travail, puisque ceux-ci sont presque continuellement en voie de révision et de nouveaux instruments sont toujours en chantier. Il faudra donc de plus en plus rédiger ces outils en français à l'origine, quitte à préparer la version anglaise en parallèle ou encore à faire traduire le texte français en anglais par la suite.

Qu'en est-il, d'autre part, des unités dites interlocutrices qui ne sont pas en mesure de traiter en français avec les ULF? Le problème est de taille, puisque ces unités ne sauraient être repérées avec autant de précision que les unités de langue française.

Cependant, dans le cadre des prélèvements de données périodiques, il est demandé aux chefs des unités de langue française d'indiquer, entre autres, les unités avec lesquelles elles font le plus souvent affaire et la langue dans laquelle se font les communications. Comme ces questionnaires doivent être retournés à la Division du bilinguisme du Conseil du Trésor par l'entremise des services centraux de chacun des ministères, il est loisible à ces services de prendre note des unités interlocutrices qui sont de leur ressort, en vue de les doter d'une capacité en français, s'il y a lieu. Reste les unités interlocutrices qui ne relèvent pas du même ministère que leurs unités de langue française; c'est à l'échelle de la Fonction publique qu'il faut alors envisager la question et les solutions sont forcément plus complexes.

Ces solutions résident en partie dans la détermination des exigences linguistiques des postes selon des critères communs à tous les ministères et organismes. Dans une déclaration du 14 décembre, le Président du Conseil du Trésor, C.M. Drury, a élaboré neuf principes qui doivent présider à la détermination de ces exigences et à la dotation des postes en cause. Ces principes seront suivis de modalités et de critères qui sont en préparation depuis plusieurs mois. En attendant l'élaboration de ces critères, l'on sait d'ores et déjà qu'au sein des unités interlocutrices il y a certains postes dont les titulaires ont besoin du français du fait de

traiter avec une unité de langue française. Dans la mesure où les titulaires actuels de ces postes ne connaissent pas cette langue, ils sont admissibles à des cours de français sur une base prioritaire.

Par ailleurs, il y a tout lieu de croire que si les ministères s'assurent que les unités interlocutrices connaissent bien les unités de langue française avec lesquelles elles ont à traiter et qu'elles sont informées de la langue de communication avec les ULF, bon nombre de problèmes pourront être réglés ou sensiblement diminués.

L'expérience des ULF est-elle terminée?

Voilà sans doute une question qui préoccupe un grand nombre de fonctionnaires au sein des unités de langue française; avec raison d'ailleurs, puisqu'à l'annonce de la création des unités de langue française, le 17 août 1971, le Conseil du Trésor avait prévu une période de rodage de trois mois, suivie de la période d'essai proprement dite qui devait durer un an au minimum.

A l'heure actuelle, les quinze mois se sont écoulés; mais l'expérience n'est pas terminée pour autant, puisqu'il faut maintenant l'évaluer. Dans cette évaluation les unités de langue française ont fourni un apport considérable par le truchement des prélèvements de données dont nous avons déjà fait état.

En attendant la décision définitive du Conseil des ministres sur les unités de langue française en tant que principe fondamental d'organisation et de gestion de la Fonction publique, toutes les dispositions relatives au régime linguistique et à la composition des ULF restent pleinement en vigueur. Si d'aventure les unités de langue française ne produisent pas les résultats escomptés, on recherchera d'autres moyens de réaliser les objectifs du gouvernement en cette matière. Les moyens pourront changer, les objectifs resteront les mêmes.

Troisième prélèvement de données

Au moment où nous écrivons ces lignes, la Division du bilinguisme s'apprête à envoyer aux chefs de diverses unités de langue française le troisième prélèvement de données sur les ULF. Ce questionnaire a pour objet de recueillir certains renseignements qui permettront de mesurer l'évolution des unités de langue française durant la période d'essai.

Nous profitons de l'occasion pour remercier les chefs d'ULF qui ont bien voulu nous faire part de leurs commentaires à l'occasion des deux premiers prélèvements; de même, nous espérons qu'un nombre encore plus grand d'entre eux profiteront du troisième questionnaire pour nous livrer leurs observations.

Présentations audio-visuelles sur les ULF

Nous sommes maintenant prêts à diffuser notre deuxième présentation audio-visuelle sur les ULF, soit celle à l'intention des unités dites interlocutrices. Les conseillers en bilinguisme qui désirent présenter ce montage lors de séances d'information n'auront donc qu'à en faire la demande à la Division du bilinguisme du Conseil du Trésor (995-6331). Ce montage est disponible dans les deux langues officielles.

Par ailleurs, notre présentation à l'intention des membres des unités de langue française continue toujours à circuler et nous invitons les fonctionnaires des ULF qui désirent la voir à s'adresser à leur conseiller en bilinguisme ou à leur chef d'unité.



Informations

Janvier 1973

QUELQUES DONNÉES STATISTIQUES SUR LES ULF

Afin de mesurer avec le plus d'exactitude possible l'évolution des unités de langue française durant la période d'essai, la Direction du bilinguisme du Conseil du Trésor a effectué depuis décembre 1971 trois prélèvements périodiques de données sur les ULF. En attendant de pouvoir procéder à l'évaluation proprement dite des unités de langue française comme instrument fondamental de l'égalité des chances au sein de la Fonction publique, nous avons établi, à même la masse des renseignements recueillis lors du premier prélèvement, certains tableaux statistiques susceptibles de nous faire mieux saisir l'ampleur de cette expérience.

Le premier tableau montre la répartition des unités de langue française (ULF) et des bureaux de langue française (BLF) entre les quelque 42 ministères ou organismes qui ont choisi de participer à l'expérience. Le nombre élevé de ces ULF/BLF s'explique du fait que certaines unités de langue française de grande envergure se composent de divers bureaux et services qu'il nous a fallu cerner de plus près pour les fins de l'évaluation.

Les 1,287 ULF/BLF de ce premier tableau correspondent donc aux quelque 450 unités de langue française désignées à l'origine, mais comme bon nombre de ces unités regroupent plusieurs centaines de fonctionnaires, nous les avons morceler en leurs éléments constitutifs (BLF), afin de permettre aux responsables de répondre aux questionnaires en connaissance de cause.

D'autre part, les lecteurs constateront que le nombre de leurs collègues, au sein des unités de langue française, se chiffre à plus de 33,700. Voilà qui aura sûrement pour effet de resituer l'expérience de chacun dans une plus juste perspective.

TABEAU 1: Nombre d'ULF/BLF (avec effectif) selon le ministère ou l'organisme

Ministère ou organisme	Nombre d'ULF/ BLF	Effectif
Affaires des anciens combattants	20	603
Affaires extérieures	6	68
Affaires indiennes et du Nord canadien	12	465
Agence canadienne de développement international	1	50
Agriculture	14	967
Approvisionnements et Services	25	1,195
Archives publiques	3	29
Bibliothèque nationale	2	13
Commission de la Capitale nationale	1	11
Commission de la Fonction publique	10	628
Conseil des Sciences du Canada	2	5
Conseil national des Recherches	3	12
Conseil des Ports nationaux	17	1,046
Commission de l'Assurance-chômage	18	2,043
Communications	17	138
Conseil du Trésor	1	4
Conseil de la Radio-Télévision canadienne	2	13
Consommation et Corporations	7	192
Défense nationale	18	5,479
Conseil des recherches pour la Défense	12	369
Energie, Mines et Ressources	3	39
Environnement	17	146
Expansion économique régionale	7	73
Finances	1	4
Gendarmerie royale du Canada	22	131
Industrie et Commerce	3	10

Information Canada	4	115
Justice	5	70
Main-d'oeuvre et Immigration	130	2,244
Monnaie royale canadienne	4	36
Office national du film	2	111
Postes	621	11,530
Revenu national (Douanes et Accise)	86	1,312
Revenu national (Impôt)	17	698
Santé nationale et Bien-être social	14	371
Secrétariat d'Etat	66	903
Musées nationaux du Canada	6	25
Solliciteur général	8	128
Statistiques Canada	4	99
Transports	50	2,044
Administration de la Voie maritime du Saint-Laurent	23	289
Travail	3	21
Totaux:	1,287	33,729

Par delà les considérations particulières à chacun des ministères qui se dégagent du tableau 2 ci-dessous, le découpage régional nous permet surtout d'apprécier la place que tiennent les unités de langue française au Québec; en effet, plus de 85% du total des ULF/BLF désignés se trouvent présentement dans cette province (Hull excepté). Cette concentration des unités de langue française au Québec n'est pas un effet du hasard; au contraire, elle a pour objet de donner aux fonctionnaires de langue française de cette province la chance de travailler et de faire carrière dans leur langue; car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce droit n'était pas totalement acquis avant la désignation des ULF et on exigeait de trop de fonctionnaires qu'ils puissent travailler dans les deux langues officielles pour les seuls besoins des communications à l'intérieur de la Fonction publique.

Par ailleurs, nous avons choisi, aux tableaux 2 et 3, de distinguer la région urbaine de Montréal de l'ensemble de la province du fait même que, de toutes les régions du Québec, c'est à Montréal que les deux principaux groupes linguistiques du pays secôtoient de plus près. Aussi, tout au long de l'évaluation de l'expérience, nous réserverons aux ULF de Montréal, ainsi qu'à celles d'Ottawa, une attention particulière.

TABEAU 2: Nombre d'ULF/BLF selon le ministère et la région

Ministère ou organisme	Ottawa-Hull	Montréal	Ailleurs au Québec	Ailleurs au pays et à l'étranger	Total des ULF/BLF
Affaires des anciens combattants	1	6	13		20
Affaires extérieures	5	1			6
Aff. indiennes et Nord canadien		1	11		12
Agence can. de dével. internat.	1				1
Agriculture		8	6		14
Approvisionnements et Services	13	6	6		25
Archives publiques	2	1			3
Bibliothèque nationale	2				2
Com. de la Capitale nationale	1				1
Com. de la Fonction publique	9	1			10
Conseil des Sciences	2				2
Conseil nat. des Recherches	1	1	1		3
Conseil des Ports nationaux		14	3		17
Com. de l'Ass.-chômage	3	3	12		18
Communications	5	2	10		17
Conseil du Trésor	1				1
Conseil de la Radio-Télé. can.	1	1			2
Consommation et Corporations	4	3			7
Défense nationale	1		14	3	18

Conseil des recherches pour la Défense			12		12
Energie, Mines et Ressources	2		1		3
Environnement		3	14		17
Expansion économique régionale	4	1	2		7
Finances	1				1
Gendarmerie royale	2		20		22
Industrie et Commerce	2			1	3
Information Canada	3	1			4
Justice	4	1			5
Main-d'oeuvre et Immigration	5	24	94	7	130
Monnaie royale canadienne	4				4
Office national du film		1	1		2
Postes		75	534	12	621
Revenu national (Douanes et Accise)		26	60		86
Revenu national (Impôt)	14		3		17
Santé nat. et Bien-être social	4	5	5		14
Secrétariat d'Etat	52	8	6		66
Musées nationaux du Canada	6				6
Solliciteur général		1	7		8
Statistiques Canada	3	1			4
Transports		28	22		50
Admin. de la Voie maritime du Saint-Laurent			23		23
Travail	1	2			3
Totaux:	159	225	880	23	1287

Alors que le tableau 2 porte sur le nombre d'ULF/BLF, le tableau 3 traite de leurs effectifs, toujours selon la région et le ministère. Cette répartition des effectifs confirme, entre autres choses, que le gros des fonctionnaires des ULF/BLF, soit 89%, se trouve au Québec. Il est à noter toutefois que ces chiffres peuvent changer quelque peu au fur et à mesure du dépouillement des prélèvements de données subséquents, ne serait-ce que parce qu'ils font exclusion des postes vacants et que les ULF, tout comme les autres unités, sont susceptibles de restructurations et de mouvements de personnel.

TABLEAU 3: Effectif des ULF/BLF selon le ministère et la région

Ministère ou organisme	Ottawa- Hull	Montréal	Ailleurs au Québec	Ailleurs au pays et à l'étranger	Effectif total des ULF/ BLF
Affaires des anciens combattants	2	59	542		603
Affaires extérieures	50	18			68
Affaires indiennes et Nord can.		17	448		465
Agence can. de dével. internat.	50				50
Agriculture		701	266		967
Approvisionnements et Services	787	150	258		1,195
Archives publiques	20	9			29
Bibliothèque nationale	13				13
Com. de la Capitale nationale	11				11
Com. de la Fonction publique	606	22			628
Conseil des Sciences du Canada	5				5
Conseil national des Recherches	12				12
Conseil des Ports nationaux		869	177		1,046
Com. de l'Ass.-chômage	54	1,138	851		2,043
Communications	25	67	46		138
Conseil du Trésor	4				4
Conseil de la Radio-Télé. can.	10	3			13
Consommation et Corporations	10	182			192

Défense nationale	16		5,040	423	5,479
Conseil des recherches pour la Défense			369		369
Energie, Mines et Ressources	35		4		39
Environnement		37	109		146
Expansion économique régionale	39	5	29		73
Finances	4				4
Gendarmerie royale du Canada	20		111		131
Industrie et Commerce	4			6	10
Information Canada	107	8			115
Justice	38	32			70
Main-d'oeuvre et Immigration	48	905	1,223	68	2,244
Monnaie royale canadienne	36				36
Office national du film		43	68		111
Postes		7,137	4,284	109	11,530
Revenu nat. (Douanes et Accise)		718	594		1,312
Revenu national (Impôt)	155		543		698
Santé nat. et Bien-être social	18	54	299		371
Sécritariat d'Etat	726	119	58		903
Musées nationaux du Canada	25				25
Solliciteur général		28	100		128
Statistiques Canada	50	49			99
Transports		709	1,335		2,044
Administration de la Voie maritime du Saint-Laurent			289		289
Travail	4	17			21
Totaux:	2,984	13,096	17,043	606	33,729

Que conclure de ces relevés statistiques sinon que l'expérience des unités de langue française revêt à ce jour des dimensions étonnantes et qui dépassent, à certains égards, l'attente de ceux-là mêmes qui ont été chargés de la mise en oeuvre de ce nouveau régime. Toutefois, ce n'est qu'à la suite de la période d'évaluation que ces chiffres prendront leur sens véritable et qu'il nous sera possible d'apprécier pleinement les effets d'entraînement des unités de langue française au sein de l'administration fédérale.

Les audio-visuels, ça marche!

Environ 1,500 fonctionnaires, réunis pour la plupart à l'occasion de séances spéciales d'information sur les unités de langue française, ont vu à ce jour nos deux montages audio-visuels sur les ULF. Voilà donc un domaine où certains ministères ont décidé d'agir, et avec raison d'ailleurs, puisque bon nombre de malentendus subsistent encore au sujet de cette expérience.

Comme la vaste majorité des personnes, qui ont assisté à ces présentations, a déclaré en avoir retiré quelque profit—plus de 90%, pour être précis—, nous encourageons les ministères et organismes à redoubler d'efforts afin de mieux renseigner le personnel des ULF et de leurs unités interlocutrices.

Les montages n'ont certes pas la prétention de répondre à toutes les questions et de dissiper tous les malentendus au sujet des unités de langue française, mais ils n'en restent pas moins des outils fort utiles pour qui veut se fixer convenablement sur ce nouveau concept de l'égalité des chances.

Pour emprunter ces montages, vous n'avez qu'à en faire la demande à votre conseiller en bilinguisme ou à votre chef d'unité qui, à son tour, prendra les dispositions voulues auprès de la Direction du bilinguisme du Conseil du Trésor (995-6331).



Conseil
du Trésor

Treasury
Board

Informations

février 1973

NUMÉRO ANNIVERSAIRE

NDLR - Le bulletin "Informations" célèbre par la publication de ce numéro le premier anniversaire de sa fondation. En effet, c'est au mois de février 1972 que le Comité interministériel d'information sur les unités de langue française lançait cette brochure qui s'était modestement donné pour mission de renseigner les fonctionnaires des unités de langue française, dispersés dans divers ministères et de nombreuses localités du pays, sur l'expérience en cours. Depuis, dix numéros du Bulletin ont été publiés et plus de 375,000 exemplaires ont été distribués à travers la Fonction publique, dont quelques milliers à seul titre d'exemplaires supplémentaires.

Aussi, est-ce avec une bonne dose d'optimisme que nous abordons notre deuxième année; de même, nous comptons sur une participation encore plus active des lecteurs, puisque, tout compte fait, ce sera en grande partie grâce à leurs suggestions que le Bulletin - votre Bulletin - pourra répondre pleinement aux besoins des unités de langue française.

Venons-en maintenant au sujet de notre numéro anniversaire qui reprend, en première partie, un extrait du deuxième Rapport (1971-1972) du Commissaire aux langues officielles, Monsieur Keith Spicer. Dans ce passage du volumineux Rapport qu'il a soumis au Parlement, il y a quelques semaines à peine, et que nous aurons sans doute l'occasion de commenter dans les bulletins à venir, le Commissaire a tenté de faire le point de l'expérience des unités de langue française.

On s'étonnera peut-être de la sèche franchise avec laquelle M. Spicer aborde la question des ULF; s'il ironise de gaieté de coeur au début de ses remarques, c'est sans doute pour inciter la Fonction publique à augmenter le nombre et à rehausser le niveau des unités de langue française. La perspective nettement positive qui se dégage de l'ensemble de ses propos indique d'ailleurs assez clairement que M. Spicer vise avant tout à alimenter "le vigoureux débat sur les "voies et moyens" d'accomplir notre réforme linguistique". Les lecteurs voudront peut-être nous faire part de leurs commentaires à cet égard.

D'autre part, bien que le texte que nous reproduisons plus bas présente l'essentiel de la pensée du Commissaire aux langues officielles en ce qui a trait aux unités de langue française, il convient de noter qu'ailleurs dans son Rapport M. Spicer revient à plusieurs reprises à cette question, qu'il situe à juste titre dans le cadre général du français langue de travail à l'intérieur de la Fonction publique. C'est ainsi qu'il souligne, en parlant du réalisme dont devra faire preuve le gouvernement central dans l'application de la Loi sur les langues officielles, la nécessité d'un renforcement coordonné du français au Québec: "Si les autorités fédérales, écrit-il, tout en respectant les droits garantis par la Loi aux anglophones en matière de langues de service et de travail, ne peuvent accepter et obtenir que le français soit la langue "normale" de travail dans leurs bureaux québécois, elles saperont la vigueur du français, non seulement au Québec, mais dans l'univers fédéral tout entier."

Cette mise en garde confirme, à notre avis, l'importance des unités de langue française au Québec, sans déprécier pour autant les autres unités, notamment celles d'Ottawa. C'est d'ailleurs ainsi que nous avons fait ressortir dans notre bulletin précédent l'opportunité de la désignation massive d'ULF dans la province de Québec.

Rappelons enfin, pour la bonne règle, que, dans son rapport annuel de 1970-1971, le Commissaire a souligné que l'expérience des ULF pouvait, sur le plan pratique, "se révéler comme l'un des moyens les plus sûrs de faire du milieu de travail fédéral un véritable chez-soi pour les fonctionnaires francophones, tout en leur permettant de mettre leur compétence au service de l'Etat avec plus d'efficacité".

Les ULF: ghettos ou pépinières?

"Le gouvernement, qui essaie depuis novembre 1971 de donner aux fonctionnaires francophones une meilleure chance de travailler dans leur langue par le truchement des "unités de langue française", a désigné 457 de ces unités dans 39 ministères et organismes. Cette expérience, apparemment novatrice aux yeux de nombreux Canadiens anglophones, ne fait qu'entériner une certaine réalité en créant, sur une mini-échelle, une réplique de l'énorme "unité de langue anglaise" qu'était et que demeure pour la plus grande part l'administration fédérale. C'est une réforme intéressante, certes, mais encore extrêmement modeste et qui, dans bien des cas, se ramène plutôt à une simple "immersion baptismale": des 29,000 personnes affectées à ces unités, environ 26,000 travaillaient déjà plus ou moins en français avant que leurs services soient baptisés U.L.F.; en outre, 330 des 457 unités se trouvaient au Québec où, après tout, il devrait être on ne peut plus normal que le français soit plus souvent utile. D'ailleurs, ceux qui pourraient craindre qu'un raz-de-marée assimilateur ne déferle sur la forteresse anglophone défendue par quelque 404,000 fonctionnaires fédéraux apprendront peut-être avec soulagement, s'ils ne le savent déjà, qu'au sein des U.L.F. évoluent des groupes aussi "agressifs" que les 66 buandiers d'un hôpital fédéral au Québec et les douze brocheurs d'une sous-section ministérielle à Ottawa. Il est vrai qu'il existe des U.L.F. beaucoup plus importantes, tel le 5e Groupement de combat stationné au Québec; mais le Commissaire est persuadé que ce cinquième groupement n'a nullement l'intention de se muer en cinquième colonne... La portée limitée de cette expérience tient aussi au rôle fréquemment subalterne des unités, voire à leur éloignement des centres de décision. En fait, dans les U.L.F., les responsables ont plus souvent qu'à leur tour besoin de l'anglais pour satisfaire aux exigences de leur poste, exigences qui, tout inévitables qu'elles sont parfois pour traiter avec des unités "extérieures", ne corroborent pas précisément les soupçons de ceux qui croient que les U.L.F. "forcent" tous leurs membres à travailler uniquement en français.

Toutefois, au souvenir des difficultés affrontées jusqu'alors par les employés de l'Etat désireux de travailler en français, et surtout devant le constat d'absence de toute autre voie nettement tracée pour leur faciliter le chemin, le Commissaire reste convaincu que cette expérience mérite qu'on la considère avec attention et sympathie. Certes, on ne pourra en tirer des conclusions avant au moins encore un an, mais certains inconvénients et avantages apparaissent d'ores et déjà clairement.

Parmi les difficultés auxquelles doivent faire face les U.L.F., la simple "acclimatation" des unités à un milieu où la langue de travail est dans une proportion écrasante l'anglais tient à l'évidence une grande place. Elle donne lieu, par exemple, à des malentendus entre fonctionnaires anglophones et francophones au sujet des "règles du jeu" qui devraient régir les communications entre les unités et les autres bureaux du gouvernement: en principe, les U.L.F. s'adressent et répondent à ces bureaux, mais non au grand public, en français uniquement. Heureusement, ces malentendus se dissipent avec

le temps, l'expérience, la bonne volonté et grâce aussi à un bulletin d'information fort utile publié par le Conseil du Trésor, qui est l'organisme chargé de prescrire le régime linguistique des unités. Ce ne sont pas là les seuls problèmes: ainsi, les relations entre bureaux subissent de temps à autre des ralentissements lorsque des bureaux extérieurs dépourvus de toute capacité bilingue font appel aux services de traduction (ou obligent les employés des U.L.F. à parler anglais au téléphone); à mentionner également, la réticence de certains fonctionnaires francophones chevronnés à se "recycler" pour travailler dans une langue administrative qu'ils peuvent avoir en partie oubliée ou qu'en fait ils n'ont même jamais apprise - sans compter la crainte, qui prête légèrement à l'ironie quand on songe aux appréhensions similaires mais plus hautement proclamées de leurs collègues anglophones, qu'ont ces fonctionnaires d'amenuiser leurs chances d'avancement en ne travaillant qu'en français; la lenteur, aussi, qui retarde la mise en oeuvre de toute réforme en dehors des unités lorsque des exposés de principes ou des rapports de recherche rédigés par les U.L.F. sont bloqués à la traduction ou tout simplement ignorés; enfin, la pénurie générale de manuels administratifs en français, surtout dans les domaines financier et technique, et le fait que les administrations centrales continuent, en violation de la Loi, du moins de son esprit, à publier nombre de directives en anglais seulement.

En revanche, les U.L.F. peuvent présenter des avantages certains. Tout d'abord et avant tout, la reconnaissance symbolique et officielle du français comme langue de travail semble en quelques cas avoir notablement amélioré non seulement le moral mais aussi le rendement. Il est évident que le fait de travailler dans sa langue maternelle devrait, sauf s'il y a pénurie de lexiques techniques, accroître l'efficacité. Deuxièmement, on a noté une augmentation encourageante de l'emploi du français, non seulement au sein de nombreuses U.L.F., mais aussi dans des unités "de langue anglaise" ou "bilingues" traitant avec les U.L.F., et certains diplômés anglophones des cours de langue semblent heureux de cette occasion de pratiquer leur français. Troisièmement, dans les cas où les U.L.F. ont suivi les grands principes sous-jacents à leur création, elles suscitent une "demande" de communications fort variées en français et de vocabulaires techniques spécialisés, ce qui tend à développer l'usage du français en quantité comme en qualité. Quatrièmement, l'existence même des U.L.F. devrait davantage sensibiliser les fonctionnaires de langue anglaise aux droits et problèmes de leurs collègues francophones - et ainsi peut-être aider les anglophones à voir les difficultés de leur propre carrière dans une perspective plus juste. Enfin, les unités offrent des structures plus pratiques et une atmosphère plus propice pour accueillir dans l'administration fédérale les nombreux Canadiens unilingues francophones dont la fonction publique a si grandement besoin pour à la fois mieux représenter notre population et puiser dans un réservoir de talents resté jusqu'à présent inaccessible: en juin 1972, la C.F.P. n'offrait encore qu'environ 9 p. 100 de ses postes à des francophones unilingues.

Des comptes rendus, fragmentaires il faut l'admettre, qui sont parvenus jusqu'à présent au Commissaire, émane en général l'espoir timide que ces avantages pourraient contribuer à l'expansion du français - et donc au respect plus fidèle de l'intention du Parlement - par un éventuel effet "boule de neige". Assurément, ce n'est toutefois qu'après une période d'essai prolongée qu'on pourra porter un jugement de valeur tranché sur cette expérience des U.L.F."

Un quiproquo

Suite à la publication du numéro de juin 1972 du bulletin "Informations", nous recevions une intéressante lettre de la part d'un de nos lecteurs, qui nous reprochait en quelque sorte d'avoir fait paraître la traduction d'un article signé par un anglophone.

Tout excusable soit-elle, cette méprise n'en illustre pas moins le climat de méfiance et d'incompréhension qui risque toujours de paralyser les réels efforts

déployés, de part et d'autre, pour combler le fossé qui sépare les deux groupes linguistiques du pays.

Afin de dissiper, tant soit peu, ce remugle, nous avons cru utile de publier la lettre de notre lecteur, de même que la réponse que lui a adressée Monsieur Donald Kearns, l'auteur de l'article. A tout le moins, cet épisode nous aura fait comprendre que ce n'est pas le nom qui fait la langue. Ajoutons, pour le bénéfice de nos lecteurs, que c'est faute d'espace que nous n'avons pu reproduire plus tôt cet échange de missives.

le 18 août 1972

Messieurs,

(...) Ne croyez-vous pas que "les réflexions personnelles d'un fonctionnaire fédéral francophone qui revient travailler à Ottawa" auraient eu plus de pittoresque si elles avaient été signées par quelqu'un qui porte un nom français. On aurait moins eu l'impression qu'il s'agit d'une traduction.

Le 12 septembre 1972

Cher monsieur,

Le Comité de rédaction du Bulletin des unités de langue française m'a transmis votre lettre du 18 août 1972 à laquelle il m'a demandé de donner suite.

Pour ce qui est de mes réflexions, croyez-vous vraiment qu'elles "auraient eu plus de pittoresque si elles avaient été signées par quelqu'un qui porte un nom français"? N'avons-nous pas au Canada des Claude Ryan (Le Devoir), des Pierre O'Neil (La Presse), des Donald Doyle (Le Soleil), des Dominique Clift (La Presse), des James Bamber et des Michael MacAndrew (Radio-Canada)? Je n'ai, hélas, ni le talent ni la notoriété de ces personnes, tout au plus n'ai-je de commun avec elles que le nom anglais et la culture française.

Je regrette bien de vous avoir laissé l'impression que mon article était traduit de l'anglais. En vérité, il fut rédigé en français. Cela serait-il un vestige des quelques années où j'ai fait de la traduction au Secrétariat d'Etat?

Ceci dit, je vous sais gré de la peine que vous vous êtes donnée de nous faire part de vos commentaires et je veux vous assurer avec mes sentiments les meilleurs, que cette lettre a été rédigée en français par

Le Directeur adjoint

Donald M. Kearns

Vous avez la parole

Le bulletin "Informations" veut avant tout répondre aux besoins de ses lecteurs. Aussi, si vous avez des commentaires à nous faire ou des suggestions à formuler, écrivez-nous à l'adresse suivante:

Bulletin des unités de langue française
Conseil du Trésor
18e étage, Place Bell Canada
Ottawa, Ontario
K1A 0R5



Conseil
du Trésor

Treasury
Board

CMI T8 71
-73023

Informations

avril/mai 1973

QUELQUES OBSERVATIONS DE CHEFS D'ULF

Encore une fois cette année, la collaboration de nombreux chefs d'ULF nous permet de consacrer un numéro du Bulletin aux observations qu'ils ont bien voulu nous livrer dans le cadre du troisième prélèvement de données sur les unités de langue française (janvier 1973).

Les commentaires que nous avons retenus pour publication ne se veulent pas un reflet de l'ensemble de ceux qui nous sont parvenus, mais plutôt autant de témoignages sur quelques-uns des problèmes que connaissent encore certaines unités de langue française et, de façon plus générale, sur les avantages qui découlent du fait de travailler dans sa langue.

Dans les numéros précédents nous avons déjà répondu à plusieurs des questions soulevées par les chefs d'ULF et, si nous continuons à en faire état, c'est avant tout pour inciter les autorités compétentes des ministères à tout mettre en oeuvre pour assurer le bon fonctionnement de leurs unités de langue française.

Ajoutons, enfin, pour donner une idée plus juste de la teneur des commentaires reçus, que plus de 80% des chefs d'ULF, qui nous ont fait part de leurs observations, considèrent qu'il est possible de travailler largement en français au sein de la Fonction publique. Ce pourcentage représente donc une augmentation appréciable en regard des 70% de chefs qui, au moment du premier et du deuxième prélèvement de données, tenaient le régime linguistique des unités de langue française pour observable.

Les unités interlocutrices

- "Dans notre domaine, nous avons de nombreux contacts avec l'industrie ainsi qu'avec les sections gouvernementales, soit à Ottawa ou en province. L'unité traite en français avec tous ses clients, sauf avec son bureau chef à Ottawa".
- "Je suis d'accord pour dire que la contribution des ULF à la promotion du bilinguisme et du biculturalisme est précieuse. Il n'en demeure pas moins que ce ne doit pas être au détriment de ces unités. Actuellement, selon certaines unités interlocutrices, nous insistons trop pour utiliser le français. On peut bien dire que nous avons tous les droits d'insister, que nous avons même l'obligation de le faire; ceci ne change rien à l'attitude hostile qui peut se développer envers l'unité de langue française à cause de cette insistance. Le résultat en est malheureux pour le rendement même de l'ULF. Bref, l'éducation de milliers de fonctionnaires est à faire au sujet du bilinguisme".
- "Il est souvent possible de s'adresser en français aux unités interlocutrices; à condition, toutefois, de traiter avec les employés subalternes, les chefs étant, pour la plupart, des Anglophones unilingues".
- "Il y a eu un léger progrès dans la bilinguisation des services au sein du Ministère au cours des six à huit derniers mois. L'esprit qui règne favorise l'acceptation du bilinguisme. Donc, on peut être optimiste (sans pour autant devenir naïvement confiant) quant à l'avenir du français dans la Fonction publique... à condition toutefois que la haute direction ministérielle y mette tout son poids. Cette condition est primordiale".

- "Nous croyons que les directives ministérielles sur le bilinguisme n'ont été que partiellement observées particulièrement en ce qui a trait aux communications entre les ULF et les autres unités. Aussi, le temps est venu soit de modifier ces directives, soit de les confirmer. Dans un cas comme dans l'autre, la situation est devenue suffisamment confuse pour souhaiter que l'on précise dans quelle langue les unités de langue française doivent s'adresser, oralement et par écrit, aux unités unilingues anglaises".
- "Notre unité produit maintenant tous ses rapports et rédige toutes ses notes de service en langue française. Notre tâche serait grandement facilitée si l'administration centrale s'adressait également toujours à nous en français".
- "Il nous est impossible de communiquer avec tous nos interlocuteurs en français, car dans certains cas il y a urgence. Le fait que le destinataire est souvent unilingue anglophone nous oblige à utiliser l'anglais pour épargner du temps".
- "L'importance relative en nombre de nos interlocuteurs unilingues anglophones (hors de la Fonction publique) d'une part, et, d'autre part, les problèmes d'ordre pratique (efficacité) que pourrait soulever l'utilisation continue et sans discernement du français dans nos contacts oraux ou écrits avec les autres fonctionnaires, nous empêchent de satisfaire, avec la rigueur que l'on voudrait, aux objectifs impartis aux unités de langue française".
- "Quelles seront les répercussions sur les ULF des modifications de dernière heure de la part du gouvernement sur sa conception du bilinguisme dans la Fonction publique?"
- "Je suis d'avis que notre désignation comme ULF n'est et ne peut être, dans les conditions présentes, qu'une action de surface, sans ramifications en profondeur. En effet, quoique nous puissions travailler en français au sein de l'unité, il devient presque impossible de traiter en français avec nos interlocuteurs. Malgré notre bonne volonté et nos efforts, plusieurs ici nous ont convaincus de l'inutilité de ces efforts tant que l'on n'aura pas construit autour de nous l'infrastructure nécessaire à l'utilisation des deux langues officielles".

Les outils de travail et la traduction

- "Bien que notre unité soit en mesure de fonctionner en tant qu'unité de langue française, il n'en demeure pas moins que nous devons souvent utiliser nos spécialistes en génie et en architecture à la traduction de documents, ce qui entrave l'exécution des tâches pour lesquelles ils ont été embauchés".
- "La qualité des documents traduits de l'anglais au français laissant souvent à désirer, nous nous demandons s'il ne serait pas souhaitable que la rédaction originale des documents soit faite autant en français qu'en anglais".
- "La nécessité de traduire de l'anglais au français des documents provenant du siège central fait que l'on reçoit peut-être moins de documents que les autres régions du pays".
- "Les traductions qui nous sont fournies contiennent souvent des anomalies, des mots inexistantes et nous devons nous référer au texte anglais pour en comprendre le sens. Le français devient donc une langue de deuxième ordre".
- "Depuis 4 à 5 mois, il y a recrudescence dans la publication d'instructions uniquement en anglais et nous n'en recevons la traduction que plusieurs mois plus tard, et parfois quelle traduction(..)"
- "Il existe un surcroît de travail occasionné par la traduction de la correspondance reçue des autres unités".

Le rendement et la participation

- "Après avoir été longuement désavantagée, la langue française est de plus en plus employée au sein de l'unité. Même s'il y a énormément à faire, nous notons une nette amélioration dans la qualité et la proportion du travail fait en français".
- "Le travail de communication interne de notre section s'est toujours fait en français. En devenant officiellement ULF et en recevant de plus en plus de nos instruments de travail en français, nos communications vers l'extérieur sont devenues plus faciles et nous donnons un meilleur rendement".
- "Les employés sont très satisfaits de travailler dans leur langue. La bonne entente et la compréhension existent entre notre ULF et les autres unités. Il existe par contre une certaine anxiété de la part du personnel au sujet de la viabilité de l'unité".
- "Les unités de langue française n'existent en fait qu'au niveau de l'exécution. Est-ce que le français ne pourrait pas être employé au niveau de la gestion, de la planification, des cadres supérieurs? Aussitôt que nous passons à un certain niveau, la langue anglaise exerce une domination".
- "Depuis 1970, un surplus de fonctionnaires anglophones dans le métier de notre unité a empêché le recrutement de candidats francophones".
- "Avant de devenir unité de langue française, la totalité des employés possédait une connaissance suffisante de la langue seconde pour accomplir leur travail. La venue d'unilingues francophones dans notre unité oblige maintenant les conseillers bilingues à exercer une partie des fonctions des conseillers unilingues ou à s'occuper de la clientèle anglaise".
- "Quand il s'agit de travailler à des sujets de grande importance, notre langue de travail doit être laissée de côté, ce qui comporte de sérieuses conséquences".
- "Depuis la mise en oeuvre des ULF un progrès intéressant a été réalisé dans ce sens. Nous avons observé une amélioration sensible des relations autant entre les membres de l'unité qu'avec les autres organismes avec lesquels nous faisons normalement affaire".
- "Nous nous sommes efforcés de travailler le plus possible en français, avec le résultat que nous n'éprouvons maintenant aucune difficulté à exercer nos fonctions en utilisant le français comme langue de travail".
- "Depuis la création d'ULF au sein de la Fonction publique et, surtout, depuis la désignation de notre section, j'observe que la langue française gagne en qualité. Tout n'est pas encore parfait, mais l'utilisation soignée du français nous conduira certainement à une certaine perfection".
- "Toutes les personnes admettent volontiers le bien-fondé des concentrations de langue française. Elles font preuve de beaucoup de bonne volonté et font des efforts valables pour utiliser le français".
- "L'unité fonctionne maintenant avec efficacité et se fait remarquer par sa loyauté, son dynamisme et son esprit de groupe. De là à conclure qu'une unité homogène est plus efficace qu'une unité bilingue, il n'y a qu'un pas. Personnellement, je le crois, car la communication est meilleure et les causes de friction sont réduites au minimum (...)"

Quatrième prélèvement sur les ULF

Le programme des prélèvements semestriels de données auprès des ULF est terminé. Toutefois, la Direction des langues officielles se propose de lancer vers le 1er décembre 1973 un quatrième prélèvement de données à l'intention des chefs d'ULF, qui lui couvrira une période d'un an. Entretemps, le Service des unités de langue française approfondira les données déjà recueillies, en vue de renforcer les mesures d'appui aux unités de langue française.

Les ministères et organismes pourront profiter de ce délai pour faire le point de l'évolution de leurs ULF respectives et en arriver ainsi à la solution concrète des problèmes qui se sont fait jour depuis le début de l'expérience. Certains ministères ont déjà utilisé les données des questionnaires pour faire du travail dans ce sens, mais tous conviendront sans doute qu'il reste encore beaucoup à faire.

Quant aux chefs d'unité de langue française, nous les encourageons à continuer à suivre de près l'évolution de leur unité en vue du quatrième questionnaire.

D'autre part, et en réponse au chef d'unité de langue française qui s'interrogeait dans un des commentaires reproduits ci-dessus sur les répercussions pour les ULF de la récente politique du gouvernement en matière d'exigences linguistiques des postes, soulignons que ce prochain questionnaire devrait nous permettre d'en mesurer certains effets pratiques. En attendant, il y a lieu de se rappeler que ce nouveau programme n'a nullement pour objet de remettre en question l'existence des ULF, ni même d'en modifier le régime linguistique.

Modifications des ULF

Dans une lettre qu'il a fait parvenir, le 11 août 1971, aux sous-chefs de ministères et aux chefs d'organismes, Monsieur A.W. Johnson, alors Secrétaire du Conseil du Trésor, a clairement établi, conformément à une décision du Conseil des ministres, les modalités de modifications des ULF. Comme ces prescriptions sont encore pleinement en vigueur, nous croyons utile de les rappeler et de les préciser.

Les modalités prévoient notamment que la liste des unités de langue française est susceptible de modification en cas de restructuration d'un ministère, de mutation de personnel ou encore de création de nouvelles unités. Advenant la suppression d'une unité de langue française, le ministère ou l'organisme en question doit normalement la remplacer par une autre de niveau semblable et d'importance au moins égale; il doit aussi prévenir en temps utile le Service des unités de langue française de toute modification envisagée dans le cadre de ces dispositions et il doit faire part à ce Service des motifs de la modification.

Au cas où la modification consiste à désigner une nouvelle unité de langue française, le ministère ou l'organisme intéressé doit prévenir le Service des unités de langue française au moins quinze jours avant la désignation proposée. Cette demande sera accompagné d'un organigramme situant la nouvelle unité dans la structure dont elle dépend directement.

Si la nouvelle unité remplace une unité de langue française à supprimer, le ministère doit fournir en même temps le nom ou la "raison sociale" de l'unité à supprimer, ainsi que l'organigramme qui la situe. Il va de soi qu'aucune unité de langue française ne doit être supprimée avant que le Service des unités de langue française n'ait accepté l'unité de rechange.

D'autre part, si une unité de langue française est mutée, en tout ou en partie, d'un ministère ou organisme à un autre, c'est au ministère d'origine qu'il incombe d'en prévenir le ministère destinataire et le Service des unités de langue française.

Enfin, soulignons qu'une augmentation ou une diminution de plus de 10% du personnel d'une unité de langue française est considérée comme une modification; c'est dire que le Service des unités de langue française doit en être informé dans les plus brefs délais.



INFORMATION REQUEST

CAI TB 71
-73 023

Treasury Board Circulars

DATE: _____

TO: Information and Documentation Center
Bilingualism Division
Treasury Board
Ottawa, Canada
K1A OR5

Would you oblige by sending me the following Treasury Board circulars dealing with bilingualism in the Public Service of Canada

1. Circular no: 1964-43. Language training within Departments and Agencies: September 14, 1964. ☐
2. Circular no: 1967-6. Bilingual pay differential to employees in the secretarial, stenographic and typing positions: February 9, 1967 (also refer to circular no: 1971-178 at #13). ☐
3. Circular no: 1969-54. Policy on Correspondence Courses and Other Training. Taking Place Outside Normal Working Hours: May 20, 1969. ☐
4. Circular no: 1970-95. French-language Units: September 14, 1970. ☐
5. Circular no: 1971-21. Management Objectives for Bilingualism: March 9, 1971. ☐
6. Circular no: 1971-25. Task Force on the Evaluation of Bilingualism 1966-1971: March 15, 1971. ☐
7. Circular no: 1971-112. Questionnaire on Bilingualism: August 25, 1971. ☐
8. Circular no: 1971-120. Management Objectives for Bilingualism: August 6, 1971. ☐
9. Circular no: 1971-130. Interchange Programs for Public Service Executives: August 18, 1971. ☐
10. Circular no: 1971-131. Language training for Public Service Executives: August 18, 1971. (also refer to circular no: 1971-137 at #12) ☐
11. Circular no: 1971-132. Executive Manpower Planning and Development Program: August 13, 1971. ☐
12. Circular no: 1971-137. Language training for Public Service Executives: August 27, 1971. (also refer to circular no: 1971-131 at #10) ☐
13. Circular no: 1971-178. Bilingual Pay Differential: November 3, 1971. (also refer to circular no: 1967-6 at #2) ☐
14. Circular no: 1972-134. Education Allowances for the Children of Federal Public Servants: October 31, 1972. ☐

NAME: _____

ORGANIZATION: _____

ADDRESS: _____

PHONE NO. _____

Circulaires du Conseil du Trésor

DATE: _____

A: Centre d'Information et de Documentation
Direction du Bilinguisme
Conseil du Trésor
Ottawa, Canada
K1A 0R5

Auriez-vous l'obligeance de me faire parvenir les circulaires suivants, émis par le Conseil du Trésor, traitant du bilinguisme à la Fonction publique du Canada.

1. Circulaire n°: 1964-43. Enseignement des langues au sein des Ministères et Organismes gouvernementaux: le 14 septembre 1964. ☐
2. Circulaire n°: 1967-6. Prime de bilinguisme aux employés du groupe Secrétariat, Sténographie et Dactylographie: le 9 février 1967 (voir aussi circulaire n°: 1971-178 au #13) ☐
3. Circulaire n°: 1969-54. Politique relative aux cours par correspondance et autres programmes de formation suivis hors des heures normales de travail: le 20 mai 1969 ☐
4. Circulaire n°: 1970-95. Unités de langue française: le 14 septembre 1970. ☐
5. Circulaire n°: 1971-21. Objectifs de direction concernant le bilinguisme: le 9 mars 1971. ☐
6. Circulaire n°: 1971-25. Groupe d'étude sur l'évaluation du bilinguisme de 1966 à 1971: le 15 mars 1971. ☐
7. Circulaire n°: 1971-112. Questionnaire sur le bilinguisme: le 25 août 1971. ☐
8. Circulaire n°: 1971-120. Objectifs de direction concernant le bilinguisme: le 6 août 1971. ☐
9. Circulaire n°: 1971-130. Programme d'échanges de fonctionnaires de direction: le 18 août 1971. ☐
10. Circulaire n°: 1971-131. Formation linguistique du personnel de direction de la Fonction publique: le 18 août 1971. (voir aussi circulaire n°: 1971-137 au #12) ☐
11. Circulaire n°: 1971-132. Programme de perfectionnement et de planification du personnel de direction: le 13 août 1971. ☐
12. Circulaire n°: 1971-137. Formation linguistique du personnel de direction de la Fonction publique: le 27 août 1971. (voir aussi circulaire n°: 1971-131 au # 10) ☐
13. Circulaire n°: 1971-178. Prime de bilinguisme: le 3 novembre 1971. (voir aussi circulaire n°: 1967-5 au #2) ☐
14. Circulaire n°: 1972-134. Indemnités scolaires à l'intention des enfants des fonctionnaires fédéraux: le 31 octobre 1972. ☐

NOM: _____

ORGANISATION: _____

ADRESSE: _____

TELEPHONE: _____

